
U d'/of OTTAWA
39003000347897

96

146



BIBLIOTHÈQUE

SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉM. ALGLAVE

XLIX

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉM. ALGLAVE

Volumes in-8°, reliés en toile anglaise. — Prix : 6 fr.
Avec reliure d'amateur, tranche sup. dorée, dos et coins en veau. 10 fr.

---

84 VOLUMES PUBLIÉS

J. Tyndall. Les glaciers et les transformations de l'eau, suivis d'une étude de M. *Helmhotz* sur le même sujet, avec 8 planches tirées à part et nombreuses figures dans le texte. 6e édition. . . . . . 6 fr.
W. Bagehot. Lois scientifiques du développement des nations. 5e édition . . . . 6 fr.
J. Marey. La machine animale, locomotion terrestre et aérienne, avec 132 figures dans le texte. 4e édition augmentée . . . . 6 fr.
A. Bain. L'esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations, avec figures. 5e édition . . . . 6 fr.
Pettigrew. La locomotion chez les animaux avec 130 fig. 2e éd. 6 fr.
Herbert Spencer. Introduction a la science sociale. 11e édition. 6 fr.
Oscar Schmidt. Descendance et darwinisme, avec figures. 6e édition . . . . 6 fr.
M. Maudsley. Le crime et la folie. 6e édition. . . . . . . 6 fr.
P.-J. Van Beneden. Les commensaux et les parasites dans le règne animal, avec 83 figures dans le texte. 3e édition. . . . . . 6 fr.
Balfour Stewart. La conservation de l'énergie, suivie d'une étude sur La nature de la force, par *P. de Saint-Robert*. 5e édition. 6 fr.
Draper. Les conflits de la science et de la religion. 8e édition. 6 fr.
Léon Dumont. Théorie scientifique de la sensibilité. 4e édition. 6 fr.
Schutzenberger. Les fermentations, avec 28 figures. 5e édition. 6 fr.
Whitney. La vie du langage. 3e édition . . . . 6 fr.
Cooke et Berkeley. Les champignons, avec 110 figures. 5e éd. 6 fr.
Bernstein. Les sens, avec 91 figures dans le texte. 5e édition. . 6 fr.
Berthelot. La synthèse chimique. 8e édition . . . . 6 fr.
Niewenglowski. La photographie et la photochimie, avec 138 figures et 1 planche hors texte. . . . . 6 fr.
Luys. Le cerveau et ses fonctions, avec figures. 7e édition. . 6 fr.
W. Stanley Jevons. La monnaie et le mécanisme de l'échange, 5e édition . . . . 6 fr.
Fuchs. Les volcans et les tremblements de terre, avec 36 figures dans le texte et une carte en couleurs. 5e édition . . . . . 6 fr.
Général Brialmont. La défense des états et les camps retranchés, avec nombreuses figures et deux planches hors texte. 4e édition (*sous presse*)
A. de Quatrefages. L'espèce humaine. 11e édition. . . . . 6 fr.
Blaserna et Helmholtz. Le son et la musique, avec 50 figures dans le texte. 5e édition . . . . 6 fr.
Rosenthal. Les muscles et les nerfs. In-8° avec 75 figures dans le texte. 3e édition (*épuisé*).
Brucke et Helmholtz. Principes scientifiques des beaux-arts, suivis de l'Optique et la peinture. Avec 41 figures. 4e édition . . . 6 fr.

Wurtz. La théorie atomique. Avec une planche hors texte. 6e édition . . . . 6 fr.
Secchi. Les étoiles. 2 vol., avec 60 figures dans le texte et 17 planches en noir et en couleurs : tirées hors texte. 2e édition. . . . . 12 fr.
N. Joly. L'homme avant les métaux. Avec 150 figures. 5e édition. 6 fr.
A. Bain La science de l'éducation. 8e édition . . . . 6 fr.
Thurston. Histoire de la machine a vapeur, revue, annotée et augmentée d'une introduction par *J. Hirsch*. 2 vol., avec 140 fig. dans le texte, 16 planches tirées à part et nombreux culs-de-lampe. 3e éd. 12 fr.
R. Hartmann. Les peuples de l'Afrique, avec 91 figures et une carte des races africaines. 2e édition . . . . 6 fr.
H. Spencer. Les bases de la morale évolutionniste. 4e édition. 6 fr.
Th.-H. Huxley. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, avec 82 figures. 2e édition. . . . . 6 fr.
De Roberty. La sociologie. 3e édition. . . . . 6 fr.
O.-N. Rood. Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie, avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs. 2e édition . . . . 6 fr.
G. de Saporta et Marion. L'évolution du règne végétal. *Les cryptogames*, avec 85 figures dans le texte. . . . . 6 fr.
G. de Saporta et Marion. L'évolution du règne végétal. *Les phanérogames*, avec 136 figures. 2 vol. . . . . 12 fr.
Charlton Bastian. Le système nerveux et la pensée, avec 184 fig. dans le texte. 2e édition. 2 vol. . . . . 12 fr.
James Sully. Les illusions des sens et de l'esprit. 2e édition. 6 fr.
Alph. de Candolle. L'origine des plantes cultivées. 3e edit. 6 fr.
Young. Le soleil, avec 86 figures. . . . . 6 fr.
Sir John Lubbock. Les fourmis, les abeilles et les guêpes 2 vol. avec 65 figures dans le texte et 13 planches hors texte dont 5 en couleurs. . . . . 12 fr.
Ed. Perrier. La philosophie zoologique avant Darwin. 2e édit. 6 fr.
Stallo. La matière et la physique moderne. 2e édition. . . . 6 fr.
Mantegazza. La physionomie et l'expression des sentiments, avec 8 planches hors texte. 3e édition . . . . 6 fr.
De Meyer. Les organes de la parole, avec 51 figures. . . . 6 fr.
J.-L. De Lanessan. Introduction de la botanique. *Le Sapin*. avec figures dans le texte. 2e édition . . . . 6 fr.
E. Trouessart. Les microbes, les ferments et les moisissures, avec 107 figures dans le texte. 2e édition . . . . 6 fr.
R. Hartmann. Les singes anthropoïdes, avec 63 figures dans le texte . . . . 6 fr.
Binet et Féré. Le magnétisme animal, avec figures dans le texte. 3e édition . . . . 6 fr.
O. Schmidt. Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, avec 51 figures . . . . 6 fr.
Romanes. L'intelligence des animaux. 2e édition. 2 vol. . . 12 fr.
F. Lagrange. Physiologie des exercices du corps. 6e édition. . 6 fr.
C. Dreyfus. L'évolution des mondes et des sociétés. 3e édition. 6 fr.
Daubrée. Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, avec 89 figures dans le texte. 2e édition . . . . 6 fr.
Sir J. Lubbock. L'homme préhistorique, 2 vol. avec figures. 3e édition . . . . 12 fr.
Ch. Richet. La chaleur animale, avec fig. . . . . 6 fr.
Falsan. La période glaciaire, avec fig. . . . . 6 fr.
H. Beaunis. Les sensations internes . . . . 6 fr.
E. Cartailhac. La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments, avec 162 figures. 2e édition . . . . 6 fr.
Berthelot. La révolution chimique. Lavoisier . . . . . . 6 fr.





EXPRESSIONS DIVERSES

a. Férocité. — *b.* Adoration. — *c.* Cynisme. — *d.* Ironie.
e. Orgueil. — *f.* Modestie.

LA

PHYSIONOMIE

ET

L'EXPRESSION DES SENTIMENTS

PAR

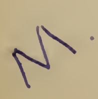
P. MANTEGAZZA
Professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence

TROISIÈME ÉDITION

AVEC HUIT PLANCHES HORS TEXTE

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897



AU LECTEUR

Ce livre est une page de psychologie, une étude sur le visage humain et la mimique humaine. Scientifique par son but et par sa méthode, il prend l'étude de l'expression au point où Darwin l'a laissée, et a la prétention modeste de lui faire faire un pas en avant.

Je me suis donné pour tâche de séparer nettement, une fois pour toutes, les observations positives de toutes les divinations hardies, de toutes les conjectures ingénieuses qui jusqu'ici ont encombré la voie de ces études. J'ai voulu rendre à la science ce qui appartient à la science et à la fantaisie ce qui appartient à la fantaisie. Le visage humain intéresse tout le monde; c'est un livre où tout homme a besoin de lire à chaque jour et à chaque heure. Le psychologue et l'artiste trouveront dans cet ouvrage des faits nouveaux, et des faits déjà connus, mais interprétés par des théories nouvelles. Peut-être fera-t-il ressortir quelques-unes des lois auxquelles obéit la mimique humaine.

Les dessins qui représentent les gestes, les émotions ou les types esthétiques, sont l'œuvre d'Hector Xime-

nès, le sculpteur illustre et le grand caricaturiste. J'ai suggéré l'idée des dessins; mais ils ont été traités par l'artiste dans toute la liberté de son génie et de son imagination féconde, qui a *deviné*, je dirai presque, *accompagné* ma pensée. On y doit chercher seulement l'art qui illustre et illumine la science et non la ligne mathématique, qui est l'ombre de la réalité et que la photographie peut seule rendre. J'ai tenu à dire cela pour qu'on ne demande pas au dessin plus qu'il ne peut donner, et qu'on ne fasse pas à l'auteur un mérite de ce qui est entièrement dû à l'artiste.

Et maintenant, ami lecteur, lis-moi et accorde-moi ton indulgence.

Serenella (San Terenzio).

P. MANTEGAZZA.

LA PHYSIONOMIE

ET

L'EXPRESSION DES SENTIMENTS

PREMIÈRE PARTIE

LE VISAGE HUMAIN

CHAPITRE PREMIER

ESQUISSE HISTORIQUE DE LA SCIENCE DE LA PHYSIONOMIE ET DE LA MIMIQUE HUMAINE

Dans toute cette portion restreinte du monde où peut pénétrer notre pauvre œil humain, nous voyons les premiers germes des êtres vivants naître et se développer suivant des lois identiques à celles qui président à la naissance et à l'évolution des sciences dans le tranquille laboratoire de l'intelligence. D'abord apparaît un tourbillon confus d'atomes qui se cherchent et se groupent pour essayer les premières combinaisons de forces et les symétries de formes les plus simples ; bientôt se dessinent confusément les organes d'ordre inférieur ; les parties qui d'abord étaient confondues se distinguent peu à peu ; à mesure que les membres se façonnent et que les articulations se dénouent, elles se groupent et se hiérarchisent ; elles grandissent renfermant des choses petites et très petites qui à leur tour deviendront grandes et très

grandes, de même que des séries infinies de germes contenues dans un germe unique engendrent successivement des formes nouvelles et des descendants nouveaux. Et à la fin nous nous trouvons en face d'un organisme, muni de membres distincts, qui réclame une part d'espace, une place au soleil et un nom. Ainsi naissent les champignons et les chênes, les fourmis et les hommes; les sciences naissent et se développent de même.

Cette marche de toutes les sciences a été aussi celle de la science qu'on appelle *physiognomonie* ou *métoposcopie*, noms divers qui signifient une même chose, l'étude de la physionomie humaine. Bien des siècles avant que ces mots eussent pris place dans nos dictionnaires et dans l'histoire de la science, l'homme avait regardé le visage de l'homme pour y lire la joie et la douleur, la haine et l'amour, et il avait cherché à en tirer des divinations curieuses et d'une application quotidienne. Il n'est pas de peuple illettré, de langue rudimentaire qui n'ait incarné dans quelque proverbe le résultat de ces premiers jeux de la divination. Les bosses, les regards louches, les yeux étincelants et les yeux éteints, les diverses longueurs du nez et les diverses largeurs de la bouche sont célébrés ou condamnés dans les dictons populaires. Ces dictons sont les premiers germes de la substance embryonnaire qui fournira plus tard des matériaux à une science nouvelle.

Dans ces premières tentatives on rencontre toujours l'inexpérience enfantine de l'ignorance; les sympathies et les antipathies y sont traduites en dogmes indiscutables et en jugements sans appel; l'instinct et le sentiment y tiennent la place de l'observation et du calcul; le tout est assaisonné de cette magie qui est un des péchés originels de la famille humaine. Cet assaisonnement devient toujours plus abondant à mesure que s'accroît le besoin d'aliments nouveaux, et finit par se substituer presque entièrement à la nourriture réelle, insuffisante pour une faim si grande. C'est alors que l'homme, non content d'examiner le visage humain pour traduire en proverbes ou en lois physiognomoniques des coïncidences fortuites ou les suggestions de la sympathie et de l'antipathie, va chercher dans le ciel et parmi les étoiles des rapports entre les astres et nos traits, et bâtit ce bizarre édifice de l'*astrologie judiciaire*, véritable magie blanche appliquée à l'étude de la figure humaine. La magie exige un magicien; celui-ci s'enveloppe dans le mystère de l'inconcevable pour expliquer l'inintelligible; la magie devient une industrie, un métier qui engraisse un petit nombre de fourbes aux dépens d'un peuple de niais.

Ce sont là les origines véritables, bien que peu honorables,

de la physiognomonie. Viennent ensuite les premiers écrivains qui recueillent de la bouche du peuple et dans les proverbes les matériaux épars d'une science nouvelle ; ils y ajoutent une quantité de conjectures qui leur sont propres, donnent un nom à leur doctrine et rendent sous une forme dogmatique à la foule ignorante ce qu'ils ont reçu d'elle. Une littérature dans l'enfance est toujours encyclopédique. C'est pour cela que les éléments de la physiognomonie se rencontrent dans la Bible, dans les Pères, dans les philosophes et dans les poètes. Giovanni-Baptista Dalla Porta avait raison d'écrire dans le titre du premier livre de son bel ouvrage[1] que la *physonomie* (comme on disait alors) *était née de principes naturels ;* et dans son préambule, en une page riche de hardiesses et de puissantes synthèses historiques, il avait le droit de montrer comment les germes de la science dont il abordait l'étude se trouvaient épars dans les œuvres des grands esprits qui l'avaient précédé. J'ai plaisir à en citer quelques passages :

Adamantius dit que la nature, même quand la bouche est muette, s'exprime par le front et les yeux. Le philosophe Cléanthe avait coutume de dire d'après Zénon qu'on peut connaître les mœurs d'après le visage. Les Pythagoriciens avaient pour règle, à ce que rapporte Jamblique, lorsqu'il leur venait des disciples demandant à s'instruire, de n'en recevoir aucun s'ils n'avaient reconnu à de clairs indices, tirés de leur visage et de tout leur extérieur, qu'ils devaient réussir dans les sciences. Ils disaient que la nature constitue le corps d'après l'âme et donne à celle-ci les instruments qui lui sont nécessaires, qu'elle nous montre dans le corps l'image de l'âme, ou plutôt que l'un est l'échantillon de l'autre. On lit dans Platon que Socrate n'admettait aucune personne à philosopher sans s'être assuré en examinant son visage qu'elle y était propre.

La physionomie d'Alcibiade indiquait, dit Plutarque, qu'il était destiné à s'élever au plus haut rang dans la République..... Platon et, après lui, Aristote ont dit que la nature proportionne le corps à l'activité de l'âme. En effet, tout instrument qui est fait en vue d'une chose doit être proportionné à cette chose ; et toutes les parties du corps sont faites pour quelque chose, et ce pourquoi une chose est faite est une action, d'où il suit clairement que le corps tout entier a été créé par la nature en vue d'une action excellente..... Nestor, d'après la ressemblance qu'il retrouve sur le visage de Télémaque, conjecture ce que doit être son âme, à ce que rapporte Homère :

« D'après certains signes que je discerne sur ton visage, ô illustre adolescent, je reconnais de qui tu es fils. Je ne m'étonne pas de te voir tant d'éclat dans les yeux ; ton visage fier et généreux, ta haute

1. G. B. Dalla Porta Napolitano, *Della fisonomia dell'uomo*, libri sei, Padova, 1627, pag. 1.

éloquence et ta raison me rappellent ton père. Quel adolescent pourrait être tel que toi s'il n'était le fils du grand Ulysse ? »

Aristote a écrit un livre sur la physionomie, et Platon, qui pourtant n'était pas évolutionniste, a comparé la physionomie des hommes à celle des animaux. Dalla Porta, tout en réfutant sur ce point le grand philosophe grec et en soutenant qu'il était déraisonnable de s'imaginer pouvoir trouver un homme dont le corps tout entier fût semblable à celui d'un animal, fait pourtant dans son ouvrage des rapprochements continuels entre l'homme et les animaux et illustre ses comparaisons de nombreuses figures.

Platon avait dit, à titre d'exemple, que le *genre lion devait être généreux et hardi*, en d'autres termes, qu'un homme serait courageux, s'il avait quelque chose du lion, *comme la poitrine large, les épaules vastes et puissantes*, etc. A son tour, Dalla Porta met continuellement en parallèle avec l'homme les paons, les chiens, les chevaux, les ânes, les bœufs, les coqs, les cochons et d'autres bêtes. Deux exemples suffiront pour montrer jusqu'où le physionomiste napolitain avait poussé ces rapprochements. A la page 115 *bis* de l'édition déjà citée, il compare un poisson de mer, la raie, avec l'empereur Domitien.

« Dans la planche suivante, on voit le visage de Domitien, représenté d'après sa statue de marbre et les médailles antiques, et en regard une raie représentée d'après nature. »

Et à la page 104 *bis*, on voit les membres inférieurs d'un singe et ceux d'un homme avec cette indication :

« Dans la planche ci-dessous on trouvera les fesses du singe et celles d'un homme maigre et sec. »

Il paraît cependant que ces rapprochements impies n'empêchaient pas en ce temps de mourir en odeur de sainteté, car Dalla Porta termina ses jours, entouré de la vénération universelle et fut enterré dans une église. Mais les théologiens d'alors étaient peut-être plus tolérants sur ce point que ne l'a été notre Tommaseo.

Le jésuite Niquetius qui fut un des plus érudits parmi ceux qui ont écrit sur la physiognomonie au XVIIe siècle, cite dans ses ouvrages 129 auteurs, sans compter, dit-il, « *scripturam sacram, quæ, ut ait Origenes, scientiarum est universitas* », et parmi eux, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Jérome, saint Augustin, saint Pierre Damien, saint Thomas, parmi les saints ; Aristote, Platon, Cardan, Sénèque, Tertullien, parmi les philosophes et les théologiens ; Xénophon, Strabon,

Plutarque, Tacite, parmi les historiens; Aristophane, Juvénal, Lucain, Lucien, Martial, Pétrone parmi les poètes ; Averroès, Avicenne, Hippocrate, Celse, Galien, Pline parmi les naturalistes et les médecins [1].

Le XVIIe siècle a été l'âge d'or de la physiognomonie astrologique ou semi-astrologique. Alors plus que jamais, les hommes avaient la passion des choses mystérieuses, des arcanes qui avaient une apparence scientifique. Un écrivain espagnol, Jérome Cortes, né à Valence, dit naïvement dans un livre très curieux : « La physionomie n'est autre chose qu'une science ingénieuse et subtile de la nature humaine, grâce à laquelle on peut connaître la bonne ou la mauvaise complexion, les vertus ou les vices de l'homme considéré en tant qu'animal [2].

Le bon Cortes, en effet, pour rester fidèle à sa définition, nous donne dans son volume, après son traité de physionomie, d'autres choses curieuses, tels que l'éloge du romarin (*Tratado segundo de las excelencias del Romero y su calidad*), l'éloge de l'eau-de-vie et une foule de recettes, parmi lesquelles celle d'une poudre de grenouille, *que tiene virtud de soldar las venas rompidas y un unguento preciosissimo para sanar toda fistola y llaga vieja, y otros males* (qui a la propriété de raccommoder les veines rompues et qui est un onguent très précieux pour guérir toutes les fistules et plaies anciennes et autres maux).

Les écrits sur l'astrologie judiciaire sont très nombreux. On y trouve les assertions les plus singulières et les plus insensées. On dirait que ces livres sont écrits par un fou ou par un homme ivre. Il suffit de citer comme exemple Cardan qui, dans son ouvrage [3], a risqué les plus bizarres prophéties, non seulement sur le caractère, conjecturé d'après la physionomie, les rides et les taches du visage, mais aussi sur les événements qui doivent arriver dans le cours de la vie. Dans ses figures de *physionomie astrologique* il traçait sur le front sept lignes horizontales, consacrées, en allant de haut en bas, à Saturne, à Jupiter, à Mars, au Soleil, à Vénus, à Mercure et à la Lune. Selon que ces lignes étaient droites, ou obliques, ou croisées, les réponses étaient différentes. L'une de ces figures, par exemple, représentait un homme qui, d'après

1. R. P. Honorato Nicquetio, e Societate Jesu sacerdotis Theologi, Physiognomonia humana libris IV distincta. Editio prima. Lugduni, 1648.

2. *Hieronymo Cortes. Phisonomia y varios secretos de naturaleza*, etc. Barcelona, 1610.

3. H. Cardani medici Mediolanensis Metoposcopia, etc. Lutetiæ Parisiorum 1658.

les signes de son front, doit mourir pendu ou brûlé ; une autre montrait un homme qui devait nécessairement être *tristis et vitiosus*.

De La Chambre expose en ces termes le sophisme sur lequel est fondée la physionomie astrologique[1] :

La tête est sans doute le raccourci de tout le ciel ; elle a ses astres et ses intelligences comme luy. Mais si nous remarquons les Estoiles, leur situation et leur mouvement sans sçavoir quelle est leur nature, ny pourquoiy elles sont ainsi disposées, nous en pouvons dire autant de toutes les parties du Visage.

De La Chambre est un écrivain judicieux. Bien qu'il vécût dans un milieu d'astrologie et de chiromancie, il réagit contre les préjugés de son temps, et il osa, quoique timidement, écrire un chapitre intitulé : « *Quel est le jugement qu'il faut faire de la chiromance et de la métoposcopie.* » Il ne nie pas tout, il n'accorde pas tout et conclut en disant qu'il faut se garder des exagérations, qu'il y a beaucoup de vrai dans l'astrologie, mais non pas tant que le prétendent les astrologues chiromanciens.

Ce fut pourtant notre Dalla Porta qui eut la gloire de combattre l'astrologie judiciaire à visage découvert. Après le livre que nous avons déjà cité, il en publia un autre : *De la physionomie céleste* : *six livres dans lesquels on établit la fausseté de l'astrologie judiciaire* et où l'on donne la manière de reconnaître par des causes naturelles tout ce que l'aspect, l'apparence et les traits des hommes peuvent physiquement signifier et annoncer (Padoue, 1623). Dans cet ouvrage, l'auteur napolitain démontre que les traits de l'homme sont dus à leur tempérament et non aux étoiles, et après avoir cité comme exemple les opinions des astrologues sur le caractère des hommes nés sous l'influence de Saturne, il ajoute :

Nous avons rapporté leurs opinions, non pour les approuver, mais pour les réfuter, *comme des contes de bonnes femmes.* En dissimulant leur fausseté, en présentant comme venant du ciel et des étoiles, des choses magnifiques et prodigieuses, ils nous font accepter comme divin ce qui dérive de sources naturelles. Nous avons dit que les Saturniens sont appelés mélancoliques, froids et secs. Si nous recherchons l'opinion des médecins, Galien attribue aux mélancoliques, froids et secs un corps dur et frêle, des cheveux rudes, un teint humide ou livide, et aux mélancoliques en général des cheveux noirs et hérissés, des sourcils touffus et se rejoignant, de grosses lèvres et

1. De la Chambre, *L'art de connaître les hommes.* Amsterdam, 1660.

un nez épaté. D'autres leur donnent des dents mal rangées et une poitrine large. Tout cela vient non des étoiles, mais du tempérament comme le disent les médecins.

De tous les écrivains du XVIIe siècle, Dalla Porta est le plus fameux ; aussi est-il devenu pour beaucoup de gens l'unique représentant de l'ancienne physiognomonie. Sous son portrait, qui orne plusieurs éditions de ses œuvres, on lit ces vers :

Blandus honos virtusque simul delubra tenebant,
Sed binis templis unica PORTA fuit.
Tu quoque virtutem conjunctam nactus honori,
Amborum digne PORTA vocandus eris.

Distiques du XVIIe siècle, si jamais il en fut !

Non seulement Dalla Porta a le premier combattu ouvertement l'astrologie judiciaire ; mais il a ouvert une ère nouvelle pour l'étude de la physionomie. Il ne pouvait disposer que des matériaux scientifiques de son temps, mais il les a mis en œuvre avec le sage discernement d'un philosophe positif, et il a fait de la saine psychologie. Il a discuté les méthodes qui peuvent nous guider dans l'étude de la physionomie humaine, et il a recherché *comment, d'après le tempérament de tout le corps, on peut conjecturer les mœurs.* Aussi a-t-il mérité sa gloire et justifié l'enthousiasme avec lequel toute l'Europe savante a accueilli son livre, écrit d'abord en latin, puis traduit par lui en italien et par d'autres en français et en espagnol.

Au XVIIe siècle et au XVIIIe, l'illustre Napolitain fut le grand prêtre de la physiognomonie. Tous ceux qui écrivirent après lui le pillèrent en le citant ou sans le citer, et puisèrent à pleines mains dans son encyclopédie, où il avait recueilli tout ce que les anciens avaient pu dire de la physionomie humaine, et tout ce qu'un esprit observateur y avait pu ajouter.

Niquetius, que nous avons déjà cité, fut un écrivain très érudit et bon observateur pour son temps. Lui aussi distingua la chiromancie *astrologique* de la chiromancie naturelle. Lui aussi, comme De La Chambre, éprouvait un vague besoin de rejeter les superstitions antiques et était un précurseur de l'école expérimentale qui devait transformer le monde. L'introduction de sa chiromancie naturelle mérite d'être rappelée; il y parle de l'importance de la main :

Quid est enim manus? Zoroastro, admirabilis naturæ miraculum; Plutarcho, causa humanæ sapientiæ ; Lactantio, rationis et sapientiæ magistra, aliis, mundi artifex, amicitiæ sedes, humanæ vitæ præsidium, corporis propugnaculum, capitis defensatrix, rationis satelles, in-

terpres animi, conciliatrix divinæ gratiæ, nervus orationis, officina sanctitatis. Isidoro dicitur manus, quasi munus, nimirum totius corporis munus; ministrat enim cibum ori, ceterisque membris omnibus opitulatur. Denique fidei symbolum est, unde porrigere dextram est idem promittere, quod colligitur ex Virgilio 7 Æneid.

Pars mihi pacis erit dextram tetigisse tyrannis.

Et lib. 3 :

Ipse pater dextram Anchises haud multa moratus
Dat juveni, atque animum præsenti pignore firmat.

Niquetius, lorsqu'il nous donne quelques esquisses de la mimique des passions et des caractères humains, est un peintre heureux. Voyez sa description de l'homme audacieux :

Audacis viri figura :

Os exertum, vultus horridus, aspera frons, supercilia arcuata, oblonga ; nasus longior ; dentes longi ; breve collum ; brachia longiora, quæ genua attingant ; pectus latum ; humeri elevati ; oculi cæsii, rubei, salientes ; torvus aspectus.

Vers la fin du XVIIe siècle, un autre écrivain italien, Ghirardelli, publia un gros volume de physiognomonie dont le titre est bien caractéristique de cette époque enflée et ampoulée.

En voici la disposition exacte :

Céphalogie
Physionomique
Divisée en dix dizaines
Où, conformément aux documents d'Aristote
et d'autres philosophes naturalistes, avec de brefs
discours et de soigneuses observations, on examine les physionomies

DE CENT TÊTES HUMAINES

que l'on voit gravées dans cet

OUVRAGE

D'après lesquelles, par plusieurs signes et conjectures,
on démontre les diverses inclinations des hommes
et des femmes

PAR CORNELIO GHIRARDELLI, BOLONAIS
L'INGÉNIEUX ACADÉMICIEN VESPERTIN

On a ajouté autant de sonnets de divers excellents poètes
et académiciens, dans lesquels les physionomies précitées sont
galamment décrites

Et des additions à chacun des discours de l'infatigable académicien vespertin

A Bologne
Chez les héritiers d'Evangéliste
Dozzi et Compagnie
1672.

La méthode employée par cet ingénieux et infatigable académicien pour étudier la physionomie humaine est en effet très curieuse. Il nous montre cent faces humaines, dessinées d'après nature, fort mal, il est vrai, et bravement encadrées dans une bordure ornée de sculptures baroques. Chacune est accompagnée d'un distique latin, d'un sonnet et des commentaires de l'auteur. Je citerai, comme échantillon, les distiques et les sonnets qui se rapportent à un bon et à un mauvais visage; j'épargne au lecteur le prolixe commentaire de Ghirardelli.

Nous avons devant nous un beau visage rond, qui, d'après les vers, doit appartenir à un homme blond. Voici le distique:

Moribus ingenuis præclaraque indole credus,
Quem flavescenti videris esse coma.

Et le seigneur Cesare Orzini a gracieusement offert à l'auteur le sonnet suivant, qu'on lit au-dessous du portrait:

La blonde chevelure, dont la Nature a pompeusement orné ton front glorieux, rend ses autres dons si clairs et si manifestes, que la pensée en découvre une vive image.

Et tu ne dois pas avoir de crainte s'il te faut t'armer et combattre, parce qu'une force puissante et toujours présente est là pour te protéger et s'oppposer à l'influence des étoiles funestes.

Les Rois portent des couronnes d'or brillant, et la foule idolâtre s'incline devant les rayons périssables dont ils resplendissent.

Mais toi, sous ta chevelure d'or tu possèdes un bien plus réellement glorieux, un si grand trésor de vertu que tu t'élèves par delà le soleil et que tu atteins les cieux.

A la page 17 notre ingénieux académicien nous montre un affreux museau encadré dans une paume de main, comme s'il était entre les mains d'un barbier en train de le raser; et au-dessous cet audacieux distique, en guise d'un écriteau de pilori:

Hispida cæsaries pigrum notat, atque timentem
Quemque mala videas calliditate frui.

Puis vient le sonnet qui, cette fois, est l'œuvre d'un *arcadien*, c'est-à-dire du marquis Errico Rossi, membre de l'Académie arcadienne de Bologne:

Va-t-en loin d'ici, va-t-en bien loin ; car rester avec toi est un malheur pour autrui ; ta bouche forme des paroles contraires à ta pensée : tu es toujours prêt à mêler le mensonge à la vérité.

Jamais tu n'as osé affronter un péril ; jamais tu n'as pris souci d'autrui ; tu fuis comme le daim ou le chevreuil rapide ; tu évites de loin le passant.

Pour tout noble esprit, pour tout cœur honnête, tu ressembles à des ronces et à des épines, lâche, trompeur, paresseux et méchant.

Je ne puis le nier, si tes lèvres sont menteuses, tes cheveux raides et hérissés sont véridiques et révèlent tes vices.

En dépit de ces badinages académiques, Ghirardelli est un érudit et un observateur sagace; son livre peut être étudié avec intérêt par ceux qui veulent savoir ce que la science de la physionomie était en Italie vers la fin du XVIIe siècle. Il a consacré au nez deux discours, qui sont réellement très curieux. Il dit entre autres choses que le nez sert à manifester la colère et le mépris.

... Les docteurs ont examiné quelques dictons sur les mouvements que fait le nez quand l'homme a à manifester quelque passion. Par exemple, quand on veut railler et bafouer quelqu'un, le nez fait un certain mouvement auquel se rapporte le proverbe : *Eum adunco naso suspendere*. Et si l'on veut exprimer le mépris, on fait avec le nez un signe qui fait dire : *Eum naso rejicere*. Et quand on voit faire à une autre personne une chose déplaisante, on tord le nez en arrière. Quand on se met en colère, les narines se gonflent et le bout du nez rougit.

Grattarola est un auteur qui écrivit en latin sur la physiognomonie et qui, dans l'ordre des temps, précède Ghirardelli. Je n'ai pas pu consulter son ouvrage, mais plusieurs passages de lui cités par les écrivains du XVIIe siècle ne témoignent pas d'une grande originalité.

Giovanni Ingegneri, évêque de Capo d'Istria, au commencement du même siècle, nous a laissé un petit traité de *Physionomie naturelle*. Il y fait preuve de peu d'érudition et se contente presque toujours de nous débiter en aphorismes les solutions de la science cabalistique. Quelques exemples suffiront.

La barbe chez la femme est un signe de peu d'honnêteté. La grandeur excessive du front est signe de paresse.

La petitesse du front indique un homme colérique.

Les yeux très rouges sont signe d'une mauvaise nature, encline à la cruauté.

Les yeux luisants sont signe de luxure.

Ceux qui ont le nez camus sont très luxurieux.

Les hommes qui ont le nez rond sont magnanimes.

Scipion Chiaramonti de Cesena est un des meilleurs physiognomonistes. Il a publié ses œuvres un an seulement avant Ingegneri [1]. Blondo, Finella et quelques autres appartiennent à la même école. Beaucoup d'auteurs, beaucoup de volumes, mais peu d'originalité et beaucoup de plagiats. Qui sait combien de temps on se serait traîné dans la même ornière, si vers le milieu du dernier siècle n'avait apparu Lavater qui inaugura pour cet ordre d'études une ère nouvelle. C'est le véritable précurseur de la science positive et il sert de trait-d'union entre les écrivains du XVIIe siècle et la période moderne.

Le médecin Ciro Spontoni a aussi consacré un petit livre d'astrologie à l'étude du front. (*La métoposcopie d'après la mesure des lignes du front.* Venise 1626).

Dans une esquisse de l'histoire de la physiognomonie, il faut aussi mentionner la *Chiromancie* qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours comme un dernier vestige de la magie du moyen âge. Quand on jette un coup d'œil sur les livres de chiromancie, on est stupéfait du sérieux avec lequel l'imagination s'est évertuée à lire notre caractère, notre intelligence et notre destinée dans les lignes capricieuses de notre main. Je citerai les ouvrages suivants comme les plus importants.

La science curieuse ou traité de la chyromance, etc., enrichie d'un grand nombre de figures pour la facilité du lecteur. Paris, 1665, un vol. de 212 pages.

Adrian Sicler. *Chiromance royale nouvelle enrichie de figures, de moralitez et des observations de la cabale*, etc

Gio-Battista Dalla Porta. Della chirofisonomia. Deux livres traduits sur un manuscrit latin de Pompée Sarnelli. Naples 1677, un vol. de 167 pages.

Lavater n'était ni médecin, ni naturaliste; c'était un bourgeois de Zurich et un ministre de l'Evangile. Poète et peintre, avec une nature féminine et un ardent amour des hommes, il portait en toutes choses l'enthousiasme chaleureux, les convictions subites, la mobilité d'idées qui font la joie et le tourment de tout les hommes doués d'une sensibilité excessive. Il suffit de regarder le beau portrait qu'il nous a donné de lui dans ses œuvres, pour apercevoir à la fois et d'un seul coup d'œil tous ses défauts et ses qualités rares. Expansif, ouvert à tous les enthousiasmes, mobile, mais restant toujours dans les limites du bien et de l'honnêteté, il a commenté son portrait dans une courte auto-biographie qui est un bijou de sincérité et de grâce. Lavater est un de ces hommes peu nombreux qui

1. De conjectandis cujusque moribus et latentibus animi affectibus.

portent en toutes choses leur tempérament et leurs nerfs, qui disent tout à tous. Aussi, dès qu'on a lu une seule page de son grand ouvrage, on le connaît et on l'aime. Il ressemblait beaucoup par la physionomie et le caractère à Fénelon. On raconte qu'un jour Mme de Staël, se promenant avec lui et quelques amis communs, s'arrêta tout à coup et s'écria : *Comme notre cher Lavater ressemble à Fénelon ! Ce sont ses traits, son air, sa physionomie. C'est véritablement Fénelon, mais Fénelon un peu suisse.* Il fut aussi poète et laissa plusieurs poèmes épiques, entre autres un qui mérita d'être comparé à la *Messiade* de Klopstock, des drames religieux, des cantiques, des sermons, des écrits théologiques et quelques chansons suisses (*Schweizer lieder*) qui furent très populaires.

Lavater devint physiognomoniste, non en lisant les auteurs qui l'avaient précédé, mais en dessinant, à la pointe rapide de son crayon, les figures qui lui plaisaient ou qui lui déplaisaient, et en conservant avec soin ses dessins. A force de dessiner et de collectionner, il se trouva en possession d'un amas considérable d'observations, qui réunies presque sans ordre et sans aucune règle scolastique, se cristallisèrent comme spontanément en une grande *encyclopédie* riche de cinq à six cents planches, et qu'il nomma un beau jour : Bible physiognomonique. La première édition parut in-folio en 1772 ; devenue aujourd'hui très rare, elle est encore la meilleure, parce que les figures ont été exécutées sous les yeux de l'auteur lui-même. Après cette première édition allemande, il y en eut d'autres en français, en anglais et en d'autres langues. Je possède celle qui a été imprimée à La Haye de 1781 à 1803. Elle fut commencée par l'auteur, mais le quatrième volume ne parut qu'après sa mort et par les soins de son fils, docteur en médecine. On reconnaît toute la ferveur humanitaire et religieuse de l'auteur jusque dans le titre de cet immortel ouvrage : *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer.*

L'auteur est en effet inspiré par l'amour et par la foi ; transporté par la vivacité de ses émotions, il éclate à chaque instant en hymnes d'admiration : tantôt pour la bouche qui est une partie si intéressante du visage, tantôt pour Dieu qui a fait l'homme si beau, tantôt pour la femme qui est l'enchantement de la vie, en un mot pour tout ce qui se présente à ses yeux amoureux. On raconte que, dans une longue maladie suite d'une blessure qu'il avait reçue lors de l'attaque de Zurich par les Français, la faiblesse le fit tomber dans des hal-

lucinations et des extases religieuses. Il s'imaginait être l'apôtre saint Jean et assister aux mystères de l'Apocalypse.

Dans Lavater, il n'y a plus trace d'astrologie judiciaire ; il n'y a pas non plus imitation servile des anciens écrivains que, d'ailleurs, il connaissait peu. Mais les divinations d'un seul homme tiennent la place d'un examen scientifique conduit par des méthodes positives et rationnelles. Le sentiment s'y substitue toujours et partout à la science. De là viennent les imperfections de ce bel ouvrage, qui reste un grandiose monument du génie humain mais qui ne fournit pas une base solide pour appuyer d'autres colonnes et d'autres édifices. L'admiration et l'amour pour les hommes ne suffisent pas à remplacer l'observation scientifique, et le génie de Lavater ne suffit pas pour suppléer aux connaissances qui lui faisaient complètement défaut en anatomie et en histoire naturelle. Deux anecdotes serviront, mieux que toute autre chose, à montrer la fragilité de sa doctrine.

Un jour, un inconnu se présenta à lui.

— Monsieur Lavater, dit-il, j'arrive à l'instant. Regardez-moi bien, car j'ai fait le voyage de Paris à Zurich pour vous voir et pour soumettre mon visage à votre examen. Devinez qui je suis ?

— Je vous ai déjà regardé attentivement. Vous avez beaucoup de traits caractéristiques. Tout d'abord, vous écrivez... vous vous consacrez probablement par profession à des travaux littéraires... oui, bien certainement, vous êtes un homme de lettres.

— C'est vrai, mais dans quel genre ?

— Je ne sais pas... toutefois, il me semble que vous êtes philosophe... que vous savez saisir le côté ridicule des choses.., que vous avez du courage.., de l'originalité.., beaucoup d'esprit. Vous pourriez bien être l'auteur du *Tableau de Paris*, dont je viens d'achever la lecture.

C'était, en effet, Mercier.

Quand on envoya à Lavater le masque de Mirabeau, il devina le grand révolutionnaire. On reconnaît tout de suite, dit-il, l'homme d'une énergie terrible, indomptable dans son audace, inépuisable en ressources, résolu, hautain, etc.

Mais voici le revers de la médaille :

Un jour, son ami Zimmermann lui adressa un profil très accentué, avec une lettre écrite de façon à piquer vivement sa curiosité. Lavater, qui désirait et attendait un portrait de Herder, se figura que ce profil était celui du grand philosophe

allemand, et s'extasia sur les qualités intellectuelles et poétiques de l'homme auquel il appartenait.

Cet homme était, au contraire, un assassin exécuté à Hanovre.

Ce qui arriva à Lavater arrivera toujours à ceux qui prendront la physiognomonie pour une science exacte et qui confondront la mimique avec l'anatomie des traits, comme il le fit toujours sans s'en apercevoir.

En tous cas, l'illustre pasteur de Zurich marque une époque nouvelle dans l'histoire de nos études, et son ouvrage sera toujours une mine inépuisable de renseignements pour l'artiste et pour le psychologue. On peut dire de lui ce qu'il a dit de Raphaël :

Quand je veux m'enivrer d'admiration pour la grandeur des œuvres de Dieu, je n'ai qu'à me représenter par l'imagination le visage de Raphaël. Il sera toujours pour moi un homme apostolique; je veux dire qu'il est relativement aux peintres ce que les apôtres étaient relativement aux autres hommes.

Lavater fut l'apôtre de la physiognomonie scientifique, et bien que Lichtemberg ait écrit contre lui la célèbre Satire de la physionomie des queues, il restera toujours dans l'histoire des sciences physiologiques une des figures les plus sympathiques, les plus aimées et les plus resplendissantes.

Lebrun, le célèbre peintre de Louis XIV, écrivit sur la physiognomonie[1], mais d'une façon académique. Les types des principales émotions qu'il nous a laissées sont maniérés ; ce sont des caricatures et non des études d'après nature, comme nous aurons plusieurs fois l'occasion de le constater dans le cours de ce livre.

Parmi les artistes qui ont étudié la physionomie, on cite aussi l'Italien de Rubeis, gentilhomme d'Udine, qui publia à Paris, en 1809, un livre sur les portraits et sur la meilleure manière de saisir les physionomies[2]. C'est un observateur pénétrant, et on devrait l'étudier plus qu'on ne le fait aujourd'hui.

La science véritable commence avec Camper. Ce grand ana-

1. Lebrun, *Conférences sur l'expression des divers caractères des passions*. Paris, 1667, in-4°. Ces conférences ont été réimprimées dans l'édition de Lavater donnée par Moreau en 1820.

Voyez aussi du même auteur : *Expressions des passions de l'âme*, in-folio. Publié par A. Suntach.

2. G. Battista de Rubeis, *De' ritratti ossia trattato per cogliere le fisonomie*. Paris, 1809. Imprimé en italien et en français.

tomiste a donné son nom au fameux angle facial qui, jusqu'à nos jours, a servi de criterium et de mesure pour déterminer le rang dans les séries morphologiques du visage humain et du museau des animaux. Topinard[1] et moi nous avons publié des études critiques sur la valeur de ce critertum ; mais l'angle facial de Camper sera toujours considéré comme une des plus ingénieuses découvertes qui aient été faites dans cet ordre de recherches. Camper, dans son ouvrage[2], a commencé à étudier la physionomie humaine dans les diverses races, et a tracé les grandes lignes d'une évolution des formes, en critiquant, avec des raisonnements très serrés, le brillant superficiel de Buffon. Dans le troisième chapitre du secoud des ouvrages cités en note, il nous donne *des observations physiques sur la variété des traits du visage, considérés de profil dans les têtes de singes, d'orangs-outangs, de nègres et des autres peuples, en remontant jusqu'aux têtes antiques.* » On sera stupéfait, dit-il, de trouver dans mes premières planches deux têtes de singe, puis une de nègre et une de chameau. Il combat l'opinion de quelques savants qui avaient admis que les nègres pouvaient être le produit de l'union de femmes blanches avec des singes. Il dit que ce n'est pas le lieu de démontrer l'absurdité de cette assertion ; mais cependant il compare des singes, des nègres et des statues antiques. Cette comparaison lui paraît une grande hardiesse ; il la fait pourtant, et le préjugé théologique ne l'empêche pas de tracer les premières lignes de l'évolution des formes humaines.

Charles Bell, physiologiste distingué, publia en 1806 la première édition de son livre sur l'anatomie et la philosophie de l'expression[3], travail qui fait époque dans l'histoire de la mimique. Lemoine[4] a eu raison de dire que « le livre de Ch. Bell devrait être médité par quiconque essaierait de faire parler le visage de l'homme, par les philosophes aussi bien que par les artistes. »

L'allemand Engel a publié, vers la fin du dernier siècle, un bon livre (*Lettres sur la mimique*), qui a été traduit en ita-

1. Topinard, *Etude sur Pierre Camper et sur l'angle facial dit de Camper.* Revue d'anthropologie, t. II, Paris 1871. — *Des diverses espèces de prognathisme.* ibidem, t. I et t. IV. — Mantegazza. *Dei caracteri gerarchici del cranio umano.* Archives d'anthropologie et d'ethnologie. Florence. 1876, t. V, p. 32.

2. Camper. *Discours sur le moyen de représenter les diverses passions*, etc. — *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage.* Utrecht, 1791. Œuvres posthumes.

3. Charles Bell, *Anatomy and philosophy of expression.* 1806.

4. Albert Lemoine, *De la physionomie et de la parole.* Paris. 1865, p. 101.

lien par Rasori, et dans lequel les divers mouvements du visage et du corps sont étudiés avec soin et avec intérêt.

En 1839, le docteur Burgess [1] a étudié les causes de la rougeur qui se produit sous l'influence des diverses émotions ; en 1862, Duchenne a publié deux éditions de son traité sur le mécanisme de la physionomie [2] ; mais l'importance de ses observations et de ses théories me semble avoir été exagérée quelque peu par Darwin [3]. Dans ma *Physiologie de la douleur*, j'ai tâché de ramener à une modération plus judicieuse l'ardeur des physiologistes.

Un grand anatomiste français, Gratiolet, a fait à la Sorbonne, sur l'expression, un cours public, qui fut imprimé en 1865, après la mort de l'auteur [4]. Il y résume ainsi la conception qu'il s'était faite de la mimique :

> Il résulte de tous les faits que j'ai rappelés que les sens, l'imagination et la pensée elle-même, si élevée, si abstraite qu'on la suppose, ne peuvent s'exercer sans éveiller un sentiment corrélatif, et que ce sentiment se traduit directement, sympathiquement, symboliquement ou métaphysiquement dans toutes les sphères des organes extérieurs, qui le racontent tous, suivant leur mode d'action propre, comme si chacun d'eux avait eté directement affecté.

Dans cette doctrine se cache le germe d'une grande vérité, mais on l'y entrevoit à peine à travers un voile tissé de nébulosités métaphysiques. J'espère que le lecteur trouvera plus de lumière dans mon chapitre sur l'alphabet de la mimique.

Piderit a publié, en 1859, un essai sur l'expression, et en 1867, un traité scientifique de la mimique et de la physiognomonie [5]. Bain, Herbert, Spencer et d'autres psychologues de l'école positive ont recueilli des observations précieuses sur quelques-unes des expressions du visage humain.

C'était pourtant à Darwin qu'était réservé l'honneur d'étudier la mimique avec une méthode réellement nouvelle, et d'ouvrir un large champ aux comparaisons en recherchant les premiers linéaments de la mimique dans les animaux qui nous ressemblent le plus.

Les grands anatomistes et physiologistes qui l'avaient précédé

1. Burgess, *The Physiology or mechanism of blushing*, 1839.
2. Duchenne, *Mécanisme de la physionomie humaine ou analyse électro-physiologique de l'expression des passions*. Paris, 1876.
3. Darwin, *The expression of the emotions in man and animals*. London, 1872, p. 5.
4. Gratiolet, *De la physionomie et des mouvements d'expression*, 1865.
5. Piderit, *Wissenschaftliches System der Mimik und physiognomonik*, 1867.

n'avaient abordé qu'un des côtés du problème ; ils ne s'étaient occupés de l'expression que dans ses rapports avec l'art et avec l'esthétique. Lui, au contraire, avec son esprit large et compréhensif, a tracé les lois générales qui régissent l'expression dans tout le règne animal. Son livre est un des plus splendides monuments élevés par son génie, et l'on peut dire sans exagération que la mimique, en tant que branche spéciale de la biologie comparée, s'est affirmée comme une nouvelle science, dans l'ouvrage publié seulement en 1872, sur lequel nous aurons plus d'une fois à revenir.

Darwin a étudié la mimique des principales émotions chez les animaux, chez l'enfant, chez l'adulte. Il a adressé un questionnaire étendu aux voyageurs, aux missionnaires, à tous ses correspondants dans les cinq parties du monde. Il a ainsi amassé une quantité extraordinaire de faits nouveaux, puis il les a examinés comme à la loupe, les soumettant à la doctrine évolutioniste pour tâcher d'en découvrir les relations, les rapports de cause à effet. On peut différer d'opinion avec lui sur quelques points particuliers; on peut repousser quelques-unes de ses explications comme téméraires ; mais il faudra toujours admirer la largeur de l'horizon qui s'est ouvert devant nous, à la publication de son livre.

Il ne s'est guère écoulé plus de deux siècles entre l'ouvrage de Dalla Porta et celui de Darwin, et pourtant quel abîme sépare les deux méthodes. Il semble qu'on lise des livres écrits en deux langues différentes ! D'un côté, de la divination, de la cabale, quelques pauvres pensées surnageant dans un océan d'affirmations risquées, de coïncidences fortuites. De l'autre, peu d'affirmations, beaucoup de doutes ; mais quelle sûreté de méthode, quelles vues ouvertes sur l'avenir ! Là nous avons un monde fantastique, où l'on ne peut rien embrasser parce que tout est nuées et fantômes ; ici nous posons le pied sur le terrain solide de la nature, et nous entrons dans la véritable voie de la science. Il nous faudra peut-être marcher pendant des siècles ; mais nous n'aurons jamais à revenir en arrière et à changer de route.

Cependant la physiognomonie nouvelle ne pouvait satisfaire la foule, qu'on avait pendant si longtemps gorgée de sottises amusantes et de gracieuses devinettes. Aussi, même dans ce siècle, a-t-on continué à publier des livres, qui, avec toute l'apparence du sérieux, avec la prétention d'être des ouvrages scientifiques, conservaient une forte odeur d'astrologie judiciaire ou du moins de physiognomonie sentimentale.

Je citerai comme modèle du genre le *Traité complet de*

physiognomonie de Lepelletier de la Sarthe, où la vaine pompe de la forme le dispute au vide du fond. Et pourtant l'auteur était un médecin.

Il en est à peu près de même de deux manuels que la célèbre *Encyclopédie Roret* a consacrés à l'étude de la physionomie : le *Nouveau manuel du physionomiste et du phrénologiste*, Paris, 1838, et le *Physionomiste des dames*, Paris, 1843. Le premier de ces volumes commence par un mensonge, car on le donne pour un ouvrage posthume de Lavater et du professeur Chaussier, le second se présente plus modestement comme écrit par un *amateur*.

Thoré a publié à Bruxelles, en 1837, un petit *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie*, dont l'érudition est puisée au hasard un peu partout, tantôt dans l'antiquité, tantôt dans les temps modernes ; mais en somme ce n'est pas un travail méprisable et on y trouve quelques bons articles.

Il faut distinguer de ces compilations quelques ouvrages italiens .Le pauvre Polli que nous avons perdu récemment avait publié une thèse intitulée : *Essai de physiognomonie et de pathognomonie* (Milan, 1837, avec seize planches). Ce livre, il est vrai, est aujourd'hui complètement oublié et inconnu au delà des Alpes ; mais il ne mérite pas cet oubli. Il est riche d'observations excellentes, surtout dans la partie consacrée à la physionomie des malades et il est écrit avec une ardeur juvénile.

Filippo Cardona, dans son volume *Della Fisonomia* (Ancone 1863), a le tort d'écrire en un style solennel qui sent d'une lieue le moisi et le rance, et qui est particulièrement déplacé dans un livre de science. Ce livre a aussi le défaut d'être mal composé, sans ordre et peu scientifiquement; mais il est plein de saine érudition et çà et là il pétille d'esprit et d'*humour*.

Mastriani a traité plus ou moins directement de physiognomonie dans deux ouvrages: la *Notomia morale* (Naples, 1871, 2e édition). et *L'uomo dinanzi alla corte d'Assise*.

Dans cet aperçu historique, je ne prétends certes pas avoir cité tous les auteurs qui ont écrit sur la physiognonomie, mais seulement avoir esquissé à grands traits l'évolution de cette science, qui n'en est pas une, et qui, après avoir vagabondé dans le ciel et sur la terre, est aujourd'hui revenue depuis peu à son point de départ, c'est-à-dire aux pures sources de la nature.

Aujourd'hui nous devons séparer nettement les mouvements expressifs des muscles d'avec les traits, l'anatomie et les formes. Nous avons ainsi d'une part une étude du visage hu-

main qui se rattache à l'anatomie, à l'anthropologie et pour ses applications, à tous les arts plastiques ; et, d'autre part, une étude de l'expression et de la mimique qui se rattache à la psychologie, à l'ethnologie comparée et dont les applications intéressent à leur tour le peintre, le sculpteur et l'acteur.

Mon livre se propose modestement de restituer soit à l'anthropologie, soit à la psychologie, ce qui leur appartient de droit, et de faire connaître les documents positifs que nous possédons aujourd'hui sur le visage humain et sur l'expression. Je m'estimerai heureux si je puis avoir enrichi par mes observations le trésor des faits acquis à la science.

CHAPITRE II

LE VISAGE HUMAIN

Bientôt après la naissance, quand les yeux voient déjà et ne regardent pas encore, le premier objet qui s'offre à la pupille encore vierge est un visage humain. Quand à notre dernière heure, notre regard vacille dans les angoisses suprêmes de l'agonie, ce que notre œil cherche avidement c'est un visage ami pour s'y fixer avant de s'éteindre pour jamais. Le visage humain, où peuvent se peindre un amour immense ou une haine éternelle, une sympathie subite ou une répugnance invincible, est pour nous la chose la plus intéressante de l'univers. Toutes les bibliothèques du monde ne suffiraient pas à contenir les pensées et les sentiments que la face humaine a éveillés chez l'homme, depuis que ce pauvre bipède intelligent foule le sol de notre planète. La religion en a fait un temple de préjugés et d'adoration, la justice y a cherché la trace des crimes ; l'amour y a cueilli ses plus doux plaisirs ; la science enfin y a trouvé l'origine des races, l'expression des maladies et des passions, et elle y a mesuré l'énergie de la pensée. Les dictionnaires de nos langues ont recueilli tous les fruits de nos aspirations, de nos études, de nos recherches superficielles ou profondes. L'art l'a représenté dans l'infinie variété et la mobilité de son expression ; le premier artiste qui, avec une pointe de silex, s'est essayé à tracer des lignes sur un os de renne ou un bois de cerf, a produit avec un cercle et trois ou quatre points une ébauche grossière d'un visage humain.

Ce culte universel de l'homme pour la figure humaine est pleinement justifié. Nous y trouvons réunis dans un petit espace, outre les organes des cinq sens, des nerfs assez délicats, des muscles assez mobiles pour former un des tableaux les

plus expressifs de la nature humaine. Sans que nous parlions, notre visage exprime la joie et la douleur, l'amour et la haine, le mépris et l'adoration, la cruauté et la compassion, le délire et la poésie, l'espérance et la frayeur, la volupté et la pudeur, tous les désirs et toutes les craintes, toute la vie multiforme qui se dégage à chaque instant de l'organe suprême, le cerveau.

Bien des siècles avant que la science eût recueilli les matériaux de nos observations, les nécessités de la vie sociale avaient enseigné à observer le visage humain pour y lire les pensées de l'intelligence et les sentiments du cœur. Il était né de là un art empirique, sans règles et sans méthode, qui se transmettait de père en fils, comme l'héritage d'une expérience grossière.

Quelques anecdotes, recueillies par Lavater, peuvent donner une idée de cet art physiognomonique, que possèdent à des degrés divers, tous les hommes nés sous le soleil.

Le père d'un jeune homme vertueux, qui allait entreprendre un voyage lointain, lui dit, en lui faisant ses adieux : « Tout ce que je te demande, mon fils, c'est de me rapporter le même visage. »

« A combien estimez-vous mon visage ? » demandait un inconnu à un physionomiste. Celui-ci répondit naturellement que ce n'était pas une chose facile à évaluer. — « Il vaut quinze cents écus, reprit l'autre, car cette somme vient de m'être prêtée, sur ma physionomie, par une personne qui ne me connaissait pas. »

Un ami du comte T..., qui demeure à W..., entra un jour chez lui, avec une figure qu'il cherchait à rendre gaie et sereine. Après avoir terminé l'affaire qui l'avait amené, il voulut se retirer. — Je ne vous laisse pas sortir, dit le comte. — Voilà une étrange idée, répondit son ami, il faut bien que je m'en aille. — Vous ne sortirez pas de ma chambre, reprit le comte en fermant la porte à clef. — Au nom du ciel, pourquoi en agissez-vous ainsi ? — Parce que je lis sur votre visage que vous méditez un crime. — Qui ? Moi ? Comment pouvez-vous me croire capable ?... — Vous méditez un assassinat, ou je n'y entends rien. — L'autre pâlit et avoua que le comte avait deviné. Il lui remit un pistolet qu'il tenait caché et lui raconta une douloureuse histoire. Le comte fut assez généreux pour tirer son ami de la situation qui allait le conduire au crime.

Pourtant tout ce que la foule sait du visage humain se borne à un amas confus de notions vagues que le langage pourrait difficilement exprimer.

Essayez de décrire à quelqu'un les caractères anatomiques ou mimiques d'une figure que vous connaissez bien, de la vôtre même, vous verrez combien l'entreprise est difficile. Pourtant, il suffit d'avoir entrevu un homme pour savoir le distinguer des millions d'autres hommes qui peuplent le globe. C'est que voir et se rendre compte de ce qu'on a vu sont deux choses toutes différentes. En regardant un visage, nous notons rapidement, par une sorte de sténographie intérieure, les traits les plus expressifs et les plus caractéristiques. Nous gardons dans notre mémoire cette image sténographique, grâce à laquelle nous nous reconnaissons entre nous et qui suffit pour les usages ordinaires de la vie. Quelquefois, nous ne remarquons qu'un seul trait, le plus saillant, et de ce trait unique, nous tirons une appellation. Les blancs donnent le nom de noirs à tous les peuples de l'Afrique et de la Mélanésie, parce qu'un teint aussi différent du leur frappe immédiatement leur attention. De même nous disons un borgne, un homme au long nez, un homme à la grosse lèvre; nous parlons de visages stupides, ou libidineux, ou beaux ou laids, bien qu'outre ces caractères, ces visages en présentent beaucoup d'autres qui complètent leur individualité.

Toutes les parties du visage n'ont pas une importance égale pour distinguer les hommes entre eux. De Rubeis l'a démontré en peu de mots avec une évidence complète dans son *Traité de la reproduction des physionomies*, que nous avons déjà cité dans notre chapitre premier[1] :

Il y a deux caractères distinctifs de la physionomie, l'un principal, l'autre accessoire. Les hypothèses suivantes feront comprendre en quoi consiste le premier.

(Num. 1, fig. 1.) Vous avez un ami, que vous voyez très souvent, qui est un familier de votre maison. Supposons qu'il se couvre la tête d'une coiffure entourant le visage et cachant la lèvre inférieure, le front et la moitié des joues. Le reste, c'est-à-dire les yeux, le nez et la lèvre supérieure restent à découvert. Bien que la plus grande partie de la face soit ainsi cachée, la physionomie se reconnaît immédiatement, parce que les *caractères distinctifs* sont apparents.

Au contraire, cet ami ôte sa coiffure; il a la tête arrangée comme à l'ordinaire, et il met seulement devant son visage un petit loup noir qui va du milieu du front jusqu'au milieu du nez en couvrant le petit espace occupé par les orbites oculaires. Alors ses amis ne le reconnaîtront plus, surtout s'il a changé la forme ou la couleur de ses vêtements habituels.

Ainsi la partie du visage qui s'étend de l'os du nez jusqu'au milieu

1. G. Battista de Rubeis, op. cit., p. 10.

du front et qui est située entre les deux tempes est le caractère distinctif de la physionomie... et la partie qui comprend le haut des joues et le bas du nez en est le caractère accessoire.

L'erreur de l'observation vulgaire ne consiste pas seulement à prendre deux ou trois traits caractéristiques comme image sténographique de tous les visages, mais aussi à confondre la *forme* ou l'*anatomie* avec une chose très différente, le *mouvement* ou l'*expression*. Cette seconde erreur capitale s'est glissée dans tous les traités de physiognomonie. C'est tout récemment qu'on a séparé l'*anatomie* de la *mimique* et qu'on les a étudiées à part. Nous respecterons fidèlement dans cet ouvrage cette distinction fondamentale.

Un homme a de petits yeux myopes, le nez long et tortu, la bouche grande et de travers. Un autre a de grands beaux yeux, le nez grec, la bouche admirable. Cependant il peut se faire que tous deux rient de même et expriment de façon semblable l'amour et la haine. Ils diffèrent par l'anatomie ; ils se ressemblent par la physiologie ou la mimique.

Nous ne voulons pas donner ici un traité anatomique ou esthétique du visage humain ; nous n'en dirons que ce qu'il est nécessaire de savoir pour aborder l'étude de l'expression, qui est la portion la plus importante et la plus originale de notre travail.

En décomposant par l'analyse tous les éléments que nous rencontrons dans un visage humain vivant, sans le soumettre à cette autre opération analytique qui se fait avec le scalpel, nous pouvons dresser la liste suivante :

ÉLÉMENTS ANATOMIQUES ET MIMIQUES DU VISAGE HUMAIN.

Grandeur de la face et du crâne et leurs rapports mutuels.
Longueur et largeur de la face et leurs rapports relatifs.
Situation des différentes parties de la face.
Forme générale.
Couleur.
Front.
Yeux, sourcils, paupières et cils.
Nez.
Bouche.
Menton.
Oreilles.
Dents.
Cheveux et barbe.
Taches.
Rides.
Mouvements divers ou mimique.

Chacun de ces éléments se décompose à son tour en d'autres éléments secondaires, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

De tous ces éléments pris ensemble, on peut tirer des jugements qui se rapportent aux époques successives ou aux accidents de la vie.

Le sexe.
L'âge.
La santé ou la maladie.
Altérations diverses, traumatiques ou pathologiques, subies dans le cours de la vie.
La race et la parenté.
Les divers genres de beauté.
Le caractère moral.
La place dans la hiérarchie intellectuelle.

Si l'on veut, au moyen d'une formule plus précise et plus scientifique, réduire à un petit nombre les jugements qu'il est possible de porter sur un visage humain, on peut dire qu'il y en a cinq : le jugement *physiologique*, l'*ethnique*, l'*esthétique*, le *moral* et l'*intellectuel*.

Les jugements *ethnique* et *esthétique* sont fondés presque exclusivement sur les caractères anatomiques ; aussi en parlerons-nous brièvement dans le chapitre 5 de la première partie; au contraire, le *physiologique*, le *moral* et l'*intellectuel* dépendent de la mimique plus que de l'anatomie ; c'est pourquoi nous en parlerons dans la seconde partie.

Dans les ouvrages théoriques sur l'art du dessin, on trouve quelques règles qui enseignent approximativement les proportions relatives *moyennes* d'un visage humain, beau ou, du moins, régulier. Les anciens ont tiré ces règles de Vitruve, les modernes d'Albert Dürer. Après Dürer, on a étudié les œuvres de l'antiquité classique, et on a voulu en déduire les lois esthétiques de la morphologie humaine. Beaucoup d'artistes, en préparant leur toile pour y peindre un portrait, commencent par y tracer un ovale et par inscrire une croix dans cet ovale. Puis ils divisent la hauteur en quatre parties, dont chacune est égale à la longueur du nez ; la largeur en cinq, dont chacune est la largeur de l'œil. Mais Camper remarque avec beaucoup de justesse que les proportions varient à l'infini d'un individu à l'autre, et que ce sont précisément ces petites différences qui constituent l'individualité.

Comme nous n'écrivons pas ici un livre d'art, mais un livre d'anthropologie et de psychologie, il nous suffira de quelques mots sur la forme générale du visage.

Un des caractères les plus importants d'une figure humaine est d'avoir ou de n'avoir pas les mâchoires proéminentes, les lèvres grosses et le front fuyant. Dans le premier cas, on dit que le visage est *prognathe ;* c'est celui qu'on rencontre chez les nègres, les Australiens et quelques Papous. Dans le second cas, le visage est *orthognathe* ; c'est celui de toutes les races supérieures. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a donné le nom d'*eurygnathe* à un troisième type, où les pommettes sont très saillantes et qu'on retrouve chez les Chinois, les Japonais et dans les diverses branches de la race mongolique et touranienne. Cette classification est hiérarchique plus encore qu'esthétique, parce qu'elle correspond à un développement particulier du cerveau et de la face.

En ne considérant que la partie moyenne du visage, il y a encore deux formes principales : l'une, développée d'arrière en avant et faisant saillie sur la ligne médiane ; l'autre, développée dans le sens transversal, dans laquelle les côtés sont saillants et le milieu aplati. La première forme se rencontre chez les Européens ; la seconde chez les nègres et plus encore chez les Mongols.

Il y a des visages longs et des visages courts. Les premiers sont plus fréquents chez les Ariens et les Sémites, les autres chez les Mongols. Pour nous, le visage parfait doit s'encadrer dans un bel ovale.

Nous entrerons dans plus de particularités sur les proportions du visage, quand nous traiterons, dans le chapitre suivant, des traits considérés isolément.

La couleur de la peau est un des traits les plus saillants et les plus généraux qui nous frappent à l'aspect d'un visage humain, et nous en tirons les éléments pour juger de la race, du sexe, de l'âge et de la santé. La couleur de la peau provient du pigment qui y est déposé, de la façon dont le sang s'y distribue, de certains caractères de l'épithélium et des tissus plus profonds qui lui donnent son éclat particulier.

Broca, dans ses *Instructions anthropologiques*, publiées par la Société anthropologique de Paris, a essayé de réduire à un petit nombre de teintes élémentaires toutes les colorations de la peau, qu'il fait correspondre à autant de numéros ; la même table sert pour les cheveux. Tous ceux qui ont voulu se servir de cette table de colorations pour définir la couleur d'une peau humaine, ont éprouvé de grandes difficultés. Pour ma part, j'ai essayé de l'appliquer à l'étude des Lapons et j'ai dû y renoncer complètement. La raison principale est que la peau est beaucoup plus transparente que le papier sur lequel

Broca a étendu ses teintes; l'on ne peut comparer deux colorations dont l'une provient toute entière de réflexion, et dont l'autre est en partie transmise et en partie réfléchie. Ajoutez à cela les erreurs subjectives qui, en fait de couleurs, ne sont pas légères.

La table de la Société anthropologique de Paris est en apparence scientifique et précise; en réalité, elle est aussi inexacte que la vieille division classique en blancs, rouges, jaunes et noirs, d'après laquelle les blancs appartiendraient à l'Europe, les rouges à l'Amérique, les jaunes à l'Asie et les noirs à l'Afrique. Ce sont là des façons de trancher le nœud gordien, comme Alexandre, et non de le dénouer.

Je crois qu'on arriverait très près de la vérité en admettant pour la peau humaine trois teintes : le blanc, le noir et la couleur de *fève sèche.*

La peau blanche se rencontre chez presque tous les Ariens et les Sémites et chez beaucoup de Polynésiens, qui ne sont ni Malais ni Papous, et ont probablement avec nous une communauté d'origine. Les Nègres, les Papous, les Australiens, quelques tribus de l'Inde et les Négritos ont la peau noire. Tous les autres peuples de la terre sont couleur de fève sèche; si l'on veut prendre la peine de recueillir des fèves de diverses espèces et à divers degrés de siccité, on aura toutes les teintes des races dites jaunes et rouges, qui présentent tantôt la couleur de l'argile crue, tantôt celle de l'argile cuite, tantôt celle du café au lait, tantôt enfin celle des diverses variétés de chocolat.

Il peut sembler au premier abord que c'est un procédé empirique et grossier de comparer la couleur de la peau humaine à celle d'un fruit ou d'un aliment ; mais en fait, puisqu'il s'agit de notions subjectives, on donnera d'une couleur une idée beaucoup plus précise en disant qu'elle ressemble à celle des fèves sèches qu'en la désignant par les mots d'olivâtre, de brun terreux ou de jaune noirâtre. Remarquez d'ailleurs que sous tous mots il y a, comme l'étymologie l'indique, une comparaison avec des objets très connus de tous.

Je veux du reste faire toucher du doigt l'évidence de mon affirmation. Plusieurs voyageurs ont parlé de la couleur de la peau des Négritos, entre autres le professeur Semper et le Dr Crawfurd. Le premier dit qu'ils sont *brun foncé cuivreux*, le second qu'ils sont couleur de *café très brûlé* (*over-burned coffee*). Quiconque connaît le café aura, dans le second cas, une idée bien plus nette que dans le premier.

Dans la coloration de la peau humaine, il y a une chose

qui, jusqu'ici, n'a pas suffisamment attiré l'attention des ethnologues. Un seul adjectif, si précis et si heureusement choisi qu'il soit, ne peut caractériser exactement cette coloration, parce qu'elle résulte de la superposition de deux couleurs et le plus souvent d'une sorte de poussière noire ou très brune qui se serait attachée sur un fond de fève sèche. J'ai étudié cet aspect de la peau chez les Tobas, les Mocovis et les Matacos de l'Amérique méridionale; mais, d'après ce que j'ai recueilli de la bouche des voyageurs, je crois qu'on peut ajouter à ces peuples beaucoup d'autres qui oscillent entre le blanc et le noir, sans être ni noirs ni blancs.

CHAPITRE III

LES TRAITS DU VISAGE HUMAIN

LE FRONT — LES YEUX, LES SOURCILS ET LES PAUPIÈRES
LE NEZ — LA BOUCHE — LE MENTON
LES JOUES — LES OREILLES — LES DENTS

Après avoir étudié le visage humain dans sa forme et dans ses caractères généraux, il faut en faire l'analyse dans ses traits, et les examiner un à un.

Si nous consultons les auteurs anciens et modernes, nous y trouvons en abondance des divinations physiognomoniques. mêlées à un très petit nombre d'observations de faits, singulier contraste qui montre bien la pauvreté de la science, et la fécondité de l'invention humaine! Le plus obscur physiognomoniste nous offre cent formules, toutes plus incertaines les unes que les autres pour juger du caractère et de l'intelligence d'après les traits du visage ; tandis que les anthropologistes sérieux ont à peine effleuré le sujet, occupés qu'ils étaient du crâne qui leur semble enfermer les secrets les plus profonds de la nature humaine. Entre les physiognomonistes et les anthropologistes se placent les artistes qui ont étudié le visage au point de vue esthétique, et qui ont formulé leurs jugements d'après leur goût personnel et la tendance de l'école à laquelle ils appartenaient.

Le front.— Le front est après l'œil le plus fidèle interprète de l'intelligence. Bien des siècles avant qu'on eût étudié la hiérarchie morphologique d'après l'échelle évolutionniste, tout le monde considérait comme beau un front large et élevé, comme laid un front étroit et fuyant. Cette appréciation était

absolument conforme à la nature, puisque la première de ces formes était propre aux races les plus intelligentes, tandis que la seconde caractérisait les races inférieures et les intelligences pauvres.

Outre ses proportions relativement aux autres traits du visage, le front nous offre d'autres caractères secondaires qui varient avec la place dans la série hiérarchique, le sexe ou les divers âges de la vie.

Le grand développement des arcades sourcilières dénote un rang inférieur dans la hiérarchie des races, en même temps qu'un des signes distinctifs du sexe masculin [1].

Un front étroit et fuyant avec d'énormes arcades sourcilières réunit les caractères hiérarchiques les plus bas et se rencontre surtout dans les types inférieurs des races papoues.

Chez la femme (au moins dans les races supérieures) les arcades sourcilières sont peu marquées ou font complètement défaut; le front est étroit avec des bosses très marquées, caractères qui sont aussi ceux du crâne de l'enfant.

Un autre caractère très constant du front féminin est de s'élever verticalement, puis de s'infléchir brusquement vers le sommet en faisant un angle très accentué. Au contraire, dans la tête masculine, la courbe du front se relie sans brisure avec celle qui va du front à l'occiput.

Le front de l'enfant se distingue surtout par le grand développement des bosses.

Les anthropologistes n'ont guère que cela à nous dire du front. Les artistes en disent moins encore. Parmi eux nous ne citerons que le grand Léonard qui distinguait trois formes de front, la *plane*, la *concave* et la *convexe*, et notre Cardona qui a complété cette distinction par ses commentaires. Il nous dit que la première forme, propre aux visages rosés, était pour les commentateurs d'Aristote et pour Porta l'indice d'un excellent naturel, et que la seconde ne fait pas beaucoup d'honneur, à celui qui la possède surtout quand elle n'est pas très développée dans le haut, vers le sommet de la tête. La troisième, quand elle n'est pas effrontée ou pateline, témoigne de l'harmonie des facultés et souvent de la vocation musicale [2].

Les *élucubrations* des physiognomonistes sur la valeur des

1. Mantegazza, *Dei caratteri sessuali del cranio umano.* Archivio per l'Antrop. ecc., tome II, p. 11. — *Studii antropologici sulla Nuova Guinea.* Archivio per l'Antrop. ecc., tome VII, p. 137.

2. Filippo Cardona, *Della Fisonomia*, Ancona, 1863.

divers fronts n'en sont que plus abondantes. En voici un exemple :

Ceux qui ont le front grand sont couards et timides, comme les bœufs qui ont aussi le front large.

Les hommes qui ont le front petit sont très ignorants, par assimilation avec les porcs. Mais par petit, j'entends étroit, car les porcs, auxquels Aristote fait allusion dans sa *physionomie*, ont le front très étroit.

Le front développé en longueur indique le bon sens et beaucoup de facilité pour les sciences.

Le front carré, de dimensions médiocres relativement à la face, dénote un homme magnanime par sa ressemblance avec le front du lion.

Ceux qui ont le front rond sont colères, et c'est un signe qu'ils sont gonflés de présomption.

Ceux qui ont le front rond et élevé sont stupides parce qu'ils ressemblent à l'âne.

Le front qui n'est pas plan indique des hommes sagaces parce qu'ils ressemblent à des chiens.

Le front lisse dénote un homme querelleur, dit Rasi. Je pense que c'est par analogie avec le chien qui est querelleur et qui n'a pas de rides au front.

Et cela continue pendant bien des pages. L'auteur passe en revue les fronts *droits, maigres*, ni *lisses* ni *âpres*, *tranquilles, nébuleux*, *moyens, tranquilles* et *nébuleux, élevés. abattus, austères, chagrins, joyeux*, etc.. et presque pour pour chacun, il nous donne une figure humaine et une figure d'animal pour démontrer la vérité de ses parallèles et de ses jugements [1].

Pour Nicuetius, le front est la porte de l'âme et le siège de la pudeur, *animi janua, pudoris sedes* et avec son érudition accoutumée il cite Cicéron, *De petitione consulatus* et Martial

. . . *perfricuit frontem posuitque pudorem*,

et Isaïe : *Scivi enim quia durus es, et nervus tuus ferreus et frons tua œrea.*

et l'Ecclésiastique : *Animœ irreverenti et infrunitœ ne tradas me ;* et Térence

Mitte jam isthæc, exporrige frontem,

et Plaute :

Ego te porrectiore fronte volo mecum loqui,

1. Gio-Battista Dalla Porta, *Della fisonomia dell'uomo*, Padova, 1627.

et enfin Pline : *Est enim frons tristitiæ, hilaritatis, clementiæ et severitatis index : nullibi magis quam in oculis et fronte pudor conspicitur* [1].

Les citations du savant jésuite nous démontrent une fois de plus que les orateurs, les poètes et les prophètes plaçaient dans les lobes antérieurs le siège principal de la pensée, bien avant qu'on eût même pressenti une physiologie cerébrale.

Mgr Giovanni Ingegneri, évêque de Capo d'Istria, se livre à propos du front à des diagnostics d'une subtilité exhilarante. Par exemple, le front qui n'est ni lisse ni rugueux est signe que l'homme aime la justice [2].

Le bolonais Ghirardelli consacre la seconde décade de son ouvrage [3] à l'étude du front *qui est la partie la plus secrète et la plus noble de la physionomie.* Il est encore plus riche de citations et d'élucubrations cabalistiques que le jésuite Nicquetius. Pour donner une idée du style pompeux et sentant son XVII[e] siècle, avec lequel il discourt sur le front, je citerai une seule période :

Entre toutes les parties de notre corps, le front se montre la plus docile à mettre au jour les affections intérieures de l'âme. Au pied du front brûlent continuellement les nobles flammes des yeux ; d'autant plus facilement cet oracle du cœur est enflammé par la curiosité et par la connaissance extérieure ; d'autant mieux s'y lisent les decrets arrêtés dans le conseil de la nature...

Lavater avait bien raison de dire que tous ses prédécesseurs dans l'étude du front n'avaient fait que se copier les uns les autres, et qu'ils étaient tombés dans des raisonnements vagues et contradictoires, dans des conclusions rigides et dépourvues de sens. Il affirme avoir étudié le front plus qu'aucune autre partie du visage, parce qu'il le considerait comme plus important et plus caractéristique; mais lui aussi a voulu forcer la nature à répondre sous la contrainte de la torture ; et ses règles sont des divinations que la science sévère rejette et répudie. Voyez si mon appréciation est trop dure :

1. Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et d'élasticité.

1. R. P. Honorati Nicquetii, etc., *Physiognomia humana*, Lugduni, 1648, p. 176.
2. *Fisonomia naturale* di Monsignor Giovanni Ingegneri, Padova, 1626, p. 19.
3. Cornelio Ghirardelli, *Cefalogia Fisonomica*, Bologna, 1672, p. 73.

2. Plus il est étroit, court et ramassé, plus le caractère est concentré, ferme et solide.

3. Les contours arrondis et sans angles décèlent la douceur et la flexibilité du caractère. Celui-ci, au contraire, aura d'autant plus de fermeté et de rigidité que les contours du front seront rectilignes.

4. Une perpendicularité absolue, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est signe d'un complet manque d'esprit.

5. Une forme perpendiculaire, qui s'infléchit insensiblement vers le haut, annonce un esprit réfléchi, une pensée profonde et sûre d'elle-même [1].

Arrêtons-nous là. Les anciens, à la vue d'un front, savaient nous dire toutes sortes de belles choses. Nous, nous ne savons plus rien, et dans les premières lignes que nous avons écrites sur cette partie du visage, nous avons résumé à peu près tout ce que l'on possède de positif. Il est probable que dans la foule des jugements portés par les anciens physionomistes et surtout par Lavater qui était bon observateur, il se cache quelque parcelle de vérité. La postérité pourra l'y retrouver par un travail analytique dont nous ne sommes pas capables aujourd'hui. Mais ce serait peine perdue que de se fatiguer à fouiller dans les scories du passé, quand les riches filons de la psychologie positive se découvrent à nos yeux charmés.

L'ŒIL. — L'œil est une partie si importante du visage qu'une monographie complète de cet organe comprendrait la moitié de la psychologie et de la mimique. Mais dans cette première partie nous ne devons parler que de l'histoire anatomique des yeux et non de leur *expression*.

Les caractères les plus saillants des yeux sont leur expression, leur forme, leur position, leur couleur et la disposition spéciale des sourcils et des paupières. D'après l'ensemble de ces caractères, nous jugeons que des yeux sont *beaux, laids*, *éloquents*, *stupides*, *expressifs*, etc.

La grandeur de l'œil, telle que nous l'apprécions empiriquement à première vue et sans prendre de mesures, dépend non-seulement du volume du globe oculaire, mais de l'ouverture variable des paupières qui en laissent apparaître une portion plus ou moins grande.

L'œil, un peu grand sans être trop saillant, est pour nous

1. LAVATER, *Essai sur la physiognomonie*, etc., La Haye, 1786, tome III, p. 239.

la perfection idéale; un œil petit nous parait laid. Ce jugement est rationnel car, l'œil étant un des organes les plus expressifs, il y a dans sa force expressive un élément de *quantité*, qui n'est pas sans influence.

En général les Ariens, les Sémites et beaucoup de Nègres ont l'œil grand; les Mongols et beaucoup de Malais ont l'œil petit.

La forme de l'œil dépend en partie de la convexité plus ou moins grande de la cornée, mais plus encore de la forme de l'orbite, de celle des paupières, et de leur ouverture. Nous avons donc à considérer des yeux ronds, saillants, en amande, horizontaux ou dirigés obliquement soit vers le nez, soit vers les tempes.

Dans les races ariennes et sémitiques et chez les Polynésiens blancs, les yeux sont en amande avec l'extrémité externe très affilée. C'est là pour nous une des principales beautés des femmes sémites, et de celles qui ont dans les veines un peu de sang sémite comme les Espagnoles d'Andalousie. Cette forme d'œil est également très appréciée en Orient, puisqu'avec du sulfure d'antimoine on simule un allongement de l'ouverture transversale des paupières.

L'œil s'abaissant obliquement de dehors en dedans est un des traits caractéristiques des Mongols et de quelques races américaines. Cette obliquité est excessivement prononcée chez les Esquimaux, les Buriates etc.

Quelquefois, parmi nous, il arrive précisément le contraire, et l'angle externe de l'œil est plus bas que l'angle interne. Quand ce caractère est associé à d'autres éléments esthétiques, il peut constituer une beauté rare et extraordinaire, comme on a pu le voir chez l'impératrice Eugénie.

Les yeux peuvent être laids, s'ils sont trop rapprochés ou trop éloignés l'un de l'autre. Dans le premier cas surtout, le regard prend un caractère bestial, très répugnant.

Ils peuvent aussi être difformes s'ils sont à fleur de tête comme chez quelques nègres, ou trop saillants comme chez quelques myopes. L'enfoncement excessif des yeux dans les orbites peut dépendre ou d'une disposition très proéminente de la voûte des orbites, ou d'un grand amaigrissement. Dans l'un ou l'autre cas, le regard peut prendre un caractère féroce ou triste.

La couleur des yeux diffère beaucoup, et entre les diverses races et entre les individus d'une même race. D'ordinaire, nous la définissons sommairement par un seul mot, bien qu'en réalité elle soit constituée par les diverses teintes de l'iris et par l'influence plus ou moins grande de celle de la

pupille qui est toujours noire. L'iris comprend deux zones concentriques de couleur différente et présente presque toujours des stries d'une troisième teinte. De là la difficulté de réduire toutes les couleurs d'yeux à un petit nombre de types. Nous appelons noirs les yeux qui sont châtain-foncé ; mais il n'existe pas dans le monde un seul iris noir.

Nous pouvons établir une classification assez grossière en distinguant les yeux en *gris, bleus, verts* et *bruns*. La société anthropologique de Paris a admis pour chacune de ces couleurs fondamentales cinq nuances, qu'elle a figurées sur un tableau, intercalé dans le petit volume de ses *Instructions anthropologiques*. Mais quand on veut faire usage de ce tableau, on se trouve en face d'énormes difficultés, parce que les termes de comparaison choisis par Broca sont inexacts. Dans le tableau on a des couleurs opaques, c'est-à-dire des teintes réfléchies par le papier blanc sur lequel elles sont étendues. La couleur de l'œil, au contraire, est fournie à la fois par des rayons réfléchis et par des rayons transmis. Aussi la pratique m'a-t-elle montré qu'il valait mieux désigner la coloration de l'œil par les mots du langage ordinaire. Pour arriver approximativement à une classification scientifique, nous devrions avoir une série d'yeux artificiels en verre, semblables à ceux qu'on adapte aux borgnes pour dissimuler leur infirmité.

En étudiant avec mon ami Sommier la couleur des yeux des Lapons, je me suis convaincu de ces difficultés, et j'ai dû renoncer à me servir du tableau de la société anthropologique. Nous avons pu distinguer dans l'iris des Lapons au moins quatorze nuances diverses et graduées. En voici la liste :

	HOMMES.	FEMMES.
Châtain foncé	2	4
Châtain	8	6
Châtain clair	10	4
Bleu turquoise	12	4
Bleu turquoise clair	2	—
Azur gris	13	—
Bleu de ciel clair	1	1
Gris	3	4
Gris brun	7	5
Gris clair	2	—
Gris azuré clair	1	1
Gris jaune	2	—
Gris vert	2	—
Vert	1	—
Totaux	66	29

Les yeux gris, verts ou bleus sont presque toujours associés aux cheveux et au teint qui appartiennent au type blond; tandis que les yeux bruns ou foncés vont d'ordinaire de compagnie avec le type brun. Quelquefois cependant on trouve des yeux bleus avec des cheveux noirs ou des yeux noirs avec des cheveux blonds. Ces deux contrastes plaisent beaucoup, parce que la rareté est un élément qui exerce une grande influence sur nos jugements esthétiques.

Il arrive quelquefois, mais très rarement, que les deux yeux soient de couleur différente. Tout le monde connaît la teinte rouge des yeux des albinos ; elle vient de ce que, le pigment faisant défaut, l'iris présente la coloration des vaisseaux sanguins.

L'élément subjectif prévaut dans nos appréciations favorables ou défavorables de la couleur des yeux, et à cet égard, il y a des goûts nationaux et des goûts individuels. Je n'oublierai jamais l'éloquence avec laquelle un très savant philologue et ethnologue norwégien m'exprime son enthousiasme pour les yeux *clairs* (il entendait des yeux gris, clair ou bleu de ciel) et son mépris pour les yeux foncés.

Les premiers, disaient-il, sont expressifs, ils peuvent traduire toutes les émotions ; les yeux noirs au contraire n'expriment rien ; ce ne sont que des *morceaux de charbons !* Je me taisais et je faisais intérieurement de tristes réflexions sur la solidité et la sûreté de nos jugements esthétiques.

Nous associons à la couleur des yeux beaucoup d'éléments esthétiques, psychiques, traditionnels, etc., d'après lesquels les yeux foncés nous paraissent plus propres à exprimer la passion et la sensibilité ; les yeux bleus ou gris à exprimer la douceur et la bonté. En général pourtant nous préférons les nuances très accentuées ; toutes circonstances égales d'ailleurs, nous trouvons plus beaux des yeux bleu-turquoise ou très bruns, que des yeux gris, verdâtres ou de *couleur incolore*, comme disait un de mes professeurs d'histoire naturelle.

Les yeux ont un éclat variable qui contribue beaucoup à en modifier l'expression. L'œil de celui qui rit, de celui qui parle ou qui pense avec énergie est très brillant ; l'œil d'un homme stupide, débile ou malade a peu d'éclat ; celui du moribond est quelquefois presque éteint. Cet éclat mérite un examen attentif, car c'est un des éléments les plus importants et les plus obscurs de l'étude de l'œil. Pour le moment nous devons nous contenter de dire qu'il dépend à la fois de la structure de la cornée, de sa convexité variable sous l'influence des muscles oculaires, des humeurs que secrète l'œil,

et surtout du voile de larmes qui en baigne toute la surface extérieure.

Les sourcils, les paupières, les cils ne sont que des éléments secondaires; mais ils servent à modifier la physionomie.

Les sourcils peuvent être touffus, très touffus ou rares au point d'être à peine visibles. En général, nous considérons comme beaux les sourcils médiocrement touffus, bien arqués, bien dessinés, et dont les poils sont de même longueur. Nous les préférons plus accentués chez l'homme, plus délicats chez la femme, parce que ces deux formes représentent des différences sexuelles qu'on observe dans la nature.

Quand ils sont trop fournis, surtout s'ils se rejoignent, ils donnent à la physionomie une expression d'énergie qui peut aller jusqu'à la dureté et à la férocité. Quand, au contraire, ils sont presque invisibles, ils ôtent à l'œil beaucoup d'expression et constituent un élément de laideur.

Avec l'âge, les poils centraux des sourcils s'allongent et arrivent parfois à couvrir une partie de l'œil, formant ainsi une sorte de buisson hérissé qui donne au visage un aspect soit farouche, soit vénérable.

Lavater attribuait une grande importance aux sourcils, comme critérium du caractère.

Souvent les sourcils à eux seuls expriment le caractère, comme en témoignent les portraits du Tasse, de Léon Battista Alberti, de Boileau, de Turenne, de Le Fèvre, d'Apelle, d'Oxenstiern, de Clarke, de Newton, etc.

Les sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité d'une jeune vierge.

Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère viril et vigoureux.

Quand ils sont horizontaux pour une moitié, et courts pour l'autre moitié, la force de l'esprit se trouve unie à une bonté ingénue.

. . . .

Je n'ai jamais vu ni un penseur profond, ni un homme ferme et judicieux avec des sourcils minces, placés très haut et partageant le front en deux parties égales.

Les sourcils minces sont un signe infaillible d'apathie et de mollesse.

. . . .

Plus ils se rapprochent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Celui-ci perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse, à mesure que les sourcils se relèvent.

1. LAVATER, *Op. cit.*, tome III, p. 295.

Malgré mon profond scepticisme vis-à-vis de toutes les affirmations physiognomoniques qui reposent sur des caractères anatomiques et non sur la mimique, j'avoue avoir toujours trouvé exactes, dans le cercle de mon expérience, les divinations de Lavater relatives aux sourcils. Ils sont si mobiles, et ils sont liés par une dépendance si étroite et si intime avec les yeux et avec l'intelligence que leur morphologie, étudiée dans une seule race et *cum rationabile obsequio*, pourra très probablement fournir les éléments de bons diagnostics psychiques.

Buffon avait écrit de même :

Après les yeux, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie sont les sourcils ; comme ils sont d'une nature différente des autres parties, ils sont plus apparents pour ce contraste et frappent plus qu'aucun autre trait ; les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes.

Les paupières peuvent être plus ou moins longues, larges, charnues, ouvertes, etc. Mais un de leurs caractères les plus importants est fourni par les cils qui en garnissent les bords mobiles. Les cils peuvent être courts, irréguliers, ou, au contraire, longs, réguliers et enfin hérissés. Nous trouvons beaux les cils longs qui jettent une ombre sur les joues ; ces longs cils sont un des attraits les plus gracieux des femmes andalouses.

Le nez. — Dans ces derniers temps personne n'a mieux étudié le nez au point de vue morphologique que Topinard.

Ce trait, presque immobile, a pourtant une grande importance comme caractère ethnique et comme élément esthétique du visage. Tel nez suffit pour déceler une race, tel autre pour gâter la plus belle figure. Aussi les artistes avaient raison de l'appeler *h nestamentum faciei*, et Lavater n'avait peut-être pas tort de dire qu'un beau nez ne s'associe jamais à un visage difforme. On peut, ajoute-t-il, être laid et avoir de beaux yeux ; mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse harmonie des autres traits. On voit beaucoup de beaux yeux contre un seul nez parfaitement beau.

Pour l'illustre physiognomoniste suisse un nez parfait doit réunir les caractères suivants :

a). Sa longueur doit être égale à celle du front ;

b). Il doit présenter un léger enfoncement près de sa racine ;

c). Vu par devant, son arc doit être large et à peu près

parallèle des deux côtés ; mais cette largeur doit être un peu plus sensible vers le milieu ;

d). la pointe du nez ne sera ni dure, ni charnue; le contour inférieur doit être d'un dessin correct et précis, ni trop aigu, ni trop large ;

e). De face les ailes du nez doivent se présenter distinctement et les narines doivent se raccourcir gracieusement au-dessous ;

f). De profil la partie inférieure du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur ;

g). Les narines doivent plus ou moins finir en pointe et s'arrondir en arrière ; elles seront légèrement cambrées et le profil de la lèvre supérieure les partagera en deux parties égales ;

h). Les flancs du nez formeront une espèce de paroi ;

i). Vers le haut, il rejoindra presque la voûte orbitaire et sa largeur du côté de l'œil sera au moins d'un demi-pouce.

Beaucoup de ces caractères sont discutables. Nos jugements esthétiques sur le nez sont presque toujours très justes, parce qu'ils se rattachent aux lois les plus impérieuses de l'évolutionisme et de la morphologie organique.

Nous, hommes des races supérieures, nous trouvons laids tous les nez qui se rapprochent de celui du singe, les nez camus, les nez écrasés ou très petits, ceux qui n'ont pas les narines presque parallèles, et dont la section représenterait le chiffre 8. A cet égard nous sacrifions les lois mêmes de la géométrie à nos répugnances ataviques ; nous trouverions belle une femme avec un nez excessivement grand, plutôt que de pardonner à un nez d'être camus. En Italie, nous appelons *aristocratique* un grand nez (surtout s'il est aquilin), peut-être parce que des conquérants au long nez, Grecs ou Latins, ont vaincu des populations autochtones au nez petit.

Naturellement, nous appelons laids tous les nez qui violent les lois de la symétrie ou les proportions harmoniques des autres traits. Un nez ne peut certainement être beau s'il est trop grand ou trop petit, ou s'il est de travers.

Le nez se développe, dans les diverses races, soit dans le sens antéro-postérieur, soit dans le sens transversal, formant ainsi deux types extrêmes, le nez *aquilin* et le nez *camus*. Le nez long appartient en général à tous les peuples d'Europe, aux Polynésiens blancs et aux Américains du Nord ; les nègres et les Mongols ont le nez court.

On peut avoir un nez long et large ; on peut en avoir un si

court et si écrasé, qu'en mettant une règle sur les deux joues, cette règle peut s'appuyer sur toutes les deux à la fois sans toucher le nez. C'est ce qui a lieu pour les Esquimaux. Le nez aquilin peut avoir une ou deux bosses et le nez petit peut tourner sa pointe en haut, ce qui donne à tout le visage une expression capricieuse et impertinente. C'est là le *nez retroussé*, qui se rencontre assez fréquemment en France. Les Romagnols ont un proverbe : *Des nez en l'air, il en faut un par maison et pas plus.*

Carus distingue cinq espèces de nez majestueux : le nez *maigre*, le nez *long*, le nez *crochu*, le nez *large* et le nez *charnu*.

Léonard avait indiqué autrefois des distinctions plus subtiles :

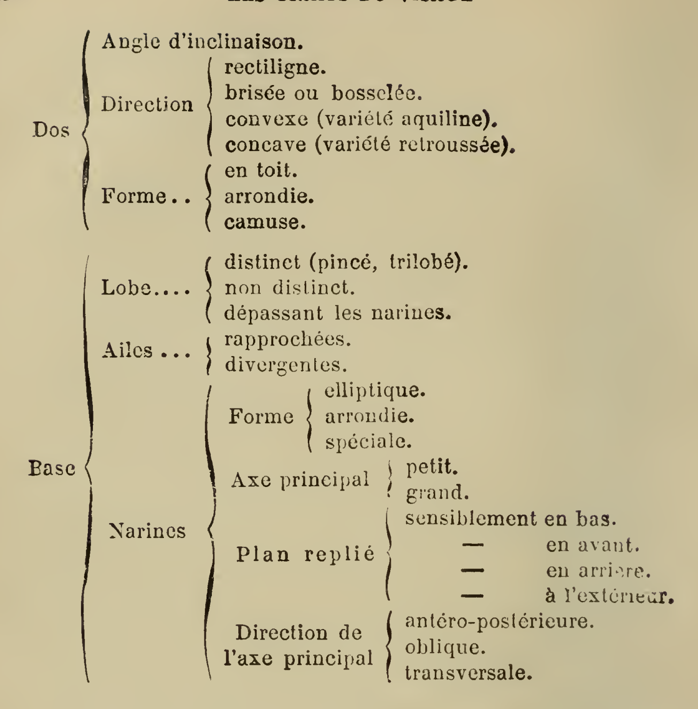
La jointure du nez avez les yeux peut être soit concave, soit droite...
... Les nez sont de trois sortes : droits, concaves ou convexes. Il y a quatre variétés de nez droits : le nez long, le nez court, celui qui a la pointe élevée et celui qui l'a basse. Les nez concaves sont de trois sortes, suivant que la concavité se trouve dans la partie supérieure, au milieu, ou dans la partie inférieure. Les nez convexes sont aussi de trois sortes, car la convexité peut être en haut, au milieu ou en bas ; les parties saillantes entre lesquelles est placé le nez peuvent également être droites, concaves ou convexes. Pour garder facilement le souvenir d'un visage, il faut d'abord comparer dans beaucoup de têtes, la bouche, les yeux, le nez, le menton, la gorge, le cou et les épaules et faire des comparaisons. Les nez sont de dix espèces, suivant qu'ils sont droits, arqués, creusés, relevés en haut ou en bas plus qu'au milieu, aquilins, camus, ronds ou pointus. Ces distinctions n'ont de valeur que pour les nez vus de profil. De face, il y a onze formes de nez ; ils peuvent être égaux, gros au milieu, gros à la pointe et minces à la jonction, avoir les narines larges ou étroites, hautes ou basses, avec des trous découverts ou cachés par la pointe.

Léonard n'a pourtant pas pu distinguer avec précision toutes les variétés possibles de nez.

Dans une étude scientifique, il faudra toujours consulter le programme suivant tracé par Topinard, qui, je crois, n'a pas oublié un seul élément morphologique important[1].

Hauteur maxima Largeur maxima	Indice transversal.
Largeur maxima Saillie maxima	Indice antéropostérieur.

1. Topinard, *De la morphologie du nez*, Bulletin de la Société anthropologique, 2e série, vol. VIII, 1873.



- Dos
  - Angle d'inclinaison.
  - Direction
    - rectiligne.
    - brisée ou bosselée.
    - convexe (variété aquiline).
    - concave (variété retroussée).
  - Forme..
    - en toit.
    - arrondie.
    - camuse.
- Base
  - Lobe....
    - distinct (pincé, trilobé).
    - non distinct.
    - dépassant les narines.
  - Ailes ...
    - rapprochées.
    - divergentes.
  - Narines
    - Forme
      - elliptique.
      - arrondie.
      - spéciale.
    - Axe principal
      - petit.
      - grand.
    - Plan replié
      - sensiblement en bas.
      - — en avant.
      - — en arrière.
      - — à l'extérieur.
    - Direction de l'axe principal
      - antéro-postérieure.
      - oblique.
      - transversale.

A l'aide de ce tableau analytique j'ai pu classer même le nez de Thiébaut, l'aîné des deux Akkas de Miani, chez lequel la pointe du nez était plus basse que les deux lobes, tandis que la base était très large.

Un caractère omis dans le tableau est l'angle que la racine du nez fait avec le front. Il est très marqué chez les Australiens et les Papous ; il est nul dans le nez appelé grec, forme plus conventionnelle que réelle et qui se rencontre dans toutes les statues des anciens sculpteurs grecs. Cet angle est beaucoup plus faible chez les Mongols et les Arabes.

Les muscles qui font mouvoir le nez sont presque atrophiés chez l'homme. Aussi ne le meuvent-ils que très faiblement et dans de rares occasions, notamment dans l'asthme, lorsqu'il est fait appel aux muscles, même les plus faibles, pour aider à la respiration. En dehors de ces cas pathologiques, les ailes du nez se dilatent et se resserrent très visiblement dans la colère et dans le plaisir. Il paraît que ces mouvements sont plus marqués dans les races inférieures et chez les hommes des races supérieures, très portés à la volupté.

J'ai remarqué que la pointe du nez est presque toujours dé-



viée vers la droite, et j'ai proposé d'expliquer le fait en l'attribuant à l'habitude de se moucher avec la main droite. Pourtant ma théorie a besoin de confirmation.

La bouche. — Si l'œil est la partie la plus expressive du visage, la bouche est la plus sympathique. Les désirs de l'amour et les ardeurs de la volupté y convergent comme vers leur centre naturel. En réalité, comme nous le verrons mieux dans la seconde partie, l'œil est le centre mimique de la pensée ; la bouche est le centre expressif du sentiment et de la sensualité.

Tommaseo avait donc pleinement raison d'écrire dans ses Pensées morales : « Ce n'est pas sans fondement que les Latins appelaient *os* tout le visage de l'homme. L'âme réside dans la bouche. »

Et Lavater consacrait à la bouche une page remplie d'une exaltation délicate et sensuelle :

La bouche est l'interprète et l'organe de l'esprit et du cœur. Au repos comme dans l'infinie variété de ses mouvements elle réunit un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence.

Cette partie de notre corps est pour moi si sacrée que j'ose à peine en parler. Quel sujet d'admiration!

Quelle merveille sublime au milieu de tant d'autres merveilles dont se compose mon être ! Non seulement ma bouche respire le souffle vital et remplit les fonctions qui me sont communes avec les animaux, mais elle sert à former le langage ; elle parle et elle parlerait encore quand elle ne devrait jamais s'ouvrir.

Lecteurs, n'attendez rien de moi au sujet du plus actif et du plus expressif de tous nos organes ; cette entreprise est au-dessus de mes forces.

. . . .

Humanité! combien tu es dégradée ! Quelle sera mon extase dans la vie éternelle quand mes yeux contempleront sur le visage de Jésus-Christ la bouche de la divinité ; quand je pousserai ce cri d'allégresse : Moi aussi j'ai reçu une bouche comme celui que j'adore, et j'ose prononcer le nom de celui qui me l'a donnée! Vie éternelle, penser à toi est déjà la félicité!

Je conjure nos peintres et tous les artistes qui ont pour mission de représenter l'homme, je les conjure de toutes mes forces d'étudier le plus précieux de nos organes dans toutes ses variétés, dans toutes ses proportions et dans toutes ses harmonies.

Il y a vraiment là un mysticisme sensuel qui me rappelle les extases hystériques et religieuses de sainte Thérèse. Lavater avait une nature très féminine et était profondément religieux.

La bouche n'a pas fasciné seulement Tommaseo et Lavater, tous deux visionnaires du sentiment, bien que très différents l'un de l'autre; elle a fasciné également Herder, le créateur de la philosophie de l'histoire. Écoutez-le :

...C'est par la bouche que sort la voix, interprète du cœur et de l'âme, expression du sentiment, de l'amitié et des plus purs enthousiasmes. La lèvre supérieure traduit les inclinations, les appétits, l'inquiétude amoureuse; l'orgueil et la colère la crispent, la ruse l'amincit, la bonté l'infléchit, la débauche l'énerve et l'abaisse, l'amour et les passions s'y incarnent avec un charme inexprimable.

Ami lecteur, sans être un grand homme comme ceux que je viens de citer, compare les deux émotions différentes qu'éveillent en toi, dans un visage féminin, deux beaux yeux ou une belle bouche. Dans le premier cas, tu pourras être frappé d'admiration jusqu'à rester bouche béante ; mais dans le second tu ne pourras t'empêcher d'aimer ardemment. La femme, dont les yeux nous rendent amoureux, nous enthousiasme, nous exalte, nous jette dans une extase intellectuelle; mais celle dont la bouche nous fascine, elle nous enlace, elle nous étreint, elle est déjà à nous, au moins dans le monde irresponsable des désirs. L'œil, c'est le ciel azuré que nul ne peut atteindre ; la bouche, c'est la terre avec ses parfums, ses ardeurs et la profonde sensualité de ses fruits.

Mais laissons la poésie et rentrons dans le sévère laboratoire de l'anatomie.

En général, toutes les races supérieures ont une bouche pas trop grande, avec des lèvres plutôt minces et légèrement arquées. Ceux mêmes qui combattent le darwinisme par préjugé d'école ou par pusillanimité religieuse, sont d'accord avec lui pour trouver laide une bouche qui nous rappelle nos cousins, les singes anthropomorphes. Une bouche est laide quand elle est trop grande ou trop éloignée du nez, quand la lèvre supérieure est une sorte de long rideau. A moins d'être sensuels comme des singes, nous trouvons très laide une bouche avec des lèvres trop charnues, ce qui va presque toujours avec un museau saillant ou, pour parler scientifiquement, avec une *face prognathe*. La grosseur extraordinaire des lèvres, qui s'observe chez presque tous les nègres, est due à l'hypertrophie du tissu cellulaire adipeux et au grand développement du muscle orbiculaire. Et il est vrai que ce caractère s'accorde presque toujours avec une grande sensualité.

Lavater veut (et, je crois, avec raison) que dans une bouche nous distinguions :

a) Les deux lèvres proprement dites, prises isolément ·

b) Leur ligne de jonction quand la bouche est fermée ;

c) Le centre de la lèvre supérieure ;

d) Le centre de la lèvre inférieure ;

e) La base de la ligne du milieu (Lavater appelle *base* l'angle qu'on aperçoit quand on regarde une bouche de profil dans un lieu peu éclairé et qui jette une petite ombre sur la lèvre inférieure ;)

f) Les angles sous lesquels se termine cette ligne.

Quant à la forme générale, Lavater distingue trois variétés principales :

Les bouches dans lesquelles la lèvre supérieure dépasse l'inférieure. C'est un signe distinctif de la bonté (?). Aussi peut-on dire que ce sont des *bouches sentimentales ;*

Les bouches dans lesquelles les deux lèvres s'avancent également ; elles se rencontrent chez les gens honnêtes et sincères (?), et on peut les appeler *bouches loyales ;*

Les bouches où la lèvre inférieure dépasse la supérieure et qu'on peut appeler *bouches irritables.*

Aujourd'hui, plus ignorants ou plus sceptiques que Lavater, nous nous contentons de dire que la proéminence excessive de la lèvre supérieure va souvent de compagnie avec le scrupule, et qu'au contraire une proéminence marquée de la lèvre inférieure dénote ordinairement une grande fermeté de caractère ou de l'obstination.

Le menton. — On a répété dans beaucoup de livres que l'homme seul a un menton, mais peut-être n'est-ce vrai que du squelette. Il est pourtant hors de doute que les races supérieures ont une grande répugnance pour les mentons fuyants et à peine marqués. En réalité, c'est là un caractère d'infériorité qui se rencontre dans les types très bas de l'humanité. Au contraire, nous trouvons beau un menton arrondi ou ovale, assez marqué chez l'homme, moins saillant chez la femme. Les mentons crochus donnent, au contraire, l'idée d'une certaine dureté qui ne peut être accompagnée de la grâce et de la bonté. Mais ces appréciations, comme toutes les autres du même genre, n'ont aucune base sérieuse. Il paraît pourtant démontré que, toutes choses égales d'ailleurs, une forte saillie du menton a la même signification que la proéminence de la lèvre inférieure, comme nous l'avons vu plus haut. C'est un caractère ethnique des Anglais, qui sont un peuple de volonté

ferme « Une longue expérience m'a démontré, assure Lavater, qu'un menton saillant dénote toujours quelque chose de positif, tandis que le menton fuyant a toujours une signification négative ». Souvent l'énergie ou la faiblesse d'un individu ne se manifeste que dans son menton. Mais Lavater n'est pas disposé à admettre avec les anciens qu'un menton pointu indique l'astuce.

Beaucoup de proverbes en diverses langues assignent un caractère certain de bonté aux mentons qui ont au milieu une fossette. Lavater déclare que son expérience a confirmé l'opinion populaire ; mais je ne prendrai pas la responsabilité de la soutenir ou de la contredire. Ce qui est certain, c'est qu'une fossette ainsi placée embellit encore un beau visage. Aussi Pulci avait-il raison, dans son *Morgante Maggiore*, de résumer ainsi en un vers heureux tous les mérites d'un menton :

Le menton rond, et fendu et bien ramassé.

Avec deux ou trois adjectifs on peut toujours définir une forme quelconque de menton, car c'est un des traits les moins riches en particularités. Lavater, pour son compte, en distinguait trois variétés principales, savoir : les mentons fuyants (que je crois propres aux femmes), ceux dont le profil est sur le même plan que la lèvre inférieure, et enfin les moutons aigus qui dépassent la lèvre inférieure.

Tommaseo a consacré au menton une de ses rêveries métaphysiques : « Menton petit, indice d'affection ; menton long et plein, froideur ; long et rentrant, perspicacité et fermeté ; fossette au menton, plus de grâce dans le corps que dans l'âme. »

Les joues. — Peu saillantes chez les blancs et chez les noirs, les joues sont très prononcées dans la race mongole, chez qui elles constituent un des traits les plus caractéristiques. Nous avons déjà parlé de leur proéminence chez les Esquimaux ; mais les Buriates n'en diffèrent point sous ce rapport, car dernièrement mon excellent ami Sommier m'écrivait de Sibérie qu'il avait voyagé avec un ambassadeur Buriate, et qu'en le regardant de profil, il voyait la joue apparaître par dessus le nez.

Pour nous, gens de race aryenne, des joues trop saillantes sont toujours laides.

Les oreilles. — C'est peut-être le trait le moins expressif du visage, d'une part, parce qu'il est encore moins mobile que

le nez et seulement dans de rares occasions, d'autre part, parce qu'il est placé dans un endroit à demi caché où il faut aller le chercher pour l'admirer ou pour le trouver laid. Il faut pourtant avouer que l'oreille, quand elle est parfaite, complète la beauté du visage.

Dans les jugements esthétiques que nous portons sur l'oreille, nous sommes encore darwiniens sans nous en douter. Nous la trouvons laide quand elle est trop grande et surtout quand elle est trop détachée de la tête, quand elle n'a pas de lobe ou quand le cornet est simiesque dans sa partie supérieure. Nous la trouvons belle quand elle est petite, bien tournée, avec des sinuosités bien dessinées, quand elle s'applique le long du crâne et quand elle a un lobe arrondi et distinct.

Les oreilles circulaires, irrégulières ou carrées sont laides ; les oreilles ovales sont belles.

Il paraît que le lobe de l'oreille fait défaut chez quelques races de l'Afrique septentrionale (Chaouia, Kabyles).

Les dents. — Quand la bouche est fermée, les dents ne se voient pas ; mais quand elle s'ouvre, les dents sont de première importance pour la physionomie, à qui elles ajoutent un élément capital d'admiration ou d'horreur, de sympathie ou de répugnance. Les plus belles dents ne suffisent pas pour qu'un homme soit beau ; mais de vilaines dents gâteraient la beauté de la Vénus de Milo elle-même.

Dans nos races supérieures, nous trouvons belles des dents pas trop saillantes, sans intervalle entre elles, pas trop épaisses, pas trop larges, pas trop longues, blanches ou légèrement teintées de bleu. Nous trouvons laides des dents saillantes, placées de travers, irrégulières, jaunes ou disjointes.

Il est répugnant pour tout le monde de voir, quand la bouche s'ouvre, une grande partie de la gencive de la mâchoire supérieure. C'est une tare pour la beauté d'avoir des dents gâtées, c'est comme une tache sur le soleil. Puisque l'hygiène des dents est en même temps l'hygiène de la beauté, les bons dentistes mériteraient une statue d'or ou tout au moins une place d'honneur parmi les principaux bienfaiteurs de l'humanité.

Une étude ethnologique sur les dents reste encore à faire ; elle révèlerait des caractères distinctifs d'une grande importance.

CHAPITRE IV

LES TRAITS DU VISAGE (*suite*)

LES CHEVEUX ET LA BARBE — LES TACHES — LES RIDES

Les cheveux et la barbe ne sont que des éléments secondaires de la physionomie; mais dans bien des cas ils suffisent pour en modifier la valeur esthétique ou pour déterminer la race; ils sont presque toujours caractéristiques du sexe, et indirectement de chacun des âges de la vie.

Les cheveux. — Tous les hommes de la terre ont la tête couverte de cheveux. Un ethnologue a parlé d'une petite tribu chauve de la côte occidentale de l'Australie, qui semble provenir d'un mélange d'Australiens et de Chinois; mais cette assertion a besoin d'être confirmée [1].

Les cheveux humains diffèrent par la couleur, par la longueur, par la grosseur et aussi par la structure qui leur fait prendre une allure particulière, et leur donne des aspects divers, même quand on les regarde à l'œil nu et sans recourir au microscope.

Bien riche est la palette dont la nature s'est servie pour colorer nos cheveux. La société anthropologique de Paris

1. Au moment où je corrige mes épreuves, mon excellent ami le professeur Giglioli me fait cadeau d'une photographie qui représente un indigène complètement glabre du *Central Queensland* (Australie).

La Société d'ethnographie de Paris a reçu, dans sa séance du 5 mars 1884, la photographie en pied et nue d'un indigène du Queensland appartenant à cette population à peu près éteinte dont le caractère le plus remarquable était l'absence complète de toute trace de système pileux. On ne compte plus que deux individus de cette race, un homme et une femme. L'homme s'est marié avec une allemande qui lui a donné un enfant remarquable par sa belle chevelure. (N du T.)

a adopté pour eux le tableau de teintes qui lui sert à déterminer la coloration de la peau; mais cette échelle a le même défaut que celle qu'on emploie pour la couleur des yeux. Les cheveux sont plus ou moins transparents, et les teintes prises pour types sont des couleurs réfléchies. De là vient la difficulté.

Du blanc de lin on passe au blond clair, au blond doré, au roux, au châtain, au brun et au noir de jais.

Si l'on prend en bloc tous les peuples de la terre, la couleur de cheveux la plus répandue est le noir; il suffit de nommer les Mongols, les Malais, les Nègres, les Américains et les Européens du Midi.

Le blond est commun dans les branches germanique, celtique et slave de la race aryenne, et dans la branche finnoise de la race mongole. Le roux est une couleur exceptionnelle qui n'appartient à aucune race en propre, mais qu'on peut cependant considérer comme une variété du blond; en effet, elle ne se rencontre jamais dans les races à cheveux noirs.

Sommier et moi, en étudiant les Lapons, nous avons trouvé que la couleur de cheveux la plus commune chez eux est le châtain. Le noir foncé est très rare, le blond assez fréquent. Voici du reste un tableau plus précis :

COULEUR DES CHEVEUX.

	NOIR.	CHATAIN			BLOND		
		FONCÉ	MOYEN.	CLAIR.	FONCÉ.	MOYEN.	CLAIR.
Hommes.....	2	9	11	6	9	17	8
Femmes.....	1	8	9	1	3	4	6

Une couleur de cheveux s'associe presque toujours, comme nous l'avons déjà vu, avec une certaine teinte des yeux, et l'union des deux caractères constitue un des plus immuables parmi les caractères ethniques qui nous servent à juger de la pureté d'une race. Par exemple, quand chez un peuple les cheveux et les yeux sont constamment noirs ou constamment clairs, on dit que la race est pure. On tire une conclusion contraire quand on trouve des teintes diverses qui s'entremêlent de diverses façons. Toutefois ce dogme ethnologique ne peut être accepté que sous bénéfice d'inventaire; parce que pour

beaucoup de peuples nous manquons de statistiques dignes de foi et aussi parce que des races très éloignées l'une de l'autre peuvent avoir les mêmes yeux et les mêmes cheveux.

Irez-vous, par exemple, classer ensemble les Japonais et les Sardes par cela seul qu'ils ont également des yeux noirs et des cheveux noirs. La distribution diverse du pigment est un bon caractère anatomique pour instituer un système de classification des hommes, mais non pour établir une méthode taxonomique[1].

Topinard, profitant des innombrables observations recueillies par D. Beddoc, a tracé un tableau de chromatologie humaine, fondé sur la couleur des cheveux et des yeux :

	ROUX ET BLONDS.	INTERMÉDIAIRES OU CHATAINS.	BRUNS.
23 Danois.........	78,5 0/0	17,9 0/0	2,5 0/0
400 Wallons	52,0	22,2	25,2
1125 montagnards d'Ecosse.	45,4	23,9	30.9
90 Irlandais.......	45,3	21,2	31,9
654 Normands......	33,1	29,2	37,6
1250 Viennois.......	32,8	25,8	41,4
368 Bretons........	20,0	22,7	57,3
518 Ligures.	17,0	16,0	67,0
163 Juifs du Nord...	13,1	13.3	73,6
233 Juifs du Midi...	13,5	13,7	73,1
130 Maltais	8,8	11,8	79.3

De ce tableau on peut tirer les conclusions suivantes :

1. Aucune des séries examinées ne présente une seule couleur.

2. La plus forte proportion de blonds se rencontre chez les Danois, puis chez les Wallons; la plus forte proportion de bruns chez les Maltais, les Juifs et les Ligures.

3. La proportion des bruns est la même chez les Juifs du Nord et chez ceux du Midi.

4. Les Bretons sont généralement bruns.

Nous pensons que l'homme, surtout dans les races supérieures (arienne ou sémitique), peut en dehors de toute in-

1. Pfaff dit que les cheveux noirs prédominent dans les zones extrêmes, et qu'ainsi les Groenlandais et les Esquimaux ont les cheveux de même couleur que les nègres. Mais il a oublié les Lapons.

fluence ethnique présenter des cheveux de diverses couleurs. On peut s'en convaincre sans sortir d'Italie; car on rencontre dans ce pays des Juifs blonds, châtains et bruns, sans avoir le droit d'expliquer le fait par des raisons mystérieuses.

Il est certain qu'en Europe et surtout dans les grandes villes les blonds tendent à diminuer de nombre. Cela a été démontré pour l'Angleterre, au grand chagrin des Anglais. Charnock affirme que ce changement se constate en Europe depuis deux mille ans. Quelques-uns cherchent à l'expliquer par le régime suivi dans les villes, où la viande joue un plus grand rôle que dans les campagnes. D'autres, au contraire, l'expliquent en disant que les conditions hygiéniques, étant moins bonnes dans les grands centres de population, tendent à faire disparaître le type blond, moins résistant que le type brun. A mon avis, le problème est très complexe, et les observations recueillies n'offrent pas encore d'éléments suffisants pour qu'on puisse arriver à une conclusion sérieuse.

Ceux qui voudront étudier le problème trouveront dans ces données un point de départ pour des recherches plus approfondies et plus étendues.

Le Dr G. Mayr a représenté dans deux tableaux cartographiques [1] la fréquence relative des cheveux blonds, de la peau blanche et des yeux clairs dans les communes de la Bavière. Il en résulte que, pour cette région considérée isolément, ces types sont plus nombreux dans les provinces septentrionales que dans celles du Midi.

On trouve aussi une moindre proportion de personnes à cheveux clairs et yeux clairs dans les villes que dans les campagnes.

	PROVINCES		Moyennes.	VILLES	CAMPAGNES
	SEPTENTRIONALES.	MÉRIDIONALES.			
Cheveux blonds.	68,67 0/0	38.10 0/0	51 0/0	40	55
Yeux clairs. ...	73,75	59.60	66	63	67
Peau blanche...	92,94	70,73	85	»	»

1. *Die Bayerische Jugend nach der Farbe der Augen, der Haare und der Haut*, 1876.

Mayr attribue la plus forte proportion de teints clairs dans les campagnes au mouvement d'émigration qui amène dans les villes un plus grand mélange de races. Dans ce mélange, les races brunes, quoique moins nombreuses, font preuve d'une plus grande puissance reproductive. Il me semble que d'autres influences entrent aussi en jeu pour déterminer ces différences. Ainsi, au dire du professeur Bertillon [1], on a constaté en Angleterre que le nombre des blonds est en décroissance et tend à diminuer relativement à celui des bruns. Or, on sait qu'en Angleterre la population urbaine augmente continuellement et qu'actuellement 50 0/0 de la population habitent dans des villes ayant plus de 2,000 âmes et 38 0/0 dans des villes de plus de 20,000.

Sur cent individus à cheveux blonds, 38 ont les yeux bleus, 39 les yeux gris et 23 les yeux foncés. Sur cent individus à cheveux bruns, 22 ont les yeux bleus, 34 les yeux gris et 14 les yeux foncés.

En passant de la Bavière à un état plus septentrional, à la Saxe, nous trouvons en moyenne pour 1,000 individus les chiffres suivants [2] :

YEUX			CHEVEUX				PEAU	
BLEUS.	GRIS.	BRUNS.	BLONDS.	ROUX	BRUNS.	NOIRS.	BLANCHE.	BRUNE.
378	331	288	692	2	296	9	940	60

La population brune diminue donc notablement, mais là aussi on a constaté qu'elle se maintient plus nombreuse dans les grands centres.

Sur cent individus à cheveux blonds, 44 ont les yeux bleus, 35 les yeux gris et 21 les yeux foncés; sur cent individus à cheveux bruns, 46 ont les yeux foncés, 39 les yeux gris et 25 les yeux bleus. Ces proportions diffèrent très peu de celles qui ont été observées en Bavière.

1. Congrès international de démographie tenu à Paris en 1878, séance du 7 juillet.

2. D. Geissler, *Die Farbe der Augen, der Haare und der Haut bei den Schulkindern Sachsens.*

Les observations faites par F. Korösi à Buda-Pesth sur 10,000 étudiants hongrois les répartissent de la façon suivante.

PEAU		YEUX				CHEVEUX		
BRUNE.	BLANCHE.	NOIRS.	BRUNS	GRIS.	BLEUS	NOIRS.	BRUNS.	BLONDS OU ROUX
2,210	7,790	15	4,490	2,594	2,901	406	4,501	5,092
		4,505				4,907		

En France, on n'a pas fait de recherches aussi exactes en cette matière. Le Dr Bernard [1] a divisé les départements de la France en deux groupes, suivant que domine la race Cimbrique (Nord, Jura, Bas-Rhin, Moselle, Haut-Rhin, Meurthe) ou la race Celtique (Corrèze, Haute-Loire, Aveyron, Indre, Cantal, Ardèche, Dordogne) et il a trouvé que sur cent individus les couleurs des yeux et des cheveux se répartissent de la façon suivante :

	CHEVEUX		YEUX	
	BLONDS.	CHATAINS.	CLAIRS.	BRUNS.
Départements cimbriques..	55	45	56	42
— celtiques....	22	78	50	50

Parmi les yeux clairs des départements celtiques se trouve comprise une forte proportion d'yeux gris qui, selon Topinard, sont un des attributs de la race celtique.

Le type brun qui prévaut en Italie se rattache, d'une part, par la fréquence des yeux gris en Piémont, aux caractères ethniques de la race celtique, d'autre part, par l'abondance des yeux bleus en Vénétie et en Lombardie, aux races germaniques et slaves. Dans les provinces méridionales, un con-

1. Topinard, *Manuel d'anthropologie.*

tingent important de populations du type clair a modifié sensiblement l'ethnographie.

Pendant la guerre de sécession, l'armée américaine, dans laquelle étaient enrôlés des Européens de toute race, a fourni au Dr Beddoe les données suivantes sur la couleur des cheveux :

	ROUX OU BLONDS.	CHATAINS.	NOIRS.
Anglais	49 0/0	27 0/0	24 0/0
Ecossais	50,2	25,7	23
Irlandais	50,5	20,1	23,3
Allemands	48	22,6	23,8
Scandinaves	68,4	19,5	11,8
Espagnols et Portugais.	23,7	17,7	57,8

La race juive a attiré d'une façon spéciale l'attention des ethnographes. Elle présente des cheveux blonds et des cheveux bruns, des yeux clairs et des yeux foncés. En Allemagne, la population israélite est beaucoup plus foncée que le reste de la nation puisqu'elle compte 42 pour cent de bruns; mais elle comprend une fraction remarquablement claire, c'est-à-dire à cheveux blonds, à yeux bleus et à teint blanc; cette fraction atteint 11,2 pour cent de la totalité. En Hongrie, les deux tiers des Juifs ont la peau blanche, 57 0/0 les yeux foncés, et 76 0/0 les cheveux foncés [1].

La couleur des cheveux, en ne tenant compte ni de leur abondance, ni de leur longueur, ni de leur forme, nous paraît belle ou laide d'après notre goût individuel qui subit à son tour les influences multiples de l'habitude, de l'éducation, de la race, des préjugés et de diverses associations d'idées et de sentiments.

Dans ces subtiles appréciations esthétiques surnagent cependant quelques idées mères qui sont communes à tous les Européens, ou, pour mieux dire, à tous les hommes de race supérieure. Nous aimons les cheveux qui ont des teintes

1. Raseri, *Matériaux pour l'ethnologie italienne*, Rome, 1879, p. 120. En ce qui concerne l'Italie, nous renvoyons à l'appendice qui termine le volume ; on y trouvera les données qui se rapportent à la couleur des yeux et des cheveux en Italie.

rares, des teintes *extrêmes*, ou qui, réunissant diverses colorations nous donnent à la fois plusieurs sensations. Voilà pourquoi nous aimons le blond cendré et le blond fauve (couleurs rares), le noir jais et le châtain prononcé. Au contraire le châtain indécis et le brun incertain nous déplaisent. La couleur rousse, bien que rare, déplaît presque à tout le monde, parce que c'est un type presque monstrueux auquel s'associent toujours deux choses fort laides, une transpiration d'odeur rebutante et de nombreuses taches sur la peau.

Les cheveux peuvent être assez longs pour dépasser la longueur du corps ou assez courts pour n'avoir que quelques centimètres. Les Aryens et les Sémites ont les cheveux très longs; les peuples qui ont des cheveux laineux les ont très courts. Les Andalouses, les Hispano-américaines et les femmes du Paraguay sont célèbres par la longueur de leurs cheveux. J'ai connu à Salta une dame fort belle, dont les cheveux descendaient jusqu'aux talons et les dépassaient d'un décimètre, et au Paraguay j'ai vu des jeunes filles qui auraient pu s'envelopper de leurs cheveux et, sans aucun autre vêtement, se prétendre complètement vêtues.

La longueur des cheveux est indépendante de leur nombre ou, comme on dit vulgairement, de leur quantité. Cette quantité, d'ailleurs, s'apprécie mal au premier coup d'œil ; car des cheveux gros tiennent beaucoup plus de place que des cheveux fins, ce qui peut induire en erreur En général, les blonds ont plus de cheveux que les bruns ; les châtains sont entre deux.

Après cinquante ans, les cheveux tombent le plus souvent et la calvitie physiologique commence. Quelquefois pourtant les cheveux se conservent jusqu'à l'extrême vieillesse. Les Nègres, les Papous, les Américains, deviennent chauves plus rarement et plus tard que les Européens qui peuvent être chauves à trente ans. Les femmes qui ont les cheveux plus longs que nous, les gardent aussi plus longtemps et ne deviennent presque jamais complètement chauves.

Une *section* de cheveu, soumise au microscope ne présente pas toujours la même forme. Pruner-Bey et Roujon ont cru, il y a quelques années, pouvoir distinguer toutes les races humaines d'après les formes diverses qu'affectent les cheveux coupés transversalement. Mais un examen plus attentif a convaincu tous les anthropologistes que ces deux médecins s'étaient trompés, et avaient pris pour des faits constants et naturels ce qui était le résultat du sectionnement du cheveu[1].

1. *Bull. de la Société d'anthropologie*, Paris, 1873, p. 3.

Aujourd'hui on sait que les cheveux bouclés ont une section elliptique et les cheveux lisses une section ronde. Entre les deux formes il y a beaucoup de degrés intermédiaires.

Nous préférons, suivant nos goûts, tantôt les cheveux lisses, tantôt les cheveux bouclés; nous détestons toujours les cheveux laineux parce que nous y associons inévitablement l'idée de quelques caractères de races inférieures.

C'est Bory de Saint-Vincent qui divisait tous les hommes en races *léiotriques*, c'est-à-dire à cheveux lisses, et en races *ulotriques*, c'est-à-dire à cheveux laineux. Plus récemment, les anthropologistes ont sous-divisé les cheveux laineux en *ériocomes* (à insertion continue, comme chez les nègres), et en *lophocomes* (à insertion interrompue, comme chez les Hottentots, les Négritos et les Boschimans); mais Topinard a démontré que cette distinction était fausse. Si l'on divise avec le peigne les flocons laineux des *lophocomes*, et si on les rase, on voit clairement que les racines des cheveux sont également distribuées sur toute la superficie du crâne, sans former ces *îlots* ou ces *buissons* dont on parlait dans les livres d'ethnologie et d'anthropologie[1].

Les cheveux laineux du nègre sont très fins; les racines en sont beaucoup plus petites et moins profondes que dans toute autre race.

Pfaff a mesuré l'épaisseur moyenne des poils humains[2].

Duvet d'un enfant à la mamelle	0,008 — 0,01
— du bras d'un enfant	0,015
— de la lèvre supérieure d'une femme	0,018
Poil du bras d'un homme	0,03 — 0,04
Cil d'un homme	0,01
Poil du	0,045
Cheveu de l'homme	0,08
— de la femme	0,06
Poil de la main d'un homme	0.07
— du nez d'un homme	0,08
— du pubis (chez l'homme)	0,12
— — (chez la femme)	0,15
Sourcils de l'homme	0,12
Moustaches	0,13 — 0,14
Barbe	0,15
Poil des aisselles	0,15
Soie de porc	0,27

1. *Bull. de la Société d'anthropologie*, 1878, p. 61.

2. Pfaff, *Das menschliche Haar*, etc., *Zweite vermehrte Auflage*, Leipzig. 1869.

Sur l'esthétique et la poésie des cheveux, j'ai écrit, il y a déjà onze ans, quelques lignes émues que je demande la permission de reproduire ici. On sera peut-être indulgent pour un vol que le maître de la maison se fait à lui-même.

L'œil est la fenêtre de l'âme ; sur une lèvre peut se concentrer assez de beauté pour tuer un homme ou le sauver; sur le front peut briller assez de génie pour faire dire que l'homme est un Dieu commencé; le menton peut à lui seul révéler une bonté et une douceur sans limites; le corps peut avec ses ondoiements nous parler de force et d'amour; mais les cheveux qui ne parlent pas, qui ne mentent pas, et à qui la sensibilité a été refusée, peuvent centupler toutes les autres beautés et cacher, dans leurs labyrinthes infinis, autant de poésie que l'homme est capable d'en éprouver et d'en créer.

Ils se plient aux mille caprices de la fantaisie; ils obéissent aux plus téméraires désirs du toucher ; ils varient à l'infini les combinaisons esthétiques des traits, et sur les lignes immuables du squelette font surgir à chaque instant des beautés nouvelles; si bien que d'un seul visage ils font cent tableaux divers, et d'une seule beauté mille beautés. C'est une matière vivante qui cède avec une docilité infinie à la volonté, au goût, à l'art, et semble une onde palpitante de chaleur, de passion presque de pensée, qui coule doucement et sans fin comme d'un fleuve éternel.

La tête de l'homme est le temple de sa pensée et de ses passions; c'est là que résident sa grandeur et sa beauté virile; mais là où l'homme finit et où le ciel commence, le vent agite une forêt qui n'est plus de la chair et n'est pas encore de la matière brute ; c'est une frontière où nos yeux ne cessent jamais de chercher des sensations, et où un crépuscule de formes toujours changeantes et toujours belles, s'agite et paraît vivre.

La division poussée à l'infini, l'infinie multiplicité du monde végétal manquait à l'homme; la nature les lui a données en lui donnant des cheveux, qui sont pour le toucher l'occasion de mille contacts voluptueux.

Les divers peuples de la terre attribuent à la chevelure une importance différente qui n'est pas toujours en raison du rang hiérarchique qui leur appartient. Les Quakers, qui sont à un échelon très élevé de la série humaine, réduisent le soin de la chevelure à son minimum; beaucoup de races américaines et les Lapons témoignent la même indifférence. Au contraire les Papous en général s'occupent beaucoup de leurs cheveux; ils les tressent et les arrangent de mille façons diverses qui mé-

ritent le nom d'architecture capillaire. Il est remarquable que chez eux les hommes aient plus de soin de leur chevelure que les femmes, et se soumettent volontiers au sacrifice de reposer leurs têtes en dormant sur d'incommodes appuis de bois pour ne pas compromettre les singuliers édifices qui s'élèvent sur leurs crânes. Même en Europe chez diverses nations et en divers temps les cheveux ont été soumis aux arrangements les plus étranges et ont dû obéir aux plus bizarres caprices. Tordus et retordus, tressés ou laissés lâche, ils ont augmenté en différents sens les dimensions de la tête, en simulant des tours, des nids, des galettes. L'histoire esthétique et ethnique des cheveux mériterait un volume qui ne serait pas de mince dimension.

La Barbe. — La barbe est propre à l'homme; partout la nature l'a refusée aux femmes. Pourtant chez beaucoup de races les hommes en ont si peu qu'on pourrait dire qu'ils n'en ont pas. Elle ne correspond d'ailleurs à aucune hiérarchie intellectuelle; car elle est très fournie à la fois chez les Australiens et chez les types les plus beaux et les plus élevés de la branche aryenne et de la branche sémitique.

Les peuples les plus imberbes sont en général ceux qui se rattachent à la race mongole et à la race américaine. Chez les Lapons, j'ai trouvé très peu de barbe et seulement à la lèvre supérieure et au menton.

Parmi les peuples qui ont peu de barbe, beaucoup se l'arrachent. Ainsi font les Tehuelches de la *pampa* argentine qui se servent pour cet usage d'une pince d'argent. Ainsi font les Kalmouks et les Maoris qui ont ce proverbe : *Il n'y a pas de femme pour l'homme velu.*

Les Russes, les Persans, les Scandinaves ont de très belles barbes. Chez quelques races orientales la netteté des contours de la barbe est très remarquable, tandis que chez les Australiens et les Todas elle est disséminée irrégulièrement sur le visage en petites touffes.

La barbe plaît aux femmes ainsi qu'à nous parce que c'est un caractère sexuel, et qu'elle donne au visage un aspect viril. Pour la même raison elle déplaît chez la femme comme une monstruosité rebutante; de là notre proverbe : *Une femme barbue, on la salue avec des pierres.*

Les physiognomonistes, les astrologues et les poètes ont disserté et le plus souvent plaisanté sur la signification de la barbe. Rappelez-vous ce sixain que Quadagnoli a consacré aux moustaches.

Noires, elles annoncent une hardiesse virile ;
Châtaines, tête chaude et bonne humeur ;
Rousses, de l'astuce ; blondes, une âme noble ;
Blanches, un défaut de chaleur vitale ;
Hérissées, de la fureur ; touffues, de la rusticité ;
Grosses, de l'audace ; rares, de la langueur.

En général la barbe est de couleur plus claire que les cheveux, chez l'homme et chez les singes anthropomorphes.

Les Signes. — Les signes peuvent se trouver sur toute la surface du corps, et aussi sur le visage, où, suivant leur position, leur grandeur, leur forme et leur couleur, ils sont un ornement ou une cause de laideur. Un petit signe brun ou très noir, posé capricieusement sur le menton d'une dame ou près de sa lèvre, ou sur sa joue, peut faire ressortir la blancheur de la peau, et, en arrêtant notre attention ajouter une grâce de plus à la beauté la plus parfaite. Il y a quelques petits signes assez heureux pour avoir recueilli plus de baisers que le milieu de la bouche; ils ont dans l'esthétique humaine presque autant de valeur que les petites fossettes qui, tantôt sur une seule joue, tantôt sur les deux, séduisent et remplissent d'amour le fortuné mortel qui les contemple.

On sait qu'à diverses époques les femmes se sont posé sur le visage des signes artificiels, et que les anciens physiognomonistes se sont amusés à chercher une correspondance entre les signes placés sur les différentes parties de notre corps.

Dalla Porta, dans le cinquième livre de son ouvrage, nous donne une figure où sont notées toutes ces correspondances : *sur cette planche*, dit-il, *on voit une figure qui est moitié celle d'un homme, moitié celle d'une femme, pour montrer où se trouvent les signes chez l'un et l'autre; les lignes indiquent les endroits du visage et du corps.* Ces lois cabalistiques, qui, d'après Dalla Porta, régissent la distribution des signes sur notre corps, sont presque toutes empruntées à l'Arabe Hali Abenragel. Voici un échantillon de ces étranges divagations :

« .....Mélampe dit qu'une femme, si elle a un signe dans l'œil ou dans le nez aura pour Vénus plus d'inclination qu'il ne convient ; si une femme a un signe sur le côté du nez, elle sera insatiable de volupté. Hali ajoute que, si l'on a un signe sur l'oreille, on en aura un autre sur la cuisse..... »

Le galant Casanova devait avoir lu ces anciens physiognomonistes, quand en Hollande, il prétendit, d'après le signe

qu'il trouva sur le visage d'une belle femme, en deviner un autre dans des parties plus cachées.

Les rides. — Les rides sont des plis ou des sillons plus ou moins profonds qui se forment dans la peau par l'effet du temps, ou par l'action répétée de certaines contractions musculaires, ou, enfin, par suite d'une maladie de la nutrition.

Les rides ont été peu étudiées et mériteraient bien une monographie scientifique. J'ai consulté sur leur nature histologique mon illustre ami, le professeur Bizzozero, il m'a répondu gracieusement en me fournissant les données peu nombreuses que la science possède sur cette question.

« Elles se développent, dit Henle[1], comme les rides du » visage dans le cours d'une longue vie, par suite de la dimi- » nution de l'électricité et de la turgescence, de l'extension » et de la dilatation croissante de la peau... Elles n'atteignent » pas seulement l'épiderme; car elles se voient encore sur le » derme dépouillé de l'épiderme. »

Suivant O. Simon, les sillons légers qui sont épars et qui se croisent sur toute la surface du corps, ont des directions correspondantes à celles des faisceaux connectifs de la peau; leur axe est parallèle à celui des faisceaux connectifs prédominants.

C. Langer a démontré que, par le croisement des faisceaux connectifs, il se forme dans la peau des mailles rhomboïdales dont l'axe le plus long, dans les diverses régions, est parallèle à la direction de la tension naturelle de la peau. Jamais, cependant, il n'est parallèle à l'axe principal du corps; mais sur le tronc et aux extrémités, leur direction va obliquement en avant et en bas.

Je n'ai rien trouvé d'intéressant dans les traités de Kölliker, de Stricker, de Krause, de Pouchet et Tourneux.

Il paraît donc que les rides intéressent le derme tout entier, et que leur direction est déterminée par la direction prédominante des faisceaux connectifs qui constituent les portions réticulaires du derme.

La mimique, plus que l'histologie, aurait dû s'occuper de l'étude des rides, puisqu'elles signalent inexorablement certaines périodes de la vie humaine, ainsi que le dit Racine :

Quand, par d'affreux sillons, l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse.

1. Henle, *System anat.*, vol. II, p. 9.

Elles peuvent aussi raconter une page de notre histoire :

> Les rides sur son front ont gravé ses exploits.
>
> CORNEILLE.

On peut avoir des rides sur toutes les parties du corps, aux mains, au cou, sur le ventre : mais on les rencontre de préférence sur le visage et dans les parties les plus mobiles, par exemple autour de l'œil, sur le menton, et dans l'intervalle qui va de la lèvre au nez et aux joues.

D'après leur direction, on peut diviser les rides en horizontales, perpendiculaires à l'axe du corps, obliques, arquées, et confuses ou croisées.

Les rides les plus fréquentes et les plus caractéristiques sont les suivantes :

Les *rides transversales du front* qui se rencontrent même chez les enfants, lorsqu'ils sont cachectiques, rachitiques ou idiots. Elles sont normales chez l'homme sain qui a dépassé quarante ans.

Les *rides verticales du front*, qui apparaissent de bonne heure chez les hommes ayant beaucoup travaillé de tête, mais qui sont de règle chez tous à un certain âge.

Les *rides arquées ou croisées* qui sont situées dans le milieu de la région inférieure du front et qui indiquent de longues et intenses douleurs physiques ou morales quand elles apparaissent trop tôt.

La *patte d'oie* qui se montre inévitablement à quarante ans et quelquefois plus tôt. Elle est constituée par des rides qui divergent en rayonnant à partir de l'angle externe de l'œil.

Les *rides du nez, transversales ou descendantes*, qui apparaissent dans l'âge adulte et dans la vieillesse.

La *ride naso-labiale* qui descend de la partie supérieuredes ailes du nez vers l'angle de la bouche. C'est peut-être la première ride que le temps fasse apparaître, et sa précocité peut être un fait d'hérédité. Je l'avais dès l'âge de vingt-deux ans.

Les *rides génomentales*, qui descendent, avec une légère courbe, des joues vers le menton.

Les *petites rides à mailles serrées*, qui couvrent tout le visage et sont une marque de vieillesse et de décrépitude.

Les *rides palpébrales,* que j'appellerais volontiers *génilales*; elles sont très fines, elles se montrent sur la paupière supérieure et quelquefois sur la paupière inférieure. Elles donnent à l'œil un air de lassitude ; on les voit fréquemment chez les libertins, et chez les femmes à l'époque de leurs règles, surtout quand la menstruation est désordonnée et douloureuse.

Les rides apparaissent plus tôt chez l'homme que chez la femme; elles sont plus précoces et plus profondes chez les hommes nerveux, dont le visage est très mobile, et chez ceux qui, par suite de maladies successives, ont passé par des alternatives d'embonpoint et d'amaigrissement.

Contre certaines rides, il n'y a aucun remède possible, ni pour les prévenir, ni pour les effacer. Autant vaudrait vouloir arrêter les ailes du temps. Le proverbe espagnol a raison de dire : *el dente miente, la cana engaña, pero la arruga desengaña;* les dents mentent, la chevelure trompe, mais les rides détrompent.

Remuer peu la face, l'oindre de substances grasses, se défendre contre les rayons trop ardents du soleil, sont d'assez bonnes précautions contre les rides; mais pour ceux qui ne mettent pas tout leur bonheur dans la vanité, je crois que le remède serait pire que le mal.

Un remède naturel et souverain consiste à engraisser, à l'époque où les rides ont coutume d'apparaître, la peau se distend et les plis qui commençaient à se former retardent leur fatale apparition. Au contraire, rien n'est plus funeste, après avoir été gras jusqu'à quarante ans, que de maigrir à l'époque des rides [1].

1. Cette page sur les rides contient le germe d'une monographie qui, si le temps le permet, verra le jour plus tard.

CHAPITRE V

MORPHOLOGIE COMPARÉE DU VISAGE HUMAIN — ESTHÉTIQUE DU VISAGE

En lisant le titre de ce chapitre, on me trouvera peut-être présomptueux et ridicule de vouloir embrasser en quelques pages un sujet si vaste qui suffirait aux méditations d'une vie entière. Je m'empresse de répondre que j'ai déposé ici le germe de deux autres livres qui verront le jour plus tard, si le temps et mes forces me le permettent. Dans mon *Microcosme*, je donnerai un *Essai sur l'homme*, où seront traitées toutes les questions ethnologiques qui se rapportent aux variations ethniques de la figure humaine. Dans mon *Epicure* je tâcherai de donner un *Traité des belles choses*, où naturellement l'homme tiendra la première place.

Ce que je dirai dans ce chapitre suffira pour que mon travail sur la mimique ait ses membres au complet, y compris même ceux qui, sans encore avoir de nerfs et de muscles, sont déjà dessinés dans leurs contours essentiels. Celui qui sait lire entre les lignes y trouvera esquissées mes convictions ethnologiques et esthétiques, et en tirera la matière de longues méditations qui peut-être ne seront pas stériles.

Les visages humains sont si variables dans leurs proportions relatives, dans leurs lignes, dans leurs accords et leurs désaccords qu'on peut dire qu'il y a au monde autant de visages que d'hommes, et qu'aucun ne s'est trouvé répété deux fois dans le cours des siècles. Quelques-uns cependant se ressemblent au point de pouvoir être pris l'un pour l'autre (comme cela arrive pour certains jumeaux de même sexe); d'autres, au contraire, sont si différents qu'ils semblent appartenir à des animaux d'espèce différente. Rapprocher les

visages semblables, séparer ceux qui sont dissemblables, c'est faire de la classification et de l'ethnologie, cela peut sembler facile, en réalité c'est un des plus rudes labeurs qui puissent incomber au naturaliste. Les différences procèdent par degrés infiniment petits ; les pôles extrêmes se rejoignent par tant et tant d'anneaux intermédiaires qu'il y a de quoi confondre et lasser l'observateur le plus pénétrant et le classificateur le plus habile. S'il nous était possible d'avoir à la fois devant les yeux tous les êtres humains, nous pourrions réunir la Vénus de Milo à la femme Tongouse, l'Apollon du Belvédère à l'Australien par une série infinie d'intermédiaires et passer de l'un à l'autre sans lacune et sans obstacle.

J'ai adressé, il y a six ans, à mon ami le professeur Giglioli une lettre ethnologique (Introduction au voyage autour du monde de la corvette italienne la *Magenta*, Maisner, 1876) dans laquelle je faisais ma profession de foi sur les races humaines. Aujourd'hui, après six ans écoulés, après ce travail intérieur et extérieur de critique qui ronge l'acier des plus robustes convictions, j'éprouve une vive satisfaction à constater que je pense toujours de même. J'ai pu modifier les dispositions de quelque branche ou de quelque rameau de l'arbre ethnologique, mais mon *Syllabus* a encore pour moi toute l'autorité d'un dogme. Voici mon syllabus, où il suffit de remplacer les mots d'*homme* et de *race* par celui de visage pour avoir mes articles de foi sur la morphologie comparée des visages humains.

1. L'homme est un des animaux les plus cosmopolites et les plus variables ; aussi présente-t-il une excessive variété de races et de sous-races.

2. Le nombre des races est indéfini ; beaucoup ont disparu ; d'autres se forment et d'autres se formeront.

3. Plus on remonte dans l'histoire, plus on trouve de races et de sous-races, parce qu'autrefois les hommes voyageaient moins et restaient plus longtemps isolés les uns des autres.

4. Au bas et au sommet de l'arbre de l'humanité, les branches et les rameaux s'avoisinent, en sorte que les plus élevés et les plus bas se touchent. Le Nègre qui s'élève vers le Cafre se rapproche de l'Européen, et l'Européen qu'abaissent le goître ou le crétinisme ou la faim, se rapproche du Nègre et de l'Australien.

5. En général les races les plus basses sont noires ou brunes ; les plus élevées sont blanches ou presque blanches.

6. Dans la classification des races, on doit le plus possible faire abstraction des origines, parce que la recherche des ori-

gines est la source la plus féconde des erreurs ethnologiques.

Depuis le jour où j'ai publié mon arbre ethnologique, dans lequel j'avais classé toutes les races humaines d'après le critérium de l'intelligence, cet arbre a donné naissance à deux autres. Dans l'un, on voit les races rapprochées l'une de l'autre d'après leurs caractères morphologiques extérieurs sans aucune idée préconçue de monogénisme ou de polygénisme, sans aucune déférence pour n'importe quelle autorité philologique ou ethnologique. Dans l'autre, on voit les hommes distribués d'après une hiérarchie esthétique telle que nous, Aryens, nous la concevons.

Voilà trois classifications différentes, savoir : un *système*, une *méthode* et un *modus agendi*, intermédiaire qui tient à la fois de la méthode et du système.

Les deux systèmes de classification qui se ressemblent le plus, pour la distribution des branches, sont le premier et le second. Preuve évidente que l'essai ethnologique proposé par moi aux anthropologistes n'était pas aussi systématique qu'il pouvait le sembler à première vue. En effet, comme le cerveau est un organe très complexe et, pour ainsi dire, la synthèse suprême de toutes les énergies vitales, il concentre en lui cent caractères secondaires, et se modifie, s'élève ou s'abaisse avec eux.

Je crois, qu'on peut réduire les principaux types ethniques du visage humain, aux suivants :

1.	Visage	aryen	qui s'entremêlent et se confondent très souvent.
2.	—	sémitique	
3.	—	nègre.	
4.	—	négrito.	
5.	—	hottentot.	
6.	—	mongol.	
7.	—	malais.	
8.	—	américain	tendant vers l'aryen. tendant vers le mongol.
9.	—	australien.	

Les peuples peu avancés donnent toujours à leurs dieux le type ethnique qui est celui de leur race. Ce qu'on fait avec les dieux, on le fait aussi avec les masques nationaux. En étudiant le *stenterello*, le *gianduia*, le *meneghino*, le *pantalon*, l'*arlequin* et les autres masques italiens, on reconnaît que dans ces caricatures le peuple se personnifie toujours lui-même en exagérant les caractères de sa propre physionomie.

On écrira des volumes sur le beau en général et sur le beau humain en particulier tant que l'homme foulera cette planète, et l'on fondera des écoles d'esthétique qui changeront plus d'une fois d'étiquette. J'écrirai aussi mon volume qui pourra rester *vox clamans in deserto*, si mon opinion ne représente que mes vœux et ma pensée, ou qui, dans le cas le plus favorable, pourra être considéré comme l'expression d'un temps et d'une nation.

En attendant, qu'il me soit permis de tracer, à la façon des mages, un triangle qui, à mon sens, renferme toute la casuistique esthétique. Pour moi, ce grand problème est circonscrit par ces trois définitions sublimes qui émanent de trois génies, non seulement divers, mais opposés :

Le beau est la splendeur du vrai. PLATON.

Le beau pour le crapaud c'est sa crapaude. VOLTAIRE.

La beauté physique... n'est-elle pas soumise aux caprices des sens, du climat et de l'opinion ? MIRABEAU.

Dans le beau, nous cherchons le type de la perfection, le type de toute chose, le prototype de tout type. Le papillon est beau quand il réunit la légèreté idéale à la splendeur éclatante et nuancée des formes propres à cet insecte ; le lion fauve est beau dans sa force avec sa crinière poudreuse ; l'homme est beau plus que toute créature vivante, parce que, placé au sommet de l'animalité, il unit les formes les plus élégantes aux plus puissantes manifestations de la vie ; il est beau surtout pour nous parce que nous l'entourons d'une sympathie sans bornes et que la beauté se multiplie à l'infini, quand un grand nombre de besoins intellectuels sont satisfaits à la fois.

Il y a un beau humain, un beau sexuel, un beau pour chaque âge, pour chaque race, pour chaque famille, pour chaque individu. On croit trop facilement, en paraphrasant la spirituelle définition de Voltaire, que la femme blanche est pour nous la plus belle parce que nous sommes blancs, et qu'en revanche pour le nègre, rien n'est plus beau que sa compagne charnue aux lèvres épaisses. Cela n'est pas exact, au moins en ce qui concerne les nègres et les Américains du sud ; si entre la négresse et l'indienne ils préfèrent celle qui se rapproche le plus du type de leur race, je puis affirmer que, lorsqu'ils ont à choisir entre une belle blanche et une belle négresse ou une belle indienne, ils donnent sans hésiter la préférence à la première.

Mancilla rapporte dans son voyage militaire à travers

la pampa argentine le dialogue suivant qu'il a eu avec un *Ranquele* [1] :

— *Qu'aimes-tu mieux, une china ou une chrétienne ?*
— *Une chrétienne.*
— *Et pourquoi ?*
— *La chrétienne est plus blanche, plus grande ; elle a la peau plus fine, elle est plus gracieuse.*

Je crois fermement à un type de beauté humaine, supérieur à tous les types secondaires de beauté mongole, américaine, nègre, etc. Je trouve toujours, lorsqu'un homme de race inférieure est exceptionnellement beau, qu'il se rapproche de notre type aryen. On peut le constater chez les femmes japonaises et chez les Cafres.

Le sexe apporte un élément si perturbateur dans la morphologie humaine, qu'il y a deux types de beauté, l'un pour l'homme, l'autre pour la femme, et que dans la même race le mâle et la femelle ne sont pas toujours également beaux. Il semble que le type spécial de chaque race se prête mieux, tantôt à la beauté masculine, tantôt à la beauté féminine. Ainsi, en Italie, les hommes sont plus beaux que les femmes ; le contraire se remarque en Espagne. Toutes les fois que la femme prend un aspect viril, elle devient laide.

Parmi les nations que je connais, je citerai comme ayant les plus belles femmes les Espagnols et les Anglais ; quant à celles que je ne connais que sur le rapport d'autrui, je rappellerai la réputation de beauté des Géorgiennes et des Circassiennes.

Nous trouvons d'admirables spécimens de beauté masculine en Italie, en Angleterre et en Orient.

Les femmes tongouses sont peut-être les plus horribles de toutes. Chez beaucoup d'entre elles, les mâchoires occupent la plus grande partie du visage, et les yeux ne sont que des fentes longues et étroites à travers lesquelles on aperçoit deux petits globes noirs sans expression.

Les hommes les plus laids sont les Australiens, les Mocovis de la république Argentine, que j'ai visités plusieurs fois, les habitants de Fetz.

Toutes les races ont le sentiment de la fraternité humaine. Tout homme né sous le soleil a le même tourment de l'*excelsior*. On en voit la preuve dans la répugnance que beaucoup

1. Lucio V. Mancilla, *Una escursion a los Judios Ranqueles*, Leipzig, Brockaus, 1877, vol. II, p. 277.

de mulâtres très blancs éprouvent à avouer qu'ils ont du sang nègre dans les veines, et plus encore dans l'horreur qu'inspire à tous l'idée de ressembler à des singes.

Il y a des nègres, des Australiens et des Papous qui s'arrachent, se liment ou se teignent les dents pour ne pas ressembler aux chiens et aux singes. Un front bas et velu, une mâchoire proéminente, un nez réduit presque à rien paraissent laids à tous ou à presque tous les habitants du globe.

Semblables au papillon qui, en sortant de sa chrysalide, rejette comme une souillure tous les vestiges de son état de larve, tous les hommes regardent en haut et ne sont en contact avec la terre que par une partie de leur corps la plus minime possible.

Nous pouvons, à notre fantaisie, faire des races humaines autant d'espèces distinctes; nous pouvons modifier et bouleverser nos systèmes et nos méthodes de classification. Mais, malgré tout, les bipèdes qui savent allumer le feu et parler se sentent frères; en dépit des savants, ils s'aiment et ils se tuent, mais sur le cadavre de ceux qui succombent, ils tressent toujours leurs nœuds d'amour.

SECONDE PARTIE

LA MIMIQUE

OU L'EXPRESSION DES SENTIMENTS

CHAPITRE VI

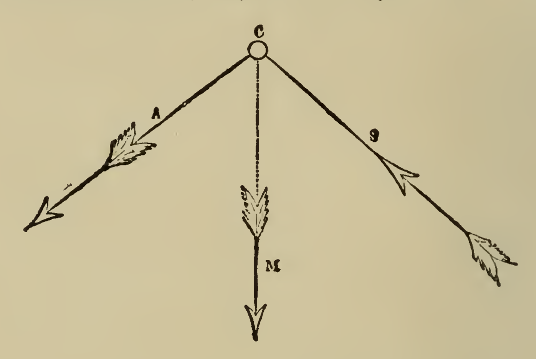
L'ALPHABET DE LA MIMIQUE

Si nous voulions prendre le mot *expression* dans un sens trop large et lui donner sa signification étymologique, nous risquerions d'embrasser à la fois trop de choses diverses et de faire de la *mimique* un synonyme du *langage*.

Le langage est plus expressif qu'aucune mimique, mais n'est pas la mimique, bien que celle-ci puisse être une partie du langage ou s'y substituer. On peut s'en convaincre chaque jour en regardant un sourd-muet ou deux personnes qui, sans savoir une langue commune, ont besoin de se communiquer leurs idées ou leurs émotions.

La mimique est une de ces énergies centrifuges qui surgissent de ces grands transformateurs de force, qu'on appelle les centres nerveux. Une quantité donnée de mouvement, venue du dehors sous forme de lumière, de chaleur, de son, se transforme en émotion ou en pensée, qui, se dirigeant dans le sens centrifuge, donne lieu à des mouvements musculaires. Ces mouvements peuvent être des cris, des paroles articulées ou des gestes. En général l'*énergie mimique* n'est qu'une partie de la force transformée, même souvent une partie minime,

qui accompagne des phénomènes plus complexes et plus élevés. La figure schématique ci-dessous représente graphiquement la façon dont se produit le phénomème de la mimique. Une sensation *S* atteint le centre *C* et là se transforme en *amour* qui suit une direction centrifuge le long de la ligne *C A* et un courant mimique qui suit la ligne *C M.*



Aussi l'on pourrait dire que la mimique est un *extracourant* de l'émotion et de la pensée.

La mimique est un des faits les plus élémentaires de la vie nerveuse; elle se manifeste jusque dans des organismes très inférieurs. Même les infusoires, même les mollusques, même les insectes ont des mouvements qui ne servent pas directement à l'alimentation, à la respiration, à la circulation, à la génération et qui sont des phénomènes purement expressifs. La mimique a dans l'économie biologique deux fonctions diverses et importantes.

Elle peut remplacer le langage ou le compléter.

Elle peut défendre les centres nerveux et d'autres parties du corps contre des périls de diverse nature.

Comme le langage, la mimique présente beaucoup de variétés de forme ; mais c'est toujours un langage plus universel. Les mots, quelle qu'en soit l'origine, ont toujours une signification conventionnelle ; aussi n'ont-ils de valeur que pour celui qui les comprend et en suit la portée. Au contraire, la mimique spontanée est la langue de tous les hommes intelligents et étend son influence au-delà du domaine de l'humanité ; elle se fait entendre des animaux qui se rapprochent de nous par le développement des centres nerveux. Dites à un chien, à un enfant qui ne sait pas encore parler ou à un étranger qui ne sait pas notre langue, le mot de *brigand* en l'accompagnant d'un sourire bienveillant ou d'un geste affec-

tueux, ces trois êtres, très divers de nature, mais ignorant également le sens du mot brigand, vous répondront par une mimique affectueuse. Dites-leur au contraire le mot de *très cher*, avec une expression de haine ou un geste de menace, vous les verrez s'effrayer, s'enfuir ou se plaindre. Cet exemple très simple suffit pour indiquer la frontière qui sépare le langage conventionnel du langage simple et élémentaire de la mimique.

Pourtant la mimique a aussi beaucoup de signes conventionnels dont il faut connaître la signification, comme cela a lieu pour les mots d'une langue quelconque. Un Lombard, un Français, un Allemand qui se trouvent pour la première fois à Naples ne comprennent certainement pas la mimique muette d'un Napolitain qui, pour dire non, ferme les lèvres en rejetant la tête en arrière. De même bien des peuples ne sont pas offensés en voyant un Milanais appuyer le pouce sur la pointe de son nez et étendre les autres doigts de la main vers son interlocuteur en les agitant alternativement ; et aucun de nous n'entrerait en fureur en voyant ce Milanais croiser à angle droit un doigt sur un autre pour indiquer une certaine longueur, tandis que ce geste suffirait pour soulever une tempête dans toute la république Argentine.

Nous ne parlerons pas dans ce livre de cette partie de la mimique qui est toute conventionnelle et dont l'étude va avec celle du langage des sourds-muets. Nous ne voulons nous occuper ici que des phénomènes mimiques spontanés, automatiques, qui sont presque les mêmes dans tous les pays du monde et constituent ainsi une véritable langue universelle. Une caresse, un baiser, un sourire bienveillant sont partout interprétés comme des signes d'amour, tandis que l'acte de grincer des dents, celui d'élever le poing fermé et autres semblables seront toujours considérés comme exprimant la menace, la colère ou la haine. Il y a certainement pour exprimer ces sentiments des formes équivalentes ; mais elles se ressemblent assez pour ne pas permettre l'équivoque. Deux Malais préfèrent s'embrasser nez à nez ; nous aimons mieux nous baiser sur les lèvres ; mais personne ne prendra pour une marque de haine de se frotter nez contre nez, et toutes les formes, variables chez les différents peuples, de salutation bienveillante et respectueuse seront toujours et partout prises pour ce qu'elles sont.

Mais le plus souvent la mimique, sans se substituer complètement au langage articulé, le complète, le modifie ou le renforce.

La seconde fonction de la mimique est de nous défendre contre un danger. Un chat, en face d'un chien beaucoup plus fort que lui, hérisse ses poils et se grossit de façon à simuler un volume très supérieur au véritable ; de même, en menaçant du poing, en montrant les dents, en fronçant le sourcil, nous cherchons à nous *grossir*, à faire montre de notre force offensive.

Beaucoup de gestes, sans nous défendre réellement, montrent l'intention que nous avons de nous défendre. Fermer les paupières quand la foudre éclate, élever les bras au-dessus de la tête dans un tremblement de terre, cela ne sert certainement pas à nous protéger, mais c'est une expresion automatique de défense.

Si l'on voulait soutenir la thèse que toute expression est défensive, on émettrait une opinion paradoxale en apparence, mais vraie au fond. Quand l'émotion est forte, elle peut nous tuer, si elle ne réussit pas à s'épancher au dehors au moyen des nerfs moteurs et à se traduire en un phénomène mimique. Dans bien des cas, il suffit de ne pouvoir pleurer ou de ne pouvoir rire pour mettre en danger les centres nerveux et par conséquent la vie. Nous connaissons tous l'histoire de ce mari qui a tué sa femme en la liant étroitement et en lui chatouillant la plante des pieds. Bien des faits semblables se produisent tous les jours dans la bataille de la vie.

L'homme le plus éloquent du monde, s'il devait parler dans un moment de grande émotion, avec les membres liés et attachés au tronc, éprouverait une torture sans nom ; son éloquence se tairait et se transformerait en une convulsion désordonnée et délirante. Je crois pouvoir à ce propos formuler une loi, qui signale une des *lettres* fondamentales de l'alphabet mimique.

La richesse des éléments mimiques est toujours en rapport étroit avec l'intensité et la sensitivité de l'acte psychique.

Une émotion légère nous laisse presque immobiles tandis qu'une très grande émotion produit un *ouragan mimique*. Si, par l'excès de la décharge centrifuge, les muscles restent dans un état de contraction statique, il y a un excès d'expression qu'on peut assimiler au tétanos.

La pensée, phénomène mathématique par excellence, a presque toujours une mimique moins expansive que le sentiment.

Pour se convaincre de la différence des rôles que jouent dans la mimique la pensée et le sentiment, il suffit de com-

parer un orateur qui lit son discours avec celui qui s'abandonne à son inspiration. Dans le premier cas, les gestes sont rares, étudiés, froids, souvent déplacés ou à contre-temps. Dans le second, la mimique est vigoureuse, efficace, largement expansive. A cette différence de mimique correspond exactement l'effet de la parole lue ou de la parole *parlée*. Aucun livre ne pourra jamais remplacer un discours ou une leçon. Si quelquefois nous sommes tentés de lancer l'anathème contre le culte que notre siècle professe pour les *parlements* et les *discours*, il faut pourtant avouer que la *parole parlée* est une des plus grandes forces humaines. Toutes les religions et beaucoup d'écoles philosophiques ont été fondées par la parole et par la mimique plus que par les livres. Entre un livre écrit et un livre parlé il peut y avoir identité absolue d'idées ; mais ces idées, quand elles sortent de la lèvre enflammée d'un homme inspiré, entrent dans le cerveau des foules par la voie de l'oreille qui est la grande route du sentiment. La parole écrite, au contraire, est froide ; elle arrive à l'intelligence par l'œil, qui est un sens intellectuel et peu sensitif. C'est peut-être un des motifs pour lesquels l'aveugle est moins malheureux que le sourd-muet.

Ce dernier est privé d'émotion ; l'autre n'a perdu que la vue des formes. La parole parlée est apostolique par excellence ; elle se voit, elle se sent, elle s'absorbe vivante et palpitante, elle s'imprègne tout entière de sensations et d'effluves humaines. Voici quelques faits pris dans les domaines les plus variés pour appuyer la vérité de ce que j'avance.

Dites à haute voix au milieu d'une foule : *Un incendie ! un incendie !* ou bien mettez-vous à crier en fuyant et en gesticulant : *Le feu, le feu !* Dans le premier cas beaucoup pourront rester, interroger, s'informer. Dans le second cas, il y aura un sauve-qui-peut général et irrésistible. Le geste est un acte plus automatique que la parole et il entraîne automatiquement l'imitation. On peut s'en convaincre en ouvrant tout à coup un parapluie, au milieu de la rue par un temps douteux, mais sans qu'il pleuve, ou en mettant la main à sa bourse dans un omnibus, comme pour payer sa place. Beaucoup de parapluies s'ouvriront et beaucoup de gens tireront leurs sous par simple imitation automatique.

Rappelez-vous le tumulte qui éclata un jour dans un théâtre d'Allemagne, où, par hasard, l'Olympien Goethe se trouvait au balcon. A peine se fût-il levé et eût-il fait le geste de calmer les flots et le pandemonium de la foule, que tout se tut comme par enchantement et sans qu'il eût parlé. Si au contraire il

eût parlé sans se lever et sans faire de gestes, l'effet eût été beaucoup moindre et peut-être nul.

Les grands orateurs ont tous une mimique puissante qui ajoute à l'efficacité de leur parole. Chez plusieurs, un certain geste, un certain *tic* est nécessaire pour que la parole sorte facile et brillante. M. Minghetti ne peut parler sans avoir un couteau à papier à la main. Le pauvre Boggio, de tragique mémoire, avait besoin de lever une jambe et de tourmenter le bas de son pantalon pour devenir éloquent.

Un ami, importun s'il en fut jamais au monde, nous écrit une lettre éloquente pour nous demander de l'argent, et nous résistons. Un autre vient lui-même et, avec un geste piteux et une mimique habile, obtient tout de suite ce que l'autre n'avait pas pu obtenir.

Une femme qui a résisté à cent lettres séductrices se rendra peut-être au premier regard pathétique, à la première caresse amoureuse.

La relation sympathique des faits psychiques entre eux vient peut-être de l'analogie de leur nature intime et probablement de l'identité et de la parenté des centres mimiques qui les produisent. Un phénomène intellectuel suscite une pensée; une émotion réveille une émotion; un mouvement automatique appelle un autre mouvement automatique.

Si des faits individuels on passe aux grands faits sociaux et ethniques, on voit toujours se vérifier la même loi. Plus un peuple a de sensations, plus sa mimique est riche et expressive. On peut le constater dans une galerie de tableaux et de statues quand des hommes de caractère différent et de race diverse se trouvent en présence d'un chef-d'œuvre émouvant.

Cependant cette scène si intéressante de mimique comparée, au lieu de provoquer une étude analytique et profonde de la constitution psychique des diverses familles humaines, suscite la plupart du temps des impertinences vulgaires. Nous autres gens à mimique animée, nous disons des Anglais : *Ils ne sentent rien !* Et eux disent de nous : *Ce sont des bouffons !* Aucune de ces deux impertinences n'est fondée. La cellule nerveuse italienne se décharge instantanément de l'énergie centrifuge qui s'y accumule; malheur à elle si par les mille fils télégraphiques de la mimique elle ne trouvait autant de soupapes de sûreté ! La cellule anglaise se charge profondément et lentement, emprisonne la force accumulée. Mais les hommes, jusqu'à la fin des temps, au lieu de s'étudier mutuellement pour chercher à se mieux connaître, à mieux s'aimer, à mieux s'estimer, continueront à se jeter à la face ces injures inter-

nationales qui se résument en ces formules plus vulgaires : *C'est un génie, mais c'est un fou. — C'est un homme heureux, mais c'est un sot !*

Dans la mimique, il y a des faits qui ne sont pas directement défensifs, mais qui doivent se ranger parmi les nombreux phénomènes de sympathie que présentent les diverses régions du système nerveux. Si l'on n'a pas toujours présent à l'esprit l'automatisme sympathique de beaucoup de gestes, on ne saurait comprendre la moitié de la mimique. De même, sans étudier le contraste de notre volonté avec l'automatisme, on ne peut comprendre les demi-teintes, les résultats variés de l'expression.

Voici quatre faits différents, qui tous sont des exemples de ce que nous affirmons.

Un chien qui regarde un morceau de viande savoureux dresse aussitôt ses oreilles dans la direction du morceau convoité.

Un joueur de billard qui voit sa bille lancée dans une fausse direction, suit de l'œil, des lèvres, souvent de tout le corps, la ligne qu'elle aurait dû suivre.

Le tailleur qui applique toute son attention à couper une étoffe précieuse, accompagne ses ciseaux d'un mouvement synchronique des mâchoires.

Le rameur fait souvent un mouvement des lèvres à la suite de chaque coup d'aviron.

Quand notre attention se porte sur un phénomène pour l'observer, elle en dérange presque toujours l'allure spontanée et naturelle. C'est ce que nous voyons tous les jours dans le bâillement, qu'un observateur importun interrompt subitement.

En embrassant d'un coup d'œil tous les êtres vivants, on peut dire que la mimique augmente d'intensité et de variété à mesure que l'animal s'élève et devient plus sociable. L'huître elle-même a son expression de douleur quand nous l'arrosons de jus de citron ; mais de cela à la Niobé et au Laocoon, il y a loin.

A la richesse mimique correspond toujours la richesse anatomique. La mimique du blanc est au-dessus de celle du nègre, et celle-ci au-dessus de celle du singe, parce que les muscles faciaux sont de plus en plus distincts à mesure que du singe anthropomorphe on s'élève vers l'homme aryen. Il est très probable que chez quelques grands acteurs dramatiques et chez les personnes qui savent imiter par les mouvements de leur visage les grimaces des animaux et les émotions les plus différentes, on doit rencontrer une plus fine et une plus

complète division du travail dans l'anatomie des muscles faciaux. Voici ce qu'a écrit Bischoff à ce sujet :

Chez mon jeune chimpanzé, comme chez l'orang et chez l'hylobate, il y a, tout autour de l'orbiculaire des paupières, de l'orbiculaire de la bouche et du buccinateur, certaines fibres musculaires auxquelles on pourrait donner les noms des muscles correspondants de la face humaine. Cependant il serait difficile de justifier cette identification, parce que ces muscles ne sont point du tout isolés les uns des autres. C'est ce qui arrive aussi chez les autres singes ; et je crois que cela peut s'accorder avec l'ancienne opinion que l'homme se distingue de tous les animaux, y compris les singes les plus élevés, par le plus grand développement et l'isolement plus complet des muscles de la face. Les singes, il est vrai, sont très grimaciers, et les basses passions du désir et de la colère se traduisent énergiquement sur leur face ; mais l'expression physiognomonique de notre visage, qui rend d'une façon fidèle et caractéristique toutes les émotions et toutes les passions, dépasse la leur, autant que le développement de nos muscles faciaux l'emporte en perfection sur celui du singe[1].

Chez nos animaux domestiques, la mimique va aussi de pair avec l'intelligence ; tandis que le porc et l'âne sont pauvres en expression, le cheval et l'âne ont une mimique plus riche. Nous comprenons les animaux d'autant plus facilement et ils nous entendent d'autant mieux qu'ils sont plus voisins de nous par l'anatomie. Et il en est ainsi depuis que les hommes et les bêtes vivent ensemble ; car, bien des siècles avant que Darwin nous eût déclarés frères au nom de la morphologie, la nature nous avait réunis dans la grande fraternité biologique et psychique.

1. Bischoff, *Beiträge zur Anatomie des Hylobates lenciscus*, München, 1870.

CHAPITRE VII

LES LOIS DARWINIENNES DE L'EXPRESSION

Dans le chapitre précédent, je me suis étudié à réduire à leur plus simple expression les lois qui gouvernent la mimique et à en tracer, pour ainsi dire, l'alphabet. Je n'ai certes pas prétendu donner toutes les lois de l'expression ; je tâcherai d'en esquisser à grands traits les particularités les plus importantes dans le reste de ce livre. Ici je voudrais discuter rapidement les trois principes fondamentaux sur lesquels se base la mimique d'après Darwin. Ces trois lois ne sont pas pour moi le principal titre de gloire du grand naturaliste anglais. Mais comme elles se trouvent exposées dans un livre immortel qui a fait faire à cet ordre d'études un pas immense, nous devons les connaître et examiner jusqu'à quel point et de quelle façon elles s'accordent avec les phénomènes naturels.

1° J'appelle la première loi de Darwin, *le principe de l'association des attitudes utiles*. Certaines expressions complexes sont directement ou indirectement avantageuses dans certains états des centres nerveux. Quand ces conditions se reproduisent, même à un faible degré, cette mimique se réalise par habitude, bien qu'elle ne puisse plus être d'aucune utilité.

2° *Principe de l'antithèse*. Certains états psychiques amènent certaines actions habituelles qui sont utiles. Quand les centres nerveux se trouvent dans un état contraire, il y a tendance involontaire à faire des mouvements directement opposés.

3° *Principe des actions dues à la constitution des centres nerveux, indépendamment de la volonté et, jusqu'à un certain point, de l'habitude*,

Avec tout le respect dû à l'un des plus grands observateurs et des plus grands penseurs de notre siècle, je trouve ces trois principes mal formulés et très confus. Nulle part, mieux que dans ce cas, Darwin n'a montré les défauts de son esprit par trop analytique. Et pourtant bien des gens croient qu'il était enclin à une synthèse trop large! Large si l'on veut, mais large comme la nature dont il est un des plus admirables interprètes.

Le premier principe est mal formulé. L'idée y est estompée plutôt que sculptée. Quant au second, autant valait dire que des causes opposées produisent des effets opposés, car les cas d'antithèse apparente se ramènent à des faits de sympathie. Si je ne me trompe, la troisième assertion ne mérite pas le nom de principe. Dire que certains courants nerveux vont dans un sens et d'autres dans un sens différent, c'est ne rien expliquer. Dire que le plaisir fait rire et que la douleur fait pleurer, c'est affirmer un fait évident, ce n'est pas l'expliquer.

S'il m'était permis de traduire, dans une forme plus symétrique et plus accommodée à la pensée des races latines, les trois lois *gothiques* formulées par Darwin, j'énoncerais ces principes de la façon suivante :

1° Il y a une mimique utile, *défensive.*

2° Il y a des faits mimiques, *sympathiques.*

Si, après avoir risqué cette critique un peu sommaire, nous passons aux détails de l'ouvrage de Darwin, nous y trouverons de véritables découvertes faites dans un domaine abandonné jusqu'alors à l'empirisme et à la divination; et nous rencontrerons une extrême richesse de particularités. En voici quelques-unes :

L'occlusion des paupières protège l'œil ; mais nous les fermons souvent quand aucun danger ne nous menace; nous les fermons, par exemple, en entendant un bruit très fort et subit. Si l'on ne tenait compte de cette tendance automatique à se défendre, la moitié de la mimique resterait obscure.

Je trouve souvent une mimique identique ou au moins presque semblable pour des sensations et des émotions très diverses. Mais cela m'amène spontanément à supposer qu'il doit y avoir, entre ces deux sensations ou ces deux émotions, un caractère commun dans le phénomène central qui les accompagne. Nous reviendrons plus loin sur ces faits; mais nous pouvons en examiner tout de suite quelques-uns.

Nous nous grattons la tête si nous y sentons un prurit quelconque? mais nous faisons le même geste pour trouver une idée, un mot qui nous fuit, pour sortir d'une perplexité.

Nous élevons la lèvre supérieure et nous fronçons les narines pour nous défendre d'une mauvaise odeur qui entre avec l'air inspiré et vient atteindre la muqueuse ; mais nous faisons le même geste pour exprimer du mépris ou de l'aversion pour quelqu'un ou quelque chose qui offense notre dignité ou notre sens moral.

Nous nous frottons les yeux pour en faire sortir un grain de sable ou un moucheron qui s'y est introduit et qui nous gêne ; mais nous avons recours à la même mimique pour chasser une idée pénible.

On tousse pour se débarrasser d'une mucosité qui encombre le pharynx, le larynx ou la trachée ; mais on tousse aussi pour éclaircir ses idées, pour trouver le mot ou la phrase opportune, pour se tirer d'embarras, pour gagner du temps. Le grand Cavour le faisait à chaque instant dans ses discours parlementaires.

On met les mains en avant (si l'on en a le temps) quand on tombe; mais on fait de même quand par plaisanterie on se laisse tomber sur un coussin ou sur un lit, où l'on ne peut se faire aucun mal.

Nous éloignons la tête d'un flambeau allumé, ou des mains d'un interlocuteur trop animé; mais nous faisons le même geste pour exprimer notre éloignement d'une proposition que nous ne pouvons accepter.

Nous fermons les yeux en face d'une scène horrible ; mais nous faisons de même dans les ténèbres si notre imagination nous retrace un tableau effrayant.

Analysez bien ces faits et vous pourrez les interpréter presque tous. Tantôt la mimique est absolument et purement défensive; tantôt elle n'est défensive qu'en apparence, en face d'un péril imaginaire; tantôt elle est sympathique sous l'empire d'une émotion analogue à une autre émotion qui se traduit par des gestes défensifs.

Bien des phénomènes mimiques nous semblent n'avoir aucun caractère défensif par suite de notre ignorance en biologie. Ainsi Darwin a parfaitement expliqué que la constriction de l'orbiculaire des paupières, quand on pleure, protège l'organe délicat de la vue contre une congestion sanguine. De même quand on se mord les lèvres ou d'autres parties du corps, quand on se déchire la chair, quand on s'arrache les cheveux, il peut sembler au vulgaire qu'on ajoute une douleur à une douleur; mais au contraire ces lacérations artificielles, en faisant diversion aux troubles des centres nerveux les plus importants, préservent le cerveau des graves

dangers qui résulteraient d'émotions douloureuses trop vives.

Darwin avoue qu'il ne voit pas l'utilité du tremblement qui accompagne la frayeur. Mais, d'après mes études expérimentales sur la douleur, je le trouve extrêmement utile; car il tend à produire de la chaleur et réchauffe le sang qui, sous l'influence de la frayeur tendrait à se trop refroidir. De même je crois avoir trouvé pourquoi dans les fortes douleurs du toucher et de la sensibilité générale, nous cessons de respirer et nous n'avons qu'un souffle spasmodique. Nous produisons ainsi une légère anesthésie des centres nerveux, et nous arrivons indirectement à rendre la douleur plus supportable.

Enfin, les sanglots, les plaintes bruyantes, toutes les formes de gémissements sont utiles parce qu'on excite ainsi chez ceux qui nous écoutent une compassion qui peut nous devenir secourable. Cela arrive aussi chez les animaux et je l'ai constaté pour mon compte, en Amérique, chez le bœuf et un petit perroquet (*Conurus monachus*).

La défense et la sympathie qui gouvernent toute la mimique sont toujours plus automatiques chez l'animal que chez l'homme, chez l'enfant que chez l'adulte. C'est là un fait qui n'est pas spécial à la mimique, mais qui est commun à tous les actes de la vie psychique. Le *Sphinx macroglossa* sort à peine de sa chrysalide qu'il vole sur les fleurs et exécute parfaitement tous les mouvements nécessaires pour se tenir suspendu en l'air et pour sucer le miel des fleurs. Nous au contraire, fils de Prométhée, quel travail, quelle étude, quelles expériences ne nous faut-il pas pour arriver à porter une cuiller droit à notre bouche! Le cheval, aussitôt sa naissance, court et saute. Il nous faut des mois et des années pour apprendre à bien enfiler une paire de gants.

Nous trouvons pourtant chez les animaux une mimique qui n'est pas directement défensive, mais qui l'est par *atavisme*, et par conséquent qui est seulement sympathique.

Darwin a eu le mérite de recueillir et d'interpréter beaucoup de faits de ce genre. Le chien, avant de s'étendre sur un tapis, tourne plusieurs fois sur lui-même et fouille avec ses pattes de devant, comme s'il voulait fouler l'herbe pour refaire une place commode. D'autres fois, il gratte un sol dur pour essayer d'enterrer ses excréments, bien qu'il n'ait ni terre ni feuilles à remuer. De même les chats répugnent à se mouiller les pieds, peut-être parce que leurs ancêtres sont nés sur le sol aride de l'Egypte, et ils ont une tendance à recouvrir de sable ou de terre tous les endroits un peu humides. Les filles de Darwin ont réussi à faire exécuter ces mouvements

à un jeune chat en versant de l'eau dans un verre placé derrière sa tête.

Pour l'automatisme de la mimique, les enfants tiennent le milieu entre les animaux et nous. Souvent un maître d'école punit toute une classe qui s'est mise à tousser et à éternuer parce qu'un écolier a toussé ou éternué involontairement. Il croit de bonne foi qu'ils sont tous coupables d'avoir éternué ou toussé exprès. Cependant c'est presque toujours, si non toujours, un automatisme irrésistible qui pousse ces enfants à faire par imitation ce que l'un d'eux a fait par besoin réel. C'est l'éternelle histoire des moutons qui s'enfuient tous de la bergerie quand l'un d'eux s'est enfui et qui y rentrent tous dès que l'un est rentré. Et nous autres adultes, qui ne sommes ni des enfants, ni des moutons, nous participons aussi à cet automatisme animal. Les *claqueurs* et les *cabaleurs* de profession le savent bien ; ils réussissent souvent à décider le succès où la chûte d'une comédie, en organisant une *claque* ou une cabale afin d'entraîner automatiquement la foule à applaudir ou à siffler. Les généraux qui ont commandé dans de grandes batailles, pourraient raconter des faits tragiques, arrivés dans des occasions très diverses, pour une raison identique.

Les faits de mimique sympathique sont plus difficiles à expliquer que les phénomènes défensifs, mais avec une analyse patiente et profonde, ils finissent, eux aussi, par s'éclaircir.

Je les rangerais volontiers dans les catégories suivantes :

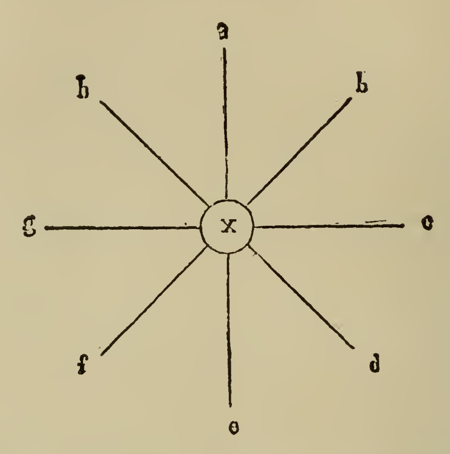
Sympathies d'imitation. Ce sont les plus communes et les plus faciles à comprendre. On bâille, on s'enfuit, on regarde en l'air, parce que d'autres bâillent, s'enfuient, ou regardent vers le ciel.

Sympathies musculaires ou mécaniques. On dit *non* avec la tête, puis avec la main, puis encore, s'il y a lieu, avec le tronc. On menace en ouvrant la bouche, en regardant de travers, en fermant le poing, et quelquefois en levant le pied.

Sympathie des fonctions. La mimique amoureuse la plus élémentaire se groupe autour du bassin où est le siège des organes génitaux, puis elle passe à la main qui caresse, et, plus encore, à la bouche qui joue un si grand rôle dans les plaisirs de l'amour.

Sympathies obscures des centres nerveux. Ce sont les faits les plus obscurs de la mimique animale et ils ne pourront être expliqués que par les progrès futurs de l'histologie. Tels sont l'acte de se gratter la tête, ou de fermer les yeux pour exprimer l'embarras, l'incertitude, la timidité, celui de faire la moue pour montrer du mépris.

La physiologie générale de toutes les sympathies mimiques est figurée dans le diagramme suivant.



Etant donnée une émotion centrale x, trouver pourquoi elle s'irradie dans les centres sympathiques *a, b, c, d, e, f, g, h*. Ce premier problème fondamental une fois résolu, il faut résoudre les problèmes secondaires qui suivent :

Qu'exprime un mouvement mimique donné ?

Quelle intensité d'émotion exprime-t-il ?

Quelle chaleur esthétique, morale, intellectuelle, indique-t-il ?

Est-il défensif en réalité, ou seulement en apparence, ou bien sympathique ?

Est-il l'expression exacte de la vérité, ou bien celle-ci n'est-elle pas dissimulée totalement ou partiellement, ou remplacée par d'autres éléments perturbateurs ?

Quand, pour chaque mouvement expressif, nous saurons répondre à toutes ces questions, nous aurons le droit de dire que nous le connaissons à fond, dans son origine, et dans sa marche, dans son essence et dans ses détails.

Dans la science de la nature, il est souvent plus difficile d'interroger que de répondre, et une question bien posée amène spontanément et facilement une réponse.

CHAPITRE VIII

CLASSIFICATION DES EXPRESSIONS — APERÇU GÉNÉRAL DE TOUS LES PHÉNOMÈNES MIMIQUES

Quand nous portons nos regards sur un phénomène naturel, nous pouvons, observateurs ou artistes, nous sentir fiers de réussir à en découvrir les traits principaux, les ombres et les pénombres, et surtout de pouvoir le reproduire fidèlement sur la page d'un livre, sur une toile, ou sur le marbre. Mais nous devons rabattre de notre orgueil, lorsque nous voulons faire entrer ce phénomène dans notre système à sa place naturelle et sous sa rubrique, et en faire un anneau de la grande chaîne de l'antécédent et du conséquent, de la cause et de l'effet, des harmonies et des dissonnances morphologiques. C'est alors que notre ignorance apparaît dans son humiliante nudité; nous sentons que nous ne sommes que les modestes interprètes de la surface des choses, et le réseau de nos classifications laisse voir toute sa fragilité. Cependant il faut toujours en arriver à ce cruel examen de conscience, où la science avoue avec une modeste franchise l'incertitude de ses conclusions, et où l'art se retrempe dans les pures sources du vrai.

C'est ce que nous voulons faire aussi pour la mimique, afin de savoir avec précision quelles sont actuellement les frontières de la science, et afin que notre travail fournisse à la postérité le bilan exact de nos connaissances sur le sujet que nous avons entrepris de traiter.

Faisons donc un peu d'analyse pour essayer ensuite de nous élever plus haut et de tracer quelques grandes lignes. Tout phénomène mimique doit être étudié dans la nature de l'émotion qui le fait naître, dans le degré de l'émotion, dans sa marche, et dans les éléments perturbateurs qui peuvent accompagner et modifier l'expression spontanée de l'émotion.

La nature de l'émotion est l'élément caractéristique et principal de toute mimique. Nous allons présenter dans un aperçu général les principales expressions dont l'homme est susceptible en les divisant en trois grandes catégories :

Expressions sensitives.
Expressions des passions.
Expressions intellectuelles.

EXPRESSIONS SENSITIVES.

Stades de désir, de plaisir et de douleur.

Besoins de la nutrition...	Faim. Soif.
Besoins organiques généraux..................	Activité musculaire. Repos musculaire. Sommeil. Froid. Chaud. Besoin d'oxygène. Plaisir de vivre. Douleur de vivre. Plaisir de mourir. Douleur de mourir. Besoins divers sensitifs et excrétifs.
Besoins des sens spécifiques................	Expressions relatives au tact. — — au goût. — — à l'odorat. — — à l'ouïe. — — à la vision.
Besoins de la reproduction.	Besoins de féconder. — d'être fécondé. — d'enfanter. — d'allaiter. *Dérivation* { Expression de la pudeur.

EXPRESSIONS DES PASSIONS.

Stades de désir, de plaisir et de douleur.

Sentiments se rapportant au moi................	Amour pour soi-même. Haine pour soi-même. Peur. Courage. Amour-propre. Vanité physique. Humilité. Propriété.

Sentiments se rapportant à autrui.............. ..	Amour sexuel. Amour maternel. Amour paternel. Amour filial. Amour fraternel et amour de l'humanité. Compassion. Vénération. Sentiment religieux. Haine. Colère. Cruauté. Mépris. Ironie.

EXPRESSIONS INTELLECTUELLES.

Stades de désir, de plaisir et de douleur.

Attention.
Méditation.
Mimique du travail mécanique.
— du travail artistique.
— du travail scientifique.
— de la création littéraire.
— de l'extase poétique.
— du travail d'observation.
— de la parole.
— de la discussion.
— du travail harmonique.
Douleur du doute.
Joie de la découverte.
Joies et douleurs esthétiques.
Joies et douleurs de l'injustice.
Stupeur.

Ces aperçus constituent presque une analyse élémentaire de la mimique, car j'ai essayé de grouper en familles naturelles les expressions les plus simples et les plus ordinaires qui accompagnent la vie des sens, des émotions et de la pensée. Mais il est rare qu'un phénomène mimique se présente à l'état simple; le plus souvent il se combine avec d'autres ; nous avons donc des combinaisons binaires ou même ternaires. Voici un aperçu des expressions composées les plus habituelles :

APERÇU DES PRINCIPALES EXPRESSIONS COMPOSÉES.

Dans le domaine de la sensibilité.

Plaisir et douleur......... dans la défloration.
dans l'accouchement.
dans l'allaitement.
dans le prurit.
dans le rapide passage du froid au chaud et *vice versa*.

Lassitude et volupté.

Dans le domaine des passions.

Mélancolie.
Cruauté et luxure.
Orgueil et ironie.
Humiliation et ironie.
Amour et extase.
Horreur et compassion.
Peur et audace.
Vanité et modestie.
Avidité de posséder et cruauté.
Amour et colère.
Colère et ironie.
Vénération et stupeur.
Mépris et colère.
Cruauté et orgueil.
Douleur physique et courage.
Lutte et cruauté.
Résignation et joie.

Dans le domaine intellectuel.

Mélancolie.
Extase et mouvements mécaniques.
Exercice de la pensée et danse.
Travail éducateur et mépris.
— et affection.
— et haine.
— et douleur.
Travail de la parole et orgueil.
— et humilité.
— et lutte.
— et haine.
— et amour.
Travail artistique et luxure.

Une émotion passagère a une mimique fugitive qui ne laisse aucune trace; mais quand elle se répète plusieurs fois, elle laisse sur le visage et sur d'autres parties du corps des impressions durables, qui peuvent nous révéler une page de l'histoire d'un homme.

Les expressions permanentes peuvent se grouper dans le tableau suivant :

EXPRESSIONS PERMANENTES.

Expressions produites par les conditions permanentes de l'organisme ..	Physionomie	tuberculaire.
	—	hydropique.
	—	calculeuse.
	—	cancéreuse.
	—	névralgique.
	—	hypocondriaque.
	—	maniaque.
	—	mélancolique.
	—	dyspeptique.
Expressions produites par l'abus d'une fonction ou par certains excitants des nerfs..............	Physionomie	gastronomique.
	—	affamée.
	—	libertine.
	—	d'affaissement musculaire.
	—	crapuleuse.
	—	de coca.
	—	d'opium.
	—	de haschich.
Expressions produites par la répétition de certaines émotions ou de certains travaux intellectuels....	Physionomie	mélancolique.
	—	pessimiste.
	—	optimiste.
	—	inquiète.
	—	avilie.
	—	découragée.
	—	audacieuse.
	—	soupçonneuse.
	—	défiante.
	—	modeste.
	—	ascétique.
	—	pudique.
	—	hypocrite.
	—	franche.
	—	avare.
	—	désespérée.
	—	bienveillante.
	—	misanthropique.
	—	étourdie.
	—	sociable.

Expressions produites par la répétition de certaines émotions ou de certains travaux intellectuels. *(Suite.)*	Physionomie impérieuse.
	— féroce.
	— cruelle.
	— méditative.
	— stupide.
	— inspirée.
	— extatique.
	— peureuse.
	— batailleuse.
	— méprisante.
	— ironique.
	— patibulaire.
	— inquisitoriale.

Expressions produites par l'exercice prolongé de certaines professions....	Physionomie et mimique de prêtre.
	— — de soldat.
	— — de pharmacien.
	— — de droguiste.
	— — de marin.
	— — de notaire.
	— — d'horloger.

Il semble qu'après tant de tableaux et de rubriques, nous ayons terminé notre travail de classification des faits mimiques ; mais il nous reste encore à définir et à ranger certaines formes de l'expression qui sont indépendantes de la nature de l'émotion, et correspondent au *degré* de celle-ci et plus encore à certaines conditions, passagères ou permanentes dans lesquelles se trouve l'individu.

Ainsi l'expression peut être forte, faible, incertaine, confuse, éloquente, ou à peine perceptible, désordonnée, convulsive, et cela quelle que soit sa signification, que ce soit joie ou douleur, haine ou amour. De même, chaque individu, suivant son état de santé ou de maladie, de force ou de faiblesse, et suivant les conditions permanentes résultant de son organisation nerveuse, exprimera une émotion quelconque d'une façon qui lui sera propre. Aussi dit-on, de la forme de la mimique, qu'elle dépend de l'âge, du sexe et de la race. C'est sans doute pour cela que si peu d'artistes savent exprimer dans leurs ouvrages tant d'éléments divers, quand ils ont à rendre sur le visage ou sur le corps d'une figure ou d'une statue la nature de l'émotion, son degré et toutes ces gradations du milieu externe et du milieu interne. Tous réussissent à représenter un enfant qui rit, un homme qui meurt ; mais il n'y a qu'un *Laocoon* et qu'un *Inconsolable*.

Les formes générales de la mimique sont les suivantes :

Mimique faible, forte, violente.
— incertaine, confuse, évidente.
— de tension, d'expansion.
— ébauchée et mourante.
— désordonnée et convulsive.

Pour terminer notre essai de classification, il ne nous reste qu'à signaler les analogies, les cas les plus fréquents, où des faits psychiques de nature très diverse s'expriment par une mimique identique ou au moins très semblable. La plupart de ces accords, de ces *synonymies* mimiques se trouvent indiqués ici pour la première fois, et peuvent nous offrir un précieux secours pour démêler quelques-unes des lois les plus obscures de la psychologie humaine et animale.

Synonymies mimiques.

Degrés extrêmes de la volupté et de la douleur.
Plaisirs de l'odorat et volupté amoureuse.
Douleurs de l'odorat et mimique du dédain.
Douleurs que cause l'amertume, et souffrances muettes de l'amour-propre.
Plaisirs et douleurs de l'ouïe = plaisirs et douleurs affectives.
Plaisirs et douleur de la vue = joies et douleurs intellectuelles.
Douleurs traumatiques et mimique des luttes morales.
Plaisir de se sentir bien, et complaisance de l'amour-propre.
Mimique de la luxure et de la cruauté.
Mimique de la modestie et de la pudeur.
Douleurs du froid et de la peur.
Douleurs du chaud et mimique de la colère.
Mimique du chatouillement = plaisirs et douleurs du ridicule.
Mimique des douleurs intestinales et du dégoût de la vie ou hypocondrie.
Admiration et effroi.
Terreur panique et folie.

CHAPITRE IX

LA MIMIQUE DU PLAISIR

Le plaisir est une des émotions les plus universelles et les plus élémentaires de tous les êtres vivants. C'est un des pôles de la sensibilité animale et peut-être de la sensibilité végétale. Aussi a-t-il une mimique riche, variée et caractéristique qui, semble-t-il, aurait dû attirer et arrêter l'esprit d'observation des curieux qui ont, les premiers, dirigé leurs regards sur l'homme pour étudier ses mouvements. Pourtant il n'en a pas été ainsi ; les anciens ouvrages des physionomistes se bornent consacrer quelques pages au rire qui paraît avoir été pour eux la seule expression du plaisir, digne d'être étudiée ; et encore dans ces quelques pages trouve-t-on plus d'astrologie et de cabale que d'observation véritable et attentive. La physiognomonie a été dès sa naissance une science astrologique, et ce péché originel s'est perpétué jusqu'à nos jours, car il ne s'est pas trouvé un rédempteur pour le laver et le guérir.

Le bon Cornelio Ghirardelli, de Bologne (*l'éminent académicien vespertin*), dans le huitième discours de sa *Céphalogie physionomique* (Bologne 1670) traite de la *bouche riante et du souffle infect* (singulière association). Il y cite Aristote et il distingue le *rire modéré qui se rencontre chez l'homme sage et le rire immodéré et désordonné que Cicéron appelle* Cachinnus *et qui est le propre des fous.* Et il continue ainsi :

Le rire est une voix inarticulée produite par le plaisir qu'on prend à une chose faite ou dite d'une façon ridicule, ou bien monstrueuse ou bien imparfaite. Nous disons donc que le rire modéré est un signe de sagesse, de sérénité et d'allégresse. Le rire immodéré, au contraire, est signe de folie ou de sottise. Le rire excessif, éclatant et prolongé

déplaisait à Sénèque, à Pythagore et à Plutarque, et il devrait être en abomination à tout homme prudent et sage.

L'empereur Héliogabale riait si fort qu'au théâtre son rire dominait celui de la foule. Et Boccace a dit à propos d'un rire semblable : Maître Simon riait à gorge déployée, si bien qu'on aurait pu lui arracher toutes les dents.

Démocrite fut surnommé Gélasino, à cause de son rire inextinguible ; riant sans cesse et de toutes choses, il s'était élargi la bouche jusqu'aux oreilles ; on lui voyait toujours les dents et son visage était crispé. Juvénal dit de lui :

Perpetuo risu pulmonem agitare solebat
Democritus.....

Zoroastre, l'inventeur de la magie, est né en riant, comme l'atteste Pline, lib. VII, cap. XVI.

Celui qui rit à haute voix est un effronté, dit Rasi ; et ceux qui rient en toussant ou de façon à perdre la respiration sont des tyrans (?) Si la voix s'altère en riant, dit Michel Scot, c'est signe d'arrogance, d'avarice, de tyrannie, de fausseté et de traîtrise.

Celui qui a les lèvres minces et qui, avec un visage joyeux, rit peu, sera voluptueux ; la bouche qui rit toujours est l'indice d'un homme méchant, menteur, pervers, dissimulé et malicieux à qui personne ne doit se fier, dit Albert le Grand, car le rire de la bouche qui correspond aux yeux est toujours mauvais, et c'est le propre des femmes.

Le rire modéré indique des hommes bienveillants, conciliants, de conduite prudente, dit Rasi. Michel Scot dit qu'ils sont habiles, sagaces, d'esprit net, intelligents et laborieux.

Isocrate écrit que Platon était de mœurs si graves, et montrait sur son visage tant de réserve que jamais on ne le vit rire, non plus que Clazomène. Nous lisons que Crassus était d'aspect si sévère et d'habitudes si austères qu'il n'a jamais ri de sa vie.

Le jésuite Honoré Niquetius[1], dans son chapitre consacré au rire, après beaucoup de citations presque toutes favorables au rire, fait déjà un peu de physiologie :

.....Repentina fit dilatatio cordis ac magna vitalium spirituum effusio quæ confestim musculos thoracis et diaphragmatis concutiunt et titillant ; ad motum harum partium sequitur motus musculorum, qui a lateribus buccæ sunt, fitque illa oris deductio, quam risum vocamus, idque ad exprimendum animi gaudium ; de his, qui plura volet, legat præclarum tractatum Elpidii Berretarii Priscensis de risu.

Ad risum proclines maxime sanguinei et cholerici quia calidiores sunt et apud Græcos risus dicitur γέλως ab ἕλη, id est calor.

Niquetius discute l'opinion ancienne, d'après laquelle la

[1] *Honorati Niqvetii e Societate Jesu, Sacerdotis, Theologi, Physiognomia humana.* Libri IV distincta, editio prima, Lugduni, 1648.

rate serait la cause du rire, opinion née spontanément de la douleur qu'on éprouve quelquefois à la rate après avoir trop ri, ou bien imaginée pour faire pendant à la théorie qui faisait du foie le siège de la douleur :

Cor sapit et pulmo loquitur, fel commovet iram,
Splen ridere facit, cogit amare jecur

et ailleurs :

Quid faciam? Sed sum petulanti splene cachinno.

Après avoir épuisé le peu qu'il possédait de physiologie, Niquetius fait comme les autres et retombe en pleine cabale :

Pueri, mulieres, fatui ac quilibet inexperti facile rident quia illis omnia nova ac novitas risum facit. Tyrinthii, quum φιλογλωτες essent et hoc nomine a vicinis male audirent, Delphicum oraculum consuluerunt. Respondit Pythia ita tandem eos hoc malo liberandos, si Neptuno taurum immolarent et eum αγελαστοι in mare projicerent; illi, re deliberata, pueros omnes hoc sacrificio abegerunt ne quod esset ridendi periculum.....

Un écrivain espagnol peu connu[1] avait, avant Gherardelli et Niquetius, lancé des traits contre ceux qui rient trop :

Ceux qui rient facilement et avec de grands éclats, ont la rate grande et sont naturellement niais, vaniteux, sots, inconstants et indiscrets.

Ceux qui rient peu et avec modération sont prudents, fins, discrets, loyaux, constants et remarquablement intelligents.

Je ne veux point citer Cicéron qui dit dans ses *Tusculanes*[2] :

Si ridere concessum est, vituperatur tamen cachinnatio

Catulle avait déjà dit plus sévèrement :

Risu inepto res ineptior nulla est.

Mais avant le philosophe et le poète, l'*Ecclésiastique* avait prononcé :

Fatuus in risu exaltat vocem suam, sapiens autem vix tacite ridebit.

[1] *Hieronymo Cortez, natural de la ciudad de Valencia. Phisonomia y varios secretos de naturaleza*, Barcelona, 1610.

[2] *Tusculan*, lib. IV. Voyez aussi Clément d'Alexandrie, *Pédagogia*, lib. II, cap. v.

et le *Proverbe* avait dit :

Risus abundat in ore stultorum.

A tous ces faiseurs de sentences et à ces fabricants de dictons, je voudrais présenter nos contemporains Vogt et Pasquale Villari ; le premier est gras, l'autre est maigre ; tous deux sont des hommes de génie, tous deux rient continuellement et à gorge déployée. Vogt, qui possède au-dessus du diaphragme deux énormes poumons et au-dessous un ventre énorme, rit à faire trembler la maison et à en compromettre la solidité ; il rappelle par là Balzac, qui, comme lui, avait un gros ventre et dont le rire puissant faisait résonner les vitres.

La tendance astrologique et divinatoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Si vous ouvrez au hasard le premier volume venu d'un physiognomoniste vulgaire, par exemple de Lepelletier, vous y trouverez des affirmations comme celle-ci[1] :

Rire bruyant et prolongé.....

.....Après un nombre suffisant d'observations attentives, on ne tarde pas à reconnaître que cette variété du rire, en la supposant naturelle, indique les conditions morales suivantes : intelligence au plus ordinaire, esprit léger, futile, inappliqué, versatil, jovial, peu sérieux, caractère naïf, ébahi, quelquefois même assez niais (pauvre Balzac !) commun, grossier, mal appris, sans tenue, sans dignité (pauvre Vogt !) se faisant remarquer partout et nulle part goûter avec avantage, intempérant, sensuel, gourmand, presque toujours entraîné par les impulsions plus ou moins vicieuses de l'instinct, rarement soumis aux sages conseils de la raison (pauvre Villari !)

Cela suffit. La véritable physiologie du rire commence avec les grands naturalistes et les grands biologistes de notre temps. Parmi eux la première place appartient à Darwin qui a recherché les premières formes, les formes crépusculaires du rire chez les animaux qui nous ressemblent le plus.

Le chimpanzé est sensible au chatouillement ; sous cette excitation ses yeux deviennent brillants, les coins de sa bouche se retirent en arrière, ses paupières inférieures se rident légèrement ; et en même temps il émet un son qui correspond à notre rire. Le chatouillement produit les mêmes effets sur l'orang. Duchesne a observé plusieurs fois une sorte de sourire chez un singe, quand il lui présentait un morceau friand. Le *Cebus Azaræ*, quand il est content émet un murmure parti-

[1] Lepelletier de la Sarthe, *Traité complet de physiognomonie*, Paris, 1864, page 216.

culier, et les coins de la bouche se contractent en arrière. Une expression analogue a été constatée chez le *Cebus hypoleucus* et chez l'*Inuus ecaudatus*. Darwin a aussi observé l'expression du plaisir dans deux ou trois espèces de *Macacus* et dans le *Cynopithecus niger*. Les premiers rejettent leurs oreilles en arrière en émettant un son particulier ; le *Cynopithecus* ramène en arrière et en haut les coins de la bouche et toute la peau de la tête en sorte que les sourcils se relèvent aussi. Et dans ce mouvement il montre ses dents.

J'ai aussi vu des ouistitis du Brésil, que j'ai eus chez moi pendant bien des mois, exprimer leur joie en rejetant les oreilles en arrière et en relevant les coins de la bouche.

Ce sont là des ébauches de l'expression humaine de la joie. Celle-ci a une mimique très riche que nous décomposerons en ses éléments, d'après la méthode que nous avons aussi adoptée pour la douleur.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA MIMIQUE DU PLAISIR.

Contractions musculaires de la face et des muscles respiratoires	Elévation des angles de la bouche (sourire). Plissement des paupières inférieures et de ce qui contourne l'œil. Gonflement des joues. Dilatation des ailes du nez. Rire. Occlusion des yeux. Renversement en arrière du globe oculaire. Grincement des dents. Trismus.
Contractions musculaires du cou, du tronc et des membres Convulsions...	Mouvements rythmés du cou. Lever les épaules. Contorsions diverses du tronc. Divers mouvements expressifs des bras. Frapper les paumes de la main l'une contre l'autre. Ecartement des membres inférieurs. Taper du pied. Sauts divers. Danse. Convulsions à forme épileptique.
Phénomènes vasomoteurs et sensitifs......	Rougeur du visage, et, plus rarement, de tout le corps. Pâleur (rare). Eclat des yeux. Larmes. Salivation plus abondante. Emission involontaire d'urine.

Troubles de la voix et phénomènes psychiques.......	Soupirs. Râle. Cris. Bruit assez semblable à un ronflement. Sanglots. Chant. Mutisme. Faconde et éloquence inaccoutumée. Délire. Bienveillance inaccoutumée.
Phénomènes de paralysie...	Paralysie de quelques muscles de l'œil ou de tous. Strabisme. Chute de la mâchoire inférieure. Lipothymie et syncope.

Si au lieu d'un *essai*, j'écrivais un *traité* sur la physionomie et sur la mimique, je devrais étudier un à un tous ces éléments expressifs du plaisir, qui, dans la réalité, peuvent se rencontrer, soit isolés, soit groupés de diverses manières. Je me contenterai ici d'examiner rapidement les éléments les plus communs et les plus caractéristiques.

Le premier de tous est l'élévation des coins de la bouche auquel s'associent toujours quelques plis autour de l'œil et un gonflement de la partie des joues qui avoisine le nez. Ces trois mouvements réunis constituent le sourire qui peut être à peine visible ou, par degrés insensibles, passer au rire. On peut étudier ce mécanisme caractéristique du plaisir en suivant le développement d'une sensation du toucher qui commence à devenir voluptueuse. A peine le plaisir se manifeste-t-il, que les muscles élévatoires de la lèvre supérieure se contractent irrésistiblement et que le sourire apparait. Les artistes grossiers des peuples les plus sauvages ont fait cette observation. Je possède deux idoles *maori* qui expriment les deux images fondamentales du plaisir et de la douleur. Je les aurais reproduites dans ce livre, s'il n'eût fallu deux grandes feuilles de figuier pour cacher certains détails de ces grossières statues de bois. Chez celle qui figure le plaisir, les coins de la bouche sont relevés ; chez celle qui figure la douleur, ils sont, au contraire, ramenés vers le bas.

Dès que le sourire s'accentue et que les grands muscles zygomatiques se contractent fortement, il se forme des plis sur la paupière inférieure. Chez les adultes et les vieillards, il s'en forme aussi à l'angle externe de l'œil. En même temps les sourcils s'abaissent un peu ; ce qui prouve que la partie supérieure des muscles orbiculaires se contracte aussi bien que

la partie inférieure. Quand le sourire est très marqué, et encore plus quand on rit, les joues et la lèvre supérieure se gonflent, le nez semble devenir plus petit ou plutôt se raccourcir, les incisives supérieures se montrent, et en même temps, il se forme un pli naso-labial qui descend des ailes du nez vers le coin de la bouche. Chez les adultes et chez les vieillards, ce pli est double.

Dans le sourire très marqué et encore plus dans le rire, l'œil devient brillant parce que la sécrétion lacrymale est plus abondante, et il semble plus grand, soit parce qu'il est plus tendu par la contraction du muscle orbiculaire, soit (comme l'admet Piderit), parce que le globe oculaire est plus rempli de sang et d'autres humeurs.

Outre ce phénomène, le rire présente celui d'une inspiration profonde, à laquelle succède une expiration interrompue par de fréquentes saccades, et accompagnée d'un bruit particulier et caractéristique. C'est toujours un fait de diffusion de la mimique qui passe d'un cercle musculaire intérieur à un cercle concentrique extérieur. Quand le plaisir s'accroît et que l'émotion augmente, les muscles de la face ne suffisent plus à l'expression ; le diaphragme et les muscles respiratoires du thorax leur viennent en aide.

Dans le rire, la bouche s'ouvre toujours de plus en plus, beaucoup de dents se montrent à découvert, jusqu'à ce que, l'émotion croissant toujours, les muscles des membres et du tronc prennent part au tableau mimique, tant pour décharger le courant centrifuge qui se développe que pour protéger les viscères du ventre, trop fortement ballottés par les contractions rapides et énergiques du diaphragme. C'est alors que l'on renverse en arrière la tête, puis le tronc, que la face et le cou deviennent rouges, que les veines se gonflent, que les larmes inondent les yeux et coulent même sur les joues. En même temps les mains se portent sur les côtés de la poitrine, sur l'épigastre, autour de certaines parties du ventre; quelquefois on appuie tout l'abdomen contre un mur ou contre un corps résistant, ou bien l'on se roule par terre.

Le rire, qui est agréable à ses débuts, peut devenir si violent, si prolongé, qu'il constitue une véritable convulsion, impossible à dominer même par un effort de volonté. C'est alors que l'on peut sentir de fortes douleurs à la nuque et des sensations désagréables dans le ventre et au diaphragme, et qu'on peut aussi avoir des pertes d'urine, ce qui a lieu le plus souvent chez les enfants et chez les femmes.

Darwin a pu vérifier que ce *rire allant jusqu'aux larmes*

se rencontre chez les Hindous, chez les Malais, chez les Dayaks de Bornéo, chez les Australiens, chez les Cafres, chez les Abyssins et chez les indigènes de l'Amérique du Nord. Pour mon compte, je l'ai constaté chez beaucoup de nègres de tribus diverses et chez les Indiens de l'Amérique méridionale.

Le grand philosophe anglais s'est demandé si le rire était une exagération du sourire, ou si celui-ci était le dernier vestige d'une ancienne habitude héréditaire, celle de rire grossièrement. Je crois plus probable que le rire et le sourire sont tous deux aussi anciens que l'homme et que l'un ou l'autre se produit suivant le degré de l'émotion. On en a la preuve dans ce fait constant que les enfants sourient avant de rire. Chez mes cinq enfants, le premier sourire est apparu 40 ou 60 jours après la naissance, tandis que le rire s'est montré au plus tôt dans le troisième mois. Un des fils de Darwin souriait à 45 jours, et riait à 113. Un autre de ses fils souriait au même âge et un troisième quelques jours plus tôt.

Le rire est l'expression la plus caractéristique du plaisir du ridicule ; mais il accompagne aussi le chatouillement et les joies affectives à l'état aigu. La volupté ne provoque le rire que très rarement et seulement dans ses paroxysmes; encore n'est-ce qu'un rire spasmodique ou cynique, accompagné d'une sorte de râle ou de grincements de dents.

Les enfants et les femmes rient plus que les hommes et que les adultes, parce qu'ils sont plus excitables et que la force modératrice des hémisphères cérébraux est moindre. Quand on est en parfaite santé, on rit pour un rien ; quand on est malade ou de mauvaise humeur, rien ne réussit à faire naître le rire. Le rire est fréquent chez les idiots et dans certaines formes spéciales d'aliénation mentale. Si l'on ajoute à cela que beaucoup de gens, consacrant leur vie à des études profondes ou à la recherche d'un idéal élevé, sont nécessairement sérieux, on trouvera la raison ou plutôt le prétexte du proverbe d'après lequel *Risus abundat in ore stultorum.*

Nous avons déjà vu que plusieurs grands hommes rient volontiers et bruyamment ; mais il convient d'ajouter que le rire est en relation plus étroite avec le caractère moral et avec l'état de santé qu'avec le degré d'intelligence. Les orgueilleux, les vaniteux, les sots rient peu afin de ne pas compromettre leur dignité personnelle. Je crois que le sérieux caractéristique de la nation espagnole tient à cela. De même les envieux, les méchants, les malveillants rient rarement

parce qu'ils sont imprégnés de fiel et toujours chagrins. Penser le mal, le faire, s'en souvenir, voilà l'occupation quotidienne de ces infortunés qui ont toujours besoin de haïr et de mordre. Et tout cela est contraire au rire.

Un rire facile, abondant, franc, indique une âme bonne et sans vanité ; c'est là un des axiomes les moins trompeurs de la physiognomonie. L'éducation hypocrite de notre siècle nous enseigne à réfréner l'expansion de la douleur comme celle de la joie, et l'on se déshabitue de rire à cœur ouvert. Joignez à cela que certaines dames rient peu pour n'avoir pas de rides précoces, tandis que d'autres rient trop et à tout propos pour montrer leurs belles dents.

Le rire cynique, strident peut quelquefois être l'expression de la haine ou d'une douleur intolérable ; mais on ne saurait jamais le confondre avec le rire joyeux. Le son peut être le même ; le diaphragme et les muscles thoraciques présentent les mêmes contractions ; mais le visage a une tout autre expression, et nous restons épouvantés devant un tableau qui réunit les couleurs les moins harmonieuses et les grimaces les plus horribles. Aussi le fameux *rire* des damnés est-il un des chevaux de batailles des théologiens et des prédicateurs ; c'est une expression mimique prise sur nature.

Le rire et le sourire sont des formes mimiques très expansives. Ce caractère d'expansion est vraiment un des caractères les plus généraux de toutes les manifestations agréables. Cela est si vrai que les plus anciens observateurs, même les plus superficiels, ont été forcés de le remarquer.

Ghirardelli dit que le plaisir dilate jusqu'aux huîtres et aux éponges... « jusqu'aux zoophytes et animaux-plantes, comme les huîtres et les éponges qui se contractent par l'effet de la douleur, et que la joie dilate au point de les faire s'ouvrir ». Et Niquetius, dans sa première description du rire écrit : « Voluptatis primus et maxime proprius effectus est » dilatatio cordis sanguine et spiritu ad exteriores partes » copiose effuso, unde et nonnullos gaudio, propter nimiam » spirituum jacturam, mortuos esse legimus... »

Le premier mouvement de plaisir est expansif, centrifuge ; le premier mouvement de douleur est centripète, comme si l'on rentrait en soi-même. La joie nous fait courir hors de la maison, la douleur nous y fait rentrer ; la joie nous fait ouvrir la fenêtre, la douleur nous la fait fermer. Joyeux, nous cherchons la lumière, le mouvement, le bruit, les hommes ; malheureux, nous voulons les ténèbres, le repos, le silence, la solitude. C'est une loi générale qui admet des exceptions



PLAISIRS DES SENS DU VISAGE

a. Plaisir du goût. — *b.* Plaisir de l'odorat. — *c.* Plaisir de la vue.
d. Plaisir de l'ouie.

comme toutes les autres ; mais ces exceptions s'expliquent facilement par l'action de causes perturbatrices. C'est une loi qui gouverne les individus et les sociétés, et qui devrait inspirer l'art. Mettez vous à la fenêtre ; regardez ce groupe d'hommes, de femmes, d'enfants qui font cercle autour de quelque chose que vous ne voyez pas. Ils sont mornes, immobiles... C'est qu'il est arrivé un malheur ; ils regardent le cadavre d'un suicidé — Une autre fois, de la même fenêtre, vous voyez un tumulte, des gens qui crient et qui dansent ; tout est mouvement, tout est tapage. C'est qu'ils sont en fête, et la joie les emporte tous ensemble dans un tourbillon tumultueux d'expansion musculaire.

J'ai étudié sur mes enfants l'effet d'une joie subite ; après l'immobilité momentanée que cause la surprise, ils rient et en même temps ils frappent du pied en cadence, ils battent des mains, ils sautent, ils dansent, bien qu'ils n'aient jamais été témoins de pareille mimique chez aucun être vivant.

Regardez un enfant à qui l'on vient de donner un jouet nouveau et désiré ; il saute alternativement d'un pied sur l'autre ; il frappe des mains en cadence. Ce beau tableau de la joie enfantine nous révèle une des premières sources de la musique, qui est peut-être la plus admirable création du cerveau humain. Le plaisir a engendré la musique, la musique par un merveilleux retour fait naître le plaisir, et celui-ci à son tour s'exprime par des mouvements musculaires rythmiques qui sont l'alphabet de la danse. Du battement cadencé des pieds et des mains à l'invention du tambour, du tambourin et de la cymbale, il n'y a qu'un pas. Le bruit sauvage, mais rythmé, ravive la joie et crée la musique, qui, par ses formes pathologiques, nous ramène à un bruit sauvage. Darwin ayant demandé à un enfant de moins de quatre ans, ce qu'il entendait par bonne humeur, l'enfant répondit : cela veut dire *rire, babiller et embrasser*, nous révélant ainsi par sa naïve répartie un chapitre de psychologie.

Dans l'explosion de la joie, les sympathies affectives réveillent par influence les parties les plus excitables de notre cerveau, celles où l'énergie condensée est toujours prête à s'épancher en mimique. C'est ainsi que Petherick a vu les nègres du Nil supérieur se frotter le ventre en contemplant quelques verroteries convoitées, et que Leichardt a vu les Australiens ouvrir et fermer alternativement la bouche, comme s'ils dégustaient, en admirant ses chevaux, ses taureaux et surtout ses chiens. C'est ainsi encore que les Groen-

landais savourent l'air quand ils sont contents, comme s'ils avalaient un morceau délicieux. A ces faits, j'en ajouterai d'autres qui confirment cette loi dans des domaines différents. Les libertins, pour exprimer un plaisir quelconque, se lèchent les lèvres se caressent les joues ou ont recours à quelque autre mimique sexuelle, et les gens passionnés pour la musique donnent à toutes leurs joies une expression harmonique.

Parmi les éléments mimiques du plaisir, énumérés dans notre tableau analytique, quelques-uns sont caractéristiques de la volupté sexuelle; je citerai entre autres le renversement en arrière du globe oculaire de façon à cacher la cornée, le grincement des dents, le trismus, les convulsions épileptiformes, les soupirs, les râles, les rugissements, les mugissements, les sanglots et autres semblables; ces phénomènes sont de la nature la plus bestiale; ils n'en sont que plus automatiques et plus irrésistibles, et l'éducation n'exerce sur eux que peu ou point d'influence. Ici l'homme intelligent est complètement submergé dans la grande mer de la fraternité animale : le cheval, l'âne et l'homme ont souvent la même manière d'exprimer l'enthousiasme érotique.

Les divers mouvements mimiques du plaisir peuvent se grouper entre eux de façon à former des tableaux caractéristiques de certaines émotions ou d'états spéciaux de notre organisme.

Je mentionnerai ici quelques-uns des plus connus et des mieux définis, pour qu'ils servent à guider l'artiste et le psychologue.

Physionomie de la bonne humeur. — Quand la santé est parfaite, quand aucun souci ne trouble notre sérénité, c'est déjà un plaisir que de se sentir vivre; ce plaisir s'exprime par un sourire expansif, par une tonicité permanente des muscles de la face, et un léger éclat des yeux. C'est le visage des enfants en bonne santé, c'est l'expression joyeuse d'un galant homme qui se porte bien. En face de ces belles représentations de la vie, nous nous écrions : *Oh! quel visage riant! Quelle image d'un cœur content! C'est une joie que de le voir!*

Physionomie de la joie tumultueuse, de la joie délirante, de la joie folle. — On l'observe dans la joie subite et violente, surtout quand l'esprit n'y est pas préparé. L'émotion se répand tumultueusement et rapidement d'un cercle

mimique a un autre. Sourire et rire, convulsions et cris, chants et danses suffisent à peine à fournir une issue aux courants continus et vigoureux qui partent des centres nerveux. Un caractère presque constant de cette mimique consiste à transformer en actes même les énergies effectives ; on sent le besoin irrésistible d'embrasser, de baiser ce qu'on a près de soi, fût-ce un animal ou un objet inanimé. L'artiste en représentant la joie humaine ne devra jamais oublier la force d'expression qui accompagne le désordre musculaire.

Physionomie de la volupté. — C'est un des naufrages les plus complets de la dignité humaine, et quelques femmes qui, par nature, sont peu ou point voluptueuses, éprouvent un véritable sentiment de répulsion ou d'horreur quand elles doivent assister à de telles scènes.

Physionomie de l'orgueil satisfait. — Lorsque l'homme s'élève soit sur l'échelle des rangs, soit sur des sacs d'écus, soit sur un ballon gonflé de vanité, il éprouve une joie intense et continuelle qui imprime à sa physionomie un caractère permanent très caractérisque. De même que le chat hérisse ses poils et se gonfle pour paraître plus gros et intimider un chien qui le menace, de même l'homme plein d'orgueil, satisfait de la situation hiérarchique où se trouve son *moi*, gonfle les joues, respire souvent et avec force, avance sa bedaine s'il en a une, la partie antérieure du ventre s'il est maigre, dresse la tête, fait du bruit en marchant, en un mot cherche à prendre au soleil le plus de place possible et à attirer de toutes façons l'attention de ses inférieurs. Ce n'est pas sans raison qu'en toutes langues *gonflé* veut dire orgueilleux, et se gonfler s'enorgueillir.

Physionomie joyeuse, épicurienne, bachique. — C'est l'exagération de la bonne humeur avec une forte teinte de sensualisme, d'hébètement et de libertinage.

On peut du degré le plus bas de l'expression de la gourmandise s'élever jusqu'à l'épicurisme qui est plus élevé et universel. Une peau brillante et chaude, une bouche demi-close, comme dans l'attente de baisers faciles, ou de morceaux savoureux, des yeux demi-ouverts et un peu troubles, qui regardent en l'air, comme s'ils contemplaient perpétuellement des casseroles fumantes ou des chairs tendres, le murmure sourd d'un sang épais au-dessus d'un ventre satisfait et plus épais encore, une béatitude de Silène nu porté sur les épaules

de bacchantes nues, le bouillonnement tempétueux de digestions pénibles, une tranquille paresse d'idées, de perpétuels désirs de tables bien servies et de lits bassinés, un ruminement de baisers et de liqueurs, une fermentation bestiale dans la grande coupe de la nature humaine ; voilà à grands traits les linéaments anatomiques et figurés d'une mimique qui a inspiré les artistes dans les créations de Bacchus, de Silène et de certains don Juan.

Quelques-uns de ces tableaux peuvent représenter des expressions permanentes ; d'autres ne correspondent qu'à des états passagers. Les expressions de la joie tumultueuse et de la volupté sont peu durables : au contraire la physionomie bachique, celle de l'orgueil satisfait et surtout celle de la bonne humeur peuvent être permanentes.

Si un artiste voulait figurer dans cinq grands tableaux les diverses périodes de la vie humaine, représentées par leurs joies les plus caractéristiques, les lignes qui suivent pourraient peut-être l'inspirer et le guider :

1. *Enfance.* — Bonne humeur, conscience d'une santé parfaite.
2. *Adolescence.* — Etourderie, enivrement musculaire.
3. *Jeunesse.* — Joies amoureuses ; contemplation du monde à travers un verre rose.
4. *Age adulte.* — Joies de la lutte et de l'amour-propre satisfait.
5. *Vieillesse.* — Joies tendres de l'affection et mélancolie des doux souvenirs.

En étudiant la mimique du plaisir, j'ai pu constater la même loi que j'avais déjà notée pour les expressions douloureuses. J'ai trouvé que les plaisirs des sens spécifiques avaient une mimique identique ou très analogue à celles d'autres émotions d'une origine différente et plus haute.

plaisirs spécifiques de la vue, comme quelques-unes des joies les plus élevées de l'intelligence s'expriment par des yeux largement ouverts et brillants, par une tête droite et attentive. Etudiez l'attitude de celui qui contemple une belle scène de la nature, vous reconnaîtrez qu'elle est en tout semblable à celle du poète qui crée, et du philosophe qui cherche

Examinez au contraire le recueillement de celui qui se délecte d'une bonne musique ; vous verrez que sa mimique est en tout semblable à celle des plus tendres joies du cœur. Qu'un peintre aille dans un théâtre, quand chante la Patti et que l'atmosphère vibre des plus doux accents de Donizetti ou de Bellini ; qu'il passe en revue les figures du public, et il y trouvera des tableaux d'une beauté surprenante.

La mimique des plaisirs du goût est très grossière ; elle n'en a pas moins son analogue dans celle des joies de la richesse; peut-être parce que la bouche est le déversoir de notre caisse, qu'elle reçoit le tribut de toutes nos recettes et que la dégustation d'un morceau friand ressemble beaucoup au plaisir de palper l'or et les billets de banque.

Les plaisirs de l'odorat ont une mimique presque identique à celle de la volupté ; sans doute parce que ce sens et les organes génitaux sont en rapport étroit[1]. Faites respirer à la femme la plus chaste la fleur dont l'odeur lui plaît le plus, et étudiez sa mimique. Sans le vouloir, sans le savoir, elle fermera les yeux, elle respirera profondément ; et, si elle est très sensible, elle aura un frisson par tout le corps, montrant ainsi un tableau intime dont personne n'a jamais été témoin, sauf peut-être l'homme qu'elle aime.

Les malins pourront m'opposer pour me réfuter la fureur de priser du tabac qu'ont certaines vieilles édentées, et qui est bien un plaisir de l'odorat. Mais cette exception confirme la règle, car, au fond de cette mimique grossière, il y a toujours un coloris sensuel qui rappelle des formes génitales pathologiques. Du reste le plaisir de priser ne se rattache pas seulement à l'odorat, mais aussi au toucher, et de plus il comprend un effet narcotique.

Les plaisirs de toucher se confondent avec ceux de la volupté et présentent constamment une mimique analogue. Mais ils sont presque toujours compliqués d'un exercice musculaire qui donne à ces plaisirs une expression identique ou semblable à celle de la résistance, de l'action, de la lutte.

A ce propos, les artistes devraient bien visiter plus fréquemment les ateliers des forgerons, des menuisiers, des tourneurs, de tous les ouvriers qui emploient leurs mains à transformer et à façonner la matière; et dans ces tableaux mimiques, ils trouveraient de riches matériaux pour leurs plus hautes inspirations.

C'est dans la partie inférieure de la face et plus encore autour du menton que se groupe la mimique du caractère et de l'action ; ce centre expressif accompagne par sympathie les mouvements intelligents et rythmés du menuisier, du forgeron, du tourneur. Il est presque impossible de raboter, de scier, de percer sans que le visage prenne une expression active de travail et d'énergie. Certains ouvriers, très expansifs ou très nerveux présentent quelquefois, en accomplissant

1. Mantegazza, *Fisiologia del piacere.*

leurs travaux manuels, des expressions héroïques que l'artiste retrouverait sur les champs de bataille et dans les parlements, si dans ces rares occasions, dans ces combats sanglants ou dans ces luttes de la parole, il était possible de conserver le sang-froid et l'esprit d'observation qu'il est au contraire si facile de garder dans l'atelier d'un tourneur ou d'un forgeron [1].

1. Mantegazza, *Fisiologia del piacere*, Milan.

CHAPITRE X

MIMIQUE DE LA DOULEUR

Dans notre *Physiologie de la douleur*, publiée récemment à Florence, et illustrée d'un bel atlas de photographies, nous avons consacré le quart de l'ouvrage à l'étude des expressions douloureuses ; nous avons réuni dans ces pages le fruit d'observations longues et patientes, et de beaucoup d'expériences cruelles. Ici, nous ne ferons qu'indiquer à grands traits les conclusions les plus importantes de nos études, afin que la mimique ne présente pas une déplorable lacune. Quand on a voué toute sa vie à l'étude de l'homme, on est obligé de toucher les mêmes sujets dans les divers travaux qu'on publie, et quelques répétitions sont inévitables.

L'expression de la douleur est très riche en éléments mimiques ; mais on peut les résumer tous dans le tableau suivant :

TABLEAU SYNOPTIQUE.

Contractions musculaires..	de la face.	
	du tronc.	
	des membres.	
	du cremaster.	
	des élévateurs des poils.	
	Convulsions	partielles.
		générales.
		toniques.
		cloniques.
	Tremblement.	
Paralysies................	de quelques muscles de la face.	
	des membres.	
	de tous les mouvements volontaires.	

Troubles respiratoires et sons..................	Suspension volontaire de la respiration.
	— involontai. de la respiration.
	Expiration prolongée.
	Inspiration et expiration interrompue.
	Soupir.
	Bâillement.
	Plainte.
	Sanglot.
	Gémissement.
	Cri.
Trouble des sécrétions et de la digestion.........	Larmes.
	Perte involontaire de salive.
	Emission involontaire d'urine.
	Vomissement.
	Diarrhée.
	Sueur.
Phénomènes vasomoteurs périphériques..........	Pâleur du visage.
	— de tout le corps.
	Rougeur du visage.
	Urticaire.
	Erythème.
	Erection.
Troubles psychiques.....	Bienveillance inaccoutumée.
	Accès de colère et de haine.
	— de sentiment religieux.
	Mutisme.
	Faconde et éloquence insolite.
	Délire.
	Rythme de la pensée et de la parole.

Il est rare que ces formes élémentaires de l'expression douloureuse se rencontrent isolées dans la nature ; presque toujours elles se combinent de diverses façons, en formant certains tableaux qui se ressemblent plus ou moins selon la nature de la souffrance et plus encore selon le caractère du patient.

Expressions de réaction.

Expressions de paralysie.

Expressions mixtes de la douleur et du sentiment qui l'a produite ou qui l'accompagne.

Expressions de réaction. — Ce sont les plus communes ; elles accompagnent toutes les douleurs légères et le début des grandes douleurs. Les courants centrifuges s'échappent le long des différents nerfs en produisant une infinité de mouvements : contraction des muscles faciaux, agitation des

membres et du tronc, plaintes, cris, sanglots, hérissement du poil et des cheveux, menaces à des êtres réels présents ou absents ou même à des êtres imaginaires.

Toute cette complication de mouvements a un double but, celui de décharger les centres nerveux de la tension trop forte qui les accable, et celui de combattre la douleur.

Expressions de paralysie. — Elles ont presque toujours pour cause des douleurs trop fortes ou trop prolongées. Quelquefois la souffrance est si inattendue et si violente qu'elle produit la paralysie sans passer par la réaction ; et l'on peut être subitement frappé de lipothymie (évanouissement), de syncope et enfin de mort.

En dehors de ces cas qui, heureusement, sont exceptionnels, l'accablement de la douleur s'exprime par le bâillement, par la pâleur, par des pertes involontaires de salive, d'urines ou de matières, par l'abattement du visage.

Expressions mêlées de douleur et de sentiments divers. — La diversité des effets que la douleur produit sur les muscles du corps humain provient d'ordinaire moins du degré de cette douleur que du sentiment qui la produit ou qui l'accompagne. Ainsi, aux gestes douloureux d'un homme, nous devinons rapidement s'il souffre d'une dent ou d'un cor ; de même, l'affection paternelle, l'amour-propre et le sentiment de la propriété, quand on les blesse, unissent leur expression particulière à la mimique de la douleur.

Contractions musculaires. — A part les cas très rares où une paralysie générale est subitement provoquée par une douleur excessive, on peut dire que l'expression de la douleur est toujours accompagnée de contractions musculaires. Celles-ci peuvent être limitées à un petit nombre de muscles, ou à plusieurs groupes, ou s'étendre à tous les muscles volontaires de façon à simuler un tétanos ou une convulsion générale.

Diverses circonstances peuvent contribuer à faire contracter un muscle plutôt que l'autre, mais cela dépend surtout du siège, de la nature et du degré de la douleur.

Les muscles qui servent le plus souvent à exprimer la souffrance sont ceux de la face, puis ceux du cou, du tronc, des membres supérieurs, et enfin ceux des membres inférieurs.

Les contractions les plus fréquentes sont celles des muscles sourciliaires et de l'abaisseur de la lèvre inférieure ; aussi le froncement du sourcil et l'abaissement de la bouche sont-ils

au nombre des signes les plus constants de la plupart des expressions douloureuses.

La contraction des muscles qui servent à la mastication est aussi très habituelle et donne à la bouche un grand caractère de résolution et de fierté. Pendant que la bouche se ferme avec énergie, la main se ferme aussi, et dans les cas les plus graves les deux mains.

Les convulsions s'observent le plus souvent comme expressions de la douleur dans le paroxysme extrême des souffrances morales, et coïncident presque toujours avec le naufrage complet de la patience, de la dignité et de bien d'autres vertus. Voici quelques formes de ces convulsions mimiques de la douleur :

Elévation et abaissement alternatifs de la mâchoire inférieure, sans pourtant que les dents viennent à se rencontrer.

Contractions fibrillaires spontanées de beaucoup de muscles des membres inférieurs, des bras et aussi du tronc.

Convulsions partielles des muscles d'une moitié de la face, à la suite desquelles la bouche reste de travers.

Convulsions des muscles frontaux et oculaires.

Convulsion du muscle superficiel du cou et des sternocléidomastoïdiens.

Convulsions cloniques des muscles abdominaux.

Trismus.

Formes diverses du tétanos.

Projections hystériques des membres et du tronc.

Paralysies. — Elles accompagnent toujours des douleurs intenses et prolongées. Il faut que de façon ou d'autre l'énergie nerveuse soit assez épuisée pour suspendre momentanément la faculté d'innervation. — Une des formes les plus simples est l'incapacité de fermer la bouche ; une des plus complexes et des plus graves est le relâchement de tous ou de presque tous les muscles des membres inférieurs et de ceux qui maintiennent le corps droit.

Troubles respiratoires et cris. — La respiration est au nombre des fonctions qui sont le plus profondément troublées par l'action de la douleur. Comme elle s'accomplit par des mouvements, les troubles qu'elle subit deviennent indirectement l'expression mimique de notre souffrance.

Quand l'influence modératrice des hémisphères cérébraux est à son maximum on a : l'arrêt volontaire de la respiration, l'exagération de l'acte de l'inspiration, la contraction spasmodique du diaphragme, des scalènes, des intercostaux externes,

de la portion sternale des intercostaux internes, des élévateurs des côtes, du dental supérieur, du sternomastoïdien, et dans les cas de lutte suprême contre la douleur, la contraction énergique de l'élévateur de l'angle du scapulaire, du trapèze, du petit pectoral, du grand pectoral et du grand dental.

Quand l'influence modératrice des hémisphères cérébraux est très faible, nous avons au contraire une respiration rapide, haletante, des mouvements tumultueux de tous les muscles volontaires, une exagération de l'acte expiratoire, une contraction spasmodique de la partie osseuse des intercostaux internes, des infracostaux, du triangulaire, du sternum, et aussi, dans les cas les plus graves, de l'oblique externe, de l'oblique interne, du transversal et du sacrolombaire.

Soupirs, gémissements, cris, baillements. — Le soupir est généralement un élément mimique de la douleur, bien qu'il accompagne aussi quelques-unes des plus vives voluptés érotiques ou affectives. Mais le plus souvent il interrompt de temps en temps les douleurs longues et muettes, et c'est un signe de souffrance morale plutôt que de souffrance physique.

Le soupir n'a qu'à s'élever d'un degré pour devenir un gémissement, qui d'ordinaire accompagne l'expiration en la prolongeant.

Le gémissement peut devenir un cri : mais ce cri est presque toujours l'expression automatique et spontanée de douleurs physiques très aiguës, ou de douleurs morales intenses et subites.

Le bâillement exprime les choses les plus variées telles que la faim, la soif, et, surtout chez la femme, le besoin de l'amour physique ; mais dans la mimique de la douleur, c'est un élément caractéristique de l'ennui.

Pleurs. — C'est un élément mimique de la douleur qui embrasse tout le champ des troubles musculaires et envahit aussi celui des sécrétions. En effet, nous y trouvons à la fois la contraction de plusieurs muscles de la face, du thorax, du ventre, et une abondante sécrétion de larmes qui, ne pouvant plus être recueillies et amenées dans les narines par le conduit lacrymal, sortent par la paupière inférieure et coulent le long des joues.

Darwin a étudié avec beaucoup de finesse le mécanisme

mimique des pleurs[1] ; il a remarqué que chez les enfants les pleurs sont toujours précédés et accompagnés d'une occlusion intermittente et spasmodique des paupières ; il en résulte une compression assez forte de l'œil, ce qui, suivant lui, a pour effet de le protéger contre une congestion sanguine excessive.

Phémomènes vasomoteurs périphériques. — La pâleur du visage, et quelquefois, mais rarement, celle de tout le corps accompagne les terreurs subites, l'annonce des grands malheurs, et aussi les douleurs physiques aiguës et rapides.

La rougeur du visage accompagne toujours les pleurs de l'enfant ; mais souvent on l'observe aussi chez le jeune homme et chez l'adulte.

L'homme et la femme expriment différemment leurs douleurs, même quand elles sont de même degré. Les différences deviennent de plus en plus grandes à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie individuelle et ethnique.

En général, la douleur se traduit chez la femme par la stupeur ou par des réactions violentes ; les pleurs sont très fréquents. Le naturel de l'homme, plus courageux et plus énergique, donne chez lui à l'expression de la douleur un caractère plus batailleur. L'homme qui souffre proteste contre la douleur ; il adresse des menaces et des imprécations à la nature et à Dieu. Le poing fermé et tendu vers l'horizon est l'expression virile de quelques douleurs très vives. Chez la femme, au contraire, c'est la forme de la compassion qui prévaut, et le gémissement en est l'expression la plus habituelle.

Chez la femme, la prédominance des sentiments bienveillants et religieux donne à la mimique douloureuse le caractère de la pitié et de la charité. Chez l'homme, au contraire, l'égoïsme prévaut même dans le domaine des passions. La femme qui souffre prie et fait du bien ; l'homme, le plus souvent, blasphème et menace.

L'âge, plus encore que le sexe, modifie l'expression de la douleur. Les petits enfants n'éprouvent que des douleurs physiques, et ils les traduisent toujours de la même façon, par des pleurs et des cris.

Lorsque l'amour-propre, la jalousie, l'amour de la propriété ont apparu chez l'enfant, il devient capable d'éprouver des douleurs morales ; il continue à les exprimer par des cris et par des pleurs, mais ses larmes ont diverses façons de cou-

1. Darwin, *The expression of the emotions in man and animals*, London, 1872, p. 147.

ler, tantôt d'une façon continue, tantôt par intermittences ; quelquefois il ne fait que pleurnicher; d'autres fois il sanglote.

A mesure que l'enfant grandit, l'expression de la douleur s'enrichit de traits nouveaux ; les larmes sont moins fréquentes et remplacées en partie par des soupirs, des sanglots, des gémissements et des cris. Chez les plus intelligents, on voit apparaître comme une aurore des expressions d'ordre plus élevé, telles que le rire sardonique ou ironique, et la tristesse mélancolique. Ces formes, déjà très esthétiques, s'affinent de plus en plus dans l'adolescence et dans la première jeunesse, et atteignent pendant cette période de la vie une suprême beauté.

Le jeune homme ne pleure que très rarement; l'homme fait a d'ordinaire complètement désappris de pleurer. Mais dès que les centres nerveux s'affaiblissent, on observe dans les yeux une tendance au larmoiement qui signale les premiers degrés de la descente de la parabole de la vie.

En général, les expressions concentriques, muettes, à faibles réactions, sont propres à l'âge adulte, parce qu'alors l'expérience nous a rendus moins sensibles, ou parce que l'amour-propre et le sentiment de notre dignité interviennent pour modérer l'expression de la douleur. Les larmes, sans aucun sanglot, sans aucun trouble visible de la respiration, sont un des tableaux les plus frappants de la douleur intense dans l'âge adulte.

Dans la vieillesse, des pleurs qui coulent facilement, des lamentations rauques et plaintives, un lâche abattement, sont l'expression habituelle de la douleur, bien que l'accroissement de l'égoïsme et la diminution de la sensibilité tendent à faire équilibre au progrès de la faiblesse.

S'il fallait réduire à un petit nombre de tableaux les expressions les plus caractéristiques de la douleur aux différents âges de la vie, j'en ferais cinq types principaux :

1. *Enfance.* — Cris sans larmes, pleurs abondants.
2. *Adolescence.* — Tristesse calme et mélancolie.
3. *Jeunesse.* — Réaction menaçante.
4. *Age adulte.* — Expression amère.
5. *Vieillesse.* — Gémissement plaintif et larmes.

En observant avec attention les expressions douloureuses des divers sens spécifiques, on peut découvrir une loi nouvelle qui explique beaucoup de faits obscurs de la mimique humaine et de la plus haute psychologie.

Les douleurs spécifiques des sens tiennent leur forme de la

nature spéciale de l'organe offensé; leur expression montre les artifices de la défense, aussi bien que les autres lois de sympathie qui relient chaque sens à une région donnée du cerveau, et par conséquent, du sentiment et de la pensée.

Une lumière trop vive, un défaut d'harmonie entre des couleurs, offensent directement notre œil. Nous exprimons cette douleur spécifique de la façon la plus naturelle en fermant les yeux, en plissant fortement les paupières et en contractant en même temps les muscles qui sont en relations anatomiques et physiologiques avec l'orbiculaire des paupières. Cette expression ressemble beaucoup à celle sous laquelle se manifestent les douleurs intellectuelles de la nature la plus élevée. Quand on voit une laide statue, un laid tableau, ce n'est pas la rétine qui est directement offensée, c'est le centre cérébral, encore inconnu, d'où émanent les énergies esthétiques. Comme les tableaux et les statues sont l'origine première des douleurs esthétiques, nous exprimons celles-ci en fermant soit un œil, soit les deux yeux, comme si nous étions blessés par une lumière trop vive. La même chose arrive quand nous voyons ou quand nous entendons une niaiserie solennelle, à moins que par contraste, elle ne nous fasse rire[1].

C'est donc une loi que la mimique de la douleur visuelle est très analogue à celle des douleurs intellectuelles, et cela parce que l'œil est le sens le plus intellectuel, la source la plus féconde d'idées.

Si nous passons aux autres sens spécifiques, nous voyons la même loi se vérifier. L'ouïe est le sens qui a les rapports les plus intimes et les plus étroits avec le sentiment; aussi l'expression de la douleur spécifique de l'ouïe est identique à celle des blessures les plus cruelles de nos affections. Dans mon *Atlas de la douleur*, j'ai saisi au vol l'expression d'une souffrance subite provoquée chez un jeune homme très sensible, par le frottement dont il s'aperçut tout à coup, de mes dix ongles contre une vitre.

Il est donc prouvé que l'expression spécifique de la douleur auditive s'accorde avec celles des sentiments bienveillants, ou comme on dit dans le langage ordinaire, des affections.

L'analogie pour l'expression entre les douleurs des sens et les douleurs morales, devient encore plus évidente quand on étudie la mimique du nez.

Sous l'impression d'une odeur très mauvaise, les narines se

1. Mantegazza, *Atlante dell'espressione del dolore.*

serrent, la lèvre inférieure se relève, et nous exécutons involontairement certains mouvements de la face qui ont tous pour but de restreindre l'introduction dans les cavités nasales, de l'air et par conséquent de la puanteur [1]. Cette mimique est en tout semblable à celle qui traduit nos sentiments de dédain et de mépris pour une chose vile ou pour un homme infâme. Quand le sentiment de notre dignité est offensé par une proposition déshonorante, quand, par une cause quelconque, nous éprouvons un sentiment de répulsion morale, nous serrons toujours les narines, nous relevons toujours la lèvre supérieure, de façon à produire quelquefois un rire sardonique.

La mimique des douleurs olfactives a donc de grandes analogies avec celle du mépris et de la dignité offensée.

L'étude des douleurs muettes de l'amour-propre m'a fourni l'occasion de trouver le premier les lois d'analogie mimique que je vais exposer. Quand nous offensons l'amour-propre d'un homme et que celui-ci, à cause de sa situation sociale ou par faiblesse du caractère, ne peut riposter, s'il veut pourtant nous montrer que nos offenses ne l'atteignent pas, immédiatement et involontairement les muscles de son visage s'immobiliseront presque au point d'empêcher toute mimique expressive, et d'arriver à une sorte de contraction statique. C'est là un mouvement rapide comme l'éclair ; il peut échapper à un observateur superficiel ; mais il est très caractéristique et presque identique chez tous les hommes. Cette contraction statique et cette immobilité forcée de la face a pour conséquence une accumulation de salive dans la bouche ; et au bout de quelques minutes l'individu offensé est obligé de l'avaler [2].

Nous pouvons donc formuler ainsi une quatrième loi : la mimique de la douleur du goût et surtout celle qui est produite par la saveur amère est semblable à celle des souffrances muettes de l'amour-propre.

L'expression des sentiments personnels est concentrique, centripète ; celle des affections bienveillantes est excentrique et centrifuge. Nous le verrons mieux plus tard en étudiant la mimique de la passion ; mais dès à présent il faut affirmer le

1. MANTEGAZZA, *Atlante dell'espressione del dolore.*
2. DARWIN, *The expression of emotions in man and animals.*

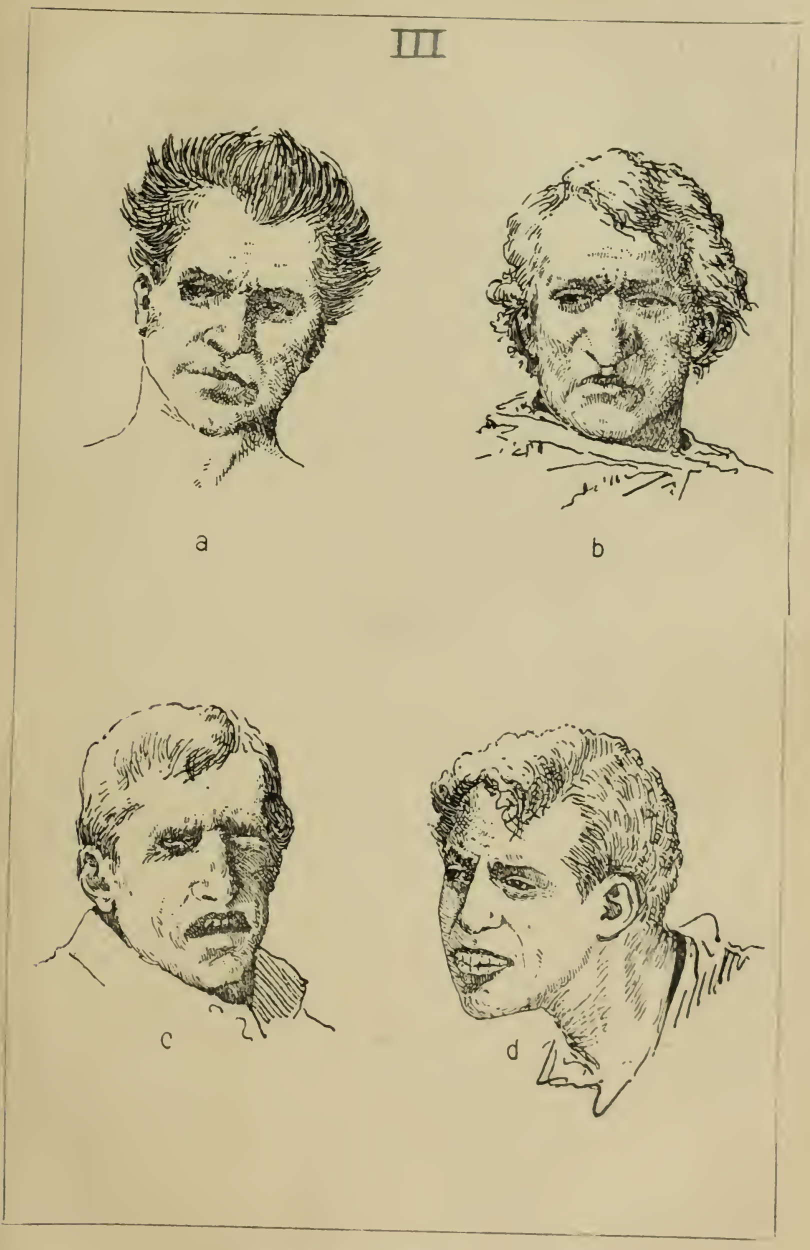
principe, qui s'applique aussi à l'expression des douleurs émanant de la même source.

Une expression très caractéristique est celle de la peur, qui pour nous n'est autre chose que *la douleur de l'amour de la vie*. De même que les énergies centrifuges qui se dégagent de ce sentiment sont gigantesques, de même les douleurs qui en dérivent prennent une forme expressive des plus éloquentes.

La peur, comme toutes les énergies affectives égoïstes, a une physionomie très concentrique. La peau devient pâle, froide et plus tard humide de sueur; le cœur palpite fortement et irrégulièrement, puis devient lent; la respiration est pénible; le poil se hérisse comme sous l'influence du froid. Si la peur s'accroît et devient terreur, les ailes du nez se dilatent; les yeux s'ouvrent démesurément comme pour contempler l'objet qui nous cause tant de frayeur; ils peuvent même se renverser et se mouvoir convulsivement vers la gauche et vers la droite. Les muscles de la face sont pris de convulsions; tout le corps peut osciller comme un pendule et présenter des mouvements spasmodiques de diverse nature; enfin la paralysie musculaire donne au corps l'aspect cadavérique ou celui de la syncope imminente; et les entrailles, se relâchant, laissent échapper ce qu'elles contiennent.

L'expression des douleurs de l'intelligence est peut-être la plus difficile à étudier, soit parce que leur mimique est peu expansive, soit parce qu'elles sont toujours compliquées d'autres souffrances et notamment de celles de l'amour-propre.

La mimique douloureuse de la pensée, outre l'occlusion ou la contraction spasmodique de l'œil, que nous avons déjà signalées, se groupe toujours autour de la tête qui est le siège principal et naturel de ce genre de souffrance. La tête oscille de côté et d'autre, le front se ride, on se frappe le crâne avec les mains. Quelquefois, avec un seul doigt, on martelle à coups répétés un certain point du front, de même qu'on secoue une pendule quand elle s'est arrêtée pour essayer de la remettre en mouvement. D'autres fois, on se gratte la tête ou bien, en se couvrant la figure avec la paume des mains largement ouvertes, on se plonge dans une méditation longue et douloureuse. Et dans bien des cas, on voit s'y joindre le rire sardonique, qui accompagne si souvent les douleurs nobles et élevées.



DOULEURS DES SENS DU VISAGE

a. Douleur du goût. — *b*. Douleur de l'odorat. — *c*. Douleur de la vue.
d. Douleur de l'ouïe.

Quand une expression douloureuse se répète souvent sur le même visage, pendant des jours, des mois, des années, les muscles en prennent un pli permanent, et la peau qui suit tous leurs mouvements se sillonne de rides qui ne s'effacent plus. Si à ces faits qui concernent les fonctions des muscles volontaires et involontaires, nous ajoutons d'autres faits relatifs à la nutrition ou au système vasculaire, telles que la pâleur, la couleur terreuse, l'amaigrissement, la rougeur des yeux et autres semblables, nous aurons quelques tableaux bien connus, que nous pouvons désigner par les noms de *physionomie triste*, *mélancolique, douloureuse, angoissée*, etc.

On compte autant d'expressions permanentes de douleurs qu'il y a pour l'homme des souffrances physiques et morales ; mais on peut les ramener toutes aux types suivants qui sont les plus fréquents et les plus caractéristiques.

Expression permanente de la douleur nutritive.
— — génitale.
— — physique.
— — de l'amour-propre.
— — affective.
— de l'ennui.
— de la mélancolie.
— de la lypémanie.
— de l'hypocondrie [1].

Le visage humain peut exprimer plusieurs émotions en même temps ou à de courts intervalles, en sorte que les derniers linéaments d'une expression se confondent avec les premiers traits d'une autre émotion qui commence. Ces scènes sont des plus difficiles à étudier pour le physiologiste, des plus ardues à représenter pour l'artiste.

En décomposant artificiellement ces combinaisons binaires ou ternaires de la mimique, on peut les réduire aux suivantes :

Expression douloureuse accompagnée d'amour.
— — — de haine.

Dans presque toutes les douleurs affectives l'amour se manifeste en même temps que l'intensité de la souffrance. Quand nous avons sous les yeux la personne aimée, son cadavre ou

1. Notre excellent ami le Dr Tebaldi, professeur de psychiatrie à l'Université de Padoue, a entrepris de profondes études sur la *Physionomie des aliénés*. Nous attendons avec impatience la publication de ce travail.

son portrait, ou bien quand nous la voyons seulement par l'imagination, la mimique amoureuse peut alterner avec celle de la douleur, se confondre avec elle ou même la dominer. Précieuse ressource d'esthétique, dont les artistes ont su tirer parti pour nous émouvoir et pour créer des œuvres d'art incomparables [1].

1. Si l'on veut une monographie complète, on la trouvera dans ma *Physiologie de la douleur*, page 277 et suiv.

CHAPITRE XI

MIMIQUE DE L'AMOUR ET DE LA BIENVEILLANCE

De même que le plaisir et la douleur sont les deux pôles du monde de la sensibilité, de même l'amour et la haine sont les deux pôles du monde des passions. Aussi devons-nous diriger notre regard investigateur vers ces points de départ si nous voulons faire une étude scientifique de la mimique.

Dès qu'une énergie affective a surgi en nous, elle tend à nous rapprocher de l'objet aimé, que ce soit un animal gracieux ou une belle femme, que ce soit le fruit de nos entrailles ou l'élu de notre cœur. Cette tendance domine toute la vie affective et toutes ses expressions. Elle se manifeste dès le premier mouvement qui nous fait avancer la tête vers l'objet de notre amour, et peut aboutir aux embrassements ardents, qui sanctifient l'union de deux existences ou en créent une nouvelle. Du point de départ au point d'arrivée la route est longue, bien qu'elle puisse être parcourue en un clin d'œil sur les ailes de la passion ; mais en tout cas la mimique bienveillante se modèle toujours d'après ce principe fondamental : *se rapprocher de ce que l'on aime.*

Au moment de ce rapprochement, nous manifestons toujours un sentiment de plaisir, qui a bien des significations différentes ; mais toutes peuvent se ramener à ce point principal : montrer la joie d'être réuni à ce que l'on aime et le désir d'être payé de retour. Voilà, si je ne me trompe, l'analyse élémentaire des expressions affectives les plus simples, comme les plus complexes : *rapprochement* et *plaisir plein de désir*. Ce sont là les caractères positifs de la mimique amoureuse; les caractères négatifs consistent dans l'absence

complète de toute expression de haine, de colère, de menace. C'est un langage qui peut être muet, qui peut être accompagné de quelques petits mouvements, mais que tout homme intelligent comprend à première vue. Allez interroger une belle dame qui se trouve depuis quelques minutes dans un salon, environnée d'hommes qui la regardent. Elle pourra tout de suite vous dire à l'oreille quel est celui qui l'aime et celui qui reste indifférent, celui qui la désire par caprice, et celui qui, tout d'un coup, est devenu follement amoureux. Et s'il y a beaucoup de désirs et beaucoup d'amours, elle déterminera le degré et la nature de chaque désir ou de chaque amour.

Les éléments mimiques secondaires qui se groupent autour de ces deux principaux sont très nombreux; on en trouvera plus loin le tableau. Il convient cependant de s'arrêter sur quelques-uns, soit parce qu'ils ont été peu étudiés, soit parce qu'ils permettent de pénétrer plus profondément le mécanisme de la mimique affective.

L'affection est une force essentiellement centrifuge; elle tend à transvaser pour ainsi dire une partie de nous-même dans la personne aimée. Notre *moi* sort presque tout entier de chez lui pour entrer chez autrui et s'assimiler à une autre nature humaine. De là naît une sympathie imitative qui nous fait suivre avec une mimique irrésistible les émotions qui se peignent sur le visage de celui qui a éveillé en nous l'amour.

Cette sympathie imitative est commune à tous les animaux sociables. Elle a été touchée en passant, mais de main de maître, par Lavater dans son chapitre *De l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres*. Voyez avec quelle finesse il en parle :

Il arrive à tout le monde de prendre les habitudes, les gestes, la physionomie de ceux qu'on voit familièrement. Nous nous assimilons, en quelque sorte, tout ce que nous aimons ; et de deux choses l'une : ou bien c'est l'objet aimé qui nous modèle sur lui, ou c'est nous qui cherchons à le modeler sur nous. Tout ce qui est en dehors de nous agit sur nous et subit de notre part une action réciproque ; mais rien n'agit sur notre individu avec autant d'efficacité que ce qui nous plaît, et rien, sans doute, n'est plus aimable ni plus propre à nous émouvoir que le visage de l'homme. Ce qui le rend aimable pour nous c'est précisément son harmonie avec le nôtre. Pourrait-elle influer sur nous et nous attirer, s'il n'existait des points d'attraction qui déterminent la conformité ou du moins l'homogénéité de ses formes ou de ses traits avec les nôtres ? Je n'essaierai pas de pénétrer dans la pro-

fondeur de ce mystère incompréhensible ; je ne prétends pas résoudre la difficulté du *comment ;* mais le fait est certain, il y a des visages qui attirent comme il y en a d'autres qui répugnent ; la conformité de traits entre deux individus qui sympathisent ensemble, qui se fréquentent souvent, va souvent de pair avec le développement de leurs qualités, et établit entre eux une communication réciproque de leurs sensations particulières. Notre visage conserve, si l'on peut s'exprimer ainsi, le reflet de l'objet aimé.

Plus loin, cet ardent ami des hommes donne les portraits de deux époux pour illustrer sa théorie de la sympathie. Le mari, devenu hypocondriaque, changea de physionomie et présenta tous les caractères d'une profonde désolation et d'un dégoût persistant de toute nourriture. La femme, qui l'adorait, et qui suivait de minute en minute la triste transformation de ce visage chéri, devint peu à peu hypocondriaque, elle aussi, et son visage prit une expression semblable à celle de son mari. Ils guérirent tous les deux et reprirent leur physionomie habituelle.

Aussi Lavater a-t-il eu raison de terminer pieusement son chapitre en citant, fort à propos, deux beaux passages de la Bible :

Nous tous qui contemplons la gloire du Seigneur à visage découvert, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire (2 Cor. III, 18.)

Nous serons semblables à lui parce que nous le verrons comme il est (Jean III, 2.)

Non seulement le visage d'un homme vivant éveille chez nous une grande sympathie imitative ; mais il en est de même de son portrait quand il est parlant et animé. Frédéric le Grand avait toujours sur son bureau un buste de Jules César. J'ai vu ce buste et il m'a fait une profonde impression, tant le génie brille encore, depuis tant de siècles, sur ce marbre muet. Le roi de Prusse disait que ce César lui inspirait de grandes choses. Pour subir de pareilles influences, il n'est pas nécessaire d'être un grand homme, il suffit d'être homme. Depuis ma jeunesse, j'ai toujours eu devant les yeux une belle gravure de Raphaël Mengs, faite d'après son propre portrait. Cette figure noble et inspirée m'élevait toujours dans les régions de l'idéal et m'excitait au travail intellectuel.

La sympathie imitative, qui est un des phénomènes les plus simples de la vie réflexe des sens, brille d'un vif éclat dans la mimique affective ; mais elle se complique d'éléments d'ordre supérieur.

Le fait simple, élémentaire se produit lorsque en feignant de pleurer nous faisons pleurer un enfant qui nous aime, sans qu'il sache pourquoi et comment nous souffrons.

Un fait plus complexe est de se jeter aux genoux d'une personne aimée et de lui baiser les pieds, comme si l'on voulait réduire son moi au *minimum* et en faire une dépendance, une molécule de ce qu'on aime. Ce désir de se fondre en un autre, de se rapetisser pour grandir ce qu'on aime, dépasse, à mon avis, l'étroit horizon de la mimique pour embrasser un champ plus vaste et les plus larges horizons de la pensée. Nous le voyons par l'usage des diminutifs que les amants et quelquefois les amis emploient entre eux et dont les mamans se servent avec leurs enfants ; on s'amoindrit ainsi soi-même d'une façon délicate et généreuse, afin d'être mieux embrassé et absorbé dans le cercle de la créature aimée. Un objet se possède mieux quand il est petit ; et en face de ce que nous aimons, nous voudrions nous changer en un poulet, en un canari, en quelque chose de minuscule pour pouvoir être tenus tout entiers dans ses mains, pour nous sentir pressés de tous côtés par des doigts chauds et amoureux. Il y a aussi une autre raison secrète pour l'usage des diminutifs. Les petites créatures sont aimées tendrement et la tendresse est le signe suprême de toute grande force qui se dissout et se consume elle-même. Après l'embrassement farouche, ardent, impétueux, il y a toujours la note tendre, et les diminutifs, qu'ils appartiennent à la mimique ou au langage, jouent alors un grand rôle.

Après avoir examiné les caractères généraux les plus saillants de la mimique affective, il convient de les décomposer analytiquement.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA MIMIQUE BIENVEILLANTE.

Mouvements élémentaires de rapprochement......	Mouvements des yeux. — des lèvres. — de la tête, — du corps, — des bras.
Contacts	Caresses avec les mains. Baisers. Caresses avec le nez. Caresses avec la langue. Serrements de mains. Embrassements divers.

Phénomènes sympathiques divers.	Sourire.	
	Rire.	
	Larmes.	
	Mouvements latéraux alternatifs du cou. Mouvements divers de soumission.	S'agenouiller. S'étendre à terre. Se mettre sous les pieds de la personne aimée.
	Répétition monotone de sons et de syllabes sans signification.	
	Chants et notes musicales.	

Beaucoup de ces éléments mimiques s'observent aussi chez les animaux. Darwin a décrit les cajoleries amoureuses des chats et des chiens pour leurs maîtres et tout le monde a pu faire les mêmes observations d'après nature. Moi aussi, dans ma *Physiologie de l'amour*, j'ai décrit quelques scènes du monde animal où dominent toujours les deux éléments essentiels de la mimique affectueuse, le rapprochement et le plaisir. Si longtemps que je vive, je ne verrai jamais rien de comparable aux agaceries de deux limaçons, qui, après s'être lancé tour à tour leurs petits dards de pierre (comme aux temps préhistoriques) se caressent et s'embrassent avec tant de grâce et de volupté qu'ils feraient envie à l'épicurien le plus raffiné.

La mimique affectueuse commence par la tendance au rapprochement ; elle se termine par le contact des corps, ou de quelques parties du corps.

C'est dans le choix instinctif des parties à mettre en contact que se révèlent les diverses formes de l'affection, depuis la vénération la plus sainte, jusqu'au désir le plus sensuel. Tous les peuples de la terre ont recherché le contact des parties les plus mobiles et les plus sensibles. C'est pour cela que les grands centres mimiques de l'affection sont la main et la bouche. Pour la main cependant l'unanimité est plus complète, car il paraît qu'il y a des peuples qui n'embrassent jamais. Je citerai sur l'autorité de Darwin et de quelques autres, les Fuégiens, les Maoris, les Taïtiens, les Papous, les Australiens, les Somalis d'Afrique, ainsi que les Esquimaux et les Japonais d'autrefois.

Je me rappellerai toujours une longue discussion que j'eus avec un noble et intelligent peintre de Java, Baden-Saleh. Il me disait que, comme tous les Malais, il trouvait plus de tendresse dans le contact des nez que dans celui des lèvres. C'est par le nez qu'on respire, ajoutait-il ; c'est par là que nous sentons le souffle de la personne aimée et il nous semble

que nous mettons notre âme en contact avec la sienne. Je plaidais pour les lèvres ; mais nous aurions pu discuter toute une journée sans nous entendre ; notre façon de sentir était trop différente. Il trouvait nos femmes très belles; mais il ne pouvait s'habituer à nos nez aquilins, *si longs*, *si énormes*, disait-il.

Au sens large du mot, une caresse peut se faire avec n'importe quelle partie du corps. Mais le pied est celle qui s'emploie le moins souvent et seulement quand on ne peut en employer une autre, ou bien chez les peuples arriérés, quand on veut, en mettant sur sa tête ou sur son visage le pied d'une autre personne, affirmer le dévouement et le respect qu'on a pour elle.

Mais le véritable organe de la caresse est la main. Les doigts sont des leviers articulés et flexibles qui permettent de toucher, de chatouiller, de presser, d'embrasser, de posséder en multipliant les doux contacts et les sensations délicieuses. Ce n'est pas sans raison que *cher* et *caresse* ont la même étymologie (*carus*). La main qui caresse cherche la main ou, dans des moments plus tendres, le visage de la personne aimée; souvent une seule main ne nous suffit pas, et nous n'en avons même pas assez de deux. Regardez la mimique affectueuse d'une mère qui passe une main aimante sur le visage de son enfant et dites si l'on pourrait trouver une image plus douce et plus naturelle de l'affection.

Dans une caresse, l'on donne et l'on reçoit en même temps. La main qui distribue l'amour, comme par une effusion magnétique, le reçoit à son tour de la peau de la personne aimée. C'est pour cette raison qu'une des expressions les plus habituelles et les plus voluptueuses de l'amour consiste à passer la main dans les cheveux. La main trouve, dans ce labyrinthe de fils souples et vivants, de quoi multiplier à l'infini les contacts amoureux. Il semble que chaque cheveu soit un fil électrique, nous mettant en rapport intime avec les sens, avec le cœur et même avec la pensée de ce que nous aimons. Ce n'est pas pour rien que les longs cheveux des femmes ont été de tout temps un gage d'amour, et que les chauves pleurent la perte d'une province entière de l'empire de la volupté.

Le serrement de mains est une sorte de caresse ; mais c'est de toutes la moins sensuelle. Il exprime simplement que deux hommes se reconnaissent, qu'ils ne veulent pas se faire de mal et qu'ils n'ont aucune raison de se haïr. C'est un des saluts les plus usités de la famille humaine ; et même les peuples

sauvages, qui ne le pratiquent pas, l'interprètent toujours comme une marque de bienveillance. Chez les peuples civilisés, c'est l'expression la plus naturelle de l'amitié ; et le caractère national y met souvent une empreinte caractéristique. Tout le monde connaît le *shake-hand* violent et énergique des Anglais. Les Italiens serrent la main avec une effusion passionnée qui est absolument inconnue des peuples du nord. Beaucoup de gens, très froids et peu expansifs, ne répondent jamais à votre serrement de main ; ils vous laissent entre les doigts un membre cadavérique qui fait peur et horreur.

Le serrement de main, bien que ce soit un acte mimique des plus simples, exprime tant de choses qu'il faudrait un volume pour les indiquer toutes. En serrant la main à un ami ou à un amant, l'on peut vouloir dire : *Je me défie de vous, je ne vous aime plus, je vous désire, je vous adore, je vous attends...*

Un serrement de main, donné par un homme à une femme, peut être impertinent, plus impertinent qu'un soufflet.

Dans la série des contacts affectueux, après la caresse et le serrement de mains, vient l'embrassement, qui est un entrelacement des membres supérieurs ; c'est presque l'abandon réciproque de deux existences qui se jettent l'une sur l'autre, comme si elles voulaient se fondre en une seule. La forme en est variable, même chez les races civilisées ; tantôt les deux bras étreignent tout le corps de l'autre personne et réciproquement ; tantôt un bras seul passe au-dessus de l'épaule et vient toucher le dos de diverses façons. Quelquefois l'embrassement a lieu en deux temps : on étreint d'abord une moitié, puis l'autre moitié du corps de son ami ou de son amie. J'ai décrit, dans mon voyage en Laponie [1], la façon de s'embrasser des Lapons, et dans mon *Dio ignoto* [2] l'étrange mode en usage chez les indigènes de la Pampa.

Au delà de l'embrassement, ou pour mieux dire dans une autre sphère de sensibilité amoureuse, on trouve le baiser, inconnu à beaucoup de peuples, usité chez toutes les nations civilisées, mais dans une mesure différente et avec une valeur très diverse. Par exemple les Français s'embrassent à chaque instant, même entre personnes de sexes différents ; chez les Italiens, au contraire, et surtout chez les Orientaux, on ne

1. Mantegazza, *Viaggio in Lapponia coll' amico Sommier.* Firenze, 1884.
2. Mantegazza, *Il Dio Ignoto.* 3e édit. Milan, 1880.

peut donner de baiser qu'à la femme qu'on possède, ou à une fille ou une sœur.

Le baiser a bien des pages dans l'histoire de la famille humaine ; il a souvent été lavé avec du sang et il a suscité des guerres entre des tribus ou des peuples. C'est naturel : source d'immense volupté il a pu exciter une immense envie ; il a pu révéler une trahison ou promettre la félicité.

Les lèvres sont encore de la peau et sont déjà des viscères ; sur cette frontière rosée où l'on ne voit ni douanes, ni écussons nationaux, la nature externe et la nature interne de l'homme se rencontrent et échangent leurs émanations, pendant que des milliers de nerfs très sensibles donnent et reçoivent les impressions venues des sens, du cœur et de la pensée. Les poètes ont eu bien raison de dire que là se rencontrent deux âmes ; les amoureux aussi ont eu raison, en tout temps, de s'écrier, dans l'angoisse d'un ardent désir : *Un baiser ou la mort.* Il n'est même pas très rare que le baiser soit accompagné d'évanouissement.

Le baiser caresse à la fois la peau et les viscères ; mais il y a une extrême différence entre un baiser donné et reçu et un baiser seulement donné ou seulement reçu. Bien des dames le savent, et plus casuistes qu'un théologien ou un avocat, confessent sans rougir qu'elles ont reçu beaucoup de baisers, en ajoutant qu'elles n'en ont jamais rendu.

Ce serait peut-être une profanation que d'analyser ce phénomène mimique ; mais, en face de la science, il est pourtant vrai qu'un baiser non rendu est une lettre de change non acceptée. Elle peut monter à mille francs, à cent mille, à un million ; tant qu'elle n'est pas revêtue de la signature de l'accepteur, elle ne vaut pas un sou. Le baiser donné est un soliloque, un désir ou une aspiration ; le baiser rendu est une lettre de change acceptée, écrite souvent avec des larmes ou avec du sang, mais qui a la brutale puissance d'un fait accompli. Le baiser donné est une des mille semences que la féconde nature disperse aux quatre vents, et qui se dessèchent ou pourrissent sans qu'une terre amie les ait recueillies.

Le baiser rendu, au contraire, est toujours fécond ; même quand il laisse sauves les conventions internationales, quand il laisse les traités inviolés et la bannière immaculée, c'est toujours un pacte solennel qui laisse en nous quelques lambeaux de la chair, du cœur et de la pensée d'un autre. Le baiser donné et reçu est un mariage ; il est accompagné d'une rougeur pour le passé, d'un compromis pour l'avenir. La peur, la religion, l'intérêt, l'espace, le temps peuvent séparer un

homme et une femme qui ont échangé un baiser ; mais ils se sont possédés et ils s'appartiennent.

Le baiser donné peut être assez peu sensuel pour être rapporté à une mimique qui n'est pas du tout celle de l'amour. On baise les pieds des idoles et les saintes reliques, les vêtements des héros et les marbres glacés des temples. Dans tous ces baisers il n'y a que deux lèvres, celles qui le donnent.

Même entre les vivants, ce baiser peut être une marque de respect, de vénération et non d'amour. Ainsi, on baise la main par politesse, par reconnaissance, par humilité. Ainsi encore, l'on baise au front son fils, sa fille ou le grand homme qu'on admire.

Plus singuliers encore sont ces froids baisers de convenance, dans lesquels il y a bien quatre lèvres en jeu, mais quatre lèvres qui ne se rencontrent pas. Chaque nez vient baiser une joue ; puis, avec un beau *chassez-croisez*, les nez changent de place et viennent s'appliquer sur l'autre joue. Ce sont toujours des baisers : ils appartiennent scientifiquement à la mimique de la bienveillance ; mais quel abîme entre eux et le baiser donné par Paolo à Francesca !

Quand les bouches s'abandonnent l'une à l'autre, quand les lèvres qui se touchent ne sont plus ni deux, ni quatre, mais une seule ; quand toute frontière a disparu entre le tien et le mien ; quand peau et viscères, âme et corps se touchent, s'entrelacent et se fondent, alors c'est un vrai baiser, un baiser parfait, la plus belle expression peut-être de l'amour, qui rapproche l'homme et la femme pour rallumer le flambeau de la vie.

Derrière les lèvres, il y a un autre organe très sensible, la langue, qui souvent prend part à la mimique amoureuse. Cela arrive aussi chez les animaux, qui, par exemple lèchent leurs enfants.

Je connais même un bambin très affectueux, qui, sans l'avoir appris de personne, lèche les gens auxquels il veut témoigner de l'amitié.

Les divers éléments mimiques que nous avons étudiés se combinent de diverses façons pour former des tableaux complexes, dont voici les plus saillants :

Expression de l'amour sexuel.

Expression de l'amour maternel. On y trouve toutes les teintes chaudes du monde érotique, sauf la volupté. Comme il s'agit d'une des affections les plus animales et les plus automatiques, elle est toujours caractérisée par l'impétuosité, une énergie extrême, une forme presque convulsive. Beaucoup de

grands artistes ont su se rendre immortels en représentant la mimique de l'amour maternel, qui est à la fois si sensuel et si élevé, si impétueux et si constant.

Expression de la compassion. C'est une combinaison binaire de la mimique de la douleur et de celle de l'amour. Le tableau en est si fréquent, si connu que les peintres les plus médiocres ont toujours su représenter celui qui, en voyant un autre souffrir, souffre avec lui (*cum eo patitur*).

Expression générique de la bienveillance. C'est une expression affectueuse, sereine et tranquille, sans les teintes chaudes du désir et de la volupté, et sans le coloris triste de la compassion.

Elle peut par degrés s'élever jusqu'à la mimique de l'amitié, qui est une forme élevée et bien définie de la bienveillance entre les hommes. Dans l'une et l'autre de ces expressions, vous trouverez le sourire, l'expansion des traits et une certaine énergie de mouvement, qui démontrent notre disposition à aider nos semblables, à les relever, et quelquefois à rire et à pleurer tout à la fois.

Cette expression de bienveillance pour les hommes peut devenir permanente sur un visage et lui donner ainsi un caractère générique, qu'on appelle vulgairement visage de *galant homme*, *d'excellent homme.* Nous en reparlerons à propos des critériums qui nous servent de guide pour apprécier la valeur morale de la physionomie ; mais, en attendant, qu'il me soit permis de montrer combien il règne d'incertitude à ce sujet dans les anciens ouvrages de physiognonomie, et même dans les plus récents.

Voyez par exemple ce qu'en dit le célèbre Dalla Porta :

De la figure de l'homme de bien. — Puisque les bonnes mœurs accompagnent toujours la justice et la haine des vices, nous recueillerons les traits épars de l'homme de bien et de l'homme de bonnes mœurs, et nous en composerons une figure dont les signes caractéristiques seront, pour la plupart, ceux de la moyenne.

L'homme de bien. — (Se reconnaît au caractère moyen de tous les traits.) Le nez grand, bien en rapport avec le visage, soit long, descendant vers la bouche, soit court, large et ouvert. Le visage beau, la respiration régulière, la poitrine large et les épaules amples ; les mamelles médiocres ; les yeux enfoncés, grands, mobiles comme l'eau d'un verre, regardant avec fermeté ; toujours ouverts, foncés et humides. L'aspect aimable ou mélancolique ; les cils réunis, le front austère ou abattu.

Les gens de bonnes mœurs. — Le front tient le milieu entre le calme

et l'agitation. Les oreilles convenablement grandes et carrées, la figure médiocre, la voix intermédiaire entre la voix animée et la voix faible ou délicate, le rire rare, les ongles larges, blancs ou rosés ; les yeux bleus et concaves, grands, immobiles et resplendissants, humides comme l'eau ; des pieds bien formés, nerveux et des attaches fines[1].

Je plains celui qui voudrait se servir de ces portraits pour reconnaître le galant homme et l'homme de bonnes mœurs.

Celui qui a le nez petit ne pourrait pas être homme de bien, et celui qui a les yeux bruns devrait renoncer à avoir de bonnes mœurs! Que de cabale, que de confusion, que de conjectures et quelle pauvre science ! En soumettant à une sévère analyse toutes les affirmations du physiognomoniste napolitain, on n'y trouve que deux vérités. La première, c'est que le visage du galant homme ne présente pas les signes positifs de la perversité, et la seconde c'est que ses yeux « regardent avec fermeté » c'est-à-dire expriment la sincérité et la franchise.

Sautons pardessus deux siècles au moins, et voyons comment Le Pelletier nous dépeint *l'homme consciencieux, indulgent, incorruptible, d'une abnégation parfaite :*

Tête régulière purement dessinée dans ses contours, prédominance marquée du crâne sur la face dont les traits sont ordinairement fins, délicats, bien harmonisés ; front élevé, noble, digne, sur lequel on voit resplendir avec une indicible expression la candeur la beauté de l'âme, où semblent s'épanouir sans effort les rayonnements les plus purs et les plus délicieux du sentiment et de la pensée.

Col peu volumineux, arrondi, lent, simple, gracieux dans ses mouvements, bien dégagé des épaules, en général, effacées ; peu saillantes et peu mobiles ; torse mince, élégant, naturel dans ses poses ; flexible sans ondulations, sans prétention et sans artifice dans ses déplacements ; les membres participent de ses heureuses dispositions physiologiques, n'exécutent que des mouvements utiles, précis et réservés....

Que de belles paroles, et combien peu d'observations! Quelle incertitude et que de cercles vicieux ! Le Pelletier, après deux siècles, n'a pas su corriger un seul trait dans le tableau grotesque qu'avait tracé Dalla Porta.

Lavater, à qui manque pourtant la tendance scientifique, devine souvent, avec la finesse du sentiment, ce que l'expérience n'a pu lui suggérer. Ecoutez-le :

1. Giov. Battista Dalla Porta. *Op. cit.*

Signes de la probité. — Il n'y a pas de formes de visage qui ne soient susceptibles d'un certain fonds de probité ; mais toutes ne s'y prêtent pas indistinctement. Les physionomies les plus laides et les plus disgraciées sont quelquefois les plus honnêtes ; les plus plus belles et les mieux proportionnées sont souvent trompeuses. Néanmoins, je me fierais plus volontiers à une figure régulière qu'à des traits contournés. Quand les sourcils, les yeux, le nez et les lèvres sont en harmonie, l'expression de la probité n'en acquiert que plus de certitude.

On ne risque rien à appeler honnête une figure qui réunit au même degré l'énergie et la bonté. La bonté, quand elle est seule, entreprend des choses qui sont au-dessus de ses forces ; elle promet ce qu'elle ne peut tenir, elle commence ce qu'elle ne peut accomplir. L'énergie, quand elle n'est pas adoucie par la bonté, est difficile à mettre en mouvement ; elle ne fait pas ce qu'elle pourrait ; elle devient oppressive et injuste. La bonté sans énergie est une nuée sans eau ; l'énergie sans bonté, un poids sans levier. Quand on ne possède qu'une seule de ces deux qualités, on ne peut être parfaitement bon. L'énergie toute seule est dureté, et une bonté excessive dégénère en simplicité. L'un pèche par défaut de douceur, l'autre par excès de rigueur, c'est dans un juste milieu qu'on trouve la force active, l'équité, la probité.

Ainsi les mollesses et les duretés, tant qu'elles restent isolées, ne s'associent pas à la probité. Celle-ci exige à la fois de la facilité et de la force, une force qui ne soit pas oppressive et une facilité dont on ne puisse pas se jouer, la conscience de ce que nous sommes et de ce que nous ne sommes pas, de ce que nous avons et de ce qui nous manque ; de ce que nous pouvons faire et de ce qui est au-dessus de notre pouvoir. Tels sont les traits fondamentaux de l'honnêteté. L'astuce est un défaut d'énergie que l'on cherche à dissimuler par un effort. Tout effort qui ne répond pas à une force interne ou à une cause extérieure immédiate est une feinte. Ce qui est feint n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel est contraire à l'honnêteté.

Et plus loin :

Je reconnais surtout l'honnête homme, comme le vrai sage, à la manière dont il sait écouter. C'est à ce moment-là que l'énergie et la bonté et leurs rapports réciproques se montrent le plus clairement.

Je compte encore au nombre des traits physiognomoniques de la probité, une certaine clarté dans les yeux, un regard lumineux qui semble réunir le calme à la mobilité, et qui tient le milieu entre le regard brillant et le regard éteint ; — une bouche sans grimaces et sans contorsions, — l'harmonie entre les mouvements des lèvres et ceux des yeux, — un teint qui ne soit ni trop plombé ni trop sanguin, ni trop pâle.

Les signes que je viens d'énumérer peuvent manquer dans beaucoup de physionomies honnêtes ; mais il est bien difficile de les trouver réunis dans la physionomie d'un fourbe.

Un homme qui, en riant à cœur ouvert, ne laisse pas échapper le

moindre signe d'ironie, qui, après la première explosion de gaieté, continue à sourire paisiblement et dont le visage prend ensuite une expression de satisfaction et de sérénité, mérite très certainement notre confiance, et sa probité ne doit pas être mise en doute En général les diverses expressions du rire et du sourire, peuvent être considérées comme des indices caractéristiques de l'honnêteté et de la fourberie.

Et voyez comme Lavater, qui était un prêtre et un saint homme, estimait peu ses confrères. Il termine son chapitre par ces paroles :

Les traits physiognomoniques du courage accompagnent ceux de la probité. Toute fraude est une lâcheté. D'après ce principe, je crois qu'il n'est pas de condition où l'honnêteté soit plus connue que chez les militaires. Elle est d'autant plus rare dans une autre profession.... que je ne veux pas nommer.

Nous avons voulu reproduire toute une page de l'œuvre de Lavater, parce qu'on y trouve réunis les défauts et les qualités de l'immortel écrivain : Quand on vient de lire Dalla Porta et Le Pelletier, on se sent transporté dans une atmosphère plus respirable, on admire la finesse des observations psychologiques, la sensibilité toute féminine qui sait distinguer dans le clair-obscur les traits les plus délicats de la nature humaine. — Mais que d'incertitude dans les lignes, que de conjectures substituées à l'observation, quelle confusion perpétuelle entre les faits et leur interprétation !

Aujourd'hui, nous sommes avec raison devenus plus exigeants en fait de méthodes scientifiques ; aussi dans l'étude de l'interprétation de la physionomie et de la mimique, avons-nous plus souvent à détruire qu'à construire. Aujourd'hui, nous devons nous borner à dire que chez les hommes disposés au bien, la mimique la plus fréquente est celle de la bienveillance, et que, par suite, on trouve à l'état permanent sur leur visage les expressions que nous avons cherché à analyser et à étudier dans ce chapitre. Si pourtant on exige de moi une définition, un aphorisme, voici le mien dans toute son indigence volontaire.

La face du galant homme est, par-dessus tout, franche parce qu'il n'a rien à cacher; elle est sereine et riante parce l'exercice des affections douces est une des joies les plus sûres et les plus durables de notre vie.

CHAPITRE XII

MIMIQUE DE LA DÉVOTION, DE LA VÉNÉRATION ET DU SENTIMENT RELIGIEUX

Dans un sens large, la dévotion, la vénération et toutes les énergies affectives et intellectuelles, que nous comprenons synthétiquement sous le nom de religion, appartiennent à l'ordre des sentiments bienveillants ; aussi la mimique qui y correspond tend à prendre la forme de la mimique bienveillante. Nous ne pouvons certainement pas exprimer l'estime, la vénération ou la ferveur religieuse, en fermant le poing, en grinçant des dents ou en montrant de la colère sous une forme quelconque.

Les expressions que nous étudions sont toujours composées d'éléments divers. La vénération consiste à aimer et à admirer en même temps ; or, l'admiration est un fait intellectuel qui a sa mimique spéciale. Dans la dévotion, dans l'estime, dans le respect intervient un troisième élément, notre tendance instinctive à nous rapetisser devant un être que nous sentons ou que nous croyons plus grand ou plus élevé que nous. Tout cela se retrouve dans le sentiment religieux, et il s'y adjoint de la crainte, de l'espérance ou du repentir. Nous allons étudier une à une les diverses expressions comparées.

Estime, dévotion, vénération. — Dans les expressions les plus simples de l'estime, on voit le sourire de l'affection, mais contenu et tempéré par un sentiment plus élevé. L'œil est fixe et largement ouvert ; mais en même temps disposé à regarder en bas, premier symptôme qui fait pressentir la dévotion, l'abaissement de soi-même. Darwin n'a donné que

quelques lignes à la mimique de l'admiration ; mais elles sont tracées de main de maître :

L'admiration consiste en apparence dans une surprise associée à quelque plaisir ou à un sentiment d'approbation. Quand on l'éprouve avec vivacité, les sourcils se retirent, les yeux s'ouvrent et s'élargissent au lieu de rester fixes comme dans la simple stupeur ; et la bouche, au lieu de demeurer ouverte, s'épanouit dans un sourire.

Lebrun a consacré à ces émotions trois figures dans son atlas physiognomonique [1]. Il dit de l'*admiration :*

Cette pression, ne causant que peu d'agitation, n'altère aussi que très peu les parties du visage. Cependant le sourcil s'élève, l'œil s'ouvre un peu plus qu'à l'ordinaire. La prunelle placée également entre les paupières paraît fixée sur l'objet, la bouche s'entrouvre et ne forme pas de changement marqué dans les joues.

La planche IV de Lebrun représente l'*admiration avec stupeur;* mais elle n'est pas trop heureusement faite, car elle rappelle plutôt la luxure. Le commentaire qui accompagne la figure vaut mieux qu'elle.

Les mouvements qui accompagnent cette passion ne sont presque différents de ceux de l'admiration simple, qu'en ce qu'ils sont plus vifs et plus marqués, les sourcils plus élevés, les yeux plus ouverts, la prunelle plus éloignée de la paupière inférieure et plus fixe, la bouche plus ouverte et toutes les parties dans une tension beaucoup plus sensible.

La planche V nous donne la *vénération ;* mais ici encore l'artiste est inférieur à l'homme de science. Les yeux sont trop fermés, la tête trop penchée ; cette figure pourrait tout aussi bien représenter l'humilité ou l'abattement moral ou d'autres émotions encore. Le commentaire est bon.

De l'admiration naît l'estime et celle-ci produit la vénération qui, lorsqu'elle a pour objet quelque chose de divin et de caché aux sens, fait incliner le visage, abaisser les sourcils ; les yeux sont presque fermés et fixes, la bouche fermée. Ces mouvements sont doux et ne produisent que peu de changements dans les autres parties.

La planche VI de Lebrun représente le ravissement, phénomène presque absolument intellectuel, qui peut être produit par diverses causes. Pourtant, comme on l'associe indirectement à la mimique religieuse, il ne sera pas hors de propos de rappeler ici ce qu'en dit Lebrun.

1. Charles Le Brun, *Expression des passions de l'âme.*

Quoique le ravissement ait le même objet que la vénération, considéré différemment, les mouvements n'en sont point les mêmes; la tête se penche du côté gauche ; les sourcils et la prunelle s'élèvent directement ; la bouche s'entre-ouvre et les deux côtez sont aussi un peu élevez. Le reste des parties demeure dans son état naturel.

Le fond de la dévotion et de la vénération est toujours un sentiment affectueux. On en voit la preuve dans plusieurs des actes qui accompagnent la mimique élémentaire, décrite ci-dessus ; dans la tendance à baiser les mains, les pieds ou les vêtements de la personne qui inspire le respect, et à porter les mains en avant, la paume dirigée vers l'axe de notre corps, comme si elles se préparaient à une caresse. Cet acte, que Darwin passe sous silence, peut s'expliquer encore d'une autre façon, par la tendance générale de la mimique admirative. Cette dernière est toujours expansive ; de même que les yeux et la bouche s'élargissent, de même les bras s'éloignent du tronc ; les paumes des mains se dirigent vers l'horizon ou se tournent vers l'axe de notre corps. Si je ne me trompe, ces deux positions des mains caractérisent deux périodes différentes de l'admiration.

Quand les paumes sont tournées vers l'axe du corps, les doigts sont le plus souvent serrés les uns contre les autres et le geste prend la forme d'une caresse en *puissance;* et, en effet, il y a dans le sentiment que nous éprouvons alors beaucoup d'affection. Quand, au contraire, les paumes sont tournées vers l'horizon, les doigts sont souvent très éloignés les uns des autres, comme dans la frayeur. Et parce que l'étonnement domine dans ce cas l'affection, la mimique est plus intellectuelle qu'affective.

Si l'admiration s'élève jusqu'à l'extase, les mains se croisent, s'appuient sur les cuisses si l'on est assis, sur le ventre si l'on est debout, comme si l'on voulait prendre une position commode pour rester longtemps en contemplation et savourer toute la volupté d'admirer. En même temps, la tête s'incline légèrement, tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur la gauche (et non toujours sur cette dernière, comme le prétend Lebrun).

Une autre mimique consiste à joindre les mains comme dans l'acte de la prière, soit sur le visage, soit en avant, soit enfin en les tournant vers l'horizon. Hensleigh Wedgwood [1] veut expliquer cet acte par l'atavisme, par le souvenir inconscient du temps où les mains du vaincu allaient s'offrir aux

[1] *The origin of Language.*

chaînes du vainqueur. Darwin[1] semble disposé à accepter cette théorie. Je me permettrai d'émettre un doute, car les mains se joignent pour supplier Dieu et les puissants devant qui nous nous humilions, aussi bien que pour vénérer ou admirer. J'admets qu'habitués dès notre enfance à joindre les mains pour prier Dieu, nous employions le même geste pour supplier les hommes qui peuvent nous faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal et que nous les mettions ainsi à la place de Dieu. Je crois cependant que la mimique des mains, dans ce cas, a une origine plus organique et moins historique. Elles servent tantôt à étendre le cercle de l'expansion mimique, tantôt à simuler le désir ou la tentative de posséder et de caresser ce que nous vénérons et ce que nous admirons.

D'après mes observations, je conseillerai aux artistes de s'en tenir aux interprétations suivantes de la mimique des mains qui accompagne l'expression admirative du visage.

Mains ouvertes, avec les paumes tournées vers l'axe du corps.

Admiration affectueuse, vénération pleine de tendresse. — On l'observe sous sa forme la plus caractéristique chez celui qui regarde le portrait d'un mort chéri ou une image sacrée.

Mains bien ouvertes avec les doigts écartés et les paumes tournées vers l'horizon.

Admiration pleine de stupeur. Elle se manifeste en face d'une scène de la nature, inattendue et grandiose.

Mains entrelacées et appuyées sur les cuisses ou sur le ventre.

Contemplation longue, patiente et douce d'un beau tableau, d'une belle statue, d'un être aimé qui dort, ou d'un cadavre adoré.

Mains jointes comme pour la prière.

Admiration des choses divines ou bien d'un acte héroïque, ou encore d'un chef-d'œuvre de l'art.

Le tronc et les membres inférieurs prennent part eux aussi à l'expression de la dévotion et de l'admiration, mais toujours de la même façon, en se rapprochant du sol et en se rapetissant. On tend toujours à se mettre au-dessous d'un autre et à se replier sur soi-même, comme pour occuper le moins d'espace possible. C'est pour cela qu'on incline le corps en avant, qu'on s'agenouille et même qu'on se prosterne le visage contre terre.

Chez plusieurs peuples, on trouve des formes inouïes et dé-

1. Darwin, *Op. cit.*, page 221.

gradantes de cette mimique, telles que ramper sur le ventre, lécher la terre, mettre sa tête sous le pied de celui qu'on veut honorer.

Je sortirais des limites que je me suis tracées, si je voulais faire une histoire des marques de respect et des signes en usage à diverses époques et chez divers peuples pour indiquer le rang occupé dans la hiérarchie sociale. Ici l'expression naturelle cède le pas à la convention et nous entrons dans le domaine du langage conventionnel qui a une tout autre origine que la mimique. Chez presque tous les peuples civilisés c'est un signe de respect que d'ôter son chapeau ; dans d'autres contrées ce serait un manque de respect. Et même chez nous, les hommes seuls se découvrent et non les femmes. C'est peut-être (comme le pense Tylor) parce qu'au moyen-âge les hommes devaient se désarmer et ôter leur casque avant d'entrer dans une église ou chez un ami. Le salut varie non seulement avec le sexe, l'époque et la race, mais aussi avec la profession ; car, chez nous, le soldat ne peut ôter sa coiffure pour saluer, mais doit seulement porter la main à la tête.

Dans le peu que nous avons dit jusqu'ici on trouve tous les éléments nécessaires pour déterminer la mimique religieuse qui n'est pas un monde à part, mais un territoire où se confondent les énergies les plus variées, les aspirations les plus hautes et les frayeurs les plus basses pour former un mélange empirique qu'il sera toujours très difficile de définir scientifiquement.

Dans la mimique religieuse, on retrouve la vénération, la stupeur, l'affection ardente, la terreur, l'espérance, tout ce que peuvent nous inspirer les hommes ou les objets inanimés qui les représentent. Le seul trait qui lui appartienne en propre, consiste à lever les yeux au ciel, sans doute parce que c'est là qu'on s'imagine voir Dieu et les saints. Dans l'extase religieuse, les yeux peuvent se renverser jusqu'à faire disparaître la cornée, comme cela arrive pendant le sommeil.

Comme l'art a été, pendant des siècles, presque uniquement religieux, nous avons des milliers de reproductions de la dévotion simple et du martyre, de l'humble prière et de l'extase hystérique ; mais, même dans les œuvres immortelles des grands peintres et des grands écrivains, nous ne trouverions pas une expression qui diffère en quoi que ce soit de la mimique de la vénération, de la crainte, de l'espérance, du plaisir ou de la douleur. Avec un peu d'imagination, on peut fabriquer autant de mondes surnaturels que l'on veut ; mais

l'on ne peut fabriquer un seul petit muscle pour exprimer un sentiment qui n'est que la somme de beaucoup d'énergies toutes humaines et toutes susceptibles d'être analysées anatomiquement et physiologiquement.

Lavater suffirait à le prouver. Religieux comme il l'était, il a consacré un des plus longs chapitres de son ouvrage à l'étude *De la religion et des physionomies religieuses ;* pourtant, avec son ingéniosité, il n'a réussi qu'à donner une description du *caractère* des hommes religieux, et non un tableau de la mimique religieuse.

Après avoir dit qu'il y a une *conformation religieuse*, il sent le besoin de justifier ces étranges paroles et suppose qu'on dira de lui : *Ce bon Lavater ne sait ce qu'il dit et, à force d'écrire, il a perdu la tête.*

Plus loin il distingue trois classes principales de conformations religieuses :

1° La forme tendue et dure (par exemple celle de Calvin);

2° Les formes vagues et molles (dans le genre de Zinzendorf).

3° Les formes libres et droites qui sont susceptibles d'un excès de rigueur ou d'une extrême douceur (saint Paul et saint Jean).

Il esquisse d'une façon très heureuse la physionomie des jésuites, et donne quelques bons portraits de Loyola, de Ximénès, de Charles Borromée et de plusieurs autres. Rien de plus étonnant que l'expression religieuse d'un certain vieillard qui prie. Tous les artistes qui ont à traiter des sujets religieux devront s'inspirer de cette petite gravure qui est tout un poème.

Voici le commentaire qui accompagne cette merveille :

Recueillement d'un cœur pieux, absorbé dans la méditation de la mort, dont toutes les pensées se tournent vers Dieu et qui, désenchanté de tout dans ce monde, ne soupire que pour l'éternel repos. Peut-être sa dévotion est-elle timide et peu éclairée ; mais du moins elle est sincère. Tous les traits du visage s'y réfèrent, depuis les yeux contrits et craintifs jusqu'aux rides du front. Ce n'est pas un pécheur qui se repent, c'est un saint qui, à la moindre distraction, craint de perdre la voie du salut. L'ardeur, qui jadis enflammait sa jeunesse, réchauffe encore aujourd'hui sa piété qui n'est pas souillée par l'ostentation du pharisien.

Dans son étude sur la physionomie religieuse, Lavater s'est peint tout entier en quelques lignes, où l'on voit percer le naturaliste sous le manteau du théologien et de l'homme religieux :

Tout homme religieux modèle involontairement la divinité d'après son propre caractère. Le flegmatique adore un dieu calme et doux ; l'homme violent redoute sa puissance et sa vengeance. Voilà pourquoi saint Pierre et saint Jean parlaient du même Dieu, l'un avec terreur, l'autre avec tendresse.

Si le génie de Lavater n'a pas réussi à nous donner le type physiognomonique de l'homme religieux, il serait étonnant que ses vulgaires disciples et les écrivains modernes aient eu plus de succès.

Quelques-uns d'entre eux ne peuvent se juger qu'avec un sourire. Thoré [1], par exemple, prétend qne l'élévation du sommet de la tête est un caractère commun à tous les hommes religieux :

Les œuvres d'art présentent beaucoup de preuves à l'appui de cette assertion. Presque toutes les statues antiques ont la partie supérieure de la tête peu élevée. Tel est le type païen, dans lequel la religiosité était moins développée que dans le type chrétien.... La tête du Christ, reproduite par les maîtres, offre dans sa partie supérieure une admirable conformation, soit que l'instinct ait guidé les artistes, soit que ce type ait été conservé par les traditions.

Lepelletier attribue les traits suivants à *l'homme d'une piété, d'une foi sincères* [2] :

La tête, même lorsqu'elle n'offre pas un développement considérable, est cependant bien conformée ; le front prédomine sans exagération ; il est pur, noble, digne, sans ostentation, sans vanité, les violentes émotions ne viennent point en détruire la candeur ; et celles qui pourraient en altérer le calme y semblent neutralisées par le rayon céleste dont il reçoit la lumière et la puissance ; les sourcils figurent deux arcs parfaits et régulièrement tracés, les yeux en amende sont assez grands....

.....Le col est plutôt allongé que très court, etc.

O hommes au cou court ! o femmes aux yeux petits et ronds ! renoncez à l'espoir d'entrer dans le royaume des cieux, car vous ne pouvez avoir ni vraie piété, ni foi sincère.

1. C. Thoré, *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie.* Bruxelles, 1837.

2. Lepelletier, *Op. cit.*, p. 543.

CHAPITRE XIII

MIMIQUE DE LA HAINE, DE LA CRUAUTÉ ET DE LA COLÈRE

Que de fois ne nous arrive-t-il pas dans la vie de répéter avec un soupir la profonde parole de Seume : *Le ciel nous a gâté la terre !* La haine est à l'amour dans le domaine des passions ce que la douleur est au plaisir dans le domaine des sensations ; et la mimique de la haine doit être l'opposé de celle de l'amour, de même que les sentiments qu'elles ont à exprimer sont en contradiction absolue. Cette étude, procédant par comparaisons et par antithèses, serait très facile si nous nous faisions de la haine une conception tirée uniquement de l'observation. Mais en pensant à la haine nous sommes détournés d'un jugement sain par l'influence des idées éthiques et religieuses qui nous ont habitués à toujours considérer la haine comme un péché. Au contraire, tout animal, tout homme qui naît sous le soleil doit et peut haïr, pourvu qu'il se fasse de la haine une conception juste, celle d'éloignement, de réaction contre ce qui nous menace et nous offense. Montaigne, qui fut un des plus profonds connaisseurs du cœur humain, pressentait cette vérité quand il a dit : *Nature a, ce crains-je, elle-même attaché à l'homme quelque penchant à l'inhumanité.*

Comme j'ai déjà consacré quelques volumes au plaisir, à la douleur et à l'amour, je voudrais, avant de mourir, pouvoir écrire aussi la *Physiologie de la haine ;* c'est seulement alors que je croirai avoir touché les quatre points cardinaux entre lesquels se meut la nature humaine. Pour aujourd'hui qu'il me soit permis d'esquisser l'expression d'une des énergies les

plus puissantes, d'où dérive plus de la moitié de l'histoire de l'humanité.

Les anciens physiognomonistes ne se sont presque occupés que de la colère et ont toujours eu grand soin de la distinguer de la haine, dont elle est, au contraire, une forme particulière. Ils nous ont pourtant laissé quelques portraits grotesques du méchant. Faisons un rapide voyage à travers ces brouillards du passé.

L'ancien traité de Polémon sur la physiognomonie, traduit en italien par Carlo Montecuculli, dit :

Signalement du fou méchant. — Les fous méchants sont comme les bêtes, dont les unes sont cruelles, les autres douces, et c'est ainsi qu'il faut en juger. Celles qui sont douces sont encore plus folles; les chèvres sauvages, les moutons, les chevaux, les ânes et autres semblables sont doux et tranquilles; au contraire les bêtes fauves sont plus farouches et plus violentes. C'est de même qu'on doit raisonner sur la figure des hommes, car il y a parmi eux deux races : les uns sont doux et justes, les autres ont des mœurs sauvages. Ils se distinguent les uns des autres par l'âpreté et la dureté ou par la délicatesse; c'est par là qu'on voit s'ils sont arrogants ou s'ils sont aimables; la douceur est la compagne naturelle de la justice, la dureté est celle de la fierté et de l'intempérance; les libidineux sont ceux qui tiennent beaucoup du paysan; le fou méchant a les cheveux longs, la tête dure et de travers, les oreilles grandes, le cou tors, les pieds longs, les talons hauts, le front dur et âpre, les yeux ténébreux, petits, secs, le regard fixe, les épaules étroites, la barbe longue, la bouche large ouverte et comme écrasée, la figure allongée et portant comme des traces de fractures; il est courbé, pansu, avec les jambes grosses, les attaches des mains et des pieds énormes et grossières; il a la voix aboyante, débile, grêle et impudente.

Signalement du colérique. — Celui-là a la stature droite, la taille massive, le teint rouge, les épaules rejetées en arrière et pas trop fortes, la poitrine plate, la barbe longue et bouclée, le dos large, les cheveux tombant régulièrement autour du cou, la figure longue, les cils recourbés et le nez creux.

Aristote distinguait trois espèces de gens colères : les *bilieux* ou *aigres ;* les *acerbes* ou *amers ;* les *difficiles, âpres* ou *cruels :*

Biliosi seu acuti supra modum sunt prompti et celeres et ad omnia, omnibus de causis, iracundia excandescunt. Acerbi ad injuriam ulciscendam non adeo rapiuntur. Sed solum ejus memoriam cum intima tristitudine diu retinent, quasi diu in iracundia perseverant; ultri namque ita sedare solet voluptatem afferens, et dolorem ex accepta injuria mitigans, permolesti sunt omnibus et sibi ipsis et amicis propter perpetuam ex ira tristitudinem conceptam. Asperi ac sævi ad vehe-

mentiorem iram quam par sit, sunt propensiores, diutius iram retinent, neque placantur, nisi injuriam ulti sint aut pœnam inflixerint [1].

Niquetius décrit assez bien l'homme en proie à un accès de colère :

Rubet in ira facies ; quia ebullit sanguis circa cor et subtilissimus spiritus affatim caput petit, ac primo quidem per nervos sexti paris constringitur jecur ; constringitur et cor ad appulsum mali quod iram provocat ; effunditur bilis a vesicula in venam cavam (sic!) deinde hic sanguis bile permixtus cor petit, et circa ipsum jam propter spem vindictæ, quæ ut bona menti objicitur, dilatatum, ebullit ; atque ex hac constrictione et dilatatione cordis oritur ut initio qui irascuntur, palleant, tum subito ignescant ; fateor vero nonnullos esse qui diutissime palleant, sive quod eorum ita maxime cum timore cunjuncta sit, quod verentur quæ moliuntur aggredi, sive quod atrabili abundent quæ non adeo celeriter accenditur, et accensa non adeo facile evaporatur, huc referendum est quod palpitat cor propter nimium calorem quo circumæstuat, tremunt membra, quia insequabiliter et tumultuarie spiritus diffunduntur... [2].

Bien des siècles avant Niquetius, Senèque avait tracé un tableau beaucoup plus beau de la colère :

.....Ut furentium certa indicia sunt, audax et minax vultus, tristis frons, torva facies, citatus gradus, inquietæ manus, color versus, crebra et vehementius acta suspiria, ita irascentium eadem signa sunt ; flagrant et nutant oculi, multus ore toto rubor, æstuante ab imis præcordiis sanguine, labia quariuntur, dentes comprimuntur, horrent et surriguntur capilli ; spiritus coactus ac stridens ; articulorum seipsos torquentium sonus ; gemitus, mugitusque parum explanatis viribus, sermo præruptus et complexæ sæpius manus, et pulsata humus pedibus, et totum concitum corpus, magnasque minas agens, fœda visu et horrenda facies.

C'est là vraiment un tableau de maître.

Ghirardelli s'efforce de nous démontrer que, lorsqu'on a le front petit et surtout le nez pointu, on est un homme colère et méchant, et il nous en donne les raisons physiologiques :

Le front petit dénote un homme colère parce que c'est un signe que les esprits animaux sont à l'étroit dans la partie antérieure du cerveau, qu'ils se pressent les uns les autres et s'enflamment, ce qui souvent allume le sang et le cerveau, et par suite le cœur, en conséquence de la correspondance qu'ont entre eux ces organes principaux

1. Honorati Niquetii, *Physiognomia humana*, Lugduni, 1648.
2. Honorati Niquetii, *Physiognomia humana*, Lugduni, 1648, p. 87.

de notre vie ; et la colère n'est pas autre chose que le sang qui s'allume à l'intérieur du cœur.

Pour Ghirardelli le nez est le centre de la colère.

.... Or, il convient de savoir comme quoi le nez (outre son office propre qui est de purger le cerveau de ses excréments), en a aussi un autre, qui est, lorsque la passion de la colère et du mépris s'est allumée et enflammée à l'intérieur de la poitrine, de le manifester au dehors, en sorte que la pointe du nez nous montre quelle est la perturbation de la puissance irascible.

Et comme les bœufs ont une chair très lympathique et peu bilieuse, et qu'ils ont le nez gros avec les naseaux un peu abaissés, et que c'est d'ordinaire un animal indolent, il est permis de conjecturer que celui qui a le nez semblable à celui du bœuf sera indolent dans ses affaires, et lent à se mettre en colère, et tout cela se conforme à la règle des contraires. Les gens colères ont coutume d'avoir le nez pointu, et à la moindre occasion d'irritation, on les voit rougir....

L'étrange découverte qu'un nez pointu indique une disposition à la colère n'appartient pourtant pas en propre à Ghirardelli. Voyez combien de gens l'ont précédé :

Nasus in extremo acutus, mendacii est nota, litis et iracundiæ signum ; est enim a colera....

et ailleurs :

Nasus in extremo acutus irascibiles notat. GRATTAROLA.

Nasi summum gracile si fuerit facilem iracundiam. POMPONIO GAURICO.

Les hommes qui ont le bout du nez pointu sont d'ordinaire impatients, disputeurs, orgueilleux, parce qu'ils sont de complexions colériques, et que dans le mélange des principes de leur tempérament, les parties ignées sont dominantes. INGEGNIERO.

Un nez très petit dénote un homme d'humeur changeante.... Si le nez est mince, celui qui le possède est très colère. De plus si le bout est pointu, ce sera un homme cruel. G.-B. DALLA PORTA.

Je suis bien fâché d'être forcé de contredire tant d'écrivains distingués ; mais, sans sortir de ma famille et du cercle de mes plus intimes connaissances, je puis absoudre les nez pointus des graves accusations portées contre eux depuis Pomponio Garrico jusqu'à Niquetius. Toute une famille de gens furibonds a pour caractère un nez très arrondi ; et un excellent père de famille, à qui il est impossible de se mettre en colère, a le bout du nez si pointu qu'il pourrait au besoin s'en servir comme de poinçon.

Lavater, qui était un si aimable composé de bonté et de mysticisme, ne s'est occupé qu'incidemment de la physionomie des méchants. Aussi a-t-il pu écrire sur le beau frontispice de son œuvre que son *Essai de physiognomonie* était destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer. Cependant dans le septième fragment de ses anecdotes *physiognomoniques*, il montre qu'il est quelquefois possible de lire sur la face humaine des sentiments de haine passagers ou permanents.

Que je meure si cet homme n'est pas un coquin ! disait Titus en parlant du prêtre Tacitus. Je l'ai vu à la tribune pleurer et sangloter trois fois quand rien n'était de nature à tirer des larmes, et se détourner dix fois pour cacher un sourire, quand il était question de crimes ou de malheurs.

Un étranger, nommé Kubisse, en traversant avec nous un salon, chez M. Langes, fut tellement frappé par un portrait qui s'y trouvait avec beaucoup d'autres, qu'il oublia de nous suivre et resta à contempler le tableau. Un quart d'heure après, ne voyant pas revenir Kubisse, nous allâmes le chercher et nous le trouvâmes les yeux encore fixés sur le tableau. — Que dites-vous de ce tableau, demanda M. Langes, n'est-ce pas celui d'une belle femme? — Sans doute, répondit l'autre, mais s'il est ressemblant, la personne qu'il représente a l'âme bien noire, ce doit être un démon. — C'était le portrait de la Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse, aussi célèbre par sa beauté que par ses crimes qui la conduisirent au bûcher.



Tels sont les brouillards du passé, où se confondent l'anatomie et la mimique, la cabale et l'observation. Arrivons au présent, qui exige des méthodes sûres et des analyses positives.

La mimique de la haine repose tout entière sur cette base fondamentale : *éloignement de ce qu'on hait, de ce qui fait souffrir, de ce qui menace.*

Les particularités de l'expression, telles que les fournit une analyse minutieuse, se trouvent réunies dans le tableau suivant :

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA MIMIQUE DE LA HAINE.

Mouvements élémentaires d'éloignement et de répulsion	Retrait en arrière de la tête. Retrait de tout le tronc. Projection des mains en avant comme pour se défendre contre l'objet haï. Rétrécissement ou occlusion des yeux. Élévation de la lèvre supérieure et contraction du nez.
Menaces en puissance ou en acte	Froncement extraordinaire des sourcils. Yeux largement ouverts. Montrer les dents. Grincement des dents ou contraction des mâchoires. Ecarquillement de la bouche avec la langue en avant. Poings fermés. Mouvements menaçants des bras. Frappement des pieds. Inspirations profondes. — Respiration essouflée. Grognements et cris divers. Répétition automatique du même mot ou de la même syllabe. Affaiblissement subit et tremblement de la voix. Crachement.
Réactions diverses, phénomènes vasomoteurs et sympathiques	Tremblement général. Convulsions des lèvres et des muscles faciaux. Convulsions des membres et du tronc. Souffrances qu'on s'inflige à soi-même, telles que se mordre le poing ou se ronger les ongles. Rire sardonique. Rougeur vive du visage. Pâleur subite de la face. Dilatation extrême des narines. Cheveux se dressant sur la tête.

Les signes d'éloignement et de répulsion servent à marquer le passage entre la répugnance et la haine dans le sens ordinaire du mot ; mais pour nous ils appartiennent à un seul groupe naturel d'actes mimiques.

Selon le degré de l'aversion, selon nos dispositions sensitives, selon notre pouvoir de nous dominer, nous pouvons exprimer la haine avec une certaine dose de sérieux, pre-

mière expression de la douleur ; ou bien nous pouvons prendre l'expression de la répugnance et du dégoût et passer de là aux réactions les plus manifestes de la haine agressive.

Dans le dégoût, dans l'aversion pour une chose inanimée, la haine, telle qu'on l'entend au sens vulgaire du mot, n'entre que peu ou point. Il ne s'agit, dans ce sens, que d'une mimique purement douloureuse, bien qu'il puisse s'y associer, en proportions diverses, l'expression de l'éloignement, qui est le commencement de la haine.

La civilisation nous a tellement rogné les ongles et émoussé les dents que parfois une haine violente peut n'avoir d'autre expression extérieure qu'un simple mouvement de la tête se rejetant en arrière. Si imperceptible que soit cet acte, il est toujours accompagné de quelque acte mimique se rapportant à la douleur. Et cette douleur a certainement deux causes, d'abord le désagrément de se trouver en face d'une personne détestée, et aussi la contrariété qu'on éprouve à se voir forcé de comprimer et de dissimuler sa haine et son chagrin.

Dans une société de personnes aimables et bien élevées, entre tout à coup un homme antipathique à tous, et qui peut-être est pour quelques-uns un objet de mépris et de haine violente. C'est le moment d'étudier la mimique négative et, pour ainsi dire, crépusculaire de la haine. La tête s'éloigne de l'axe du corps ; le corps s'appuie sur le dossier de la chaise ou sur le mur ; il y a un mouvement centrifuge général. En même temps les lèvres se contractent, et les visages, qui un moment auparavant étaient gais et sereins, se voilent d'un nuage. Vous avez ainsi devant vous un tableau complet de la mimique de la haine, mais réduit par le frein social à une expression à peine indiquée.

Vous avez une tendance à *s'éloigner* de la personne odieuse, ce qui représente tout un groupe de la mimique répulsive.

Vous avez l'expression de *douleur* qui accompagne le plus souvent la mimique de la haine.

Vous avez enfin une contraction silencieuse des lèvres, qui est le premier avertissement d'une résistance, d'une lutte qui va commencer. La première chose qu'on fait inévitablement quand on se prépare au combat, c'est toujours de retenir son souffle et de fermer la bouche.

Le froncement des sourcils est un élément très caractéristique de la mimique de la haine, et marque la transition entre

deux groupes d'expressions. Quand ce froncement est léger, il n'indique que la douleur. Quand il est très prononcé, il tend à effrayer l'adversaire en donnant aux yeux une expression menaçante, comme cela a lieu chez plusieurs anthropomorphes. Il y a des domaines communs à la haine et à la douleur; ces deux émotions s'entremêlent souvent et s'enchevêtrent au point qu'il est impossible de faire l'analyse élémentaire du composé psychique binaire qu'on a devant les yeux. Nous souffrons, et nous nous indignons de cette souffrance, et nous nous mettons en colère comme si la douleur était un ennemi à vaincre ; d'autres fois nous haïssons profondément et nous souffrons de cette haine. Dans l'un et l'autre cas les mimiques sont identiques : *amour et plaisir*, — *haine et douleur*, voilà deux composés binaires, deux combinaisons *psychomimiques* si énergiques que pour en séparer les éléments il faut la *pile* formidable et destructive de nos méthodes analytiques. L'œil prend une grande part à la mimique de la haine et cela de deux façons diverses et presque contraires.

Dans la répugnance simple, dans le simple éloignement l'œil se ferme, tout à fait ou à demi, comme pour repousser la vue de la chose ou de la personne que l'on hait. Quand, au contraire, on arrive à la période de la réaction ou de la menace, l'œil s'ouvre tout grand, la paupière supérieure disparaît presque et le regard se fixe intrépidement, en prenant le caractère que nous appelons à bon droit menaçant, puisqu'il annonce une menace imminente ou tout au moins virtuelle. La terreur et l'horreur se traduisent par des regards identiques. Cette analogie est si réelle que Lebrun, dans son Atlas, n'a pas pu distinguer la haine de la terreur, et que l'on pourrait, sans blesser la vérité, intervertir les noms qu'il a placés au-dessous de ses figures 16, 17 et 18. Dans la figure 16, intitulée : l'*horreur*, les muscles sont contractés comme dans la haine, et la figure 17, intitulée : l'*effroy*, pourrait aussi bien être donnée comme représentant un accès de colère. La figure 18 exprime : la *colère* ; mais elle pourrait aussi bien servir pour l'*effroy*. La figure 17 : la *haine ou jalousie*, est mieux réussie. Mais toutes ces figures sont fausses ou incomplètes parce qu'il leur manque la mimique des bras et des mains qui, dans les grandes émotions, complète toujours l'expression du visage.

Représentez la *haine* sur le visage, en donnant aux mains le geste de la peur, vous aurez l'image de l'*horreur*. Représentez l'horreur sur le visage et ajoutez-y des poings fermés et vous aurez l'image de la *haine*.

Les planches inexactes et incomplètes de Lebrun sont corrigées par les explications qui les accompagnent.

La colère. — Les effets de la colère en font connoître la nature. Les yeux deviennent rouges et enflammez ; la prunelle égarée et étincelante ; les sourcils tantôt abattus, tantôt élevez également ; le front très ridé ; des plis entre les yeux ; les narines ouvertes et élargies, les lèvres se pressant l'une contre l'autre, l'inférieure surmontant la supérieure ; laissant les coins de la bouche un peu ouverts ; formant un ris cruel et dédaigneux.

La haine ou jalousie. — Cette passion rend le front ridé, les sourcils abattus et froncez, l'œil étincelant, la prunelle à demi cachée sous les sourcils tournez du côté de l'objet ; elle doit paraître pleine de feu aussi bien que le blanc de l'œil et les paupières ; les narines pâles, ouvertes, plus marquées qu'à l'ordinaire, retirées en arrière, ce qui fait paraître des plis aux joues ; la bouche fermée en sorte que l'on voit que les dents sont serrées ; les coins de la bouche retirés et fort abaissés, les muscles des mâchoires paroîtront enfoncez ; la couleur du visage partie enflammée, partie jaunâtre, les lèvres pâles ou livides.

Si vous comparez les grandes figures artistiques de Lebrun avec les petites phototypies qui illustrent le livre de Darwin, vous pourrez voir d'un coup d'œil quel pas immense a fait la science de la physionomie dans la période relativement courte qui sépare le grand peintre du grand naturaliste. Là, tout est art et convention, tout est exagération et confusion ; ici, la nature, qu'on interroge bien, répond encore mieux. Là, la théorie qui asservit la vérité, l'estropie ou la déforme ; ici, la vérité toute nue qui se laisse contempler et admirer.

La part que l'œil prend à la mimique de la haine ne se borne pas à se fermer et à se cacher ; souvent aussi il se colore vivement ; c'est le signe d'une forte congestion sanguine qui se porte à la tête. Dans les cas les plus graves, l'œil sort de son orbite ; c'est le signe d'une hyperémie excessive, et dans le langage vulgaire, cela s'exprime ainsi : *avoir les yeux hors de la tête*, avoir les yeux *qui semblent vouloir s'élancer au dehors*, etc. D'après Gratiolet, les pupilles, dans ces cas-là, seraient toujours très contractées, comme cela arrive dans la méningite aiguë.

Le nez se dilate ; les ailes du nez se relèvent, et chez quelques individus qui les ont très mobiles, ce trait peut suffire pour donner au visage une expression féroce. Cela est dû aux inspirations profondes qui tendent à arrêter spasmodiquement la respiration et sans doute aussi à un phénomène sympathique des muscles faciaux.

Un grand centre mimique de la haine, peut-être le plus important de tous, c'est la bouche qui quelquefois reste fermée spasmodiquement pour indiquer la tension générale des muscles qui s'apprêtent à la lutte, et plus souvent s'ouvre en montrant toutes les dents, ou du moins les dents antérieures, ou seulement une des canines.

Darwin a admirablement étudié cette partie de la mimique de la haine, et a montré quelle part y a l'atavisme.

Les dents sont des armes tombées en désuétude chez nous autres civilisés, mais encore employées par les sauvages et les enfants, qui reproduisent inconsciemment tant de traits de la vie de nos pères préhistoriques. Mais si nous ne mordons plus, nous montrons encore les dents dans nos accès, et nous grinçons des dents pour en faire sentir la force à notre adversaire.

Quelquefois, dans la colère, nous ne montrons qu'une seule dent canine; notre visage prend alors l'expression connue sous le nom de rire sardonique. Tout le monde n'a pas la bouche et les muscles faciaux conformés de façon à prendre cette expression ; quelques personnes seulement peuvent contracter un des muscles élévatoires de la lèvre, de façon à ne découvrir que la dent canine ; et elles peuvent le faire tout au plus d'un seul côté. Dans cette expression sardonique, qui consiste à montrer une dent canine, Darwin voit une évidente révélation du lien héréditaire qui nous unit à nos premiers ancêtres. Ceux-ci devaient avoir des canines très puissantes et s'en servaient probablement comme d'une arme défensive.

Je m'incline devant l'opinion du grand philosophe anglais ; mais, comme je l'ai déjà dit, je crois que le phénomène mimique du rire sardonique dans l'expression de la haine est beaucoup plus complexe. Le rire et le sourire sont des phénomènes très fréquents dans l'expression de la haine. Ils peuvent se rencontrer chez des personnes qui ne sauraient relever une partie de la lèvre supérieure de façon à découvrir une canine. On peut même sourire ou rire à étouffer en gardant la bouche close, et ce rire ou ce sourire comprimé est la forme la plus communément associée à la mimique de la haine.

Si l'on recherchait tous les cas où l'on rit en haïssant, l'on trouverait peut-être un fil conducteur pour arriver à une explication logique de l'apparition inattendue d'une expression qui accompagne en général des émotions plus douces, ou les contrastes plus gais du ridicule. On ne rit pas quand la colère est en pleine éruption, mais bien quand la haine est mêlée de mépris et de dégoût. On sourit ou l'on rit quand on a devant



EXPRESSIONS DIVERSES

a. b. Plaisir et douleur. — *c. d.* Amour et Haine.
e. f. Luxure et Pudeur.

soi un adversaire humilié et confus, ou encore quand se prépare l'explosion de la colère.

Ce qui nous fait rire alors, c'est le contraste de notre fureur avec l'humiliation de la personne haïe ; c'est la joie de pouvoir nous venger immédiatement, soit en la frappant, soit en blessant son amour-propre. Aussi le rire est-il beaucoup plus fréquent dans les formes les plus cruelles de la haine, sans doute parce que la vengeance est d'autant plus douce que l'on hait davantage, ou qu'on espère pouvoir faire plus de mal à son ennemi.

Cela est si vrai que les personnes très bonnes rient rarement dans leurs colères, parce qu'elles en souffrent. Les méchants et les gens cruels rient toujours au contraire, parce qu'ils se réjouissent de voir souffrir. Et puis, il y a une autre forme plus rare et plus diabolique du rire de la haine, et au fond cette forme se résout en un cruel instrument de torture.

On rit de tout son cœur pour égayer sa victime et lui rendre ensuite plus poignant le passage de l'espérance au désespoir. On cherche à persuader à son ennemi qu'il n'a rien à craindre, que l'on est heureux et content, afin de lui faire sentir plus tard les pointes aiguës de la fureur et de la vengeance.

Ainsi font beaucoup de carnivores, surtout parmi les félins ; ainsi font beaucoup de sauvages, surtout parmi les anthropophages [1].

Je ne crois pas que ce soient encore là toutes les raisons qui peuvent nous faire rire dans la haine. Aux coups, aux injures, au débordement de toutes les violences de notre âme, nous voulons ajouter la moquerie et la dérision ; nous rions pour railler la victime, pour la faire passer des tortures de l'épouvante aux humiliations du mépris, et par dessus tout pour bien lui montrer qu'elle est pour nous un objet ridicule.

Le sourire accompagne si naturellement la haine, que nous sourions souvent quand nous méditons une vengeance, même quand la victime n'est pas présente, et alors nous étendons la main vers l'horizon, la paume tournée vers le sol comme pour dire : *attends*. Et cette attente promise et jurée est inévitablement accompagnée d'un sourire féroce et satanique. Ici les théories ataviques sur la dent canine n'ont plus de rôle à jouer ; le rire naît du contraste entre la tranquillité dont, à notre idée, jouit la personne haïe, avec l'ouragan que nous nous apprêtons à faire fondre sur elle.

Chez les enfants, les sauvages et les parias de notre société

1. J'ai aussi parlé, dans ma *Physiologie de la douleur*, p. 326, du rire sardonique considéré comme signe de mépris.

c'est un signe de mépris et d'aversion que de tirer la langue et de la montrer dans toute sa longueur à un ennemi. Dans ce fait mimique, il entre plus de dédain que de haine ; et peut-être l'expression s'y associe-t-elle à celle de cracher, soit par terre, soit sur la personne méprisée et détestée. Cette expression doit être très ancienne et très automatique, car nous la voyons figurée dans les idoles de la Polynésie, de l'Inde et du Mexique. Pour mon compte, j'ai vu des chimpanzés et des enfants cracher en signe de menace et de colère, bien que ni les uns ni les autres n'eussent jamais appris ce geste d'âme qui vive.

La mimique de la colère et de la haine, dès qu'elle arrive à un certain degré, est toujours menaçante, et se renforce par les mouvements des mains et des pieds. Ainsi l'on élève vers le ciel son poing fermé, ou bien l'on fend l'air plusieurs fois avec le tranchant de la main, ou bien l'on frappe du pied contre le sol. Quand elle arrive à ce degré, la mimique de la haine est extrêmement expansive, et je ne saurais justifier de La Chambre, conseiller du roi en ses conseils et son médecin ordinaire, qui, dans son ouvrage sur les caractères des passions, a consacré tout un volume à la haine, et qui, pourtant, a pu émettre l'hérésie suivante :

> Bien que la haine soit la plus déréglée de toutes les passions, c'est une de celles qui apparaissent le moins sur le visage. Il semble que, se sentant coupable des désordres qu'elle cause en la raison, elle veuille se tenir cachée et qu'elle ait honte de se produire. En sorte que, à part quelques regards, et quelques mouvements qui la décèlent, tous les autres changements qui arrivent au corps pendant qu'elle agite l'âme viennent plutôt des autres passions qui l'accompagnent que d'elle-même.

La haine peut certainement rester muette et concentrée ; mais alors il n'y a plus de mimique du tout ; de même que l'on peut aimer, jouir et souffrir sans qu'aucun signe extérieur vienne manifester notre émotion au dehors. Mais dès que la haine se manifeste, elle se traduit d'une façon extrêmement expansive.

Nous sentons, surtout dans cette forme spéciale de haine qu'on appelle colère, le besoin de nous faire du mal à nous-mêmes et de briser les objets qui nous entourent, quand nous ne pouvons pas, ou nous ne voulons pas frapper la personne haïe ou quelque autre à sa place.

En général, le degré du mal que nous nous faisons à nous-même mesure l'intensité de notre colère; la valeur ou la fragi-

lité des objets brisés peuvent également nous servir de mesures très exactes. D'abord nous ne faisons que nous donner des coups de poings ou nous mordre légèrement les lèvres ou les ongles ; ensuite, nous nous arrachons les cheveux et la barbe ; nous nous mordons jusqu'au sang ; nous pouvons aller jusqu'à nous faire des blessures ou enfin à nous tuer. C'est toujours une transformation de forces, comme cela arrive aussi pour la douleur.

De même pour les dégâts faits autour de nous dans un accès de colère. Nous pouvons commencer par un innocent morceau de papier ; puis nous passons aux verres, aux bouteilles, aux chaises et, dans les cas les plus graves, aux glaces, aux tableaux, aux statues ou autres objets de valeur. Plus l'objet est difficile à briser, plus nous faisons de bruit en le cassant, plus il est coûteux, et plus nous exhalons de haine dans cette transformation des forces psychiques dont nous avons ailleurs étudié les lois principales [1].

Dans la colère, la circulation se trouble presque toujours ; les mouvements du cœur s'accélèrent ou deviennent irréguliers, de façon à présenter ce phénomène que le vulgaire connaît sous le nom de palpitations.

La respiration se trouble aussi en même temps que la circulation ; elle devient irrégulière, accélérée, angoissée ; tout cela est une conséquence directe des courants centrifuges qui partent du cerveau, ainsi que des contractions musculaires.

Beaucoup de ces troubles sont devenus des signes mimiques de la colère ; par exemple, la rougeur subite du visage, ou, comme on dit vulgairement, la face allumée, la respiration essoufflée et prolongée. Ce dernier signe pourtant est si habituel dans une certaine forme de colère froide, qu'on appelle impatience ou dédain contenu, qu'il en est devenu en quelque sorte la caractéristique. Les artistes dramatiques doivent étudier avec le plus grand soin la mimique de l'impatience ou de la colère contenue parce qu'il y a là des tableaux d'une grande beauté et des expressions saisissantes ; quand on sait bien marquer tous les degrés de *crescendo* et de *decrescendo*, on peut éveiller chez les spectateurs les émotions les plus puissantes. Je voudrais pouvoir traiter ici, à l'intention des artistes dramatiques, du domaine propre et des limites des diverses sortes d'expressions, en les représentant

1. MANTEGAZZA, *Saggio sulla trasformazione delle forze psichiche. Arch. per l'antrop. e l'etimologia*, vol. VII, p. 285. Firenze, 1878.

comme sur une carte topographique où serait figuré le passage d'une expression à une autre par le moyen de la mimique. Dans notre cas, par exemple, de la simple attente l'on passe à l'ennui, puis à l'impatience, puis à la colère concentrée et haletante. En sens inverse, de l'explosion volcanique et effrayante de la colère, l'on redescend par degrés à l'impatience, au déplaisir et à l'ennui.

Le hurlement, le grognement, le cri sont des formes diverses de troubles respiratoires en même temps que des manifestations psychiques de la haine; mais l'élément cérébral y prédomine. Ce sont des issues pour les courants centrifuges de l'émotion et ce sont en même temps des menaces qui s'associent à d'autres actes, tels que ceux de serrer les poings, d'élever les bras et de grincer des dents.

En général la colère allume le visage ; mais dans quelques rares occasions, où la haine est portée à son paroxysme, la face devient pâle, puis blafarde et enfin livide. C'est là certainement une conséquence de l'irritation des centres nerveux, car cela se produit subitement et involontairement, avant que l'on ait eu le temps de songer à mettre un frein à la colère qui nous envahit de toutes parts. Chez quelques personnes peu expansives et pourtant très sensibles, la colère ne se montre que sous cette forme. A la pâleur s'associent, de façon à former un tableau effrayant, des narines dilatées, des yeux fixes qui semblent vouloir sortir de leurs orbites, et une tension statique de tous les muscles, qui donne l'idée d'une force immense que l'on empêche de se répandre au-dehors et qui menace de ruine la machine où elle s'est développée. Et de fait, l'organisme, qui est précisément cette machine, éclate souvent. Rappelez-vous la mort de Sylla, de Valentinien, de Nerva, de Venceslas, d'Isabeau de Bavière qui ont succombé à des accès de colère.

Souvent au lieu de hurlements ou de cris, la colère rend la voix tremblante et rauque, ou encore produit un mutisme involontaire, c'est-à-dire une impossibilité de parler. Ces phénomènes peuvent être dus à la peur aussi bien qu'à la colère et je les ai étudiés dans ma *Physiologie de la douleur*.

Si à tous ces éléments de la mimique de la haine vous ajoutez les convulsions musculaires et le tremblement général, vous aurez complété l'analyse de cette terrible énergie centrifuge, qui empoisonne et consume tant de belles heures de la vie.

Si nous passons de l'analyse à la synthèse, et si nous voulons résumer en quelques tableaux les expressions sommaires

les plus habituelles de la haine, les scènes les plus saillantes et les plus distinctes que nous rencontrions sont :

La *colère*, que nous avons déjà étudiée et qui d'ailleurs est connue de tout le monde comme une des expressions les plus fréquentes de la nature humaine. C'est l'explosion subite d'une haine passagère, et souvent elle ne fait de mal qu'à la personne qui entre en fureur. Précisément parce que c'est une éruption violente, elle décharge les centres nerveux de toute leur tension et ne laisse après elle ni rancune ni haine. Aussi les proverbes, dans tous les temps et chez toutes les nations, n'ont que des louanges pour l'homme qui s'emporte et nous avertissent de nous défier des *eaux mortes*. Quelques infortunés ont la fatale infirmité de ne pouvoir se mettre en colère; leurs haines, en se concentrant et en se condensant à l'intérieur, altèrent profondément leur caractère et leur bonheur, en préparant des vendettas qui durent toute la vie, et des venins psychiques si formidables que l'acide prussique et l'arsenic ne sont rien en comparaison. C'est toujours une transformation de forces qui devient funeste à celui qui hait et à celui qui est haï, et qui grossit terriblement les chiffres de la statistique criminelle. Bénis cent fois sont ceux qui tapent du pied, qui s'arrachent les cheveux, qui cassent les verres et les chaises. Maudits soient les autres qui taisent et concentrent leur haine et la laissent cuire au feu d'une rancune éternelle.

La *jalousie* et l'*envie* qui sont des combinaisons de haine et de douleur entremêlées n'ont pas de mimique caractéristique ; mais elles prennent tour à tour l'expression de la colère ou de la haine muette, de la rancune lente ou de la rage qui s'échappe par bouffées intermittentes comme la fumée d'une locomotive. Dans la jalousie, l'amour, la haine et la douleur peuvent alterner ou se confondre, tandis que dans l'envie prédomine d'ordinaire la mimique de l'amour-propre offensé, et précisément celle qui ressemble tant à l'expression de la sensation d'une saveur amère.

Le *mépris*, l'*effroi*, l'*horreur* peuvent être empreints de haine, mais à la mimique de cette émotion s'associent les signes particuliers du dégoût, que nous avons étudiés dans notre travail analytique.

La *cruauté* est un aspect particulier de la haine ; mais elle joue, à elle seule, un assez grand rôle dans les émotions et dans la mimique pour nous présenter une expression caractéristique. On peut haïr et être poussé par la haine aux plus grandes extrémités sans pour cela être cruel ; et, d'autre part, on peut avoir en soi assez de cruauté pour aimer à

l'exercer sans avoir besoin de haïr. Même parmi nous, au milieu de toutes les lumières de la civilisation, avec tous les freins que nous imposent la morale et la religion, on rencontre des hommes qui sont nés cruels, et qui, empêchés par une raison quelconque, bonne ou mauvaise, de faire du mal aux hommes, font souffrir les animaux et se complaisent dans le sang et le massacre. Cet élément de cruauté a une part dans la vocation qui pousse certains hommes à choisir les professions de boucher, de chirurgien ou de bourreau. J'ai connu des chirurgiens et des bouchers très honnêtes, qui pourtant, en exerçant leur métier, laissaient voir assez de satisfaction et de sensualité féroce pour me faire comprendre clairement que, sans les freins de la morale et de la religion, ils seraient certainement devenus de barbares assassins. Assistez à une exécution capitale, à une course de taureaux, ou à un combat de coqs, et étudiez la mimique des spectateurs; vous y trouverez sûrement d'horribles révélations. En face de la potence ou des *chulos,* vous apercevrez certains spasmes involontaires de volupté sanguinaire, qui vous remettront en mémoire nos ancêtres anthropophages, et la grande confrérie des dents et des ongles, qui fait de tous les vivants des dévorants ou des dévorés.

Les phrénologues, pour démontrer l'existence de l'organe de la destructivité, qu'ils plaçaient un peu au-dessus des oreilles, ont recueilli beaucoup d'exemples d'une tendance irrésistible à la cruauté. Je n'en citerai qu'un, pris parmi beaucoup d'autres ; c'est celui d'un prêtre qui s'était fait aumônier militaire, uniquement pour assister à des batailles et voir des morts et des blessés. Il était en correspondance avec tous les bourreaux, même ceux des villes lointaines, afin d'être averti lorsqu'il devait y avoir des exécutions capitales, et il faisait souvent de longs voyages à pied pour pouvoir y assister. Il aimait aussi à avoir chez lui des animaux domestiques femelles, afin de pouvoir couper la tête à leurs petits, aussitôt la naissance.

L'expression de la cruauté se concentre presque exclusivement autour de la bouche; peut-être parce que dans la vie planétaire tuer et manger sont deux moments successifs d'un même fait qui se répète tous les jours des millions de fois. La bouche se ferme, les coins s'éloignent autant que possible en s'élevant légèrement comme pour esquisser un sourire, et souvent un frémissement accompagne la respiration. L'œil est clair, largement ouvert et se fixe sur la victime. Etudiez les carnivores domestiques ou sauvages, quand ils exercent

leur mission de maintenir l'équilibre de la population, et vous verrez beaucoup de tableaux mimiques qui se retrouvent chez les hommes.

Aucune physionomie ne rappelle autant la mimique de la cruauté que celle de la luxure. C'est affreux, mais c'est ainsi. L'amour et le sang, la mort et la création alternent en ce monde à courts intervalles, et souvent sans que le rideau se baisse entre les deux scènes successives. La main qui vient de tuer, caresse une minute après ; la lèvre que crispait le rire de la cruauté s'attendrit dans un baiser créateur.

La haine, comme toutes les émotions de ce monde, peut imprimer sur notre visage quelques caractères indélébiles. Le vulgaire même dit souvent qu'un homme a une *figure d'envieux*, *de jaloux*, *de méchant, de cruel*, etc. ; dans ces expressions que l'on croit lire sur le visage, il entre toujours quelque élément pris à la mimique de la haine.

Cette question sera mieux à sa place quand nous traiterons des *critériums* que l'on peut employer pour assigner à une physionomie sa valeur morale. Ici, nous ne nous arrêterons qu'à l'expression de *férocité*. Elle peut être permanente chez un *paria* de notre société ; elle peut aussi constituer un caractère de race chez un peuple entier, qui n'entend rien à notre morale et qui, pour vivre, tue et mange son semblable.

Allez visiter nos bagnes : vous y trouverez beaucoup d'exemplaires de *faces féroces,* de visages qui expriment la cruauté, même quand il n'y a ni motif ni possibilité de tuer ni de massacrer. Vous verrez ces malheureux montrer leur férocité en jouant, en plaisantant, en mangeant et jusqu'en dormant. Je suis sûr que si on pouvait les regarder témoigner leur amour, on leur trouverait encore cette même expression de férocité.

J'ai vu des physionomies pareilles dans les photographies des Maoris, des Papous, des Nègres, des Américains du Nord et du Sud. J'ai étudié de mes yeux cette expression permanente chez les Tobas, et chez les diverses tribus qui, sous le nom générique de Pampas (Tehuelches, Pehuelches, Ranqueles, Araucaniens, etc.) habitent la vaste plaine située au sud de la république Argentine et du Chili. Ces hommes peu sympathiques ont constamment les sourcils froncés et les lèvres contractées ; jamais on ne voit sur leur bouche un sourire aimable ou serein ; et si vous les rencontrez seul à seul dans le désert, vous porterez tout de suite la main à votre pistolet ou aux rênes de votre cheval, suivant votre courage ou votre humeur plus ou moins batailleuse.

Si trompeurs que puissent être les jugements sur le caractère, tirés de la physionomie, si rare que soit en tout temps l'esprit d'observation, cependant la personne la plus ignorante du monde se sentira en sûreté au milieu d'une tribu de pacifiques Lapons; elle se sentira, au contraire, pleine de défiance et de terreur sous le *toldo* d'une famille de Pampas; il lui suffira pour cela de regarder la figure de ses hôtes.

Quiconque dans l'Amérique méridionale a vu une seule fois un *Toba* à côté d'un *Chiriguano,* a pu distinguer au premier coup d'œil lequel des deux appartenait à une tribu féroce et cruelle, et lequel avait l'honneur d'appartenir à une des branches principales de cette douce et pacifique race des Guaranis, faite pour aimer et obéir.

CHAPITRE XIV

MIMIQUE DE L'ORGUEIL, DE LA VANITÉ, DE LA FIERTÉ, DE LA MODESTIE ET DE L'HUMILIATION

Dans l'étude de cette infinité d'expressions dont l'homme est capable, nous trouvons à chaque pas la confirmation de cette loi d'après laquelle la mimique est d'autant plus claire et caractéristique qu'elle est provoquée par une émotion plus puissante et mieux définie. Nous la constatons dans le plaisir et dans la douleur, dans l'amour et dans la haine, dans l'orgueil et dans l'humiliation, qui sont des mouvements psychiques fondamentaux de la nature humaine, aussi anciens que l'homme et communs à tous les habitants du globe. Au contraire, la pudeur, le scepticisme, la religiosité sont des sentiments dérivés, de troisième ou de quatrième ordre ; ils ne se manifestent qu'après une longue et pénible évolution, et par suite ils ont des expressions incertaines, fugaces, variables et peu caractéristiques.

L'orgueil est une des énergies affectives les plus manifestes et les plus puissantes. Sous des formes diverses, il se rencontre chez l'enfant et chez le vieillard, chez le sauvage et chez le poète illustre ; sa mimique est très expressive et ne peut se confondre avec aucune autre. C'est pour cela que tous les artistes, même les plus médiocres, savent représenter un mouvement d'orgueil, et que les physiognomonistes les plus anciens et les plus superficiels ont su nous donner une bonne description de la mimique qui se rapporte à ce sentiment.

Le grec Polémon lui consacre deux lignes caractéristiques dignes de Linné :

Signalement de l'effronté. — Voici le signalement d'un impudent : yeux ouverts et clairs, paupières élevées et grosses; gros pieds, nez gros, regards dirigés très en haut, teint rouge, voix aiguë.

Pourtant la définition des orgueilleux par Giovanni Battista Dalla Porta est encore plus belle :

Ils ont des sourcils arqués, qui se relèvent souvent, le ventre grand, charnu et pendant; ils marchent à pas lents, s'arrêtent sans raison, et se tiennent debout dans la rue, en regardant tout autour d'eux.

Mgr Ingegneri est plus prolixe; mais il nous donne, lui aussi, une bonne description de la mimique orgueilleuse :

Les hommes de grande taille, qui vont la tête haute, prouvent ainsi qu'ils sont orgueilleux, ambitieux, téméraires et arrogants.

En effet cette disposition du corps et le vice de l'orgueil ont par hasard une origine commune. Ils proviennent de la noblesse de l'âme raisonnable, laquelle, étant excellente par-dessus toutes les autres choses de ce monde inférieur, lorsqu'elle s'apprécie à sa juste valeur, dispose l'homme à la magnanimité. Mais il advient qu'elle dépasse la mesure dans l'estime qu'elle fait d'elle-même; et tombe dans un appétit pervers et désordonné de prééminence, d'honneurs, de respect; c'est dans cet appétit que consiste l'orgueil, lequel est pour le genre humain la source de beaucoup d'autres erreurs énormes et extrêmement odieuses. Cette même noblesse de l'âme est cause que l'homme se tient verticalement, et, dans quelques tempéraments mal équilibrés, où sont en excès les principes qui font que le corps humain a pris cette habitude, nous voyons la personne se tenir très droite, et être disposée à porter haut la tête. En effet, la nature, en distribuant ses dons, a voulu que les plantes (qui n'ont ni sentiment, ni mouvement et sont dépourvues des facultés que possède notre âme) eussent les pieds tournés vers le ciel et la tête enfoncée sous la terre (*sic !*). Elle a donné aux animaux une disposition plus ou moins différente de celle-là selon leur degré de perfection; elle a fait en sorte que les plus abjects les plus vils n'eussent pas de pieds et rampassent sur la terre; et aux moins imparfaits elle a donné des jambes, et a soulevé leur tête à une distance plus ou moins grande du sol. Mais, comme l'homme est plus parfait que les animaux, et qu'il est de substance céleste, elle a voulu que sa tête se dressât vers le ciel; elle l'a déchargé de la pesanteur terrestre qui force les autres animaux à marcher courbés, et qui l'aurait rendu peut-être incapable et d'agir et d'accomplir les opérations de l'esprit; enfin, elle l'a gratifié d'un tempérament excellent qui correspond à l'ordre des éléments du monde. Dans le monde, la terre, qui par sa nature est sèche, est placée au-dessous de l'eau, qui est l'élément froid, — et l'air, qui est humide, est inférieur par sa nature au feu qui est l'élément chaud. De même la nature a voulu que dans la complexion de l'homme, le froid fût au-dessus du sec, et que le chaud prédominât sur l'humide. Et de la prédominance du chaud, qui est le

principe du mouvement dirigé en haut, il résulte que l'homme a le corps vertical et élevé.

Certes il y a là un mélange de Kabbale et d'astrologie; mais le fond de la description est pris aux pures sources de la nature.

Niquetius nous a donné deux petits tableaux bien dessinés :

Superbi viri figura. — Supercilia arcuata et quæ frequenter elevantur; os magnum; palpebræ valde apertæ, pectus latum; metaphrenum erectum; tardus gressus; collum erectum; humeri vibrati; oculi splendentes, magni, salientes.

Verecuadi viri figura. — Oculi humidi, non valde aperti, conniventes, castigatæ magnitudinis, suffusæ robore genæ; motus moderati; tarda loquela; corpus inclinatum, aures decenti rubore purpuratæ; verecundia potissimum in oculis et fronte spectanda est[1].

Ghirardelli qui, lorsqu'il n'a pas à parler des femmes, est raisonnable et sait observer, s'arrête longtemps à expliquer pourquoi, sous l'influence de l'orgueil, les sourcils s'élèvent. Il suit l'opinion de Pline qui plaçait le siège de l'orgueil dans les sourcils: « Superbia alicubi conceptaculum, sed hic sedem » habet; in corde nascitur, hic subit, hic pendet », et plus loin : « nihil altius simulque abruptius invenitur in corpore. » Ce que Pline entend par les mots *nihil altius*, Giovanni Bonifacio l'interprète ainsi : sourcils élevés, signe d'orgueil.

Pourquoi les sourcils élevés dénotent-ils l'homme orgueilleux? Teologo affirme que, *superbia est appetitus celsitudinis perversæ voluntarius*, et qu'ainsi l'orgueil se manifeste par l'élévation du sourcil au-dessus de sa place normale.

Le vice de l'orgueil consiste à vouloir être admiré, et à se croire plus que l'on n'est, par l'effet d'une volonté arbitraire et perverse. Aussi les poètes, quand ils ont eu à décrire la colère et l'orgueil, en ont donné comme signe et comme indice, des sourcils arqués et relevés. Dante, par exemple dit, au chant XXXIV de son *Enfer*, dans le portrait de Lucifer.

S'ei fu si bel, com'egli è ora brutto,
E contro il suo fattore alzò le ciglia,
Ben dee da lui proceder ogni lutto[2].

1. De l'aveu de Niquetius, cette description est empruntée à Dalla Porta.
2. S'il fut aussi beau qu'il est affreux aujourd'hui, et s'il osa *élever les sourcils* contre son créateur, c'est bien de lui que doit procéder toute douleur.

De même Juvénal écrit dans sa satire V :

Pauperibus miscere puer ; sed forma, sed ætas
Digna supercilio, quando ad te pervenit ille ?

et ce mot *supercilio* est interprété par quelques-uns comme signifiant ici orgueil.

Et le même poète, voulant peindre Cornélie, mère des Gracques, dit dans sa sixième satire :

Malo venusinam, quam te, Cornelia mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium et nnmeras in dote triumphos.

Pourtant il faut bien remarquer ici que l'élévation du sourcil n'indique pas toujours l'orgueil, mais quelquefois aussi la gravité. C'est ainsi que, d'après Valère Maxime, Sénèque avait *censorium supercilium*, c'est-à dire un sourcil digne d'un censeur.

C'est ainsi encore que l'orateur romain voulant peindre, non l'orgueil d'un tyran, mais la gravité de Sextus, s'exprime avec une éloquence toute cicéronienne :

Tanta erat gravitas in oculo, tanta frontis contractio, ut illo supercilio, tanquam Atlante cælum, respublica niti videretur.

Albert le Grand a dit également :

Supercilia, quæ frequenti motu elevantur in altum, superbum hominem notant, gloriosum et audacem.

Et commentant les anciens, Ghirardelli ajoute :

Les orgueilleux ont pour la plupart la démarche lente et grave et la cou droit ; ils s'arrêtent souvent en chemin et regardent tout autour d'eux ; leurs yeux sont inquiets, grands, clairs et superbes. C'est ainsi qu'Homère a peint Achille et que Nicétas Chorniate a peint Andronicus. De même encore, Michel Scot, que je choisis de préférence parmi tous les autres physionomistes, a excellemment écrit : Cilia arcuata et quæ frequenti motu elevantur in altum, significant hominem superbum, animosum, vanum, iracundum, audacem, etc.

Mais voilà assez de citations.

Par rapport à la mimique, les énergies affectives qui se concentrent autour de l'amour-propre, nous donnent trois groupes divers d'expressions :

1. Expressions d'orgueil exalté ou satisfait.
2. Expressions d'orgueil abattu.
3. Expressions d'orgueil tempéré ou corrigé par l'éducation ou par d'autres sentiments.

En faisant, suivant notre méthode, l'analyse élémentaire de la mimique orgueilleuse, nous pouvons en représenter les résultats dans le tableau suivant :

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA MIMIQUE DE L'ORGUEIL.

Orgueil exalté ou satisfait.	Élévation des sourcils. — de la tête. — du cou. — du tronc. Regards dirigés en haut ou vers l'horizon. Avancement de la lèvre inférieure. Occlusion énergique de la bouche. Mimique expansive du bras. Rotation des doigts autour de l'axe du bras. Élévation des mains au-dessus de la tête. Ample dilatation du thorax. Bras appuyés sur le bassin ou sur la poitrine de manière à accroître, de façon ou d'autre, les diamètres transverses du corps. Démarche dégingandée, en écartant les jambes. Respiration soufflante. Sourire, rire ou pleurs.
Orgueil abattu	Abaissement des sourcils. — des paupières. Pencher la tête, le cou, le tronc. Regard dirigé vers la terre ; œil éteint. Mimique générale concentrique. Mimique de la saveur amère. Tendance générale à se rapetisser et à se cacher ou à fuir.
Hypocrisie de l'amour-propre satisfait	Abaissement de la tête. Œil très brillant. Rapetissement de la personne. Gestes d'excuse, de remerciement, de prière. Larmes et rire, alternativement. Contraction des lèvres comme si on voulait rapetisser la bouche. Tremblement et suppression de la voix.

Quelque variés et quelque nombreux que soient ces éléments de la mimique orgueilleuse, ils concourent tous au même but : *agrandir* et *élever* notre personne si l'amour-propre est exalté ou satisfait, la rapetisser et l'abaisser si l'orgueil est abattu. La géométrie et la psychologie, la mimique et le langage sont ici parfaitement d'accord. *Haughty*

(étymologiquement haut) veut dire orgueilleux en anglais, et il est trop évident que *super* est la racine de *superbia*.

Un profond philologue pourrait broder toutes sortes de belles variations sur ce thème dont je me contente de donner la formule générale. Il en est de la mimique comme du langage. Avec toute la force de nos muscles, nous cherchons à nous faire plus hauts et plus gros que nous ne sommes. De ces deux efforts simultanés et quelquefois contradictoires résulte très naturellement la forme bouffie de la mimique de l'orgueil et de la vanité. Et c'est avec une justesse parfaite que l'on a comparé l'orgueilleux au paon qui fait la roue.

Nous élevons les sourcils, les paupières, la lèvre supérieure, le cou, le tronc, la taille ; nous cherchons à porter en haut toutes les parties principales ou accessoires de notre moi, et quelquefois nous avons recours au chapelier et au cordonnier pour qu'ils nous aident dans cette œuvre d'exhaussement. Ah! si nous pouvions clouer une poutre au ciel et nous hisser jusqu'à l'empyrée !

Voilà pour l'élévation. Quant au grossissement, nous enflons les joues, nous dilatons le thorax, nous appuyons les mains sur les flancs sur ou les aisselles, nous écartons les jambes et nous nous dandinons de droite à gauche et *vice versâ ;* nous nous passons la main dans les cheveux et nous gonflons ces gazons de poils ; en somme nous cherchons à occuper en largeur ce que nous avons d'abord gagné en longueur, ou en longitude ce que nous avons d'abord gagné en latitude, comme vous voudrez, suivant que vous emprunterez la métaphore à la grammaire ou à la géographie.

Après nous être grossis, nous être allongés, avoir accru tous les éléments possibles de notre géométrie organique, nous étendons aussi nos mouvements ; les doigts s'écartent le plus possible les uns des autres, et font la roue ; les jambes tendent aussi à s'éloigner du tronc ; souvent nous prenons dans les mains des objets volumineux, des mouchoirs, des papiers ou des livres pour augmenter encore la dimension de nos membres et étendre l'horizon de notre moi gonflé. Il y a une façon caractéristique d'agiter son mouchoir en l'air qui quatre-vingt-dix fois sur cent dénonce l'orgueilleux.

Cet allongement, cet élargissement, ce gonflement dans tous les sens ont pour dernier terme la respiration bruyante qui vient de ce que le souffle a été longtemps retenu pour grossir les joues et rendre le thorax sonore; il faut enfin que l'air sorte et il sort avec bruit, ce qui nous sert en outre à appeler sur nous l'attention.

C'est aussi pour cela qu'en général les orgueilleux parlent à haute voix, s'exclament souvent, et emploient tous les moyens pour faire beaucoup de bruit.

On ne peut être gonflé d'orgueil sans mépriser quelque chose ou quelqu'un, ou sans dédaigner tout le genre humain ; aussi, dans une mimique animée, inspirée par ce sentiment il y a toujours un certain sourire railleur, qui est ironique, sardonique ou simplement orgueilleux. Le sourire orgueilleux se distingue des deux autres par un mouvement en avant de la lèvre inférieure. Cela est si vrai que le muscle qui sert à exécuter ce mouvement a reçu le nom de *musculus superbus*.

Les larmes peuvent être le signe des joies intérieures de la vanité ou de l'orgueil satisfait ; mais cela est rare ; le rire en est un signe plus habituel, et, à portes closes, ce rire peut encore être naïf, bienveillant et bruyant ; quelquefois il est accompagné de symptômes de quasi-délire, de transports, de convulsions. Nous l'avons dit cent fois, toutes les expressions se ressemblent et se confondent quand elles sont poussées à l'extrême.

Les ballons de caoutchouc ne peuvent rester éternellement gonflés ; le paon, le dindon et l'homme ne peuvent toujours faire la roue. Un état de gonflement léger et permanent est l'expression la plus ordinaire de l'orgueil et donne au visage une expression caractéristique et durable.

La mimique est toujours la même, mais plus faible, moins accentuée, de façon à pouvoir être supportée par les muscles qui s'habituent à être toujours dans un état de demi-contraction. Même en dormant, l'homme peut dire à celui qui le regarde que l'amour-propre veille.

Dans un travail scientifique, nous employons le mot d'orgueil dans le sens le plus général, et ce n'est pas ici le lieu de faire une étude philologique sur les synonymes de cette puissante énergie affective, de ce péché capital. Il nous suffit que chaque mot représente une chose bien définie et claire pour tous.

Les *synonymes* et les *parents* de l'orgueil ont des noms distincts et chacun a une mimique différente.

Nous les passerons rapidement en revue.

La *dignité*, l'*honneur*, la *fierté* sont les formes les plus belles et les plus élevées de l'orgueil. Loin d'être des vices, ce sont de véritables vertus. Le sentiment de l'honneur et de la dignité personnelle s'exprime par une mimique plutôt négative que positive. Souvent une contenance sérieuse et une

attitude énergique suffisent pour exprimer tout un monde d'énergies psychiques de l'ordre le plus sublime. Dans la *fierté,* nous nous trouvons à cheval entre le vice et la vertu, la mimique devient plus batailleuse, plus résolue. Dans l'ouvrage de Darwin la figure I de la planche VII peut exprimer aussi bien un sentiment dédaigneux qu'un mouvement de fierté révoltée en face d'une proposition honteuse.

L'habitude du commandement à laquelle s'associe toujours un certain degré de fierté ou même d'orgueil donne à beaucoup de généraux, de princes et de souverains un regard particulier et une expression aristocratique, qui sont fort difficiles à définir, mais qui sautent aux yeux de l'observateur le plus vulgaire.

Nous nous rappelons tous le regard plein de majesté et d'autorité qui brillait dans les yeux du roi Victor-Emmanuel; ce caractère singulier est frappant aussi chez le roi Humbert. Huit cents ans de royauté laissent naturellement, dans les traits d'une famille, une marque que le premier venu ne peut se donner à volonté. L'aristocratie est un des traits les plus naturels de l'humanité ; les démocrates font rétrograder l'histoire, au lieu de la faire avancer, quand ils nient les lois les plus élémentaires de l'hérédité et de la nature humaine. On hérite de la tournure aristocratique, qui est toujours un fait mimique, et on ne l'acquiert pas.

La vanité est une des formes les plus caractéristiques de l'orgueil ; elle consiste à se complaire dans sa propre beauté, dans son propre luxe, dans la richesse ou la coupe élégante des habits que l'on porte. C'est un petit orgueil adapté aux petites choses et aux petits hommes. Les hommes, toujours dédaigneux vis-à-vis des femmes, voudraient faire de l'orgueil et de l'ambition le privilège du sexe fort et laisser la vanité au sexe faible. En cela, comme dans cent autres cas, ils se font la part du lion, et ils ne se rendent pas compte que la différence ne tient pas au sexe, mais à la diversité des caractères et au degré d'élévation de la pensée. Il y a beaucoup de mâles vaniteux et très vaniteux ; et la femme aussi est capable d'orgueil et d'ambition. Je connais un excellent homme qui se montra vaillant soldat sur les champs de bataille, qui est aujourd'hui un vaillant écrivain, et qui pourtant n'a jamais réussi à devenir à la Chambre un orateur de valeur. Pendant qu'il parlait, il regardait toujours la tribune des dames, et se préoccupait avant tout de remuer le bras droit avec une certaine mollesse arrondie, qui faisait briller la beauté de son corps et couvrait et découvrait tour à tour le profil très pur

de son visage. Cette mimique vaniteuse enlevait toute force à la pensée, et la parole n'avait ni action, ni efficacité, ni nervosité de sentiment. Il est vrai que Balzac aurait décerné à ce mouvement arrondi du bras un prix Montyon, comme il en a donné à un *mouvement des jupes*.

La mimique de la vanité est mesquine, peu expansive, pleine de sourires réprimés, de complaisances secrètes et de malignité cachée. Les peintres et les poètes de tous les temps out toujours représenté la vanité avec un miroir; parce que c'est précisément en face d'un miroir qu'une personne belle et vaine de sa beauté (remarquez que je dis une personne et non une femme) s'abandonne le plus complètement à la mimique de l'admiration d'elle-même.

La vanité est presque toujours accompagnée de la coquetterie et constitue ainsi une mimique composée qui a pour but de séduire, de plaire et de fasciner. Tous les animaux, dans les espèces où les sexes sont distincts, sont capables de coquetterie dans une intention amoureuse, et l'on pourrait faire un volume étonnant si l'on réunissait tous les tableaux que présente à cet égard le monde animal.

La formule générale de toute coquetterie consiste à cacher ou à diminuer les défauts naturels, à mettre en relief les qualités ou à les simuler quand elles n'existent pas. Dans une société où se trouvent des hommes et des femmes ayant l'âge de la fécondité (ou même ne l'ayant pas encore ou l'ayant dépassé), il n'y a peut-être pas un individu qui n'ait quelque geste ou quelque parole se référant à ce que les Anglais, d'un mot heureux, appellent *courtship*. L'un gesticule toujours avec la main ouverte et dégantée, parce qu'il l'a fort belle; un autre appelle toujours l'attention sur ses pieds chaussés de fines bottines, parce qu'il les a extrêmement petits. La comtesse A... rit toujours, même en parlant d'enterrement, parce qu'elle a des dents admirables ; et la marquise Y..., bien que remplie de piété et de pudeur, est extrêmement décolletée parce qu'elle a des épaules dignes de Junon. Le prince X... porte toujour des pantalons collants, même quand la mode est de les porter larges, parce qu'il a des jambes d'Apollon. et sa sœur n'ôte jamais ses gants, même à table, parce qu'elle a les mains couvertes de taches à la peau. Dispensez-moi de continuer cette litanie inutile et déjà trop longue, car vous avez tous les jours cent occasions d'étudier la mimique de la vanité armée de coquetterie.

L'*ambition* est une forme psychique affective qui a de nombreuses affinités avec l'orgueil, mais qui ne possède pas de

mimique caractéristique ; elle emprunte tantôt celle de l'orgueil pur, tantôt celle de la résolution, ou de la lutte, ou de l'inspiration créatrice. Sans allégories et sans artifices d'école, le plus grand peintre du monde ne saurait représenter un ambitieux. Les allégories une fois trouvées et les artifices mis en œuvre, il faudrait encore écrire au-dessous : *L'Ambition*. Cela me rappelle un très médiocre monument dans lequel un statuaire (homme de mérite d'ailleurs) avait représenté la *Politique*, la *Stratégie* et d'autres sciences analogues, mais avait dû écrire au-dessous ces noms en caractères d'or. Est-il possible que ce grand homme ne se soit pas rappelé la vieille histoire de saint Antoine et de son cochon?

L'*arrogance* est de l'orgueil, plus quelque chose et moins une autre chose. Ce qu'elle a en plus, c'est la grossièreté, et en moins, ce sont les bonnes manières. La *pétulance*, l'*impudence*, l'*effronterie* sont de dignes sœurs de l'arrogance ; la mimique de ces mouvements psychiques va toujours en se dégradant de plus en plus à mesure que diminuent la délicatesse et la pudeur, et que prédomine la vulgarité des sentiments.

Il y a des hiérarchies de formes qui correspondent aux hiérarchies de sentiments. Je me suis trouvé en face de rois et d'empereurs d'Europe, j'ai causé avec le roi d'Araucanie Colliqueo et avec le Cacique des Payaguas au Paraguay. Tous ces potentats m'ont bien fait sentir la distance, l'abîme qui les séparait de moi, mais de façon différente. Colliqueo et le Cacique étaient arrogants et insolents ; l'empereur et le roi étaient simplement majestueux et fiers. Il faut bien qu'une couronne serve à quelque chose ; qu'elle soit d'or ou de plumes de perroquets, que ce soit celle d'un tyran ou d'un roi constitutionnel, peu importe, c'est toujours une couronne !

De toutes les expressions, celle de l'orgueil est celle à laquelle la vie civilisée impose les freins les plus puissants, qu'elle déforme le plus, et qu'elle cherche le plus à étouffer. Toutes les fois que nous nous complaisons dans une satisfaction orgueilleuse, nous faisons une blessure à l'amour-propre d'autrui. Si nous laissons trop ingénuement voir notre joie à la personne qui nous loue ou nous applaudit, nous lui inspirerons inévitablement le désir de changer l'éloge en blâme ou les applaudissements en sifflets. L'enthousiasme et la mode nous poussent à jeter l'encens au nez d'un héros ou d'une danseuse ; mais nous voulons que le héros ou la danseuse aient plus de reconnaissance que d'orgueil, et avouent devoir les bravos et les couronnes à notre bienveillance plus qu'à leur mérite. Il faut aller en Afrique pour voir des hommes consentir à

ramper sur le ventre en s'approchant de leur chef, et ne pas s'offenser si celui-ci crache sur eux. Il faut aller en Polynésie pour trouver une rue pavée d'hommes vivants, étendus à terre, et formant le chemin sur lequel doit passer l'époux pour se rendre dans la demeure de l'épousée [1]. Chez nous, les rois eux-mêmes, quand ils entrent dans un Parlement sous une salve d'applaudissements, inclinent la tête en signe de remerciement. Les acteurs dramatiques, mis au niveau d'une danseuse et rappelés trente ou quarante fois, doivent courber l'échine et non se redresser ; ils doivent se montrer confus de tant d'honneur, au lieu de s'en enorgueillir. Si un acteur ou une danseuse dressait la tête, le cou ou le corps et restait en extase sous la tempête des applaudissements, on croirait qu'ils ont perdu l'esprit, et ils seraient certainement sifflés. Au contraire, plus on cache la joie du triomphe, plus les applaudissements redoublent ; rien ne nous charme plus que la modestie dans l'apothéose. C'est alors seulement que nous nous abandonnons sincèrement et avec expansion aux rapides entraînements de l'enthousiasme et de l'admiration. Le lendemain, nous nous dédommagerons du sacrifice que nous avons fait par des médisances venimeuses et des pointes malignes. Ainsi est fait l'homme civilisé ; on lui a rogné les ongles et émoussé les dents; mais de ces ongles rognés et de ces dents émoussées, il sait tirer des venins subtils qu'il inocule sous la peau du prochain, avec une onction pieuse, et sous un prétexte hypocrite de justice distributive.

1. Wyatt Gill, *Life in the Southern Isles*, Londres, p. 60.

CHAPITRE XV

MIMIQUE DES SENTIMENTS PERSONNELS

MIMIQUE DE LA PEUR — LA DÉFIANCE — DESCRIPTION DE LA TIMIDITÉ D'APRÈS LES ANCIENS PHYSIOGNOMONISTES

L'amour de soi-même est certainement un des sentiments les plus énergiques; c'est peut-être le plus puissant de tous, sauf, pendant une certaine période de la vie, celui de l'amour sexuel. Mais il n'a pas de mimique spéciale. Aucun artiste au monde, quel que soit son génie, ne pourrait avoir la prétention de nous donner un tableau ou une statue, qui nous fasse dire à première vue : *Voici un égoïste! voici un homme épris de lui-même!* Si nous pouvons, à portes closes, nous complaire dans l'adoration de nous-mêmes, cette énergie affective se résoudra en une forme de la vanité, en une expression d'orgueil ou de joie concentrée; mais ces tableaux intimes appartiendront à la galerie de l'orgueil, de la vanité et du plaisir. Si au contraire nous craignons pour notre sûreté et si nous nous mettons en posture de défense, nous prendrons dans ce cas une des expressions si nombreuses et si variées de la peur ou de la lutte, mais nous ne pourrons rien trouver qui caractérise spécialement l'amour pour nous-même. Si, à force de sophismes et de subtilités, nous nous figurons avoir mis la main sur une figure d'égoïste, notre découverte se résoudra en une pure négation; en effet c'est du manque absolu et constant de toute expression bienveillante et généreuse que nous aurons conclu par induction à l'amour égoïste de soi-même.

En toute rigueur de logique, nous pourrions compter la haine de soi parmi les sentiments qui se rapportent à la personne même. Mais ce sentiment pathologique et monstrueux

se résout à son tour dans l'hypocondrie, dans la nosomanie, dans une souffrance générale de toute la partie sensible de notre être, qui peut nous porter au désespoir et au suicide. Nous avons étudié ce sujet dans notre *Physiologie de la douleur*, et les traits principaux en sont reproduits dans le chapitre de ce livre qui traite de la *mimique de la douleur*.

Entre la peur et l'amour de nous-mêmes (sentiment concentrique et centripète par excellence, dont la mimique par suite est négative), se place la *défiance* qui est un commencement de peur, un mouvement de l'égoïsme qui s'éveille pour faire face à un danger imminent ou entrevu. La même chose peut se dire du *soupçon*, qui est frère de la défiance et dont l'expression est purement intellectuelle, avec une nuance à peine sensible de préparation à la défense.

La *défiance*, qui est un commencement de mouvement défensif, a une mimique à peine sensible qui peut se réduire à un soulèvement du sourcil accompagné de rides transversales sur le front, d'une élévation de la lèvre supérieure et d'une contraction forcée de la bouche.

Quand nous voulons faire partager à d'autres notre défiance et nos soupçons, la mimique devient plus expressive, et elle empiète sur le domaine du langage conventionnel. C'est alors que nous tordons la face et surtout la bouche de façon à leur faire perdre leur symétrie naturelle. Nous pouvons aussi lever les épaules et tordre le corps dans le même sens que les traits du visage ; ou bien branler la tête de droite à gauche ou froncer le nez, ou enfin appuyer la pointe de l'index sur la joue ou sur une des ailes du nez ou sur la paupière inférieure pour la tirer en bas. Presque toujours cette mimique est accompagnée d'un *humm* prolongé, et qui ressemble à un râle ou à un ronflement.

Ici nous sommes sur un territoire mixte, sur une frontière où les expressions automatiques de la mimique se confondent avec le langage figuré ou conventionnel. Quelques-uns des faits s'expliquent facilement. D'autres restent complètement obscurs.

La torsion de la face, du nez, de la bouche, de tout le corps montrent avec évidence que la chose ou la personne dont il s'agit n'est pas claire, ni *droite*, qu'il y a du faux, que quelque chose va de *travers*. C'est ainsi qu'on dit dresser le nez ou faire la moue pour indiquer un manque d'estime et par conséquent de confiance. Plus simple encore est l'explication du branlement de tête et des nombreux signes qui servent à exprimer une négation.

Le soulèvement du sourcil indique que nous voulons ouvrir les yeux tout grands pour mieux voir une chose obscure; et, à mon avis, la même signification s'attache au mouvement de l'index qui s'applique sur la paupière inférieure pour la tirer en bas. Ce reste, qui semble obscur à beaucoup de personnes, me paraît vouloir dire uniquement : *Ici il faut bien ouvrir lès yeux.*

On a voulu donner de cette mimique une interprétation subtile et compliquée : « Regardez cet homme; il est louche ou borgne; *cave a signatis*, et tout ce qui s'ensuit. » Je crois qu'on est allé chercher bien loin une explication qu'on avait sous la main.

Il est plus difficile de comprendre pourquoi on manifeste aussi la défiance ou le soupçon en posant le doigt sur la joue ou sur le nez. Probablement ces gestes ont le même sens que celui qui consiste à mettre le doigt sur la paupière inférieure. Pour moi, ce dernier geste serait l'expression normale caractéristique; les autres en seraient des variantes ou des synonymes. La mimique brode souvent sur le même *motif* des variations diverses, et même dans les expressions les plus constantes et les plus irrésistibles, nous avons beaucoup de formes équivalentes qui alternent et se substituent l'une à l'autre.

La défiance devenue une habitude imprime souvent à notre visage un caractère permanent, qu'on peut considérer comme celui de la timidité. On le voit dans toute sa force chez les pauvres fous atteints du délire de la persécution. Ils ont une façon incertaine de regarder tout autour d'eux ; leurs sourcils se relèvent, ou bien l'un s'élève tandis que l'autre s'abaisse ; leur regard est vacillant, de temps en temps leurs lèvres se contractent et ils branlent la tête, ou bien ils prennent une attitude d'attention comme s'ils écoutaient les bruits réels ou imaginaires.

C'est là de la maladie; mais en dehors du domaine spécialement pathologique, il y a aussi une expression de timidité, qui se caractérise par divers caractères négatifs, tels que l'absence de joie vive, de tendance à la lutte, et par quelques signes positifs, comme l'incertitude des mouvements faciaux et la disposition à rougir facilement.

Nous parlerons de ce phénomène, qui joue un grand rôle dans la mimique, en nous occupant de la pudeur qui engendre pour son propre compte une forme particulière et très caractéristique de la timidité.

Il serait fort utile de pouvoir déterminer, d'après la phy-

sionomie d'un homme, son degré de timidité, et de mesurer par là son peu de courage. Qui sait combien de mésaventures nationales, combien d'humiliations pourraient être évitées si la science nous donnait le moyen de porter un pareil diagnostic. Malheureusement, en dehors des quelques traits que nous avons tracés, on ne peut rien dire de certain, à moins de faire de la fantaisie et de vouloir enfermer les nuées dans un sac. Cette indigence et cette modestie de la science physiognomonique contemporaine a succédé à une époque d'outrecuidance qui nous fait rire aujourd'hui. Il n'y a pas un livre ancien qui ne donne une recette sûre pour discerner les hommes timides. Voici celle de Nicquetius :

Timidi viri figura. — Ad mulieres, cervos, cuniculos, lepores, damas et temperiem frigidam refertur occiput cavum; calor pallidus, sublividus, citrinus vel niger, oculi imbecilles et qui frequenter nictant, pallidi, stupidi; pilus mollis; extrema parva; lumbi imbecilles; collum longum, gracile, pingue; pectus debile, carnosum; vox acuta, remissa, tremula; os parvum; mentum rotundum; labia patua; tibiæ, crura carnosa, sed minime ossea; manus longæ et subtiles; pedes parvi, inarticulati; mos qui est in facie mœstus [1].

Le même auteur, dans d'autres endroits de son ouvrage, explique comment : *quibus capilli surrectiores timidi — coxæ carnosæ timidum denotant — crura parva timidorum propria, — quibus crura pervertuntur timidi sunt — manus subtiles et longæ timidorum propriæ, etc.*

Dans tous ces tableaux de genre, on découvre au premier coup d'œil le procédé. L'auteur, comme tout le monde, a fait la surprenante découverte que les femmes sont plus timides que les hommes; il nous fait le portrait d'une femme sous prétexte de peindre un homme timide, et le tour est joué.

Il est singulier que tous les anciens auteurs aient attribué à l'homme timide des cheveux doux, c'est-à-dire fins.

Ghirardelli nous assure « *que les cheveux fins et doux dénotent le plus souvent une personne craintive* », et il trouve bien naturel qu'il en soit ainsi, puisque le cerf, le lièvre et la brebis ont le poil doux. Plus loin ce physionomiste ne craint pas d'aller chercher des signes et des indices chez les oiseaux, parce que, comme l'enseigne Aristote, « tous ceux » qui ont le plumage doux sont timides ; par exemple la caille » et tous les oiseaux qui vont en troupe, ce qui est un indice » manifeste de leur timidité [2]. »

1. Nicquetii, *op. cit.*, p. 318.
2. Ghirardelli, *op. cit.*, p. 7.

Mgr Ingegneri dit aussi que les cheveux doux et mous sont un signe de timidité :

En effet, dit-il, ils dénotent un tempérament froid et humide, car la mollesse dérive principalement du froid et de l'humidité, et comme les effets ressemblent aux causes, les cheveux conservent la qualité prédominante dans le corps où ils prennent naissance. Ils ne sont autre chose que des produits de l'humidité, surlevés jusqu'à la peau par la chaleur naturelle, et ensuite coagulés par le froid de l'air, et réduits à l'état de corps longs et aussi fins que le comportent les pores dont ils sont sortis. Dans les tempéraments humides et froids, où la chaleur est faible, il n'y a pas beaucoup d'esprits animaux et comme il est de principe que les contraires se combattent, ils sont faibles. L'âme dans les périls imminents, pour fortifier son courage, rappelle de toutes les parties du corps vers les entrailles comme vers un centre le sang et les esprits animaux ; et les extrémités restent abandonnées. Mais de même que les esprits s'enfuient subitement des parties extérieures vers l'intérieur, de même extérieurement l'homme prend aussi la fuite. Et voilà quelle est la nature de la peur [1].

Quelle philosophie ! quelle psychologie ! et quel jargon cabalistique !

Pour le bon prélat, une petite tête signifie aussi timidité, et naturellement il trouve à cela une excellente raison :

En effet nos actions sont l'exécution des pensées de l'âme ; et lorsque les esprits animaux ne s'acquittent pas bien de leurs fonctions, l'âme ne peut discerner la vérité des choses extérieures, ni s'assurer de leur état ; alors elle craint d'agir et ne s'arrête à aucune résolution [2].

Pour Della Porta aussi l'homme timide a « le poil doux, le » corps incliné, les muscles de la jambe très minces, le teint » pâle, les yeux faibles et clignotants. L'extrémité du corps » est débile et sans force ; les jambes sont fines (et les femmes !), les mains fines et longues, les lombes petits (et les » femmes !) et débiles, etc. »

Ingegneri et Ghirardelli sont d'avis qu'une *pupille très noire* (*sic*) « dénote avec certitude un homme peureux, » parce que de pareils yeux sont presque toujours l'indice » d'une âme timide. En effet, ils ont pour origine la surabon- » dance des humeurs aqueuses et le manque d'esprits ani- » maux, et c'est là un signe que la chaleur naturelle est di- » minuée, et que le tempérament s'éloigne de la température » convenable et laisse prédominer le froid et l'humide, qui » sont les principes de la peur. »

1. Giovanni Ingegneri, *Physionomie naturelle*, p. 342.
2. *Ibidem*, p. 341.

Toutes ces divagations astrologiques ne sont rien encore à côté d'une tirade du même Ghirardelli, où cet « *éminent académicien vespertin* », oubliant qu'il est Bolonais et né dans une ville célèbre depuis des siècles par la beauté et l'amabilité de ses femmes, nous met en garde contre les belles lèvres de corail. Suivant lui, plus elles sont petites et mignonnes, plus elles dénotent la timidité, et toute une collection de vices et de perversité qui dérivent de la crainte. Voici un échantillon de cet écrivain peu galant :

Lisez et relisez ces lignes brèves, mais véridiques, vous tous qui laissez séduire votre cœur par la beauté des femmes et par leurs yeux. Prenez la peine de graver mes paroles dans votre esprit, comme sur un marbre éternel, car je vais vous montrer au vif, comme dans un clair miroir, l'erreur où vous tombez, l'iniquité que vous commettez, le danger que vous vous créez de vos propres mains, quand vous vous faites les poursuivants insensés d'une beauté, plus fugitive que le temps, plus éphémère que l'ombre, plus instable que le vent, et plus vite fanée que les fleurs. Mais prêtez-moi plus d'attention encore, vous qui adorez comme des reliques sacrées une petite bouche et deux fines lèvres de corail, qui y imprimez des baisers, et ainsi, mille fois par heure, plongez votre âme dans un sépulcre vivant. Nous vous accordons qu'une bouche de petite dimension, ornée de deux petits rubis rondelets est chez la femme un trait de beauté ; mais nous n'admettons pas que la douceur des baisers et la suavité des paroles que vous aimez à savourer ne soient pas accompagnées d'amertume. Ce n'est pas du miel que vous sucez sur ces lèvres baisées et rebaisées ; c'est un venin qui pénètre jusqu'à l'âme et la fait toute vivante mourir misérablement d'amour.

Amour, par ton chemin l'on arrive à la mort
Et tes tourments nous font périr en peu de temps.

Et Ghirardelli, après avoir fait comprendre que les petites lèvres dénotent une disposition à la peur, s'échauffe encore davantage contre les pauvres filles d'Ève :

Si cette peur était l'unique passion de la femme, il n'y aurait pas grand mal ; mais il n'en est pas ainsi ; car tant de défauts découlent de celui-ci que, pour les énumérer, tout ce volume ne suffirait pas (notez qu'il contient 628 pages in quarto). Une humeur si froide a élu domicile dans le cerveau féminin qu'elle rend la femme paresseuse à agir.

Aujourd'hui nous sommes plus galants que Ghirardelli ; nous n'éprouvons plus la même horreur pour les bouches de petite dimension, ornée de deux petits rubis rondelets. Mais hélas ! nous ne savons plus deviner, à la seule vue d'un visage, s'il doit nous conduire à la honte de Lissa ou aux gloires de Palerme et du Vulturne.

CHAPITRE XVI

MIMIQUE DE LA PENSÉE

Quand la pensée n'est pas accompagnée par le plaisir ou par la douleur, par un sentiment ou par une émotion quelconque, elle a une mimique peu expressive et très concentrique. Cela n'empêche pourtant pas que le travail du cerveau possède une véritable mimique qui lui est propre.

La mimique intellectuelle peut, par ses mouvements divers, exprimer soit l'intensité de la pensée, soit sa nature, soit un certain moment de son activité ; ou bien elle peut accompagner par un rythme sympathique le mouvement de la substance grise qui pense. Ce sont là les diverses fonctions de la mimique intellectuelle. Il faut les étudier l'une après l'autre ; et ensuite, une fois ce travail analytique terminé, il sera possible de coordonner les matériaux recueillis, et de signaler quelques lois dans un domaine qui est un des moins explorés de la physiognomonie. On trouve chez les anciens auteurs des descriptions cabalistiques de l'homme intelligent et de l'homme stupide ; on trouve dans les physiologistes plus récents quelques bonnes études sur l'attention et la réflexion ; mais je crois qu'aucun livre ne présente une revue complète de tous les phénomènes mimiques qui accompagnent l'exercice de la pensée.

Pour se rendre compte de la rapidité avec laquelle se comblent les lacunes laissées par l'ignorance du passé, il faut comparer la planche II de l'ouvrage de Lebrun, où se trouve représentée l'*attention*, avec la belle monographie que Paolo Riccardi de Modène a récemment donnée du même phénomène [1].

1. Paolo Riccardi, *Studio sull'attenzione.*

Lebrun nous montre une figure, dessinée avec beaucoup d'art, mais qui pourrait représenter tout aussi bien le soupçon ou le désir. Son diagnostic analytique se borne à trois lignes :

Les effets de l'attention sont de faire baisser et approcher les sourcils du côté du nez, tourner les prunelles vers l'objet qui la cause, ouvrir la bouche et surtout la partie supérieure, baisser un peu la tête et la rendre fixe sans aucune autre altération remarquable.

Voici pourtant, comme introduction à nos études, un tableau synoptique.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA MIMIQUE DE LA PENSÉE.

Contractions et relâchements musculaires de la face..................	Contraction des muscles qui froncent le sourcil. Immobilisation de l'œil. Contractions erratiques de tous les muscles oculaires. Immobilisation statique de tous les muscles de la face. Ouverture exagérée de l'œil. Occlusion ou semi-occlusion de l'œil. Abaissement de la mâchoire inférieure. Elévation extrême d'un seul sourcil. Convulsions partielles ou totales des muscles faciaux.
Contraction du tronc.....	Immobilisation statique de tout le tronc. Catalepsie. Convulsions partielles ou totales.
Mouvements sympathiques et le plus souvent rythmiques des membres...	Se gratter la tête, le front ou le nez. Se toucher les cheveux. Se frapper le front ou se prendre la tête à une main ou à deux mains. Se caresser les joues ou le menton. Se frotter fortement les yeux. Branler la tête. Faire des gestes rythmiques avec les bras ou les mains. Faire des bruits rythmiques avec les pieds ou les mains. Remuer les jambes d'une façon incessante et rythmique. Se fermer fortement les oreilles avec les deux mains.

Depuis le premier moment où les cellules cérébrales on

commencé à penser, la pensée ne cesse plus jusqu'à notre dernier souffle. Elle persiste même probablement pendant le sommeil, et si beaucoup de gens se figurent qu'ils ne rêvent pas, c'est seulement parce qu'il sont oublié le matin les pensées crépusculaires de la nuit. Eveillez-les subitement en appelant leur attention sur l'état de leur conscience à ce moment précis ; presque tous vous diront qu'ils rêvaient. J'ai souvent fait cette expérience sur moi-même et sur d'autres, et elle m'a toujours donné le même résultat.

Cette continuité de pensée se peint sur notre visage par une mimique légère qui demeure inaperçue précisément parce qu'elle est permanente et se confond avec les autres caractères constants qui distinguent le visage d'un homme vivant d'avec celui d'un homme mort. Une certaine vivacité des yeux, une certaine promptitude des muscles faciaux à se contracter sont les traits fondamentaux de toute figure intelligente, et quand ces traits font défaut nous disons que nous avons devant les yeux un visage stupide. Nous reviendrons sur ce sujet en traitant des critériums qui peuvent servir de guide pour apprécier la valeur intellectuelle et morale d'une figure humaine [1].

1. Lavater, dans le quatrième volume de sa grande *Bible physiognomique*, nous a donné beaucoup de très beaux dessins de gens stupides, d'après nature ou d'après Hogarth. Il semble incroyable qu'avec un petit nombre de traits de plume, qui ne couvriraient pas la surface d'un sou, on puisse montrer avec tant d'évidence l'idiotisme et la stupidité.

Suivant le célèbre physiognomoniste suisse, les caractères les plus saillants de la stupidité seraient :

a) le front presque absolument vertical ;

b) la longueur excessive du front ;

c) le front faisant plus ou moins saillie dans le haut ;

d) le front qui se retire brusquement en arrière et qui est bombé près des sourcils ;

e) le nez fortement recourbé au-dessous du milieu du profil ;

f) la distance exagérée entre le nez et la bouche ;

g) la lèvre inférieure molle et pendante ;

h) le relâchement ou les rides du menton et des mâchoires ;

i) des yeux très petits, dont on voit à peine le blanc, surtout quand ils accompagnent un grand nez, que la partie inférieure du visage est massive et que les yeux sont entourés de petites rides très profondes ;

k) la tête rejetée en arrière et défigurée par deux goîtres, surtout quand l'un d'eux remonte vers la joue ;

l) un sourire oblique et affecté, dont on ne peut se défaire, et qui est devenu une habitude, peut être considéré sans hésitation comme l'indice d'une nature fausse, d'une démence caractérisée ou au moins d'une méchanceté sotte ;

m) les formes trop arrondies et trop unies donnent au visage un air de bêtise et, dans ce cas, la réalité correspond presque toujours à l'apparence ;

n) les nez camus avec les narines trop étroites ou trop larges et les nez trop

La mimique intellectuelle se groupe toujours autour de la tête, qui est le siège de la pensée, et autour de l'œil, qui en est le principal instrument. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la figure d'un aveugle sans yeux avec celle d'un aveugle qui a des yeux n'y voyant pas. La première paraît toujours plus stupide que la seconde. Bien qu'avec la pratique on réussisse à interpréter l'expression des muscles de la bouche, qui se substitue à l'expression des yeux, une face sans yeux fait peur et rappelle de trop près celle d'un cadavre.

S'il fallait limiter au moindre espace possible le champ de l'expression de la pensée, s'il fallait le réduire à son centre principal, je le renfermerais dans cet espace de quelques centimètres carrés, qui s'étend au-dessus des sourcils et entre eux : c'est précisément là que se manifestent ces rides verticales, si bien étudiées par Darwin, et qui constituent l'acte de froncer les sourcils. Ceux-ci, par la contraction des muscles sourciliaires, se rapprochent et s'abaissent tandis qu'en même temps il se forme des rides plus ou moins profondes entre les deux sourcils. Au contraire, dans la souffrance, les extrémités internes des deux sourcils se relèvent et il se forme beaucoup de rides transversales.

Le muscle qui fait froncer les sourcils a été appelé par Du-

longs disproportionnés au reste du visage supposent d'ordinaire une intelligence déprimée.

Les contorsions involontaires et les mouvements convulsifs de la bouche, la vibration des chairs, leur rigidité ou leur mollesse excessive, l'aplatissement et la rotondité des contours, les traits trop ou trop peu accentués, trop de tension ou trop de relâchement, un bizarre mélange de délicatesse et de trivialité, en un mot les disproportions de tout genre sont *autant d'imperfections* ou de *signes d'imperfection ;* elles sont à la fois *le signe et la chose signifiée.*

Bien que ce soit Lavater qui écrive, quelle incertitude de traits, que de cabale et que d'astrologie ! Il n'y a pas une ligne qui ne soit contredite ailleurs, bien que dans chaque ligne il y ait une part de vérité.

La définition de l'homme médiocre, qu'il donne plus loin, est beaucoup plus heureuse. (Tableau IV, page 16.)

« Tout individu qui ne nous frappe d'aucune façon, qui ne nous attire ni ne » nous repousse, qui ne nous ennuie ni ne nous charme, qui ne se fait ni désirer » ni détester, qui n'est ni assez riche pour donner, ni assez puissant pour » dépouiller, qui laisse tout à sa place, qui ne produit rien lui-même et n'a pas » assez d'énergie pour enlever les productions des autres, rentre dans la classe » nombreuse des gens médiocres. »

Certes, celui qui sait faire un pareil portrait des gens médiocres n'est pas lui-même un homme médiocre, bien qu'il ajoute : « Ces médiocrités sont absolu» ment indispensables pour maintenir, consolider et compléter l'ordre de la » création. L'insensé seul peut les mépriser, l'impie seul et le méchant peuvent » les regarder comme inutiles... »

chesne, le muscle de la réflexion, et bien que ses théories ne supportent pas la critique, il est pourtant vrai que le premier geste de l'attention intense et de la réflexion consiste à froncer le sourcil, et que ce mouvement a été observé chez les Australiens, chez les Cafres, chez les Malais, chez les Hindous et chez les Guaranis. Pour Darwin l'origine de ce geste caractéristique est très claire, parce qu'il rappelle les premières impressions de dégoût, et qu'il est malaisé et même douloureux d'observer ou de réfléchir pendant un certain temps. Il peut aussi, suivant lui, y avoir là un phénomène d'atavisme, un legs du temps reculé où il fallait regarder au loin pour apercevoir sa proie ou pour se mettre en garde contre un péril.

Cette explication, bien qu'ingénieuse, est probablement un peu forcée. Je crois, au contraire, qu'il s'agit simplement d'un fait de sympathie par contiguïté, de même que nous avons, dans les émotions génitales et gastronomiques, des faits mimiques de sympathie, qui se manifestent dans les muscles voisins des centres de l'émotion, sans que ces mouvements aient une utilité directe pour la satisfaction de nos besoins.

Pour moi, l'acte de froncer les sourcils a la même valeur que celui d'ouvrir de grands yeux quand nous entendons lire quelque beau morceau de poésie.

L'attention est la direction intense et visible d'un ou de plusieurs de nos sens, vers un objet extérieur, ou encore la direction invisible des centres nerveux vers un phénomène de la vie viscérale ou de la vie psychique. Je réserverai le mot d'*attention* pour les sens ou pour les faits de sensibilité splanchnique ou générale, et celui de *réflexion* pour l'examen des faits psychiques.

Nous pouvons apporter de l'attention à une sensation quelconque du goût, de l'odorat ou du toucher; mais la mimique est bien plus expressive quand l'œil et l'oreille sont les organes qui s'emploient à recueillir les impressions du monde extérieur.

Dans l'attention visuelle, le corps se porte en avant, les yeux sont fixes, et tous les muscles du cou et du tronc semblent n'avoir d'autre fonction que de diriger l'organe de la vue et de le rapprocher de ce que nous voulons bien voir.

Dans l'attention auditive, après avoir avancé la tête vers le côté d'où vient le son, il est singulier que nous la penchions sur une épaule (le plus souvent sur l'épaule gauche) comme si nous voulions écouter avec une seule oreille.

Ce geste, qui est très caractéristique et qu'on peut observer

tous les soirs au théâtre mériterait d'être mieux étudié. Il serait intéressant de rechercher si chacun de nous approche du son sa meilleure oreille, ou si au contraire il essaie d'avoir la sensation d'un seul organe acoustique, comme cela arrive souvent pour l'œil.

L'attention qui se rapporte aux trois autres sens inférieurs a une mimique incertaine, bien qu'elle affecte souvent un caractère local ; souvent elle se modèle sur l'œil et sur l'oreille bien qu'il ne s'agisse ni de voir, ni d'écouter.

L'attention intérieure peut n'être qu'une concentration de la conscience sur un phénomène viscéral ou psychique, ou bien elle peut s'élever à la comparaison, à la réflexion, en un mot, à la pensée. Dans ces cas si divers, la mimique est à peu près la même. Un hypocondriaque, qui épie les mouvements de ses intestins ou de son cœur, diffère peu en apparence d'un philosophe qui médite sur la conscience du moi.

Aussitôt que la réflexion est devenue intense et profonde, la mimique devient presque entièrement négative, comme si toute notre énergie s'était concentrée dans le cerveau, et qu'il ne nous en restât plus assez pour contracter un petit groupe de muscles ou même un seul muscle. En fait le muscle sourciliaire se relâche, et le regard erre sans s'arrêter sur aucun objet. Nous regardons soit en haut, soit en bas, et ces deux mouvements de direction contraire ont exactement le même but, celui de nous isoler du monde extérieur qui nous entoure. Darwin, Donders et Gratiolet ont étudié ce fait qui peut s'exprimer par le mot de regard *distrait*. Remarquons à ce propos que l'impropriété du terme ne saurait être plus grande. Nous appelons distrait un homme qui ne prête attention à rien, et nous appelons de même distrait le regard de celui qui est plongé dans une profonde méditation. Et puis tous les jours nous viendrons faire des dissertations pour vanter le langage, cette ombre pâle et incertaine de notre pensée !

Plus la pensée devient intense et plus la force innervatrice abandonne les muscles faciaux. C'est alors que la bouche s'entr'ouvre, puis s'ouvre et qu'enfin la mâchoire inférieure devient pendante. Le visage prend alors en apparence le caractère de la stupidité, nous fournissant ainsi un exemple de plus que, dans la mimique, les extrêmes se touchent et se confondent.

Mais dès que la pensée se dégage des centres cérébraux et qu'elle se manifeste par un de ses puissants courants centrifuges, et surtout par la parole, aussitôt la mimique de concentrique devient excentrique, et nous voyons se produire ces

phénomènes expressifs que, dans notre tableau, nous avons énumérés sous la rubrique de *mouvements sympathiques et le plus souvent rythmiques des membres.*

C'est alors que nous faisons entrer en action les membres supérieurs et que nous accompagnons l'action cérébrale de gestes très variés dans la forme, mais qui tendent toujours à donner un rythme à la pensée, en marquant, comme le feraient des virgules ou des points, les parties les plus saillantes du discours. Personne au monde (à moins de faire effort pour cela) ne saurait parler sans gesticuler, et beaucoup d'orateurs éloquents et passionnés mourraient suffoqués si nous les contraignions à faire un discours avec les membres attachés au corps. A cette mimique d'accompagnement prennent part même les membres inférieurs, et bien des gens ne sauraient parler ou écrire sans balancer les jambes et sans frapper du pied.

Cette mimique est tout à fait distincte de celle qui consiste à se frapper le front, à jouer avec ses cheveux, à se caresser le menton ou à se gratter le nez. Il est probable que tous ces mouvements ont pour but de secouer le cerveau et de faciliter le travail cérébral. Les frictions à la peau de la face pourraient arriver au même résultat par le moyen d'une excitation périphérique des nerfs les plus voisins du cerveau. Je serais d'autant plus disposé à adopter cette explication qu'on se frotte surtout le cuir chevelu et le front, et beaucoup moins souvent le nez, les joues et le menton. Qu'une secousse mécanique donnée au cerveau puisse en faciliter le travail, cela semble prouvé par ce fait que beaucoup de gens ne peuvent penser avec activité qu'en allant en voiture, à cheval ou en bateau. Chaque cerveau a ses besoins particuliers, et chez tous les hommes la mimique intellectuelle a surtout pour but de faciliter le travail du cerveau.

Si de l'analyse nous passons à l'étude synthétique de la mimique intellectuelle, nous trouverons quelques tableaux qui, dans leurs expressions diverses, représentent des formes spéciales du travail cérébral. Voici les principaux :

Attention
Réflexion } déjà examinées dans notre étude analytique.
Méditation

Souvenir. Le regard se fixe en haut et en bas et les yeux se ferment. On se frotte énergiquement le front avec la paume de la main, ou bien on le frappe de diverses façons. Ici l'in-



EXPRESSIONS DIVERSES

a. Mépris. — *b*. Frayeur. — *c*. Étonnement. — *d*. Hypocrisie.
e. Stupidité. — *f*. Intelligence.

fluence de la percussion pour éveiller dans le cerveau des mouvements moléculaires est tout à fait évidente.

Travail de la parole. Le visage s'allume ; l'œil, le cou, le tronc, les bras, les mains entrent en sympathie d'action avec la pensée qu'on exprime ; tantôt le geste marque les pauses et colore les idées ; tantôt il fait l'office du chœur dans la tragédie antique. La parole est le personnage principal ; les gestes sont le chœur qui suit la pensée, pour la renforcer et la compléter. Personne ne peut être un grand orateur sans savoir bien diriger ses gestes ; et chez quelques hommes éloquents, le geste est encore plus beau et fait plus d'effet que la parole parlée. Le désaccord entre la parole et le geste est une des plus fâcheuses manifestations de la médiocrité de l'esprit et souvent il suffit à nous révéler qu'un discours a été appris par cœur sans être compris. Au contraire, chez ceux qui parlent difficilement, le geste est trop en avance sur la parole, il semble vouloir la traîner hors de l'étroite prison où elle s'agite et se débat pour pouvoir trouver une issue.

Il y aurait un volume à écrire sur ce sujet ; mais le peu qui a été dit suffit à déterminer le problème et à indiquer dans quelle voie se trouve la solution. Du reste dans les livres anciens ou modernes consacrés à l'art oratoire on trouverait d'excellents matériaux, qu'il suffirait de coordonner d'après la méthode scientifique pour en tirer les lois qui gouvernent les harmonies sublimes et admirables de la parole et du geste.

Travail mécanique, travail artistique, travail scientifique. Ces formes diverses du travail intellectuel ont aussi des expressions mimiques différentes. L'homme livré aux travaux mécaniques et le sculpteur expriment à peu près de même le travail intérieur, et les muscles de la main et de la bouche concentrent en eux-mêmes une force mimique extraordinaire que j'appellerai plastique. Il y a certains gestes de la main, presque indéfinissables, qui sont propres aux sculpteurs. Il semble que sous leurs doigts la pierre devienne vivante et parle ; leur éloquente sténographie de mouvements peut faire comprendre comment la forme pensée par le cerveau de l'artiste passe à travers ses doigts pour s'incarner dans la matière plastique et docile, qui se modèle sous son inspiration.

Chez le peintre, au contraire, la mimique se rapporte aux yeux plus qu'à la main ou à la bouche ; les yeux cherchent avec inquiétude des perspectives, des couleurs et des figures qui puissent correspondre à notre pensée intérieure.

Le travail scientifique est trop varié pour avoir une mi-

mique unique; sa mimique est, en général, un enchevêtrement des expressions de l'attention et de la méditation. Mais elle modifie considérablement, suivant les instruments dont on fait usage pour rechercher la vérité.

Travail poétique ou d'imagination. Dans ce travail l'imagination et les émotions jouent souvent un grand rôle ; aussi la mimique tire-t-elle sa force et sa chaleur de ces conditions spéciales ; d'ailleurs l'intensité de l'énergie qui se dégage est assez grande pour suffire à elle seule à donner à la mimique un caractère expansif et excentrique. Les hommes médiocres, qui n'ont jamais compris ce que c'est que l'inspiration, sont seuls à croire qu'on peut écrire *di maniera*, et émouvoir les autres sans rien ressentir pour son compte.

Le vieil Horace qui, en fait d'art, en savait long, a, il y a déjà bien des siècles, prononcé l'ostracisme contre ces messieurs. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*, a-t-il écrit. Toutes les pages classiques, en vers ou en prose, qui nous font pleurer ou qui nous élèvent dans les régions supérieures et idéales, ont été écrites par une main tremblante d'émotion et sous l'inspiration du *dieu* qui agitait et secouait les entrailles de l'écrivain créateur.

Je dirais presque que tout travail d'art ou de science, s'il s'élève jusqu'à être une création, a un caractère mimique propre, qui se mesure à l'intensité et non à la nature de l'émotion. Il y a des expressions qui n'appartiennent qu'au génie, et si nous avions un photomètre pour mesurer la lumière qui s'échappe de l'œil, nous pourrions peut-être juger de la valeur d'une statue, d'un tableau, d'un poème ou d'un livre d'après la vivacité de l'éclair qui brille dans la pupille de l'artiste ou de l'écrivain.

J'ai employé une fois un photomètre très grossier afin de découvrir si un jeune homme de mes amis s'était renfermé dans sa chambre, pour s'occuper d'un travail littéraire qui devait être présenté à un concours. Je l'appelai à l'improviste pour une affaire urgente : dès qu'il sortit de sa prison volontaire, son regard inspiré et son visage enflammé me révélèrent ce que je voulais savoir. Il serait plus facile à une femme de dissimuler un amour heureux qu'à un homme de génie de cacher le *dieu* qui le possède.

L'expression du génie créateur est une des plus belles et des plus sublimes que présente la mimique humaine. Pour que l'art puisse la représenter, il faut que l'artiste soit lui-même un homme de génie. Nous pouvons tous éprouver de la colère ou du plaisir, du désespoir et de l'amour; mais le génie est le

privilège d'un petit nombre; et la lueur de l'œil de l'artiste créateur est un joyau devant lequel pâlit l'éclat de tous les diamants et de tous les saphirs du monde.

Lavater, profond observateur, ami de plusieurs hommes de génie, et peut-être homme de génie lui-même, a écrit à ce sujet d'excellentes pages, dont je voudrais en terminant ce chapitre donner un échantillon au lecteur :

... Du reste, quel que soit le génie, c'est toujours par l'œil que se révéleront le mieux son caractère et sa nature. Cherchez-le dans le regard proprement dit, dans le feu qui l'anime, mais surtout dans le dessin de la paupière supérieure, considérée de profil. A défaut de tout autre signe distinctif, je m'en tiendrai toujours à celui-là qui ne m'a jamais trompé. Je ne crois pas avoir regardé un homme quand je n'ai pas regardé ce contour. Si ce seul trait est positif et décisif peu m'importe le reste. Si quelquefois il m'arrive de n'avoir pas le temps ou l'occasion de bien étudier une physionomie, j'observe du moins la paupière supérieure. Souvent il ne m'en faut pas davantage pour mesurer approximativement, mais avec une exactitude suffisante les facultés intellectuelles d'un enfant, malgré ma répugnance ordinaire à porter un jugement sur un visage qui n'est pas complètement développé.....

Un mot encore sur le regard de l'homme de génie. D'abord je signalerai une particularité qui n'est ni très fréquente ni très sensible, et que le dessin peut d'autant plus difficilement reproduire qu'elle est plus rare. Outre ces traits de feu, ces traits pénétrants et rapides qui peuvent à la rigueur s'expliquer par la constitution de l'œil, celui de l'homme de génie a des *émanations*. Que ces émanations soient réelles comme celles qui s'échappent des corps lumineux, ou qu'elles résultent uniquement du mouvement de cette matière que nous appelons lumière, fluide magnétique ou électrique, il n'en est pas moins vrai que l'œil du génie semble avoir des émanations agissant physiquement et immédiatement sur les autres yeux. Je ne parle point d'émanations substantielles, ce qui serait une absurdité. Je prétends encore moins déterminer la nature de ces émanations ; mais je les rapporte à une circonstance de fait, qui est passée en proverbe, qui est constatée par l'expérience, et que l'on ne pourrait révoquer en doute, dès que l'on admet une différence entre les couleurs. S'il est vrai que chaque corps réfléchisse la lumière d'une manière qui lui est particulière, qui tient à son essence ou du moins la rappelle par quelque affinité, il faut bien que chaque œil donne à ses rayons la direction et les vibrations qui lui sont propres, et par conséquent les rayons qui partent de l'œil d'un homme de génie doivent produire des sensations plus fortes que celles qui partent de l'œil d'un homme ordinaire. Je retrouve l'indice de ce regard vivifiant dans les portraits du cardinal de Retz, de Van Dyck et de Raphaël. Le regard du génie dans tout son feu est irrésistible, miraculeux, divin. Tous ceux qui en sont frappés plient le genou devant lui ; ils baissent les yeux et lui rendent hommage.

Le vrai génie dans toute sa force répand la lumière partout où il lance ses regards; il domine partout où il porte ses pas; il attire et repousse à son gré; il peut tout ce qu'il veut, et il ne veut pas tout ce qu'il peut; arrivé au comble de l'élévation, il se croit encore petit parce qu'il voit encore au-dessus de sa propre sphère un monde de génies, de forces supérieures et de grands effets; plus il s'élève et plus il découvre l'immensité des espaces qu'il lui reste à traverser[1].

Quant à moi, j'ose l'affirmer après une longue expérience : il a bien pu exister des hommes de génie laids comme Esope ou beaux comme Raphaël ou Goethe; mais tous ont eu un regard de feu, indéfinissable, qui ne se rencontre jamais chez un homme vulgaire et qui semble concentrer toutes les ardeurs de la vie, toutes les splendeurs de la lumière, toutes les énergies de la pensée et de la volonté.

1. Lavater, *op. cit.*, t. IV, p. 20 et suivantes.

CHAPITRE XVII

LE REPOS ET L'ACTION, L'INQUIÉTUDE, L'IMPATIENCE, L'ATTENTE, LE DÉSIR

CARACTÈRES DE LA MIMIQUE SELON L'AGE, LE SEXE, LE TEMPÉRAMENT, LE CARACTÈRE, L'ÉDUCATION

La mimique ne sert pas seulement à exprimer le plaisir et la douleur, l'amour et la haine; elle peut aussi traduire un état général qui n'est pas relatif à la santé ou à la maladie, mais bien à une situation particulière de notre sensibilité ou de nos forces psychiques. C'est ainsi qu'en regardant un homme nous pouvons affirmer qu'il se repose ou qu'il se prépare à agir; qu'il est inquiet ou impatient, qu'il attend ou qu'il désire. Comme la vie est une succession continuelle de changements d'état, il est presque impossible qu'un visage n'exprime rien de particulier. C'est là une vérité si élémentaire qu'un enfant, en face d'une statue, demandera : *Qu'est-ce qu'exprime cet homme ou cette femme?* Et, quand nous ne trouvons pas de réponse à cette inévitable question, nous restons mécontents et perplexes, et après avoir reconnu l'impossibilité d'y satisfaire, nous disons avec un certain dédain : Voici une bien belle statue, mais elle n'a pas d'expression. Comment serait-il possible qu'une créature humaine ne nous dît rien ni de son passé, ni de son présent, ni de ce qu'elle espère ou désire de l'avenir?

Pour moi, c'est là la différence capitale entre les œuvres des statuaires grecs et celles des modernes. Chez les premiers je trouve toujours une expression, quand ce ne serait tout simplement que l'expression de la vie : je vois palpiter les mus-

cles sous la peau. Chez les autres je ne vois que la peau; les muscles n'existent pas ou ne disent rien. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à regarder la Vénus de Médicis ou celle de Milo, et ensuite une Vénus de Canova ou de Thorwaldsen, qui sont, pourtant, parmi les sculpteurs modernes, ceux qui ont étudié avec le plus de ferveur les maîtres antiques. Un abîme sépare ces chefs-d'œuvre, parce qu'on a sous les yeux deux pages différentes de l'histoire de l'art. On comprend bien qu'ici je prends pour termes de comparaison seulement les statues qui n'expriment pas d'émotions violentes, et non celles qui nous offrent de fortes contractions, des spasmes convulsifs ou une mimique exagérée. Dans ces dernières, le plus médiocre sculpteur est bien obligé de mettre sous la peau de sa statue quelque chose qui remue, qui palpite, qui proclame à haute voix ce que l'artiste a voulu ou cru exprimer. Les anciens n'aimaient ni les contorsions, ni les spasmes; mais ils savaient faire dire à la statue en pied d'un homme ou d'une femme tout un monde de choses dans une langue dont il semble que les artistes modernes aient perdu le secret. Espérons qu'il se retrouvera un jour! Le beau humain, même sans la passion, est si beau par lui-même : il sait dire tant de choses! Jamais, jusqu'à la consommation des siècles, les yeux des fils des hommes ne se lasseront d'admirer la Vénus de Milo, sans qu'il soit besoin d'aiguillonner la luxure ou d'éveiller en nous la tendresse. La vie au repos, la vie calme, sereine, contente d'elle-même présente tant et de si tranquilles expressions de beauté, que l'on n'a pas à craindre d'en manquer jamais.

C'est pour cela que je contemple avec une admiration croissante la belle statue de la Sunamite où mon excellente amie, l'éminente statuaire Adélaïde Pandiani Maraini a représenté la belle captive de Salomon, sortant du palais doré de son maître pour aller retrouver son berger. Ici aucune émotion pénible ou d'ordre vulgaire; aucune contraction forcée des muscles; le personnage tout entier, par l'attitude générale de sa mimique, semble crier à haute voix les paroles de la Bible : *Je cherche celui qu'aime mon âme.* Tout le corps, la tête, le cou, les yeux, s'avancent vers un point qui l'attire et la fascine; de la main gauche, elle soulève modestement le bord de son vêtement, pour ne pas risquer de trébucher, et elle ouvre la main droite comme si elle voulait déjà toucher et caresser l'ami de son cœur. Devant la science de la mimique, c'est une des attitudes les plus habituelles et les plus simples; devant le'sthétique c'est un souvenir de l'art grec, si olym-

pien dans son calme, si serein dans son incomparable tranquillité.

Peu d'expressions sont aussi générales que celles du *repos* et de l'*action*. Dans ce cas le visage est moins significatif que toute l'attitude du corps qui se dispose à relâcher ou à contracter les muscles.

Il est impossible de bien se reposer debout; aussi la mimique du repos n'a-t-elle lieu que lorsque l'on est assis ou couché. Plus le corps se rapproche de l'horizontalité parfaite, plus la mimique de la paresse et du repos est significative.

De même qu'avant de serrer un instrument dans son étui on le reploie plusieurs fois sur lui-même, de même, à ce qu'il semble, l'homme qui veut se reposer plie la tête sur le col, et les diverses parties des bras et des jambes se replient à leur tour sur elles-mêmes. Les coudes s'appuient sur les genoux, et la tête sur la paume des mains.

Nous réduisons ainsi autant que possible les contractions musculaires, et nous laissons la charge de nous maintenir assis uniquement aux muscles les plus puissants qui sont presque tous situés à la partie postérieure du corps.

Mais si la fatigue est plus grande et le besoin de repos plus impérieux, il faut qu'un grand nombre de muscles cessent de travailler. Nous quittons alors la position assise pour la position semi-horizontale ou horizontale, en passant par plusieurs degrés, en cherchant d'abord des points d'appui pour les membres inférieurs, puis pour un bras, puis pour les deux bras et enfin pour tout le tronc et les épaules.

Les hamacs des tropiques, les sièges de bambou de l'Inde, si voluptueux et si frais, tous nos lits et tous nos sophas se prêtent à ces différentes positions et à tous ces degrés de repos et de relâchement musculaire. La variété de forme de tous ces meubles a été suggérée par l'expérience musculaire, et aussi par la diversité des climats et les divers degrés d'indolence des races.

La mimique la plus intense du repos est presque entièrement négative ; elle se confond avec celle du sommeil, qui est le repos suprême, puisque la conscience elle-même cesse de travailler. La mimique du sommeil est très caractéristique ; mais chacun peut la simuler. L'artiste vulgaire seul nous laisse douter s'il a voulu représenter le *repos*, le *sommeil* ou la *mort*. Les grands artistes savent nous faire comprendre quel est le degré de la fatigue, et si le relâchement des muscles qui se détendent est accompagné de plaisir ou de douleur. Il y a un repos *voluptueux* et un repos mêlé d'accablement et

d'épuisement ; il y a le repos du labeur et celui de la paresse. L'artiste qui sait observer la nature exprime toutes ces nuances.

La mimique de l'action est diamétralement opposée à celle du repos. Même avant de commencer une lutte ou de prendre une résolution, le corps qui était replié sur lui-même semble s'ouvrir, dénouer ses articulations et se préparer au travail. Vous voyez le cou se redresser, la tête abandonner ses points d'appui, le bras se lever et le tronc se relever; on laisse la position de l'homme couché pour celle de l'homme assis, puis pour celle de l'homme debout. Même si l'on reste étendu, il suffit d'une forte contraction du tronc ou d'un mouvement subit du cou qui relève la tête pour exprimer l'action qui commence ou qui s'apprête.

Cependant de tous ces mouvements le plus caractéristique est celui qui consiste à fermer énergiquement la bouche. Ce fait a appelé l'attention de tous ceux qui ont écrit sur la physionomie et sur la mimique [1].

Le mouvement de fermer la bouche est une indication constante et significative que l'on est résolu à une lutte ou que l'on s'y prépare ; aussi juge-t-on obstinés et fermes ceux qui ont le menton grand et saillant, et au contraire faibles et hésitants ceux qui ont le menton petit et fuyant. Il y a une grande part de vérité dans cette croyance populaire, soit parce que le menton est un des caractères hiérarchiques qui distinguent l'homme du singe, soit parce que les gens obstinés et entêtés ont souvent occasion de fermer la bouche et de faire saillir le menton.

Nous fermons la bouche avant de faire un effort et nous élargissons le thorax avec une profonde aspiration.

Je ne crois pas que cela ait lieu, comme le voudrait Gratiolet, pour ralentir la circulation, mais bien pour donner un solide point d'appui aux nombreux muscles qui s'y attachent et pour amasser une bonne provision d'oxygène en vue de la consommation d'énergie musculaire que nous nous apprêtons à faire. Cela est si vrai que nous retenons notre souffle avant de tirer à la cible, d'enfiler une aiguille, d'accomplir un acte quelconque exigeant beaucoup d'attention ou difficile à exécuter.

Nous ne voulons pas nous exposer à être interrompus par

1. Darwin, *op. cit.*, p. 235. — C. Bell, *Anatomy of expression*, p. 190. — Gratiolet, *De la physionomie*, p. 118. — Piderit, *Mimik und physiognomonik*, p. 79.

la nécessité de respirer ; et nous retenons notre souffle soit pour faire provision d'air, soit pour donner un solide point d'appui aux muscles. Si je ne me trompe, ma théorie complète celle de Bell et de Darwin, et se trouve en opposition avec celle de Gratiolet, qui prend l'effet pour la cause.

Bell a fait remarquer, avec beaucoup de justesse, que, lorsque deux hommes vont lutter ou s'entr'égorger, on n'entend pas un cri ; ils gardent le plus profond silence, et quand le cri s'échappe, c'est que le coup est déjà porté et que peut-être il y a déjà une victime.

L'*inquiétude,* l'*impatience*, l'*attente*, le *désir* sont des états généraux qui peuvent être produits par les causes les plus variées, mais dont la forme mimique dépend du degré de l'émotion plus que de sa nature particulière et de son origine. L'on peut devenir inquiet, impatient, par malaise fébrile ou par souffrance, par suite d'un désir ardent ou parce que l'on attend une personne aimée ; mais dans ces divers cas, la mimique est à peu près la même.

L'*inquiétude* a pour caractère très habituel la contraction et le relâchement rapide de groupes antagonistes de muscles ; les mouvements sont accélérés et alternent à de courts intervalles ; aussi nous changeons à chaque instant de position et d'attitude. Le regard lui-même est incertain comme les mouvements du tronc et des membres.

L'*impatience* diffère peu de l'inquiétude ; mais elle a plus souvent des causes morales et elle est accompagnée d'un regard distrait et de signes de dénégation et de répulsion. On peut être inquiet continuellement et par tempérament ; on ne peut être impatient que de temps en temps et pour des raisons spéciales. Quand l'impatience s'augmente, sa mimique se confond avec celle des premiers degrés de la colère ; la respiration devient profonde et haletante ; l'on répète un mot ou une syllabe et l'on émet des sons rythmiques pour se distraire de ce dont on est préoccupé. Dans l'impatience et dans l'ennui, le balancement du corps et des membres d'un côté à l'autre sont des signes très caractéristiques.

L'*attente* a la même mimique que le désir ou bien que l'impatience, suivant les circonstances. Quand elle n'est accompagnée ni de désir ni d'impatience, elle n'a que la mimique tout intellectuelle de l'attention que nous avons déjà étudiée.

Le *désir* est un certain degré des émotions les plus diverses, car on peut désirer par amour ou par haine, par gourmandise comme par orgueil. Sa mimique est faite d'attente et d'impatience, elle peut aussi être mêlée d'inquiétude, et de

plus elle s'imprègne du caractère spécial qui lui vient de la cause qui l'inspire. Lebrun nous a donné la figure du *Désir* dans la planche VII de son Atlas ; mais son dessin exprime plutôt l'attention, et si l'on voulait en forcer un peu les lignes on aurait l'expression de la luxure. Le commentaire qui accompagne le dessin ne vaut pas mieux.

Cette passion rend les sourcils pressés et avancés sur les yeux qui sont plus ouverts qu'à l'ordinaire, la prunelle enflammée (?) se place au milieu de l'œil, les narines s'élèvent et se serrent du côté des yeux, la bouche s'entre-ouvre et les esprits qui sont en mouvement donnent une couleur vive et ardente.

Comme modèles d'expressions mimiques d'ordre général, je recommande aux artistes la figure de l'homme ivre donnée par Lavater (vol. 1 p. 155, quatrième édition), et celle du père grondant un fils pervers qu'il aime profondément. Ces dessins n'ont besoin ni de commentaire, ni d'explications ; l'expression est parlante, chantante, criante ; c'est la plus éloquente imitation de la nature. La figure de l'homme ivre nous rappelle que le sommeil impérieux, invincible a une expression identique ; aussi dit-on : *j'ai un sommeil d'ivrogne, je suis endormi comme un mort.* Et ainsi l'analogie de la mimique correspond à la synonymie du langage.

Je ne prétends pas avoir parlé de tous les états mimiques généraux qui ne sont pas dus à une émotion spéciale ; mais si l'on ajoute à ceux que nous avons étudiés ceux de la santé et de la maladie et celui du travail intellectuel, je crois que nous les aurons tous passés en revue.

Il nous reste pourtant à traiter un autre sujet qui concerne la mimique générale et le caractère donné à l'expression, non par la cause spéciale qui la provoque, mais par la nature de l'individu où elle se produit ou par les conditions particulières dans lesquelles il se trouve à un moment donné.

Chacun de nous a un *style spécial* dans sa mimique, comme il en a un dans sa façon d'écrire, de s'habiller, et dans tant d'autres choses, hautes ou basses, que comporte notre vie, si courte, mais si compliquée.

La manière de gesticuler est si intimement liée à notre nature qu'on peut affirmer avec certitude, en voyant deux personnes se ressembler de visage, qu'elles ont une façon analogue d'exprimer les émotions. On a coutume de dire que l'imitation doit contribuer à cette analogie dans les familles et dans les races ; je crois au contraire que la similitude de nature a une influence beaucoup plus grande. Tant que je

vivrai, je me rappellerai l'étrange impression que me fit le gouverneur de Santa-Fé, don José-Maria Cullen, quand il vint au-devant de moi dans son palais, où je lui faisais visite pour la première fois. Il ressemblait tellement à mon pauvre ami le docteur Broglio, que je croyais voir celui-ci ressuscité et debout devant mes yeux. Mais après qu'il m'eut salué, je trouvai dans ses gestes une telle identité avec ceux de mon ami que je restai abasourdi et que je ne pus cacher ma surprise à l'excellent don José. Pourtant il était né en Amérique et Broglio était Lombard. Depuis j'ai constaté beaucoup d'autres cas semblables.

Le sujet que nous traitons est un des plus importants et des plus curieux ; cependant il n'a guère été touché qu'en passant et superficiellement par les auteurs d'ouvrages sur la physiognomonie. Les grands peintres, les grands sculpteurs, les grands artistes dramatiques ont su, par la divination du génie, suppléer aux lacunes de la science ; mais ils n'ont pas mis par écrit ce qu'ils avaient réussi à tirer des profondes entrailles de la nature. Le peu que nous en dirons servira de germe aux études de l'avenir.

La mimique d'une même émotion peut varier en *intensité* ou en *richesse de particularités*. Une expression peut être forte et pauvre de formes ou, en revanche, peu intense et riche de particularités. Quelquefois pourtant la force et la richesse sont associées et portent l'expression à son plus haut degré. Ainsi, chez le sauvage ou chez l'homme peu intelligent, quand il souffre beaucoup ou éprouve beaucoup de plaisir, la mimique est vive jusqu'à être bestiale ; mais les formes en sont peu variées. Au contraire, un homme très sensible, très intelligent et très cultivé donnera à son expression une finesse de contours et une richesse de teintes et de clair obscur qui nous laisseront stupéfaits et pleins d'admiration.

Les éléments individuels qui contribuent le plus à diversifier la mimique sont :

L'âge.
Le sexe.
Le tempérament.
Le caractère.
L'éducation.
La race.

Nous allons les étudier un à un.

L'Age. — Un bambin, un enfant, un jeune homme, un vieil-

lard peuvent éprouver la même douleur ou la même contrariété morale. Mais que de différence dans l'expression !

La mimique d'un petit enfant se distingue surtout par son extraordinaire intensité et sa pauvreté de formes. Les hémisphères cérébraux sont faibles ; les mouvements réflexes déterminent dans les muscles expressifs des contractions subites qui ne sont dominées et modérées ni par l'amour-propre, ni par la réflexion, ni par les autres énergies psychiques supérieures qui se dégagent de la substance grise des lobes antérieurs du cerveau. Le rire et les pleurs sont également violents et la mimique ressemble à celle du singe ou du nègre. Aucune pénombre, aucune particularité, rien qu'une contraction et un relâchement confus des muscles. La division du travail psychique, qui, pour cet âge, est à son minimum, a la même importance pour la mimique que pour tout le reste.

L'extrême indigence de la mimique infantile se décèle surtout dans le petit nombre de gestes des bras et des mains qui accompagnent et complètent l'expression du visage. Étudiez, chez un enfant de trois ou quatre ans, le petit nombre de gestes qui accompagnent la parole, et vous aurez devant vous le tableau d'un sauvage qui accentue mal les points saillants de son discours et les hauts et les bas de son émotion. Dans les enfants très intelligents, l'accentuation précoce du geste correspond très exactement à l'énergie plus grande de la pensée.

Cependant la force de la volonté se manifeste dès l'âge le plus tendre avec une grande intensité d'expression.

A l'âge intermédiaire entre la première enfance et la jeunesse, l'action des hémisphères cérébraux se développe peu à peu, et commence à se subdiviser et à élaborer le travail des muscles faciaux et celui des membres. A cet âge, l'enfant a déjà les demi-teintes de l'ironie, de la défiance, du soupçon, et ses muscles mimiques, déjà habitués à subir le gouvernement du cerveau, obéissent mieux à la volonté et aux modérations psychiques d'ordre élevé.

Cette mimique de transition persiste à l'état permanent chez les hommes de race inférieure, et, dans les races élevées, chez les individus stupides. En général, pourtant, les impressions de l'adolescent sont encore très intenses et très pauvres de nuances ; et sous les fortes émotions subsiste encore l'élan désordonné de la bête qui sent vivement et raisonne peu.

Le jeune homme arrive à l'équilibre parfait entre la force et la richesse. La mimique nous présente les expressions les

plus belles et les plus complètes, qui correspondent à des émotions fortes, à une grande sensibilité, et en même temps à un frein énergique fourni par la volonté. C'est à cet âge que le biologue et l'artiste doivent recueillir avec un soin jaloux les tableaux mimiques qui sont dans toute la plénitude de leur vigueur et sont, en même temps, très riches de forme et de couleur.

Peu à peu, la prédominance des lobes antérieurs refrène et dompte les mouvements réflexes; la raison et la volonté se fortifient aux dépens de la sensibilité. Chez l'adulte l'expression est toujours affaiblie, tronquée et pauvre, jusqu'à ce que finalement dans la vieillesse nous en venions à ressembler aux petits enfants. Les vieillards pleurent et rient plus facilement que les jeunes gens et que les adultes; chez eux la force musculaire a diminué et la faiblesse du cerveau modérateur est accompagnée d'incertitude dans les contractions, qui se limitent à un territoire mimique très exigu.

Je crois avoir observé dans l'expression des vieillards un caractère enfantin qui a été peu ou point étudié. C'est la répétition avec insistance d'un geste ou d'un mouvement mimique. Il semble que par cette répétition ils essaient de suppléer à l'intensité de l'expression. Tandis que le jeune homme et l'adulte expriment la même émotion par une série croissante de mouvements mimiques différents, semblables à des variations sur un thème musical, le vieillard enfonce et renfonce le même clou. La répétition m'a toujours paru la plus faible de toutes les figures de rhétorique, et je trouve une nouvelle confirmation de mon opinion dans l'étude de la mimique.

Je résumerais volontiers la physiologie comparée de la mimique des différents âges par une formule générale : la mimique du petit enfant est forte et pauvre; celle de l'enfant plus âgé est forte et assez riche en particularités; celle du jeune homme est forte, riche et surtout expansive; celle de l'adulte est mieux équilibrée; plus riche en particularités que forte en expression, elle devient de moins en moins expansive; enfin chez le vieillard elle est débile, incertaine et très concentrique.

Dans cette formule trop large bien des nuances délicates de la vérité ont nécessairement disparu, car l'on n'arrive à la vérité vraie qu'en serrant les choses de très près; mais le lecteur intelligent saura attribuer à la synthèse ce qui appartient à la synthèse, et corriger par ses propres observations l'excessive raideur de mes lignes. Il est naturel que toute émo-

tion se modifie diversement sous l'influence de l'âge et que la mimique arrive à sa perfection et à son plus haut degré de richesse dans la période de la vie où les émotions sont le plus fortes et le plus durables.

C'est ainsi que nous trouvons dans la jeunesse les expressions les plus esthétiques et les plus élevées de l'amour, tandis que l'exercice de la pensée est accompagné des gestes les plus riches et les plus variés dans l'âge adulte où la pensée et la parole atteignent le plus haut point de leur développement. Il ne viendra jamais à l'esprit d'aucun artiste d'aller étudier chez le vieillard la joyeuse mimique de l'inquiétude musculaire, ou chez l'enfant la mélancolie sereine des souvenirs.

Le sexe. — La mimique de la femme est très intense, pauvre de particularités pour les expressions intellectuelles, riche pour les expressions affectives et douloureuses, et nous avons donné de bonnes raisons de ce dernier fait dans notre *Physiologie de la douleur*[1].

On peut caractériser la mimique féminine d'un seul mot en disant qu'elle ressemble à celle de l'enfant.

D'autres modifications secondaires sont dues à la faiblesse musculaire de la femme et à son besoin prédominant de plaire et de séduire. Les mouvements violents la fatiguent et lui ôtent une partie de sa grâce; les grimaces du visage l'enlaidissent et lui préparent des rides précoces; il en résulte que sa mimique sera rarement énergique et qu'elle fera aussi peu de grimaces qu'elle pourra.

Chaque sexe perfectionne certains groupes d'expressions qui lui sont propres; ainsi, tandis que l'homme raffine la mimique de la volonté, du commandement, de l'énergie, la femme pousse au suprême degré la grâce invincible du sourire et des sinuosités assassines de ses flancs. Comparez les larmes d'une petite fille qui pleure pour être conduite au théâtre, ou les larmes d'une femme qui veut triompher d'un amant peu sensible ou trop ingrat, peu fidèle ou trop avare. Toutes deux pleurent également et pour un motif analogue; mais quelle différence dans les moyens et dans les ressources! Quelle indigence d'une part, quelle richesse de l'autre! L'expérience, l'intelligence, l'éducation ont enseigné à la femme la valeur de la division du travail mimique; et tandis que la petite fille ne fait que crier à tue-tête, en roulant les yeux, en tordant la bouche, le nez et tout le reste du visage, en s'enlai-

1. Mantegazza, *Fisiologia del dolore*, Firenze 1880 p. 309.

dissant à plaisir, la belle dame vous caresse avec un sourire plein de larmes; dans chaque sourire elle met une promesse de volupté; chaque larme est une source de pitié; chaque palpitation de ses muscles, chaque caresse de ses doigts, chaque serpentement de ses flancs, chacune des belles choses qu'elle vous découvre à chacun de ses mouvements, vous enlacent dans les mailles d'un réseau, et bientôt vous tomberez à ses pieds vaincu et enchaîné; vous serez son prisonnier et son esclave. Quelles trahisons dans ces éclats de rire qui surnagent, s'enfoncent et reparaissent sur la mer de ses larmes! Quel libertinage secret dans cette pudeur qui semble vouloir remettre en ordre ce que la douleur a dérangé! Quelles flèches lancées de chaque point de la peau, de chaque mouvement de la pupille! Quel sublime génie de mimique se dégage de ce petit corps souple et gracieux pour fasciner et paralyser le gros corps d'un homme barbu qui ose se proclamer le Dieu de l'Univers et qui, en ce moment, est l'esclave de la mimique féminine!

Tempérament. — Caractère. — On a répété dans cent ouvrages que les gens nerveux ont une mimique très expressive et que les gens lymphatiques ont une mimique languissante. On est arrivé ainsi à faire des tableaux de genre qui sont des caricatures de la vérité. Et peut-être faut-il qu'il en soit ainsi, car, dans ce cas, la vérité est trop complexe pour se laisser enfermer dans le cadre de nos définitions. Du reste, dans mes *Eléments d'hygiène* et dans d'autres travaux plus populaires, j'ai souvent exprimé ma pensée sur les tempéraments, qui existent bien dans la nature, mais qui ne se laissent pas prendre dans les filets de pauvres pêcheurs comme nous.

Il est indubitable qu'à un haut degré de sensibilité (ce qui est le caractère le plus saillant des gens nerveux) correspond presque toujours un haut degré d'excitabilité; mais ce n'est là qu'une petite partie d'une constitution individuelle. Entre cent hommes nerveux ou entre cent lymphatiques, combien n'y a-t-il pas de différences!

Le *caractère* représente dans le domaine psychique ce que sont le *tempérament* et la *constitution* dans le domaine organique; et certes il modifie la forme de la mimique bien plus que le *tempérament*.

Ici j'ai vraiment peur de continuer, car il me semble que j'entreprends d'épuiser l'océan dans le creux de ma main. Il suffit de la grandeur ou de la petitesse de la taille pour diversifier la mimique; il suffit d'être très gras ou très maigre pour

donner à la même émotion une expression différente. La longueur des bras à elle seule rend disgracieux certains mouvements qui paraissent beaux chez une personne dont les membres sont bien proportionnés. En général j'ai remarqué que les hommes très petits ont une mimique plus vive et plus expansive ; ils ont besoin de compenser par la rapidité des mouvements l'exiguïté de leur corps ; les gens très grands ou très gros ont une mimique moins expansive ou plus concentrique, ce qui revient au même.

Chacun fait entrer dans sa mimique, comme pièce principale, la plus belle partie de son corps et dissimule les parties défectueuses. Celui qui a la bouche bien dessinée fait d'elle un centre d'expression même pour les émotions qui, d'ordinaire, sont mieux traduites par les yeux. Celui au contraire qui a de très beaux yeux, les prend pour organe mimique de préférence à la bouche. On pourrait en dire autant de la main, du cou, du tronc, etc.

La même chose a lieu, à notre insu, pour les énergies les plus accentuées de notre cerveau. Elles donnent le ton à la mimique et lui impriment un caractère spécial qu'elle conserve dans les cas les plus divers. L'homme disposé à la satire, habitué à chercher malignement le côté faible ou le côté ridicule de toutes les choses divines et humaines, sourira ironiquement même dans la volupté, même dans la mélancolie. C'est l'absinthe de Sardaigne qui trouve moyen de pénétrer jusque dans le miel des abeilles ; c'est le pétrole qui entre jusque dans la glace. Ainsi le libertin donne un caractère voluptueux même à la mimique de la douleur, de la colère ou des autres émotions. L'orgueilleux a une façon orgueilleuse de rire ou de pleurer, de caresser ou de frapper ; le méchant falsifie toutes ses expressions et donne à sa mimique un caractère insupportable d'incertitude et de fausseté. Ce sont là des règles que l'observation la plus superficielle suffit à établir. Nous devons les recueillir précieusement pour servir au diagnostic moral, qui nous est indispensable chaque jour dans les petites et dans les grandes affaires de la vie. On ment beaucoup plus facilement avec les lèvres ou avec la plume qu'avec les gestes ; et j'ai souvent osé deviner le caractère d'un homme ou d'une femme qui gesticulaient sur un balcon trop éloigné pour que je pusse entendre leur voix.

L'Éducation. — Si le diagnostic qu'on peut essayer de former sur le caractère d'un homme est souvent difficile et sujet à erreur, il n'en est pas de même de celui qui a pour



EXPRESSIONS DIVERSES

a. Coquetterie. — *b*. Courage. — *c*. Peur. — *d*. Compassion. — *e*. Attention.
f. Hardiesse. — *g*. Face patibulaire.

objet l'éducation. Ici l'on peut presque toujours se prononcer en toute sécurité pour peu que l'on ait, au degré le plus humble, l'habitude d'observer.

Avant qu'une personne ait parlé, nous jugeons approximativement d'après ses *manières* quelle éducation elle a reçue. Et les *manières* ne sont autre chose que les gestes, la mimique, c'est-à-dire la façon de marcher, de saluer, d'exprimer la joie, la douleur.

De la mimique nous ne concluons pas seulement à la quantité de l'éducation, mais aussi à sa qualité Souvent il nous arrive de dire par conjecture : Un tel a dû être élevé dans un collège ecclésiastique, dans un établissement militaire, etc.

En général, l'éducation agit toujours de la même manière sur la mimique; elle tempère toute exagération d'expression; elle diminue la partie réflexe et bestiale ; elle affirme ou fortifie l'influence des centres modérateurs. C'est ainsi que nous arrivons à cacher les émotions brutales ou méchantes, et à développer celles qui sont belles et bonnes. L'homme grossier exprime tout de suite ce qu'il sent, l'homme bien élevé ne l'exprime qu'avec réserve; il ne veut pas troubler la tranquillité de ceux qui l'approchent et il désire surtout montrer qu'il tient en main les rênes de ses chevaux. Du reste, cette influence de l'éducation sur la mimique n'est pas tout bénéfice ; elle a contribué pour une grande part à donner à notre siècle ce caractère de *tartuferie,* qui le distingue à un si haut degré. D'un autre côté, cependant, il serait bien plus désagréable encore de se trouver avec des gens qui nous assourdiraient de leurs gémissements chaque fois qu'ils éprouvent un chagrin et nous feraient part de leurs joies ou de leurs étonnements à coups de poing ou à coups de coude. Ceux qui ont toujours vécu parmi des gens cultivés, lorsqu'ils se trouvent tout d'un coup et contre leur gré parmi des gens qui n'ont reçu aucune éducation mimique, en sont contrariés au point de se sentir mal à l'aise comme s'ils étaient dans une atmosphère méphitique et asphyxiante. Ce malaise ne vient pas entièrement d'une mimique exagérée ; mais elle y entre certainement pour une grande part.

L'influence de l'éducation réussit surtout à raffiner la mimique et à lui imprimer les caractères esthétiques les plus variés. Le premier résultat de ce raffinement est qu'on obtient de grands effets avec de petits mouvements. La mimique ressemble à tous les mécanismes qui, à mesure qu'ils se perfectionnent, donnent plus de travail utile avec moins de

force employée. On peut exprimer à une belle femme l'admiration la plus ardente avec un regard ou un sourire ; mais le paysan grossier témoigne son amour à une jeune fille par des pinçons ou à coups de poing. Dans les deux cas, le sentiment peut être le même ; mais combien la façon de l'exprimer est différente! De même nous exprimons le mépris le plus profond par un simple sourire alors qu'un rustre crachera par terre ou fera semblant de vomir.

Au point de vue esthétique, il y a une mimique qui est belle et une autre qui est laide. L'expression peut être aimable, gracieuse, séduisante ou grossière, brutale et rebutante. L'artiste dramatique apprend à connaître tous ces styles divers, et, dès qu'il apparaît sur la scène, sait prendre les manières les plus aristocratiques, aussi bien que les manières rudes et plébéiennes.

La Race. — La race est une expression très large qui embrasse beaucoup de choses différentes, telles qu'une certaine façon de sentir, un certain degré d'intelligence, une certaine intensité d'émotions ; toutes ces choses influent sur l'expression et la modifient. C'est un des points les plus obscurs de l'étude de la mimique et nous y consacrerons un chapitre spécial.

CHAPITRE XVIII

MIMIQUE DES RACES ET DES PROFESSIONS

Comme, depuis dix ans, j'ai consacré la meilleure partie de mon temps et de mes forces à l'étude de l'anthropologie et de l'ethnologie, ce chapitre devrait être le moins incomplet de tout le livre. Malheureusement les matériaux recueillis par les voyageurs sont encore peu abondants, et de plus ils sont épars dans des centaines et des milliers de volumes, si bien que, pour les réunir et les coordonner, il faudrait la vie entière d'un homme laborieux et infatigable.

Darwin lui-même, qui s'est occupé de la mimique ethnique mieux qu'aucun autre, et qui a formulé un *questionnaire*, destiné à rassembler les renseignements relatifs aux moyens d'exprimer les émotions chez les divers peuples, n'a pu ramasser dans son œuvre que des matériaux insuffisants. J'y ajouterai le peu que j'ai pu recueillir moi-même dans mes voyages en Amérique et en Afrique, et je laisserai la question ouverte aux recherches de l'avenir.

Dans ce genre d'études, il convient de s'avancer prudemment et lentement, comme avec des semelles de plomb ; et il faut se bien garder d'induire de quelques points une loi générale. Qui de nous n'a lu et répété cent fois des remarques sur les différentes façons dont les peuples d'Europe expriment leurs émotions, et qui n'en a tiré de fort beaux principes ou de gracieuses théories sur l'influence des climats ? Et cependant que d'hypothèses hasardées, que de lois fausses, que de synthèses téméraires ! En voici un exemple : les Scandinaves sont taciturnes, sobres de mouvements ; ils ont peu de vivacité ; leur mimique en un mot, est pleine de réserve, elle est concentrique.

Mais allez à Bergen, une des plus grandes villes de la Norvège. Vous y verrez, au contraire, des gens gais, bruyants, à mimique excentrique et exubérante. Qu'est-ce à dire? Il fait pourtant froid à Bergen! pourquoi donc la mimique y est-elle tout autre qu'à Drontheim et à Christiania? C'est qu'à Bergen on a importé, il y a bien des siècles, un grand nombre d'esclaves irlandais; c'est avec le sang celtique que se sont introduites la télégraphie des gestes et la vivacité de la mimique. Vous avez comparé entre eux des gens habitant la Norvège, mais issus de races différentes. Et qui oserait jamais parler d'une mimique italienne, quand elle est si différente à Naples et à Milan, à Cagliari et à Turin?

Les modificateurs ethniques de la mimique se résolvent, d'ailleurs, en d'autres éléments que nous avons déjà étudiés, et qui sont les différences d'intelligence, de culture, de caractère. Si l'on y ajoute la tradition historique qui, par l'effet de l'imitation, donne un cachet commun à tous les hommes d'un pays, on aura à peu près complété l'analyse de ces influences modificatrices de la mimique, que nous comprenons sous le mot de *race*.

La mobilité des traits diffère extrêmement dans les diverses races et ne concorde pas toujours avec le degré qu'elles occupent dans la hiérarchie intellectuelle. Ainsi, pour ne parler que des peuples que j'ai vus, j'ai trouvé, en général, chez les nègres une physionomie très mobile, bien que, faute de division du travail des muscles de la face, ils contractent et relâchent par groupes entiers les faisceaux moteurs. Mais si les nègres font beaucoup de grimaces, les Italiens ont aussi le visage très mobile, et sont pourtant placés à un niveau bien plus élevé. Au contraire les tribus indigènes de la Pampa Argentine (Tehuelches, Pehuelches, Ranqueles, etc.) ont les visages les plus immobiles que j'aie jamais vus.

Chez les peuples de race fine, l'usage des divers aliments qui sont des excitants des nerfs contribue beaucoup à modifier la mobilité de la face. Ainsi l'habitude du café, du thé, du guarana excite la sensibilité, rend la mimique plus vive; tandis que l'habitude du tabac, de l'opium, du coca et des autres narcotiques immobilise les muscles faciaux, et donne à la physionomie un caractère très apathique.

Dans des races semblables, les peuples pasteurs et agriculteurs ont une mimique moins expansive, tandis que les nations guerrières, navigatrices ou commerçantes ont des muscles faciaux plus mobiles et plus expressifs, parce que leur vie est moins simple et moins contemplative. Tout le

monde connaît l'expression tranquille des peuples orientaux qui attendent tout de Dieu et ne connaissent pas la fiévreuse activité des Européens.

S'il fallait faire une classification un peu grossière des expressions ethniques les plus saillantes, je formerais les groupes suivants :

Expression féroce. Tobas, Pampas, Maoris, Iles Viti.

Expression douce. Chiriguans et la plupart des Guaranis.

Expression apathique. Patagons, Quichua, Aimara, Malais, Chinois, Japonais, Lapons.

Expression grotesque ou simiesque. Les Nègres en général et les Négritos.

Expression stupide. Hottentots, Boschimans, Australiens.

Expression intelligente. Les Européens.

Je demande pardon de cette tentative audacieuse qui servira à démontrer la pauvreté de la science à cet égard. Nous pourrons nous étendre plus complaisamment et avec moins d'incertitude sur quelques détails.

Pour les lignes principales tous les peuples de la terre sont d'accord ; partout l'on rit et l'on pleure ; partout l'on se caresse pour exprimer l'amour ; partout l'on montre le poing ou l'on tire la langue pour témoigner de la haine et du mépris. La Billardière a vu les Maoris, en signe de joie, rire *à gorge déployée* en se frottant les mains ; c'est ainsi que riait Balzac ; c'est ainsi que rit notre Vogt.

C'est seulement dans les détails qu'apparaissent les différences. Nous allons les passer rapidement en revue.

Un roi de la Nouvelle-Zélande hurlait comme un enfant parce que nos matelots lui avaient jeté de la farine sur ses habits de fête. Darwin, a vu un Fuégien, qui venait de perdre son frère, pousser de violents cris de douleur, puis se mettre tout à coup à rire à la moindre chose qui le divertissait. Les Anglais sont peut-être de tous les Européens ceux qui pleurent le moins ; ils ont honte de répandre des larmes. Une dame anglaise très instruite m'a reproché d'avoir fait pleurer William dans *Un jour à Madère.*

Wyatt Gill a vu une jeune Australienne qui pleurait la perte d'un père, se frapper violemment la poitrine et les joues à poings fermés [1].

On peut trouver, recueillies dans ma *Physiologie de la douleur*, beaucoup d'autres expressions ethniques du chagrin [2].

1. Wyatt Gill, *Life in the southern, isles*, London.
2. Mantegazza, *Fisiologia del dolore*, p. 316.

Il ne paraît pas douteux que tous les habitants de la terre rient, et que, lorsqu'ils rient à l'excès, ils versent des larmes. On l'a constaté chez les Hindous, chez les Chinois, chez les Malais, chez les Dayaks de Bornéo, chez les Australiens ; chez les Cafres, chez les Abyssins et chez les Indiens de l'Amérique septentrionale.

La joie, non accompagnée de rire, s'exprime aussi partout de la même façon. Du moins on a observé que les yeux s'élargissent et s'illuminent en pareil cas chez les Australiens, les Hindous, les Maoris et les Dayaks. Chez certains peuples inférieurs, la mimique du plaisir se réfère à des sensations gastronomiques. Ainsi les nègres du Haut-Nil se frottent le ventre en voyant de belles verroteries, et les Australiens font semblant de mâcher quand ils aperçoivent des chevaux, des bœufs ou des chiens. Les Groënlandais, quand ils parlent d'une chose qui leur fait plaisir, aspirent l'air avec un bruit particulier comme s'ils avalaient un bon morceau. Nous qui appartenons à une race élevée, et qui rions de cette mimique inférieure, nous ne pouvons pourtant pas nier que quelquefois, en voyant une belle femme, nous faisons mine de savourer quelque chose d'exquis.

Les Australiens de La Billardière témoignaient leur joie en riant, en portant les mains à la tête et en trépignant.

Les indigènes de l'île des Amis crient *eho! eho!* pour exprimer une surprise agréable.

Les insulaires d'Amboine, en causant avec La Billardière, s'animaient singulièrement quand ils parlaient d'une jeune femme, c'est-à-dire d'une *paranpouang mouda* et faisaient d'horribles grimaces qui leur décomposaient tout le visage, quand ils avaient à parler d'une *paranpouang tuna*, c'est-à-dire d'une vieille.

Darwin nous assure que le baiser est inconnu chez les Fuégiens, les Maoris, les Taïtiens, les Papous, les Australiens, les Somalis d'Afrique et les Esquimaux ; mais Wyatt Gill a vu à Port-Moresby les Papous se baiser, s'embrasser et s'égratigner avec les ongles pour se témoigner leur affection.

La Billardière tendit la main à un Australien ; celui-ci lui donna à son tour la sienne en souriant et en s'inclinant, et en même temps il levait le pied gauche et il le portait en arrière à mesure que son corps s'inclinait [1].

La Billardière a vu des indigènes des îles des Amis se bai-

1. La Billardière, *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse*, etc., t. II, année viii, Paris, p. 29.

ser avec le bout du nez ; il ajoute que c'est sans doute pour cela qu'ils ont le bout du nez écrasé (?) Leurs femmes demandaient des cadeaux avec un sourire gracieux en penchant la tête et en mettant la main sur la poitrine. Ces femmes s'inclinaient profondément devant la reine Tiné, mettaient leur tête sous son pied droit et lui touchaient la plante du pied avec la main droite.

En Polynésie, les salutations sont toujours très courtoises et accompagnées de discours poétiques. Ainsi à Taïti et à Rarogonga l'on dit : *Puissiez-vous vivre avec Dieu !* A Mangaia l'on dit : *frère ;* à Samoa et dans l'île des Sauvages : *Amour à vous*. En prenant congé, l'on dit à Samoa : *Puissiez-vous dormir*, et cela quelle que soit l'heure parce que pour ces gens-là dormir est l'idéal de la félicité.

Le baisement du nez se rencontre chez presque tous les Malais ; il paraît que les Annamites y ajoutent une sorte de hennissement.

Au pays des Mittos, dès que Schweinfurth entrait dans une *seribe*, on apportait la *coupe fraîche* (pain de sorgho avec de l'eau froide), et on lavait ses pieds avec de l'eau ; puis des visites arrivaient, portant du beurre, du lait, du miel, de la *merissa*, etc.

Les Nyam-Nyams se saluent poliment, et quand ils veulent rendre leurs salutations plus courtoises, ou bien inspirer confiance, ils disent : *badya, badya, muia ;* mon ami, mon cher ami, viens ici. Ils se tendent leurs mains droites et les réunissent de façon que les deux *medius* se rencontrent ; et quand ils remuent les deux mains, ils le font avec un mouvement singulier, qui chez nous serait un signe d'aversion. Les femmes ne sont jamais saluées en public, excepté par leurs connaissances très intimes.

Quand un Negrito de Luçon se trouve dans un bois et veut manger, il ne peut commencer son repas avant d'avoir invité à haute voix et à plusieurs reprises tous ceux qui sont à portée de sa voix, à venir prendre part à son repas. Celui qui manque à cette coutume est sévèrement puni et même quelquefois mis à mort.

La mimique qu'emploient les hommes et les femmes pour exprimer tour à tour leurs désirs amoureux a un caractère très cosmopolite ; aucun sexe ne restera jamais privé d'amour faute d'avoir pu comprendre l'expression d'un désir. La nymphe du poète latin fuyait vers les saules ; les jeunes Néo-Calédoniennes de La Billardière, se dépouillant de l'unique voile qui les couvrait, se montraient ingénuement aux marins

français. Ces deux mimiques sont fort différentes; l'une est pleine de pudeur et de coquetterie; l'autre est impudique et franche ; mais toutes deux conduisent au même but.

La haine, la colère, le mépris s'expriment à peu près de même dans tous les pays du monde. Darwin le montre par des exemples pris dans les races les plus diverses. Ainsi les indigènes des îles de l'Amirauté expriment la colère en relevant la lèvre supérieure de façon à montrer les dents serrées, en fronçant les sourcils, en baissant la tête et en la tournant vers l'objet qui excite la colère. Un autre indigène de l'île avait tous les muscles de la face, et surtout ceux de l'œil, pris de mouvements convulsifs. Et ce tableau-là peut aussi s'appliquer à nous.

Les Monbuttoos expriment l'étonnement en ouvrant démesurément la bouche et en la couvrant de leur main ouverte. Il paraît que les indigènes de l'Amérique du Nord ont la même façon d'exprimer la surprise.

Si, de ces races très éloignées, nous passons aux peuples européens que nous connaissons mieux, nous trouverons aussi des différences notables dans la façon d'exprimer une même émotion. A cet égard nous pourrions trouver les premiers essais d'une physiognomonie ethnique même chez les écrivains anciens ; mais tous ont toujours confondu les traits avec la mimique, les caractères anatomiques immuables avec les mouvements variables, c'est-à-dire avec l'expression. Nous en donnerons quelques exemples où entrent aussi beaucoup de caractères purement psychiques.

Ghirardelli consacre le dernier chapitre de l'ouvrage que nous avons cité à la *Connaissance universelle des diverses nations et provinces*. Voici quelques passages des quatre petites pages qu'il donne à un sujet aussi important :

Le même que les régions ou les pays diffèrent entre eux, de même les mœurs des habitants sont dissemblables. Les Egyptiens sont rusés, dociles, légers, avares et enclins aux plaisirs de l'amour. Les peuples de Thrace sont injustes, paresseux et lâches. Ceux de Scythie (à ce que rapporte Maternus) sont cruels. Les nations de la Gaule transalpine sont indociles, courageuses et fières. Les Italiens sont fameux et illustrés par leur descendance des Romains. Les Français... et les Grecs sont légers, les Syriens avares, les Asiatiques adonnés à Vénus et toujours occupés de plaisir... les Siciliens très fins, les Babyloniens prudents.

. . . .

Dans la Lusitanie (que l'on appelle Portugal) les hommes naissent mélancoliques, sanguins et robustes, mais d'intelligence lente et dure.

Les Siciliens sont colères et mélancoliques, bien faits de corps, courageux; ils s'exercent souvent à la lutte, ils sautent et dansent très agilement et deviennent très lestes.

L'Italie donne le plus souvent naissance à des hommes débiles, bien que quelques-uns (par exception) soient très robustes; ils se distinguent plutôt par l'imitation que par l'invention[1], ils sont de stature médiocre et assez minces.

En Allemagne on est flegmatique, colérique, corpulent, imbécile (?!) et peu apte aux entreprises difficiles bien que très ingénieux dans les travaux manuels. Les Français ont un tempérament flegmatique et colérique, ils sont pour la plupart débiles; et si quelques-uns sont courageux (!!) et forts, ils emploient mal leur courage et leur force.

. . . .

D'aprés la nature des signes célestes nous pouvons conjecturer le tempérament de ceux qui sont soumis à leur influence. Ainsi la Gaule narbonnaise est placée précisément sous le signe du Bélier et sous Mars et ses habitants sont d'ordinaire féroces, insolents et cruels. Mais l'Italie, la Pouille, la Lombardie, la Sicile sont placées sous le signe du Lion et sous le Soleil, et les peuples qui les habitent ont le goût des honneurs, de la grandeur, de la magnanimité et de l'amitié. Les Toscans, les Gaulois Transalpins et les Espagnols sont placés sous le signe du Sagittaire et sous Jupiter; aussi sont-ils amis de la liberté, de la justice et de la politesse...

Tout cela est de la psychologie grossière et de l'astrologie, mais non de la mimique comparée. La conclusion de ces divagations insensées est digne des prémisses :

Concluons donc que les tempéraments et les mœurs des hommes dépendent en grande partie de la nature des contrées et des planètes, et des signes auxquels ils sont soumis...

Lavater, venu un siècle plus tard, et doué d'un esprit plus vaste et plus scientifique, s'est trouvé en face de ce grand problème des *Physionomies nationales*, et y a consacré beaucoup de pages et beaucoup de planches, mais en confondant toujours l'anatomie et la mimique.

Si les nations diffèrent par leur caractère moral, elles doivent différer encore plus par leur physionomie. Le fait est réel, et pour le mettre en doute, il faudrait n'avoir jamais vu d'hommes de diverses nations; il faudrait ne s'être jamais approché des frontières de deux peuples...

Tout ce qui a été écrit sur ce sujet et tout ce que j'en dirai n'est rien en comparaison des discussions intéressantes qu'elle peut fournir. Il me suffit de montrer qu'il mériterait d'être traité dans un ouvrage special qui serait digne d'occuper l'attention de nos Académies et d'exercer la libéralité des princes.

1. Il semble impossible qu'un Italien ait pu écrire une si grosse hérésie.

. . . .

L'histoire naturelle des physionomies nationales est une étude digne d'occuper l'homme et le philosophe, l'esprit porté à l'action et l'esprit purement spéculatif. C'est une des premières et des principales bases de la physiognomonie, et je le répète, nier qu'il y ait des physionomies et des caractères nationaux, c'est nier qu'il fasse jour en plein midi.

Cela s'appelle poser le problème et pressentir les solutions futures ; mais quand Lavater veut descendre dans les détails, il ne trace que des lignes incertaines et confuses. Si l'on supprime de ces observations sur les physionomies nationales ce qui se rapporte aux traits, voici la maigre récolte qui nous reste entre les mains.

En parlant des Français, il dit qu'ils se distinguent surtout par les dents et la manière de rire.

Les Suisses n'ont pas de caractère physiognomonique national ou générique, sauf la franchise de leur regard...

Comme il avoue avoir peu voyagé, il emprunte les observations, inédites ou non, de plusieurs savants.

Là aussi que d'incertitudes !

L'élocution rapide, la façon d'agir brusque et précipitée dont les Juifs font preuve en toute occasion les distinguent des autres peuples... *Lentz.*

Je ne me suis pas arrêté seulement à observer les différences des physionomies nationales ; mais j'ai eu occasion de me convaincre par des expériences innombrables que la forme principale de tout le corps, son attitude générale, un mouvement de tête embarrassé ou dégagé, un pas ferme ou incertain, rapide ou lent offrent souvent des caractères plus infaillibles peut-être que le visage pris tout seul. L'homme étudié depuis l'état de repos parfait jusqu'au plus haut degré de colère, de frayeur ou de douleur, serait si facile à reconnaître que l'on pourrait distinguer le Hongrois, l'Esclavon, l'Illyrien et le Valaque uniquement d'après l'attitude du corps, les mouvements de la tête et les gestes. Par conséquent les mêmes signes serviraient à fixer nos idées sur le caractère positif et invariable de telle ou telle nation. *Fueslin.*

Il y a des observations très fines d'un littérateur de Darmstadt dont malheureusement Lavater ne nous donne pas le nom. En voici quelques-unes.

L'Anglais a la *démarche droite,* et quand il est debout il garde une immobilité raide... quand il est silencieux et inactif sa physionomie ne fait nullement deviner l'esprit et l'intelligence qu'il possède à un haut degré. Son œil ne dit rien et ne cherche pas à plaire.

Le Français... a une façon dansante de marcher. Sa physionomie ouverte annonce tout de suite mille choses agréables et

aimables. Il ne sait pas se taire, et quand sa bouche se ferme, ses yeux et les muscles de son visage continuent de parler. L'éloquence de son extérieur devient quelquefois *étourdissante*, mais sa bonté naturelle couvre tous ses défauts. Bien que son visage soit très particulier, il est difficile de le décrire, Aucune nation n'a des traits moins marqués, en même temps qu'une si grande mobilité. Le Français exprime tout ce qu'il veut par sa physionomie et ses gestes; aussi se reconnaît-il au premier coup d'œil, et ne peut-il rien cacher...

Le portrait que fait de l'Italien ce brave citoyen de Darmstadt est trop amusant pour que je résiste à la tentation de le donner en entier :

La physionomie de l'Italien est tout âme. Son langage est une exclamation et une gesticulation continuelle. Rien de plus noble que son extérieur; son pays est la patrie de la beauté. Un front petit, les os des joues fortement accusés, un nez énergique et une bouche élégante attestent sa parenté avec la Grèce antique. Le feu de ses regards prouve jusqu'à quel point le développement des facultés intellectuelles dépend de l'influence d'un climat heureux. Son imagination est toujours en éveil, toujours en sympathie avec les objets qui l'entourent. Son esprit est un reflet de la création entière. Voyez avec quelle supériorité l'Arioste en a parcouru tous les domaines. Un poème comme le sien est, à mon avis, le prototype du génie.

Enfin chez l'Italien, tout est poésie, musique et chant et les sublimités de l'art lui appartiennent de droit. Il est vrai qu'à une époque récente le système politique et religieux peut avoir donné un mauvais pli au caractère national; mais c'est la populace seule qui mérite le reproche de perfidie. Dans toutes les autres classes de la population, on trouve les sentiments les plus honnêtes et les plus généreux.

Les artistes feront bien d'étudier dans l'ouvrage de Lavater la table de Chodowiecki, où se trouvent représentés en petites dimensions 28 types nationaux avec leurs gestes et leurs traits caractéristiques.

Mais si, après avoir rencontré dans le passé tant de nuages, nous voulons chercher un air plus respirable et décrire des types corrects, capables de résister à la critique scientifique, nous nous trouvons très embarrassés.

Chacun de nous, dans le cercle étroit de sa propre expérience, sait, pour l'avoir observé, combien la mimique diffère chez les Français, les Anglais, les Espagnols. Mais c'est une toute autre chose, et bien plus difficile que de définir et de décrire ces différences.

Nous nous bornerons à quelques mots, espérant au moins de cette façon commettre moins d'erreurs.

La mimique des divers peuples s'imprègne surtout de leurs caractères psychiques les plus saillants.

Le culte et l'amour ardent du beau sont des vertus qui nous appartiennent; notre honte est d'avoir été contraints d'obéir pendant des siècles à de petits tyrans laïques et à de grands tyrans tonsurés; c'est pour cela que notre mimique, tout en étant belle et passionnée, reste défiante et n'est pas toujours franche...

Chaque province d'Italie a une façon particulière d'exprimer les émotions. Pendant que le Milanais rit volontiers d'un gros rire, et par là ressemble beaucoup aux Celtes, l'habitant de Cagliari est extrêmement sérieux, parce qu'il a fortement subi l'influence espagnole. Le Toscan est le plus italien de tous les Italiens, et par conséquent le plus défiant et le plus réservé de tous; le Napolitain fait avec les bras des gestes de télégraphe; le Romagnol est rude et franc, et le Romain, dans ses mouvements dignes de la statuaire, garde toujours gravées en caractères invisibles les lettres fatidiques S. P. Q. R.

La mimique du Français est concentrique, rapide et gaie; celle de l'Anglais, fière et dure; celle de l'Allemand, lourde, bienveillante et toujours disgracieuse. L'Espagnol et le Portugais gesticulent peu; leur visage reste impassible, un peu par suite d'une influence asiatique, mais surtout pour ne pas compromettre leur dignité d'*Hidalgo*. Beaucoup de peuples slaves ne regardent pas volontiers en face, et ont une mimique très fausse; les Juifs dans toute l'Europe ont une mimique embarrassée et timide; par chacun de leurs mouvements ils ont l'air de demander pardon d'être au monde; ils semblent toujours prêts à s'enfuir, comme des chats, qui, se consultant avec des yeux inquiets, regardent par dessous quelle porte ou par dessus quel mur ils pourront s'échapper. La faute n'en est pas à la race juive, mais à nous qui l'avons persécutée pendant tant de siècles avec une piété si évangélique.

Les Scandinaves ont une mimique dure et sans grâce, que j'ai décrite dans mon dernier livre sur la Laponie[1].

D'une façon générale, en prenant les choses en gros, on peut dire qu'il y a en Europe une mimique expansive et une mimique concentrique. La première se rencontre chez les Italiens, les Français, les Slaves, les Russes; la seconde chez les Allemands, les Scandinaves, les Espagnols. On pourrait dire aussi qu'il y a une mimique belle et pleine de grâce; c'est celle des peuples d'origine gréco-latine, et une autre dure, tout

1. Mantegazza, *Voyage en Laponie avec mon ami Sommier*, Milan, 1880.

angulaire, sans rondeur; c'est celle des Allemands, des Anglais et des Scandinaves.

Nous allons dire quelques mots de la mimique propre à certaines professions. Il est certain que souvent, en apercevant un inconnu, nous nous écrions : *Cet homme doit être un pharmacien! Je parie que celui-ci est un prêtre ou un soldat déguisé! Cet autre ne peut être qu'un menuisier!* Et bien des fois ces suppositions un peu hasardées ont touché juste.

Si dans ces jugements ou, pour mieux dire, dans ces conjectures, nous faisons abstraction de ce qui tient à la façon de s'habiller et de parler, tout le reste appartient à la mimique. La profession a donc une influence modificatrice sur l'expression de notre visage, de même que sur notre caractère, sur notre santé et tant d'autres choses intérieures et extérieures qui se rapportent à notre moi.

Les professions qui modifient le plus profondément l'expression sont celles qui exigent quotidiennement un mode particulier de mouvement musculaire ou de travail cérébral. C'est pour cela que je reconnais le droguiste, le pharmacien, le menuisier, le prêtre et le soldat plus facilement que les autres membres de la société.

L'habitude de rester continuellement assis derrière un comptoir, de faire des cornets ou de petits paquets donne aux gestes du droguiste un caractère très frappant, qui se retrouve à peu près le même chez le pharmacien, mais associée à la gravité d'un magicien qui règne sur des préjugés, des frayeurs et des mystères. Le médecin lui-même tient souvent du pharmacien, pour les mêmes raisons; mais chez lui il y a en plus le sérieux stéréotypé de l'homme qui ne peut ni ne doit rire au milieu des souffrances qu'il a constamment sous les yeux.

Il me serait beaucoup plus difficile de dire pourquoi je réussis souvent à reconnaître un menuisier au milieu de tous les autres ouvriers qui façonnent et transforment la matière. Je crois pourtant pouvoir l'expliquer en disant que l'habitude de raboter, de percer, de scier, de tirer des lignes, de chercher une symétrie dans les bois donne aux muscles de la face un caractère particulier qui devient permanent.

Le prêtre et le soldat appartiennent à des castes sociales distinctes; ils portent des uniformes et des signes visibles qui s'imprègnent dans leur peau, dans leurs muscles, dans tout leur être. Le geste du soldat est toujours précis, raide, énergique; celui du prêtre, souple et onctueux, semble serpenter

dans les sphères célestes qu'habitent les chérubins. Le soldat, même en civil, a dans tous ses gestes une attitude d'obéissance ou de commandement. Le prêtre, même vêtu en laïque, garde la marque de la soutane et du petit collet; ses doigts semblent toujours bénir ou absoudre; ses lèvres sont constamment occupées à marmotter tristement l'office; il est continuellement en adoration, et semble flairer toujours l'odeur de l'encens céleste ou quelque tartuferie terrestre. Un de mes amis le plus chers, le Dr Emmanuele Malfaki, prétend qu'il reconnaît un prêtre à sa lèvre inférieure, toujours saillante et quelquefois tombante et à l'habitude de se mouiller le doigt pour tourner plus vite l'une après l'autre, les pages du bréviaire.

De même, le marin, le cavalier, le danseur se laissent facilement reconnaître au milieu des autres hommes. Il est facile de comprendre que cela tient à leur façon particulière de se servir de leurs jambes. L'habitude du cheval suffit pour donner un caractère national aux Hongrois, aux Arabes et aux populations de la République Argentine.

Les horlogers, les banquiers, les notaires, les avocats ont aussi des gestes qui leur sont propres. Mais ici le diagnostic devient plus incertain et plus difficile. On peut écrire à ce sujet bien des pages spirituelles; on peut dessiner des caricatures amusantes de chaque profession; mais la science en tirerait peu de matériaux pour édifier une construction sérieuse et positive.

CHAPITRE XIX

LES RÉSERVES ET LES MENSONGES DE L'EXPRESSION

La mimique est l'effet d'un courant centrifuge émanant du cerveau et de la moelle épinière. Si à une même émotion et à un même phénomène psychique correspondaient toujours certaines contractions ou certains relâchements des muscles, il serait très facile d'interpréter la valeur expressive de chaque mouvement mimique, dès que l'expérience aurait fourni les données nécessaires pour poser l'équation. Et nous pourrions non seulement reconnaître le sens de l'expression, mais aussi mesurer le degré de l'énergie qui la provoque. Malheureusement le problème ne se pose pas en ces termes, et il est beaucoup plus compliqué. Au moment où une émotion tend à s'exprimer d'une certaine façon, au moyen d'un certain groupe de muscles de la face, du tronc ou des membres, il intervient souvent une cause perturbatrice ou modératrice, par laquelle la mimique est modifiée de différentes manières, et le résultat final pour une même émotion peut être complètement changé. Aussi pouvons-nous soutenir que dans la mimique les émotions simples sont les plus rares, et qu'en général nous avons sous les yeux une résultante de forces diverses et opposées se faisant équilibre et se modifiant mutuellement. C'est là la principale objection qu'on ait élevée contre la *physiognomonie,* considérée comme interprétant l'homme intérieur, et c'est elle qui a inspiré à Lavater son *Premier fragment — Des prétendues méprises du physionomiste*[1]. Mais, il y a un siècle, il n'avait pas à sa disposition une science expérimentale, raffinée, exigeante, inexorable, qui lui

1. Lavater, *op. cit.*, t. II, p. 1.

aurait permis de répondre à ses adversaires avec des armes plus solides, en pénétrant au fond des choses. En dehors de cette difficulté, qui lui venait de l'époque où il vivait, sa nature sensitive lui faisait parcourir rapidement la surface des choses, afin de sentir la chaleur du sentiment qui s'en exhale.

Ainsi nous accordons que le Physionomiste se trompe quelquefois ; mais nous soutiendrons toujours que ses erreurs ne montrent que les bornes de sa pénétration et ne prouvent nullement que la science dont il fait son objet soit une science mensongère. Conclure des méprises du Physionomiste qu'en général la Physiognomonie ne mérite aucune confiance, c'est comme si l'on soutenait que la raison est une chimère, parce qu'il peut arriver à tout homme raisonnable d'agir d'une manière contraire à la raison.

Lavater et les autres physiognomonistes moins célèbres ne se sont presque occupés que de la dissimulation, en fait de causes perturbatrices de nos jugements, tandis qu'il y a bien d'autres éléments perturbateurs en dehors de celui-là. Et comme d'autre part ils ont toujours confondu l'anatomie avec la mimique, ce qui est immuable avec ce qui est variable, ils n'ont pu se défendre que mollement contre leurs adversaires.

On peut étudier les effets complexes de la mimique chez les animaux les plus intelligents et les plus rapprochés de nous. Un chien a été châtié plusieurs fois pour avoir sauté sur la table et avoir pris la viande qui s'y trouvait. On lui offre un morceau friand sur un plat et l'on met le plat devant lui. Il semble que ce chien devrait exprimer la mimique très simple du désir alimentaire et du plaisir ; mais en même temps il se rappelle les sévères corrections qu'il a reçues ; pendant qu'il contemple la viande en remuant la queue, il vous examine d'un air interrogateur et soupçonneux, et de temps en temps toute mimique cesse, et il regarde en l'air, comme s'il était profondément distrait et préoccupé. Ce tableau représente au vif une expression de plaisir, troublée par la peur. Ce n'est certes pas le seul que nous offre l'observation des animaux. J'en appelle aux chasseurs qui ont pu en voir cent autres, et à tous ceux qui, possédant chez eux un chat intelligent, ont mille occasions d'étudier les allures hypocrites de ce tigre domestique.

Dans l'homme, c'est toujours la volonté qui trouble et modifie l'expression simple et ingénue ; mais la volonté peut à son tour être mise en branle par un x psychique de nature variable.



LES DEGRÉS DES EXPRESSIONS DIVERSES

a. b. Degrés du plaisir. — *c. d.* Degrés de la douleur. — *e. f.* Degrés de l'amour. — *g. h.* Degrés de la haine.

En voici quelques exemples :

La pudeur, surtout chez la femme qui en a plus que nous, peut modifier ou même cacher entièrement l'expression de la volupté amoureuse. Elle nous offre ainsi quelques tableaux d'une esthétique sublime, dans lesquels le plaisir tantôt triomphe et renverse tous les obstacles modérateurs que lui oppose la volonté, tantôt se cache pudiquement sous le voile d'une noble hypocrisie. D'autres fois, au contraire, le désir de tromper ou de plaire à un compagnon de plaisirs peut porter à simuler plus ou moins habilement une volupté que l'on ne ressent point.

D'autres fois, c'est le courage, ou l'amour-propre, qui intervient comme un modérateur de la mimique de la souffrance; et un sourire forcé brille sur une face contractée spasmodiquement, ou bien une immobilité voulue met un frein aux plus violentes et aux plus irrésistibles contractions musculaires. A ce propos, je renvoie le lecteur à ma *Physiologie de la douleur*, dans laquelle j'ai consacré un chapitre entier à l'étude de quelques éléments perturbateurs des expressions douloureuses. Pour compléter notre esquisse, qu'il me soit permis de rappeler les plus importantes de mes conclusions. Les caractères les plus saillants des fausses expressions douloureuses sont les suivants :

1. L'expression est presque toujours exagérée et hors de proportion avec les causes de la douleur.

2. Le visage n'est point pâle, et le trouble musculaire est intermittent.

3. La peau conserve sa couleur normale.

4. Il n'y a pas d'harmonie dans la mimique, et l'on voit certaines contractions, et certains relâchements musculaires qui font toujours défaut dans la douleur vraie.

5. Le pouls est rapide à cause de l'exagération de l'effort musculaire.

6. Il suffit d'une surprise imprévue, ou d'un objet quelconque qui attire l'attention pour que toute la mimique douloureuse disparaisse tout à coup.

7. Quelquefois on réussit à découvrir, à travers les larmes, les sanglots et les gémissements les plus profonds, l'éclat fugitif d'un sourire, où se trahit peut-être la joie maligne de tromper son prochain.

8. L'expression est presque toujours excentrique et manque absolument de formes concentriques.

Cette étude analytique nous suggère une méthode pour apercevoir et décrire toutes les autres hypocrisies mimiques.

Le plaisir faux, par exemple, s'exprime par un rire forcé, par des soupirs profonds et prolongés hors de temps et de mesure. La fausse colère se manifeste par des mouvements exagérés des membres et par une contraction forcée des sourcils, pendant que la lèvre sourit involontairement et que l'œil regarde autre part.

Les expressions fausses peuvent toutes se réduire à deux types :

Exagération d'une émotion faible ou simulation d'une émotion qui n'existe pas.

Atténuation d'une expression mimique, ou bien dissimulation complète de cette expression.

Quand nous exagérons la mimique, nous poussons presque toujours cette exagération au delà de ce qui est vraisemblable; cette gymnastique de l'hypocrisie nous fatigue; nous nous reposons souvent et dans les intervalles nous substituons fréquemment, sans nous en apercevoir, au rôle que nous voulions jouer, la mimique diamétralement opposée.

Ainsi j'ai vu éclater de rire tout à coup une femme qui venait d'hériter de son frère, et qui se frappait la tête contre les murs et sanglotait en feignant d'être inconsolable. De même, lorsque l'on simule le sentiment religieux, l'admiration ou la compassion, il arrive soudain qu'on se met à rire cyniquement ou sardoniquement, ou qu'on tire la langue d'une façon grotesque.

Exagération de l'expression, désordre des mouvements, intermittences marquées, voilà les caractères les plus saillants d'une mimique qui veut exprimer plus qu'on ne sent, ou faire croire à une émotion qu'on n'éprouve pas du tout. Il y a pourtant un autre caractère, encore plus constant, mais qui, à cause de sa ténuidité, a échappé à beaucoup d'observateurs vulgaires.

De tous les muscles, ceux du tronc et des membres sont les plus dociles à notre volonté, ceux de la face sont moins obéissants, ceux des yeux sont les plus indépendants de tous. Voilà pourquoi, dans une expression menteuse, on fait tant de mouvements des bras et des jambes, tant de contractions des muscles de la face, tandis que l'œil résiste courageusement, ou du moins est le dernier à se prêter à ces mensonges. On voit un ouragan en miniature, une tempête de convulsions; mais l'œil reste immobile et apathique, et suffit pour révéler le secret de la comédie. Les pleurs ne coulent que bien rarement dans les douleurs feintes; quelques femmes seulement, véri-

tables génies de la fausseté, réussissent parfois à verser des larmes vraies et sans éprouver aucun chagrin. Dans l'état ordinaire, les glandes lacrymales n'obéissent pas à notre volonté; mais après un long exercice on parvient à les dompter et à les discipliner, et elles laissent couler leur précieuse liqueur quand cela convient au tartufe fieffé qui veut duper autrui.

On a beau être un grand artiste en hypocrisie, s'être dès l'enfance exercé à exprimer ce que l'on ne sent pas, et avoir acquis dans ce genre un talent de premier ordre, on craint toujours de ne pas réussir à son gré parce que l'on sent la différence qui existe entre le sentiment intime et la comédie que l'on joue. De là vient qu'on est irrésistiblement porté à l'exagération, que l'on croit toujours la mimique insuffisante et que l'on éprouve le besoin de la fortifier par des cris et par des paroles. Les grandes douleurs sont presque toujours silencieuses, ou du moins elles sont accompagnées seulement de ces phénomènes vitaux que l'on pourrait appeler automatiques, tels que les soupirs et les gémissements; au contraire les émotions feintes sont souvent éloquentes et accompagnées de grandes explosions de loquacité.

Inversement quand, dans un but quelconque, on tient à dissimuler une émotion, on se livre à un travail tout opposé au précédent.

Avant tout, l'on s'efforce de restreindre le domaine de la mimique, et naturellement l'on commence par les muscles qui obéissent le plus vite et le plus facilement à notre volonté. L'on arrête les mouvements des jambes, des bras, du tronc, du cou. Si la force modératrice augmente, l'on rétrécit de plus en plus le champ de l'expression et l'on arrête même les muscles de la bouche et des joues, jusqu'à ce qu'enfin l'expression soit réduite à ce dernier territoire que, dans tous les temps et dans toutes les langues, on a appelé, non sans raison, le *miroir de l'âme*.

C'est dans l'œil que se livre la dernière bataille; c'est lui qui est la dernière forteresse où l'expression concentre toutes ses forces et reste souvent victorieuse, même après avoir abandonné toutes les autres provinces de la mimique. Le vulgaire, qui s'en tient à la surface des choses, dit que l'émotion a disparu ou n'a jamais existé, parce qu'il voit les membres et le corps immobiles ou le visage impassible; mais l'observateur plus profond trouve concentrées dans l'œil toutes les forces qui précédemment étaient éparses sur un vaste espace, et juge avec raison que l'émotion est très forte,

mais qu'elle s'est ramassée tout entière dans une étroite citadelle.

Quelquefois, à force d'hypocrisie ou d'héroïsme (car dans la physiologie du phénomène, il n'y a pas à tenir compte du côté moral), l'on a réussi à faire taire tous les muscles mimiques du corps et des membres ; mais on y a substitué une mimique opposée. Nous sommes abreuvés d'amertume et d'humiliation, et cependant nous rions et nous remuons joyeusement les doigts, le cou ou les pieds. Tout notre corps exprime le contentement ; l'œil seul se tait et résiste à cette avalanche de faussetés. Tout à coup deux grosses larmes roulent le long des joues et révèlent le secret de la douloureuse bataille qui s'est livrée. Les grands peintres et les grands artistes dramatiques savent exprimer toutes les beautés cachées de ces tableaux sublimes ; mais nous, qui ne sommes ni peintres, ni comédiens, nous devons étudier, pour en profiter dans la vie, ces troubles de la mimique.

Plus d'une fois, tandis que des enfants paraissaient profondément absorbés par l'étude, j'ai découvert qu'ils se livraient à leurs vices, en examinant leurs yeux qui seuls trahissaient ce que tout le reste du corps réussissait à cacher.

Les nerfs vasomoteurs, eux aussi, obéissent peu ou point à la volonté ; aussi convient-il de faire grande attention à la rougeur ou à la pâleur subite du visage ; parce que c'est souvent le signe involontaire d'une émotion dont on ne saurait découvrir la moindre trace dans tout le reste du territoire mimique et même dans l'œil.

Au milieu d'une conversation animée, dans un théâtre ou dans une salle de bal, si on fait entrer tout d'un coup l'homme préféré, quatre-vingt-dix fois sur cent, rougit la femme aimée, subitement ou bien, plus rarement, elle pâlit. Aucune marque de surprise, aucun sourire, aucun mouvement n'a salué cette arrivée, sauf l'œil qui peut-être s'est fermé, ou la paupière qui s'est abaissée pour cacher l'éclat subit du miroir de l'âme; mais les nerfs vasomoteurs ont dû céder à l'émotion et ont fait rougir ou pâlir le visage.

Lorsqu'à l'entrée de son amant dans la salle, la femme aimée ne change pas de couleur et ne baisse pas la paupière, ou bien elle n'aime pas, ou bien elle est arrivée déjà à une perfection d'hypocrisie, qui peut faire douter si un cœur bat encore dans sa poitrine.

Les hommes de forte volonté, et les femmes qui ont poussé très loin la gymnastique simulatrice, après avoir rejeté la mimique dans sa dernière forteresse, celle de l'œil, réussissent

à triompher même de ce dernier retranchement, en sorte que rien ne trahit plus au dehors la flamme intérieure. Alors, quand toutes les soupapes de l'expression mimique sont ainsi fermées, il arrive presque toujours qu'un membre (une jambe, un bras, un doigt) est pris subitement d'une convulsion rythmique et se met à battre régulièrement la mesure. La plupart du temps, on tape du doigt sur un corps solide de façon à faire du bruit, ou l'on frappe la terre avec le pied. Moins souvent, on respire d'une façon haletante et essoufflée qui peut même se transformer en sifflement.

Ces faits se vérifient souvent quand on cherche à cacher la colère. Cette colère est d'autant plus forte que se répète plus souvent le tapotement rythmique, substitué à la mimique expansive ordinaire, et que ce tapotement est accompagné d'une respiration forcée. Il semble que dans ce cas il n'y ait pas seulement, au sens figuré, une chaudière pleine de vapeur, dont les soupapes sont fermées et qui menace d'éclater, mais qu'il s'agisse réellement d'une force captive s'échappant de sa prison avec une fureur et une violence d'autant plus redoutables qu'elle trouve une voie plus étroite.

Dans tous ces cas de feinte et de dissimulation, il s'agit toujours d'un déploiement de force musculaire, ou, tout au plus, des phénomènes de secrétion qui l'accompagnent, comme celui de verser des larmes ; mais il y a d'autres transformations plus complètes et plus obscures, dans lesquelles le fait purement mimique passe dans des régions psychiques plus élevées. Nous ne voulons pas pénétrer sur un terrain placé en dehors du champ que nous avons entrepris de traiter dans ce volume ; mais nous devons examiner comment ces phénomènes se rattachent à l'expression.

Assez souvent l'effort fait pour dissimuler une émotion est si grand que, s'il durait, il amènerait des troubles profonds dans les centres nerveux. La force mimique, qui ne peut trouver une issue dans le champ musculaire, s'élance alors dans les régions de la pensée et y suscite de nouvelles et puissantes manifestations.

Un homme entre dans un salon : la femme qu'il aime ne trahit aucune émotion ; mais, de silencieuse elle devient tout à coup excessivement causante, ou bien, si elle parlait d'une façon indifférente, elle se met à parler avec enthousiasme ; le son de sa voix se modifie et peut même devenir musical. Le plus souvent, elle oublie le sujet de la conversation et, par une étrange et bizarre association d'idées, elle se met à discourir de cent autres choses qui n'ont aucun rapport, ni avec

celles dont on parlait, ni avec le milieu où l'on est. Caresses inattendues pour un enfant qu'elle n'avait pas aperçu jusque-là, enthousiasme subit pour un tableau qu'elle n'avait pas remarqué, ou pour un meuble qu'elle avait vu cent fois sans y faire attention ; voilà des signes très précieux et très graves qui nous révèlent que l'émotion a été très forte et que, ne pouvant s'épancher par l'expression mimique naturelle, elle a envahi le champ de la pensée et du sentiment pour y éveiller tout à coup une activité insolite et confuse.

Magistrats qui jugez, mères qui élevez vos enfants, filles qui aimez, femmes qui osez vous enfermer tête à tête avec des libertins, présidents qui fabriquez un ministère, vous tous qui recherchez sur le visage humain la culpabilité ou l'innocence, l'amour ou la trahison, le péril, l'ambition ou la fausse modestie, étudiez et réétudiez les modérateurs et les perturbateurs de la mimique.

CHAPITRE XX

DES MOYENS POUR APPRÉCIER D'APRÈS LA MIMIQUE LE DEGRÉ DE FORCE D'UNE ÉMOTION

Un visage presque immobile n'exprime rien ; un visage très mobile peut exprimer une grande émotion; un visage tout à fait immobile peut exprimer une émotion portée au plus haut point.

Je ne pleurais pas; mais je devins de pierre au-dedans.

Voilà un vers que tout le monde se rappelle et qui montre que notre grand poète était aussi un profond observateur. Il prouve en même temps combien il est difficile de mesurer l'intensité d'une émotion d'après un certain degré de mimique. Il est trop vrai que, dans la mimique aussi, les extrêmes se touchent, et qu'un rire cynique peut accompagner une douleur poignante de même que les larmes peuvent être le signe d'une très grande joie.

En faisant pénétrer le scalpel plus profondément, nous reconnaîtrons que la confusion est moins grande qu'il ne semble au premier abord. Le visage rendu immobile par l'excès d'émotion est dans un état de contraction tétanique, tandis que le visage sans expression ou le visage indifférent ont les muscles dans un état de demi-repos, qui ne laisse apparaître aucun manque d'équilibre ni entre les élévateurs et les abaisseurs de la lèvre et de la mâchoire, ni entre les muscles qui dirigent le globe de l'œil vers tel ou tel point de l'horizon. Le visage indifférent présente une immobilité générale, mais non spasmodique, sans aucun relâchement caractéristique, comme sans aucune contraction spéciale. L'*omnibus* est un des meil-

leurs endroits pour observer quelques exemples de ces visages indifférents ou neutres; mais il faut ajouter tout de suite qu'il est très rare d'en rencontrer de parfaitement indifférents. Le moindre degré d'attention, d'ennui, de plaisir ou de souffrance, le simple souvenir d'un mot plaisant ou d'une scène pénible suffisent pour donner à l'œil plus d'éclat, pour relever ou abaisser un coin de la bouche, et pour amener ainsi sur le visage une légère expression. Une expression absolument négative sur le visage d'un homme qui ne dort pas est tellement rare, que, même sur la toile ou le marbre, dans les portraits qui n'ont pas été faits en vue d'exprimer une passion, nous cherchons invinciblement un signe qui révèle une pensée, un caractère, une ombre d'acte psychique. Et le plus souvent ce signe existe, parce que la répétition fréquente d'une même expression la dessine ou la sculpte, et si l'artiste n'est pas un simple modeleur ou un photographe de nez et d'oreilles, il a dû représenter cette partie de la physionomie qui appartient à la mimique. Cela est si vrai qu'en regardant un portrait nous cherchons toujours cette expression; si nous ne la trouvons pas et si nous ne pouvons dire que ce visage est intelligent, ou inspiré, ou lascif, ou triste, ou joyeux, nous disons que c'est un *visage stupide,* ce qui pour nous est à peu près synonyme d'un visage parfaitement apathique et sans expression.

Un de mes plus chers amis est très peu expansif et a par suite une mimique des moins expressives que je connaisse; mais quand il lit ou entend une chose qui lui cause une certaine surprise, il allonge verticalement le tronc (qu'il soit assis ou debout) et par ce simple mouvement, il exprime son émotion et son étonnement.

De l'apathie complète, qui correspond au zéro, l'on passe successivement à l'expression du plus haut degré de volupté, de désespoir, de colère, ou d'amour.

Indépendamment de la nature du sentiment qui nous émeut, l'intensité de l'émotion se mesure d'une des façons suivantes :

1° D'après la force des contractions des muscles mimiques;

2° D'après la persistance de leurs contractions.

3° D'après la diffusion des mouvements en cercles mimiques de plus en plus larges.

4° D'après la rapidité des alternatives de contraction et de relâchement.

On mesure tous les jours l'intensité de l'émotion d'après la force des contractions. Dans les planches qui accompagnent cet ouvrage, on voit la première ébauche du sourire et le

rire à gorge déployée, le crépuscule de la douleur et la douleur féroce, ainsi que les divers degrés de haine et d'amour, exprimés principalement par la diversité de l'énergie musculaire des mouvements mimiques.

L'acte de serrer les mâchoires l'une contre l'autre est un des signes les plus certains de la colère; mais l'on passe par degrés de la simple occlusion de la bouche au grincement des dents et finalement à la contraction spasmodique, telle que je l'ai observée chez une femme dans un accès de jalousie.

La persistance d'un fait mimique est un signe moins sûr, car les émotions les plus fortes durent peu. En général pourtant, quand il s'agit d'une émotion forte, mais non excessive, la persistance de l'expression indique l'intensité du fait psychique qu'elle accompagne. Les larmes qui durent longtemps vont d'ordinaire avec les longues douleurs (toutes choses égales d'ailleurs) et un rire prolongé suffit à peine à décharger la forte tension, produite en nous par une scène très comique ou très ridicule.

La diffusion de la mimique en cercles de plus en plus larges donne peut-être une mesure plus exacte de l'intensité de l'émotion. D'abord le tableau mimique se limite à un petit nombre de muscles, puis l'expression s'étend à des muscles de plus en plus éloignés, et enfin elle envahit tout.

Ce qui se produit en pareil cas rappelle ces cercles centrifuges que la chute d'une pierre fait naître sur la face d'un lac.

On peut étudier cette diffusion progressive de la mimique en observant le sourire, qui d'abord fait à peine contracter l'élévateur de la lèvre supérieure, qui ensuite se change en un rire auquel participent tous les muscles de la face et en outre le diaphragme et les muscles respiratoires du thorax et du cou ; quand le rire devient immodéré et excessif, les bras, les jambes, les muscles du tronc entrent aussi en branle, et à la fin l'émotion, franchissant les frontières du monde cérébro-spinal, semble envahir celui du grand sympathique et amène l'évacuation involontaire des urines et des gaz intestinaux.

La diffusion des cercles mimiques suit certaines lois de contiguïté et de sympathie. Pour le visage, la diffusion semble se faire par la simple contiguïté des muscles, à laquelle correspond nécessairement la contiguïté des centres excito-moteurs. Après la face vient le cou qui souvent remue, puis les bras, ensuite le tronc et enfin les jambes.

En général, le grand art est plus mimique que l'art de second ordre; et les mouvements des bras et des mains accompagnent l'intensité croissante de la parole et de la volonté.

Dans quelques cas cependant, la communication sympathique entre les cercles mimiques se fait plutôt suivant l'harmonie des fonctions que suivant la contiguïté des muscles expressifs. Ainsi il peut arriver qu'une mimique lascive de la face, quand l'émotion devient plus intense, agite par sympathie les muscles du bassin et des membres inférieurs avant ceux des bras, bien que ceux-ci soient plus mimiques.

Le bras et la main sont les véritables instruments mimiques : ils perfectionnent, ils raffinent, ils complètent l'action mimique du visage. Au baiser que les lèvres viennent d'esquisser correspond soit une caresse, soit la jonction des mains en signe d'adoration. A la bouche largement ouverte et aux yeux dilatés par la stupeur, s'associe l'entrelacement des doigts des mains. A des lèvres serrées par la colère s'ajoutent un poing fermé et un bras tendu vers l'horizon, et ainsi de suite.

Si diverses que soient les fonctions des muscles de la face, du tronc et des membres, le caractère général de la forme expressive se conserve toujours dans la diffusion de l'expression mimique à travers les différentes légions musculaires. Ainsi une joie subite, extrême, irrésistible fait ouvrir amplement les bras, puis les jambes après avoir produit sur le visage des mouvements qui sont tous centrifuges. Au contraire, une douleur violente, après avoir fait converger tous les muscles de la face dans une direction centripète, tend à rapprocher de la ligne médiane du corps les bras ainsi que les membres inférieurs. Cela vient de ce que l'expression du plaisir est toujours centrifuge et celle de la douleur toujours centripète.

L'extension du champ mimique proportionnellement à l'intensité croissante d'une émotion est une des lois fondamentales qui régissent la propagation du mouvement, et elle doit être basée sur un phénomène très simple de physique élémentaire. Un petit nombre de nerfs et de muscles ne suffit pas à la diffusion et à la transformation d'une quantité donnée de mouvement psychique. Après avoir épuisé les ressources du système cérébro-spinal et celles du grand sympathique, il semble parfois que l'action tende à se propager en dehors de nous, en sorte que nous entraînons sympathiquement dans notre mouvement les objets extérieurs qui nous entourent, soit animés, soit inanimés. Que de fois un homme ivre de bonheur, après que tous les muscles de son corps sont arrivés au suprême degré de tension, n'a-t-il pas fait danser les sièges et les tables de sa chambre, et aussi ses amis s'il s'en

trouve à sa portée ! D'autres fois, les mêmes objets qui se rencontrent sous notre main deviennent autant de projectiles que nous lançons au loin avec une grande force centrifuge dans un accès de douleur ou de haine.

La figure schématique suivante représente graphiquement la diffusion des cercles mimiques, telle qu'elle a lieu dans la plupart des cas ; elle s'étend de la face au cou, au bras, au tronc, aux membres inférieurs et enfin aux régions inconscientes du grand sympathique.

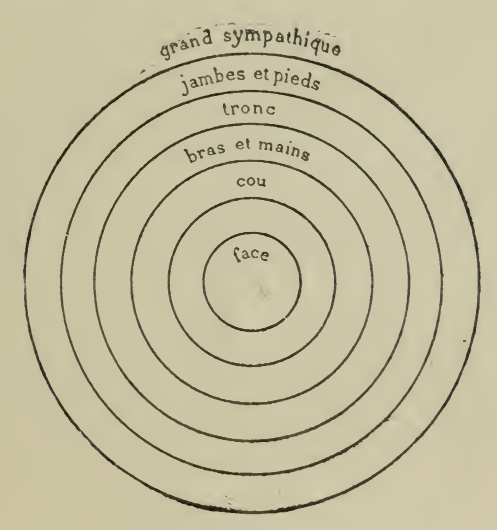


Figure 3.

Un dernier critérium, très important pour mesurer l'intensité d'une émotion, est celui qui est fourni par de rapides alternatives de contraction et de relâchement musculaire, c'est-à-dire par une succession de tableaux mimiques différents. Ici l'intensité du mouvement central qui accompagne l'émotion, trouve moyen, grâce au changement, de se dégager au profit des centres nerveux. C'est surtout dans la douleur que l'on peut observer cette alternance ; aux larmes succèdent les sanglots, les gémissements, les cris, les soupirs, les palpitations, et tous ces phénomènes peuvent se suivre dans un ordre différent.

Ainsi le rire spasmodique et suffocant peut alterner avec des lamentations et des convulsions de diverses formes.

Quand les quatre éléments, que nous avons étudiés séparé-

ment, s'unissent et s'associent, on a, dans une seule scène mimique, toutes les preuves de la grande intensité de l'émotion. En effet, il peut se produire à la fois des contractions fortes, des contractions durables, une grande diffusion des phénomènes mimiques et une succession de tableaux différents.

Dans les degrés extrêmes de l'émotion, ni une de ces conditions à elle seule, ni toutes les quatre, ensemble ou successivement, ne suffisent à compléter le tableau mimique. L'on est alors en présence de la forme paralytique qui vient de l'épuisement des centres nerveux et de la fatigue des muscles mimiques. L'immobilité peut alors être absolue ou presque absolue. Ce n'est plus l'immobilité tétanique de celui qui est *devenu de pierre au-dedans,* mais l'immobilité de la mort apparente. Il subsiste tout au plus quelques traces caractéristiques de l'émotion qui nous a réduits à cette extrémité. Le cri : *Je me meurs !* peut être l'expression de l'extrême volupté aussi bien que de l'extrême souffrance ; la syncope peut être la dernière conséquence d'une colère féroce, aussi bien que d'une envie forcenée ou d'une ambition déçue. L'observateur profond pourra toujours, dans ces cas-là, discerner la cause de la suprême catastrophe mimique. Les grands artistes savent bien représenter de façon différente Françoise de Rimini au moment où elle cesse, entre les bras de Paolo, de lire le livre fatal, et une martyre chrétienne qui s'évanouit de terreur devant la hache du bourreau.

CHAPITRE XXI

LES CINQ JUGEMENTS SUR LA PHYSIONOMIE HUMAINE

LE JUGEMENT PHYSIOLOGIQUE — LA BONNE MINE ET LA MAUVAISE — LES PHYSIONOMIES PATHOLOGIQUES

La face humaine est pour nous un tel champ d'observations que depuis l'enfance nous la considérons comme l'objet le plus important de tout le monde animé qui nous entoure. On peut dire que le sauvage le plus primitif, le plus semblable au singe, étant après tout un animal sociable, sent le besoin de regarder en face un autre sauvage pour lire sur son visage la menace ou l'amour, le désir ou la douleur. Nos enfants, dès l'âge le plus tendre, avant d'avoir reçu aucune éducation, acquièrent bien vite assez d'expérience pour interpréter le langage mimique d'une figure humaine ; ils ont en cela une perspicacité singulière et savent deviner nos désirs, notre mauvaise humeur, nos soupçons avant que nous les ayons exprimés par la parole. Cette expérience s'accroît d'année en année et finit par constituer chez chacun de nous un certain patrimoine physiognomonique qui, de l'interprétation inconsciente des faits les plus automatiques, s'élève par degrés jusqu'à l'examen le plus machiavélique des rides, des sourires et des larmes. C'est là la récolte brute d'où la science doit extraire les quelques grains mûrs et sains qui s'y cachent, en les séparant de toute la paille des divinations hasardées, des conjectures et de tout cet instinct obscur qui sait pressentir la vérité, sans pouvoir la traduire dans la forme nette et précise du langage.

Pour nous, après avoir regardé un visage humain, nous ne

saurions dire la couleur des yeux, la forme du menton ou la longueur du nez ; mais presque toujours nous pourrions formuler quelques jugements se rapportant à l'un des cinq grands problèmes que présente le visage d'un homme.

1. Etat de santé ou de maladie.
2. Degré de beauté ou de laideur.
3. Valeur morale.
4. Valeur intellectuelle.
5. Race.

Ces cinq problèmes conduisent à cinq jugements différents que nous pouvons porter sur le visage d'un homme et que j'appellerai :

1. Jugement physiologique.
2. — esthétique.
3. — moral.
4. — intellectuel.
5. — ethnique.

Quand j'ai eu le bonheur de compter comme élèves quelques jeunes gens intelligents, qui suivaient les cours de philologie et de philosophie à l'Institut des études supérieures de Florence, je me suis efforcé d'aiguiser en eux l'esprit d'observation. Les naturalistes seuls exercent cette faculté, et pourtant tous ceux qui veulent étudier les phénomènes psychiques devraient chercher à la développer par une gymnastique régulière et rationnelle. Au lieu de cela, justement parce que ces phénomènes sont complexes et obscurs, on les abandonne aux divinations de l'empirisme, ou bien l'on prétend les atteindre avec les ailes d'Icare de la métaphysique.

Voici de quelle façon j'exerçais mes jeunes gens : Je mettais devant eux une bonne photographie d'homme ou de femme, et je les invitais à exprimer sur ce visage inconnu trois jugements : l'un esthétique, l'autre moral, et le troisième intellectuel. Je ne posais ni le problème de la santé, ni celui de la race, parce qu'une photographie ne fournit pour le premier que des données insuffisantes, et que le second exige une science ethnologique que mes jeunes gens ne pouvaient posséder. Après avoir recueilli les bulletins qui contenaient le triple verdict, je les discutais avec mes élèves en leur demandant les motifs de leurs jugements, puis je réunissais les chiffres et je préparais ma statistique. Pour que les jugements ne s'égarassent point, je n'admettais que trois formules de verdict : *beau*, *laid* et *moyen* pour l'esthétique ; *bon*, *méchant* et

moyen pour la morale; *intelligent*, *stupide* et *moyen* pour l'intelligence.

Voici le résultat de mes expériences résumées en un seul tableau qui démontre toute l'utilité des recherches de ce genre. Quand la philosophie théorique, la morale, la métaphysique et tant d'autres fausses sciences auront été transformées en *psychologie expérimentale,* grâce à la loi naturelle de l'évolution, le sentiment et la pensée ne pourront être étudiés que par cette méthode.

JUGEMENTS SUR LA PHYSIONOMIE.

	ESTHÉTIQUE			MORAL			INTELLECTUEL			
	Beau.	Moyen.	Laid.	Bon.	Moyen.	Méchant.	Intell.	Moyen.	Stupide.	
Thiébaut	46.2 **6**	15.4 **2**	38.5 **5**	38.5 **5**	23 **3**	38.5 **5**	61.5 **8**	15.4 **2**	23 **3**	13
Australien	16.7 **2**	8.3 **1**	75 **9**	41.7 **5**	—	58.3 **7**	16.7 **2**	8.3 **1**	75 **9**	12
Femme romaine	90 **9**	10 **1**	—	70 **7**	20 **2**	10 **1**	70 **7**	20 **2**	10 **1**	10
Paysan romain	33.3 **4**	41.7 **5**	25 **3**	8.3 **1**	8.3 **1**	83.3 **10**	66.7 **8**	16.7 **2**	16.7 **2**	12
Femme de Siam	13.3 **2**	73.3 **11**	13.3 **2**	66.7 **10**	26.7 **4**	6.7 **1**	33.3 **5**	46.7 **7**	20 **3**	15
Nègre de Zanzibar	—	—	100 **9**	—	11.1 **1**	88.9 **8**	22.2 **2**	—	77.8 **7**	9
Petite fille Bali	—	72.7 **8**	27.3 **3**	72.7 **8**	18.2 **2**	9.1 **1**	27.3 **3**	45.4 **5**	27.3 **3**	11
Petite fille japonaise	77.8 **7**	22.2 **2**	—	88.9 **8**	11.1 **1**	—	33.3 **3**	55.6 **5**	11.1 **1**	9
Homme de Coromandel	40 **4**	30 **3**	30 **3**	30 **3**	10 **1**	60 **6**	50 **5**	40 **4**	10 **1**	10
	317,3	**273,6**	**309,1**	**416,8**	**128,1**	**354,8**	**381,0**	**248,1**	**270,9**	
	900			**900**			**900**			

Comme on le voit, c'est sur le jugement moral qu'on s'accorde le mieux, et sur le jugement intellectuel qu'on s'accorde le moins. Le jugement esthétique tient le milieu, et il est naturel qu'il en soit ainsi.

Les sentiments laissent sur notre visage une trace plus profonde et plus caractéristique que la pensée ; et d'autre part, celle-ci peut entièrement disparaître dans une photographie. La plupart de nos photographes possèdent le talent précieux de transformer en idiot un homme de génie, se nommât-il Dante ou Shakespeare. A ce propos je me rappellerai toujours un brave photographe, qui me voulait beaucoup de bien, et qui, à force d'airs penchés et de poses artistiques, s'efforçait de faire de moi un Apollon ou un Byron. Il se donnait tant de peine pour réaliser ce rêve que, de portrait en portrait, il arrivait à me faire de plus en plus laid et de plus en plus stupide. Je le laissai faire et tant que durèrent ma patience et ma complaisance, je me soumis à la torture qu'il m'imposait dans les intentions les meilleures et les plus pures. Enfin à la dixième ou à la onzième épreuve, je dis à cet excellent ami : « Cette fois-ci vous allez atteindre votre but et vous aurez un type de parfait crétin. »

Il y a une autre raison pour que nos jugements s'accordent souvent sur la valeur morale d'un visage humain ; c'est que dès notre première enfance, nous avons dirigé nos observations dans ce sens ; car rien ne nous importe plus que d'apprendre ce que nous pouvons attendre en bien ou en mal d'une femme ou d'un homme que nous approchons. Il est beaucoup plus intéressant pour nous de savoir si un homme est bon ou méchant, faux ou sincère, que de savoir s'il est plus ou moins beau, plus ou moins intelligent. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à feindre de gronder votre enfant, en faisant alterner sur votre visage les signes de courroux et les signes de bienveillance. Cet enfant vous regardera en face, vous étudiera inconsciemment, mais profondément ; il fera à son tour des expériences sur vous, en souriant quand vous serez sérieux, et en gardant son sérieux quand vous sourirez, afin d'arriver à découvrir si vous êtes réellement en colère ou si vous plaisantez. Vous pourrez recommencer l'expérience avec un chien intelligent ; et en voyant le même phénomène se reproduire, vous vous convaincrez (si vous en avez encore besoin), qu'il faut chercher l'alphabet de la mimique chez les enfants et les chiens, et non sur les hauteurs de la métaphysique.

Quand il s'agit de porter un jugement esthétique, les in-



LES EXPRESSIONS PHYSIOLOGIQUES

a. b. Beauté et Laideur. — *c. d.* Santé et Maladie.

fluences subjectives apportent un élément perturbateur ; à part les cas de grande beauté ou d'extrême laideur, les désaccords sont fréquents.

Deux autres conclusions ressortent de notre tableau. Pour juger les expressions fortes, tout le monde est d'accord : tandis que les divergences sont très grandes quand il s'agit d'expressions incertaines. Ainsi j'ai pu noter que l'accord des jugements est à son maximum quand il s'agit d'un homme de notre race, à son minimum quand il s'agit d'hommes s'éloignant beaucoup de notre type, au point de vue morphologique.

Par exemple, neuf jugements sur dix se sont trouvés d'accord pour reconnaître la beauté d'une gentille petite Romaine; un seul l'a déclarée de beauté moyenne. Thiébaut, au contraire, un des deux Accas qui se trouvent à Vérone, a été déclaré beau par six voix, laid par cinq, ni beau ni laid par deux. Pourtant quand la beauté et la laideur sont excessives, leur influence l'emporte sur celle de l'élément ethnique, et entraîne la conformité de nos jugements. C'est ainsi qu'un nègre de Zanzibar a été déclaré laid à l'unanimité et qu'une petite Japonaise a été jugée belle par sept voix sur neuf.

Je n'ai pas recueilli, sous forme de données numériques, mes observations sur les jugements relatifs à l'état de santé ou de maladie, fondés sur l'examen du visage. Mais, je puis l'affirmer, dans ces jugements que j'appelle *physiologiques*, l'accord est encore plus grand que partout ailleurs ; peut-être parce qu'ils sont plus faciles, peut-être parce que nous exerçons constamment dans cette direction notre faculté d'observation. C'est une chose incroyable que le degré de perfection auquel nos sens peuvent atteindre quand ils sont toujours exercés dans la même direction, et que l'attention nous est imposée par des motifs puissants. Que de fois on entend formuler ces jugements : *Oh ! quelle bonne mine ! il fait vraiment plaisir à voir ! — Oh ! le pauvre homme ! quelle mauvaise mine ! il n'a plus que quelques jours à vivre*, et autres semblables. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en pareil cas le jugement empirique a une grande valeur, égale souvent à celle du jugement prononcé par les hommes de science.

Si vous demandez aux personnes étrangères à l'art médical le *pourquoi* de leurs appréciations sur la santé et la maladie, vous verrez encore grandir votre admiration pour la portée de l'observation vulgaire. Tous ces *pourquoi* comprendront la moitié de la physiologie et de la pathologie. Ils se rapporteront tous à l'état de la *nutrition*, à la nature du *sang* ou à

l'harmonie et à la puissance de l'*innervation* des nombreux muscles qui font mouvoir l'œil et le reste de la face. Et ces quelques signes sténographiques, recueillis par l'expérience populaire, comprennent une si grande partie de notre vie qu'ils peuvent nous fournir des critériums suffisants pour porter des jugements certains.

Qu'entend-on par un beau teint, sinon un sang bien fourni de globules, ni trop pauvre ni trop pléthorique et circulant avec une vitesse convenable dans les capillaires de la peau du visage? Et, au contraire, qu'entend-on par vilain teint, sinon un sang pauvre et vicié, ou extrêmement pléthorique? Et le vulgaire a bien raison de penser qu'avec un sang bien constitué et circulant bien, l'on est à plus de moitié chemin de la santé parfaite.

Un visage qui n'est ni maigre ni obèse ne veut peut-être dire que ceci : Une bonne nutrition n'amaigrit pas par l'excès du doit sur l'avoir ; elle n'empâte pas par l'excès contraire ? Et, inversement, l'amaigrissement du visage ne proclame-t-il pas le déficit de nutrition, qui peu à peu conduira à la mort ?

Dans la conception empirique que le vulgaire s'est faite de la bonne mine n'entrent pas seulement le sang et la nutrition générale, mais aussi une certaine vivacité des muscles, qui, comme des soldats bien armés, sont prêts à commencer l'action d'un moment à l'autre. Cette vivacité du visage est le signe que les centres nerveux sont dans les meilleures conditions possibles. Et alors, avec un bon sang, une bonne nutrition, une innervation puissante, comment ne pas être bien portant? ou, comment ne pas sentir s'éveiller en nous, par sympathie, une grande satisfaction en ayant devant les yeux le tableau de la santé parfaite ?

Toutes ces observations empiriques, recueillies, mises en ordre et dépouillées de leurs scories, nous conduiraient à ces deux définitions scientifiques de la *bonne* et de la *mauvaise mine*.

La bonne mine ou la physionomie saine veut dire que le visage exprime une bonne nutrition générale, une excellente composition chimique du sang et une innervation harmonique et puissante.

La *mauvaise mine* ou la *physionomie malsaine* signifie qu'une de ces trois conditions d'une bonne santé fait défaut. Ou bien c'est la nutrition qui est insuffisante ou excessive, ou bien c'est le sang qui est pauvre de globules, ou empoisonné, ou mal pourvu d'oxygène, ou enfin, c'est l'innervation qui est faible ou irrégulière. Ces trois conditions peuvent se rencon-

trer à la fois, ou deux d'entre elles, et la gravité de notre verdict se proportionne au nombre plus ou moins grand des désordres que nous apercevons sur un visage et dont chacun indique l'état pathologique d'un des organes ou d'une des fonctions indispensables au travail vital.

Dans ma Physiologie de la douleur [1], j'ai décrit quelques expressions permanentes de douleur physique qui sont autant de formes de mauvaise mine ; mais les auteurs qui ont écrit sur la pathologie générale et la clinique ont dû s'occuper spécialement de ce sujet ; car bien des fois l'aspect extérieur du malade, et surtout de son visage, suffit pour faire deviner la nature du mal, et mettre sur la voie d'un bon diagnostic. Il y a quelques affections spéciales où la nature particulière des souffrances s'inscrit si fidèlement sur le visage, qu'elle suggère immédiatement le diagnostic au médecin observateur, avant tout examen du malade. Le tuberculeux, l'asthmatique, l'hypocondriaque, le cancéreux ont une physionomie et une mimique caractéristique, que le vulgaire même sait souvent reconnaître. Personne, dans les temps modernes, n'a mieux traité ce sujet que notre Polli, dans son Étude spéciale sur la physionomie des malades [2], livre de sa jeunesse qui est peut-être le plus beau monument de son esprit mobile et hardi. Nous ne croyons pas déplaire au lecteur en puisant dans cet ouvrage, publié depuis près d'un demi-siècle et beaucoup trop oublié.

Polli, après avoir défini la *pathognomonie* ou l'étude des physionomies morbides, après en avoir fait un examen analytique d'après l'âge, le tempérament et les traits divers, donne l'énumération suivante des physionomies morbides spéciales :

Physionomie douloureuse.
— *de mauvais augure.*
— *moribonde ou hippocratique.*
— *capitale.*
— *pectorale.*
— *abdominale.*
— *hydrocéphale.*
— *cardiopathique.*
— *diaphragmatique.*
— *pestiférée.*
— *cholérique.*

1. Mantegazza, *Fisiologia del dolore*, Firenze, 1880.
2. Polli Giovanni, *Saggio di fisiognomonia e patognomonia*, etc., Milan. 1837.

Physionomie grippée.
— *hystérique.*
— *typhoïque.*
— *mésentérique.*
— *de la colique de plomb.*
— *hydropique.*
— *diabétique.*
— *de la fièvre intermittente.*
— *de la péritonite puerpérale.*
— *hydrométrique.*
— *arthritique.*
— *scorbutique.*
— *pellagreuse.*
— *tétanique.*
— *convulsionnaire.*
— *hydrophobique.*
— *véreuse.*
— *onanique.*

Certes, dans ces distinctions subtiles, il y a bien de la scolastique et bien de l'exagération ; plusieurs de ces physionomies se confondent et n'ont pas d'individualité bien déterminée ; mais l'on doit pourtant admirer chez Polli une grande finesse d'observation. Je rapporterai ici ses descriptions les plus remarquables qui pourront intéresser aussi les artistes, puisque ceux-ci ont quelquefois à représenter dans leurs tableaux certains états maladifs de l'homme.

Figure moribonde. On l'a appelée aussi hippocratique, parce qu'Hippocrate en a fait le premier une description effrayante.

Chez le moribond tous les traits s'affaissent, ils perdent l'expression de la vie et se rapprochent de l'immobilité et de la rigidité de la matière inanimée. La peau du front se tend ; elle se dessèche ou se couvre d'une sueur froide ; les paupières livides et tombantes ne couvrent qu'imparfaitement le globe de l'œil dans les moments de somnolence et de sommeil, en sorte qu'une raie blanche transversale apparaît au-dessous d'elles ; la cornée s'aplatit, se flétrit et se couvre d'une couche de mucus ; le globe de l'œil s'enfonce dans l'orbite et laisse échapper quelques larmes ; le nez s'amincit, devient froid, les ailes du nez tombent et se rapprochent, les narines laissent voir les poils intérieurs couverts d'une poussière d'un gris sombre ; les tempes deviennent concaves et les os zygomatiques protubérants ; les joues se creusent ; les oreilles se dessèchent et se raccourcissent ; les lèvres se décolorent et se

ternissent, l'inférieure devient pendante, en sorte que la bouche reste constamment ouverte.

Physionomie onanique. Les jeunes gens qui ont contracté la funeste habitude de l'onanisme ont le teint pâle et plombé ; leur peau prend souvent d'une façon permanente un fond ictérique ; sur le front, sur les tempes et sur les ailes du nez, les petites glandules sébacées se changent en boutons rouges qui ne disparaissent que pour faire place à d'autres ; les yeux perdent leur éclat, ils se creusent, ils deviennent languissants, nuageux, chassieux ; la pupille est constamment dilatée et la vue s'affaiblit graduellement, si bien qu'une lecture un peu prolongée amène de la souffrance et des larmes ; les lèvres perdent leur vermillon, elles pâlissent et se fendillent ; les dents deviennent sales, l'haleine forte et fétide. L'expression du visage est stupide et mélancolique ; les manières trahissent de l'embarras et une certaine timidité, qu'un œil expert sait tout de suite à quelle cause attribuer. Le corps présente en général un développement moins avancé qu'il ne devrait l'être relativement à l'âge et souvent un commencement d'amaigrissement, une tendance à se courber de plus en plus et une faiblesse universelle.

Ces individus unissent souvent la caducité d'un vieillard aux habitudes et aux prétentions d'un jeune homme ; leurs songes sont toujours interrompus et effrayants ; leurs facultés intellectuelles sont obtuses, et la mémoire a presque disparu.

Chez la femme, le clitorisme produit des effets analogues bien que moins rapidement mortels. La teinte rosée des joues fait place à une affreuse pâleur, les lèvres se décolorent, l'œil s'alanguit, les paupières inférieures se relâchent et prennent une couleur livide et plombée ; le nez devient quelquefois douloureux, le sein s'aplatit et devient flasque ; des boutons pustuleux enlaidissent perpétuellement le front, etc. [1].

Polli a fait aussi quelques bonnes descriptions de constitutions maladives ; nous donnerons comme exemples la peinture de l'*apoplectique* et celle du phtisique [2].

Constitution apoplectique. Corps ramassé, trapu, membres gros et musclés, épaules rondes, cou large et très court, doigts des pieds et des mains courts et gros, mouvements lourds et durs, mais fermes ; front large ; occiput bien développé, yeux généralement petits, paupières tombant souvent

1. Polli, *op. cit.*, p. 331 et 368.
2. Polli, *op. cit.*, p. 264 et suivantes.

jusqu'à moitié du globe, nez spongieux, joues et menton volumineux, gras et lymphatiques, ventre souvent gonflé et obèse, tête toujours chaude parce que le cœur est voisin du cerveau, esprit irritable, inquiet, obstiné, presque toujours vaniteux et téméraire.

Constitution phtisique. Cette constitution est presque en tout l'opposé de la précédente ; elle se reconnaît à une fibre maigre, tendue, délicate, irritable, à la blancheur et à la finesse de la peau, au mélange de quelques signes du rachitisme et de la scrofule, à des cheveux ondulés, à un nez effilé et long, à des mâchoires très prononcées, à la teinte claire des cheveux et de la barbe, à la grandeur des yeux, très ouverts et le plus souvent bleus (?), à l'aspect lacté de la sclérotique, à un cou grêle, long, penché en avant, où les veines bleues sont très visibles, à une poitrine étroite et mal conformée, à un corps élancé, à des membres longs et minces. Cette constitution comporte un caractère vif, amoureux, spirituel, quelquefois satirique avec une tendance à contrefaire autrui, et un développement intellectuel toujours très précoce. Les individus de ce tempérament parlent beaucoup, mangent et dorment peu, sont d'une extrême susceptibilité, aiment la dissipation et la littérature légère.

Il y a cependant une autre variété de phtisiques qui ont un corps défait et comme écrasé, des membres d'une longueur disproportionnée, des mouvements mal équilibrés ; ils sont dépourvus de cette douceur et de cette finesse de traits propres aux premiers ; ils sont doués d'un caractère faible, indécis, timide, et ils présentent comme les autres une disposition maladive à la consomption pulmonaire.

. . . .

Polli a mieux réussi l'esquisse de la physionomie phtisique prise quand la maladie est arrivée à sa dernière période et quand le dépérissement des membres est parvenu à un degré extrême.

L'œil s'est retiré sous l'arcade sourcilaire ; tantôt vif et brillant, comme s'il avait ramassé en lui toute l'énergie vitale près de s'enfuir, tantôt voilé par une paupière livide et entouré d'un cercle de bistre ; le front est abattu plutôt que courroucé ; les cheveux sont épars et en désordre, ce qui donne beaucoup d'expression au visage, surtout chez les femmes ; les tempes et les joues sont creuses, desséchées et décharnées, les coins de la bouche sont ramenés sur les dents comme par un sourire amer ; le menton est pointu et anguleux ; les lèvres sont amincies, pâles, languissantes et ne se

rejoignent plus; une petite tache de vermillon donne aux pommettes des joues un aspect trompeur de vie, semblable, suivant l'expression de Balzac, à ces rougeurs de l'occident qui annoncent le coucher du soleil; le cou est long, mince, un peu de travers, terminé par deux cordons saillants entre lesquels se trouve un creux profond, et il est interrompu chez l'homme par le noyau décharné du larynx; les espaces intercostaux sont larges, et les côtes sont très apparentes de manière à former sur la poitrine une échelle double; chez la femme les mamelles ont presque disparu, il n'en reste plus que le bouton; la clavicule est presque détachée du tronc et menace de perforer la peau distendue; les extrémités presque dépouillées des muscles, réduites à des ossements sur lesquels est collé un peu de peau semblent devoir se rompre au moindre mouvement; les articulations sont grosses et très prononcées; les doigts de la main sont desséchés, allongés, transparents, terminés par des ongles recourbés et livides; la chaleur croissante de la peau et le pouls précipité annoncent un organisme dévoré par une flamme intérieure dont le foyer est dans les poumons; la substance vivante disparait peu à peu pour ne plus laisser que la charpente du corps. Cette terrible maladie qui moissonne souvent les existences les plus belles et les plus brillantes de jeunesse, donne une expression de profonde douleur au visage et surtout au regard du moribond dont l'intelligence est restée intacte, qui assiste à son propre dépérissement et à la destruction de son corps, qui se sent ravir toutes les joies et toute la félicité que le monde promettait à sa jeunesse, et n'a désormais d'autre soulagement que la misérable consolation de faire pitié.

. . . .

Si bien dessinés que soient ces tableaux, ils ont cependant le grand défaut d'osciller toujours entre une vague indétermination et la caricature de la vérité. Et les hypocondriaques, qui liront ce livre, devront se le tenir pour dit; car chacun d'eux pourrait trouver dans ces tableaux son propre portrait.

Les médecins anciens se sont occupés de pathognonomie beaucoup plus que les modernes, parce qu'ils n'avaient pas la percussion, l'auscultation et tous les moyens modernes d'investigation pour examiner l'homme malade. Mais les médecins de notre temps l'ont beaucoup trop laissée de côté; aussi, aujourd'hui encore, l'on pourrait s'écrier avec Lavater, presque sans rien changer à ses paroles : « *Une médecine appuyée*

sur la physionomie serait un ouvrage digne de vous, illustre Zimmermann[1]. »

Parmi les anciens, ceux qui ont écrit le plus savamment sur la pathognomonie sont, après le divin Hippocrate, Arétée, Leomnius, Emile Campolongus, Wolff, Hoffmann, Schröder père. L'ouvrage de Samuel Quelmalz *De prosoposcopia medica*, Lipsia, 1784; est aussi fort remarquable, ainsi que celui de Stahl : *De facie morborum indice, seu morborum æstimatione ex facie.* Halle, 1700. Il y a enfin à signaler un livre plus ancien, qui est très important; *Thomæ Fieni, philosophi ac medici præstantissimi, Semiotica, sive de signis medicis, Lugduni* 1664.

1. Lavater. *Essai sur la physionomie, etc.* La Haye, 1786, p. 125. Lavater ne consacre à la pathognomonie que quatre pages de son immortel ouvrage, au tome 3, dans le chapitre iii, intitulé : *De l'état de santé et de maladie ou Essai d'une sémiotique;* mais par le peu qu'il en dit il pose d'une main sûre les données du problème, il montre qu'il en a deviné l'importance et qu'il a pressenti les découvertes de l'avenir

CHAPITRE XXII

DES CRITÉRIUMS POUR JUGER DE LA VALEUR MORALE D'UNE PHYSIONOMIE

LA BONNE FIGURE ET LA MAUVAISE

Quelques personnes ont la prétention de posséder naturellement une certaine vertu divinatoire, grâce à laquelle il leur suffit de regarder un homme en face pour savoir s'il est bon ou méchant, fourbe ou sincère; quelquefois elles croient pouvoir aller jusqu'à affirmer qu'il est avare ou bien prodigue, galant ou bien parent de Joseph l'Hébreu. Cette prétention, qui se traduit parfois par une rare et précieuse habileté à deviner le caractère d'un homme d'après l'examen de son visage, n'est pas fondée sur la persuasion où l'on serait de posséder une vertu secrète, héréditaire comme le génie ou la beauté, et que ni le travail ni la volonté ne sauraient donner. L'unique secret, c'est d'avoir un esprit observateur qu'on peut aiguiser par l'exercice comme toute autre aptitude intellectuelle; et il n'y a là ni mystère ni miracle d'aucune sorte. Malheur pourtant à ces mortels privilégiés s'ils veulent passer de l'art à la science et traduire en dogmes et en préceptes le fruit de leur expérience et de leur sagacité ! Alors ils commencent à s'embrouiller, à exprimer en termes vagues ce qu'ils croyaient comprendre parfaitement. Ils transforment en aphorismes brutaux les divinations les plus délicates et les plus fines de leur esprit observateur; signe certain qu'il peut bien exister un art, mais non une science physiognomonique. On le voit bien chez Lavater, le plus pénétrant peut-être des observateurs de la figure humaine, et par surcroît,

dessinateur très habile. Quand il essaie de nous enseigner ce qu'il sait et de nous faire partager ses convictions, il tombe lui aussi dans le vague et l'indéterminé; et je vous plains si, dans la pratique de la vie, vous suivez ses préceptes. A chaque instant vous serez forcé de reconnaître que Lavater s'est trompé quatre-vingt-dix fois sur cent, ou bien que vous n'avez pas su le comprendre, ou bien enfin que les hommes de son temps ne ressemblaient pas à ceux du nôtre.

A côté de ces artistes de la physiognomonie, il y a la multitude vulgaire qui a aussi ses prétentions divinatoires, mais qui juge toujours de travers parce qu'elle observe mal et conclut plus mal encore. Tous les jours on est témoin des funestes conséquences de cette ignorance et de ces prétentions sans fondement. Un jeune homme amoureux prétend que sa bien-aimée est un ange de bonté et de pudeur, et il se trouve que c'est une vipère ou une Messaline. D'autres fois, en choisissant un domestique, un commis, on juge de sa vertu par sa physionomie, et l'on donne sa confiance à un fripon ou à un homme rempli de tous les vices. Les faux criteriums auxquels nous nous en rapportons en pareil cas, et qui nous font tomber dans des précipices, sont innombrables; mais il y en a deux plus habituels que les autres, et qui, à chaque pas peuvent ouvrir une trappe sous nos pieds.

Les belles choses plaisent à tout le monde; aussi est-il bien rare que nous trouvions méchants un homme ou une femme, qui nous parle avec une jolie bouche ou nous regarde avec de beaux yeux souriants. Les chances d'erreur s'accroissent beaucoup quand c'est un homme qui doit juger une femme, ou *vice versa;* alors la sympathie subite, le désir, l'amour mettent un bandeau sur nos yeux et font juger bon ce qui est beau, méchant ce qui est laid. Le proverbe, d'après lequel « un homme louche n'est jamais pur de malice » et qui, sous des formes peu différentes, se retrouve dans toutes les langues, est une affirmation audacieuse de ce faux criterium qu'emploie le vulgaire pour apprécier la valeur morale d'une physionomie. Il est très vrai qu'une extrême laideur s'associe souvent à un caractère peu estimable; mais il est très vrai aussi qu'on peut être laid comme Socrate et bon comme lui, et qu'on peut de même être méprisable et perfide avec le visage d'Alcibiade ou celui de Byron. Que de filles d'Eve empoisonnent notre vie, sèment autour d'elles la trahison et le malheur, et sont pourtant plus belles que la Vénus de Milo!

L'autre critérium qui égare nos jugements sur la valeur morale d'un visage humain n'est que le critérium inductif

mal employé. On a constaté qu'un borgne était méchant; l'on en conclut que tous les borgnes sont des gens à prendre avec des pincettes; on a trouvé un ange en une femme qui avait une fossette au menton, et l'on en conclut que tous ceux qui ont cette chère fossette doivent être gens de bien.

L'unique critérium scientifique qui permette de risquer un jugement dans des questions si obscures, est celui que fournit la mimique. Il faut résister énergiquement à toutes les tentations des critériums esthétiques ou anatomiques. Les émotions, les sentiments, nous l'avons dit cent fois, s'expriment de diverses manières, et la mimique, par des répétitions fréquentes, laisse sur le visage une empreinte permanente qui a une signification et qui peut révéler tout un caractère ou l'histoire morale d'un homme. Les enfants ont tous une physionomie apathique, sur laquelle on ne peut rien lire; mais il est presque impossible qu'un homme au-dessus de trente ans ne laisse pas lire sur son visage quelque page de sa vie, qui nous révèle une de ses vertus ou l'une de ses plaies morales.

Mais, ici encore, que de difficultés, que d'incertitudes dans l'emploi de cet unique critérium scientifique! Un homme nerveux et excitable a tout un poème écrit dans les rides de sa face, tandis qu'une belle dame de ma connaissance, après avoir dépassé l'âge critique et même l'âge hypercritique, n'avait pas encore une ride. Elle n'avait jamais pleuré et presque jamais ri; et pendant plusieurs années, elle avait porté, la nuit, un petit appareil s'appliquant sur les deux côtés du front, rattaché à la nuque, et destiné à étirer la peau de l'angle externe de l'œil et à empêcher ainsi de se former la terrible *patte d'oie*.

Si l'on m'a suivi jusqu'ici dans l'étude analytique des diverses expressions, l'on a en main un guide pour se diriger dans l'interprétation d'un visage humain; ce chapitre pourrait donc paraître superflu. Cependant, comme il faut bien un peu de synthèse, il ne sera pas inutile de concentrer la lumière dans une lampe de Diogène après l'avoir décomposée avec le prisme de l'analyse.

Les deux caractères fondamentaux, les deux signes les plus certains d'une *figure bonne* sont *l'expression permanente de la bienveillance et l'absence absolue de toute hypocrisie.*

Aimer, aimer tout le monde et toujours, être incapable de haine, — c'est l'idéal de la bonté, et cela est écrit sur un visage angélique par beaucoup de caractères négatifs et quelques caractères positifs.

N'exprimer jamais ni la haine, ni la cruauté, ni la colère,

ni la rancune, ni l'envie, ni la luxure, ni la crapule, cela suffit pour que le visage indique un grand fonds de bienveillance. Si à ces caractères négatifs on ajoute un *demi-sourire* qui exprime la joie permanente et le désir de plaire, de bien faire et d'être aimé, on a dessiné dans ses traits principaux la physionomie du parfait galant homme.

Je voudrais faire méditer ces lignes, qui affirment un fait incontestable à ces pessimistes qui croient l'homme né pour le mal, et ne le supposent capable d'un peu de bien que sous l'influence de l'éducation ou par l'effet de la peur ou de l'intérêt. C'est précisément le contraire qui est vrai, et nous, hommes civilisés, chez qui les dernières traces de l'anthropophagie ont disparu, nous avons du plaisir à aimer, de la peine à haïr. L'homme bon est heureux, et il exprime sa sérénité, son contentement d'aimer et d'être aimé par un sourire perpétuel, qui nous touche et nous fait nous écrier avec toute la chaleur d'une conviction profonde : *Oh ! que cet homme doit être bon ! Oh ! quelle sainte femme ce doit être !*

L'habitude de la haine et de tous les vices qui abaissent l'homme et le rapprochent de la bête imprime au contraire sur le visage une tristesse, un mécontentement, qui décèlent un déplaisir continu, et un état perpétuel de guerre contre soi et les autres. Le mépris, l'antipathie qu'excitent les méchants accroissent en eux la rancune, le désir secret et incessant de la vengeance, ce qui donne aux traits de leur visage une expression triste et nous fait dire : *Oh ! quelle figure scélérate ! Il est impossible que ce soit un galant homme !* Il y a des hommes qui n'ont jamais souri, sinon ironiquement ou dans un sentiment de haine satisfaite, et les muscles de leur visage se refuseraient absolument à exprimer la bienveillance.

Un autre caractère presque constant de la *physionomie de bonté* est d'être franche, ouverte à toutes les émotions, incapable de rien cacher. En revanche, une figure méchante est toujours *fausse*. Le galant homme en effet ne se défie jamais des autres, il ne sent pas le besoin de se soustraire à une inquisition observatrice, tandis que le fripon évite le regard d'autrui, dans sa peur invincible qu'on ne puisse lire au-dedans de lui. Il est incontestable que dans toutes les langues des peuples civilisés, *figure franche* est synonyme de *figure bonne* et *physionomie fausse* de *physionomie méchante*.

La *physionomie franche* est celle de l'homme plein de sérénité qui ne fuit pas les regards de ceux qui lui parlent ou

qui l'observent. Elle exprime la douleur et la joie, l'amour et la colère, sans réticences et sans hypocrisie.

Dans le cas opposé, les muscles sont toujours dans un état d'agitation, vaguement contractés ou relâchés, et pour ainsi dire titubants, comme s'ils ne savaient à quelle émotion obéir et quelle expression prendre. Cette incertitude est surtout remarquable dans le regard qui vacille et passe d'une expression à l'autre, et qui se dirige de côté plus souvent que de face. C'est pour cela qu'on dit : *regard oblique* ou *regard dérobé.*

Si quelque chose peut se lire nettement sur ce visage, c'est la frayeur inconsciente que les yeux d'autrui ne parviennent à surprendre l'inclination ou l'émotion méchante, dont le coupable a pleine conscience. Cette attitude défensive devient peu à peu habituelle, et il arrive souvent que l'homme au regard faux, même dans une conversation indifférente, ne regarde jamais en face celui qui lui parle.

C'est là une des révélations les plus certaines d'un caractère méchant, et elle est d'autant plus précieuse que les hypocrites les plus endurcis ne réussissent pas à dissimuler leur louche regard sous leur masque épais d'ingénuité, ou par un sourire forcé. Les muscles de l'œil sont toujours ceux qui résistent le mieux à l'hypocrisie et qui obéissent le plus facilement aux émotions vraies partant des centres nerveux. On peut pleurer, quand l'âme est pleine de joie ; l'on peut rire avec une âme déchirée, mais il est presque impossible d'affronter ouvertement le regard d'autrui quand on sent le besoin de cacher une émotion [1].

1. Dom Pernetty a décrit avec beaucoup de vivacité les batailles mimiques soutenues par un homme dissimulé :

« Un homme dissimulé veut-il masquer ses sentiments ? Il se passe dans son » intérieur un combat entre le vrai qu'il veut cacher et le faux qu'il voudroit » présenter. Ce combat jette la confusion dans le mouvement des ressorts. Le » cœur, dont la fonction est d'exciter les esprits, les pousse où ils doivent natu» rellement aller. La volonté s'y oppose, elle les bride, les tient prisonniers, » elle s'efforce d'en détourner le cours et les effets, pour donner le change. Mais » il s'en échappe beaucoup, et les fuyards vont porter des nouvelles certaines » de ce qui se passe dans le secret du Conseil. Ainsi plus l'on veut cacher le » vrai, plus le trouble augmente et mieux on se découvre. »

Lavater qui cite ce passage en disant : *qu'il est parfaitement de cette opinion*, y ajoute de son cru l'éloquente description d'un séducteur qui nie avoir rendu mère une jeune fille et de celle-ci qui présente au juge son enfant en criant : Voici son père. Ecoutez le langage inspiré de l'excellent pasteur de Zurich ;

« J'ai devant moi deux personnes, dont l'une n'a pas besoin de se contraindre » pour paraître ce qu'elle n'est pas; l'autre fait des efforts prodigieux, et doit » les déguiser avec le plus grand soin. Le coupable semble avoir plus d'assu-

Bien des fois l'émotion qu'on veut cacher est si forte qu'il ne suffit plus de regarder de côté ou de donner au regard une allure incertaine; alors les yeux se ferment convulsivement, il se produit des contractions spasmodiques des lèvres ou du nez, ou bien l'on baîlle. Que ces symptômes vous inspirent toujours de la défiance; ils rappellent le saut en arrière ou le saut de côté du lièvre, qui, poursuivi par le chien, revient sur ses pas pour faire perdre sa piste.

Les mots de *bon* et de *méchant* sont trop gros pour exprimer les diverses formes du caractère, ainsi que les expressions mimiques correspondantes. Ce ne sont que de pauvres signes sténographiques, répondant aux usages de la vie ordinaire, à l'imperfection de notre langage et à la brièveté de la vie humaine. Mais l'art et la science ne peuvent s'en contenter. Un grand romancier emploie un volume entier à décrire les noires profondeurs d'un caractère scélérat, et Raphaël nous représente la divine bonté d'une mère sous des traits que personne ne sait reproduire.

Aux caractères négatifs et positifs de la *physionomie de bonté* on peut en ajouter d'autres d'un ordre plus élevé, qui tendent à en idéaliser l'expression. A l'absence complète de toute mimique du mal et à la sécurité du sourire, se joignent alors un port plein de dignité et de courage, ainsi qu'une habitude de regarder en haut comme si l'on voulait embrasser l'humanité

» rance encore que l'innocent, mais à coup sûr la voix de l'innocence a plus » d'énergie, d'éloquence, de persuasion, à coup sûr le regard de l'innocent est » plus ouvert que celui de l'imposteur. Je l'ai vu ce regard, avec l'attendrisse- » ment et l'indignation qu'inspirent l'innocence et le crime : ce regard qu'on ne » sauroit décrire et qui disoit de la manière la plus énergique : *oses-tu le nier ?* » Je distinguois en même temps un autre regard couvert d'un nuage, j'entendois » une voix rude et arrogante, mais plus faible, plus sourde, qui répondoit : *oui,* » *j'ose le nier.* Dans l'attitude, surtout dans le mouvement des mains, dans la » démarche lorsqu'ils furent amenés et reconduits — le regard baissé de l'un, » sa contenance abattue, l'approche du bout de la langue sur les lèvres au mo- » ment où je représentais tout ce qu'il y a de solennel et de formidable dans le » serment qu'on alloit exiger d'eux — tandis que chez l'autre un regard ferme, » ouvert, étonné, que sembloit dire : — Juste Ciel ! et tu voudrois jurer ! Lecteur » tu peux m'en croire, j'entendois, je sentois l'innocence et le crime. (Lavater, » op. cit. T. 2, p. 13).

Le même auteur a sur les visages francs des paroles d'or :

« Mais où donc est-elle cette probité simple et pure, reconnue sans effort et » qui se communique sans réserve? Où est-il ce regard qui exprime la candeur » la cordialité, l'affection fraternelle, regard naturellement ouvert, sans qu'il » soit besoin de le forcer ou de le gêner, regard assuré qui jamais ne se dé- » tourne ou s'égare ?

» Heureux l'homme qui l'a trouvé ! Qu'il vende tout ce qu'il possède pour » acheter le champ qui renferme un pareil trésor. » (Ibidem page 17).

entière d'un seul regard d'amour et contempler des horizons vastes et infinis. L'héroïsme d'un sacrifice subit ou l'abnégation constante de toute une vie, la générosité du pardon ou la tendresse pour toutes les douleurs de la terre ont été traduits en expressions immortelles par ces grands artistes qui ont su charmer les yeux, comme ils les charmeront toujours dans l'avenir, en représentant le Christ ou les martyrs. Ils ont su, devinant la science par une intuition sublime, jeter sur un fond de bonté parfaite quelques tons plus brillants de vertu singulière, d'élans généreux, de noble héroïsme. Expressions rares dans la nature ! plus rares encore sur le marbre et la toile ! car ce sont des lueurs fugitives qui apparaissent un instant pour s'évanouir aussitôt, et l'art réussit à peine à les fixer grâce à des observations heureuses et à une divination plus heureuse encore.

Au pôle opposé on trouve un visage beaucoup moins rare que le précédent, et qu'on a appelé *patibulaire*, sans doute parce que l'homme qui le porte paraît prédestiné au gibet ou aux galères. Ce qu'on remarque, ce n'est pas seulement l'absence absolue de toute expression bienveillante et la fausseté du regard. Tous les instincts féroces ont laissé leurs sillons sur ce visage ; tous les vices y ont déposé leurs teintes livides et obscènes. La haine, la luxure, la soif de l'or, l'inertie que le vin seul peut vaincre, la mollesse que la colère seule peut secouer, les rancunes quotidiennes qui s'amoncellent comme les scories d'une solfatare, un sensualisme crapuleux et un goût invincible pour le bourbier, l'âpreté d'une souffrance lente et incurable, un rire féroce, le désir de voir une mer de sang et d'entendre un chœur de gémissements, la haine sous ses formes les plus âpres, qui fendent la peau, lardent les chairs et dessèchent la moelle, une bassesse infinie accouplée comme par une chaîne de galérien à une férocité de carnivore ; voilà à grands traits les éléments d'une face patibulaire, telle qu'on en peut rencontrer dans ces grands lieux d'expiation qu'on appelle maisons de force ou prisons pour peines.

CHAPITRE XXIII

DES CRITERIUMS POUR JUGER DE LA VALEUR INTELLECTUELLE D'UNE PHYSIONOMIE

LE VISAGE STUPIDE ET LE VISAGE INTELLIGENT

Regardons en face un homme, une femme, un enfant et demandons nous : Quelle intelligence y a-t-il sous ce crâne? Quels sont les trésors de pensée, de fantaisie, de volonté, qui se cachent derrière ce front?

Ces questions peuvent être inspirées par une simple curiosité; mais elles peuvent aussi être accompagnées d'une grande inquiétude quand elles s'appliquent au visage d'un de nos enfants, de la femme que nous aimons et que nous voudrions voir à nous pour toujours, ou de l'homme politique à qui nous songeons à confier les destinées de la patrie. Même en redescendant de ces hauteurs dans le terre-à-terre de la vie ordinaire, combien de fois n'avons-nous pas besoin de lire sur le visage d'un domestique, d'une femme de chambre, d'un fermier, d'un associé, d'un employé quel est le degré et quelle est la nature de son intelligence?

La première fois que j'ai eu l'honneur de voir le roi Humbert, il s'informa de mes études avec un vif intérêt; il me dit que ce serait un don précieux que de pouvoir deviner les aptitudes d'un homme d'après la forme de sa tête, et il me demanda si la science était en état de nous donner quelques préceptes à cet effet.

Si l'on ouvre les vieux livres de physiognomonie, on y trouve beaucoup de réponses à la question du roi Humbert.

Non seulement les anciens physiognomonistes savaient nous

dire avec précision quelle quantité d'intelligence renfermait la tête d'un homme; mais ils nous enseignaient à reconnaitre ses aptitudes spéciales et ses talents particuliers.

Giovanni Battista Dalla Porta nous donne la description suivante de l'esprit grossier [1] :

« Les parties qui sont autour du cou et les bras sont charnues, reliées et rattachées ensemble, mais Polémon et Adamantius disent que les cavités sont réunies, que les grands vaisseaux du tour du cou sont rattachés et qu'on ne voit pas de κοτύλη ronde, κοτυλη signifie ou bien la partie creuse ou bien, comme comme je le pense, κοτις c'est-à-dire la partie ronde du derrière de la tête ; en effet, comme nous l'avons dit dans la description de la tête, quand la proéminence manque par derrière et que la tête est arrondie, l'homme qui présente ces signes a des sentiments méchants et un esprit grossier. On a interprété ce κοτύλη dans le sens d'os creux des cuisses ; mais qu'aurait à faire cet os creux avec l'intelligence? Je ne saurais le deviner. Ou bien κοτύλη, qui veut dire creux, s'applique à la partie postérieure de la tête qui doit être ronde et non proéminente. Mais ce κοτύλη ne se trouve ni chez Adamantius ni chez Polémon. Les épaules élevées, le front grand, charnu et rond, l'œil pâle (χωωσι) stupide (c'est-à-dire languissant comme les yeux des chèvres qui sont stupides). Agostina di Sersa, par suite de son ignorance de la langue grecque a traduit : jambes rapprochées aux talons, charnues et rondes, mâchoires grandes et charnues. Mais Polémon et Adamantius avaient dit : jambes et dos longs. Je suppose que dans le texte d'Aristote il y a une faute et qu'il ne veut pas dire παχεῖαι, mais βραχεῖαί, c'est-à-dire courts, parce que la longueur des bras et des jambes indique une intelligence bien constituée, et qu'inversement des jambes courtes sont une imperfection naturelle et une marque de grossièreté. Polémon et Adamantius disent : *jointures menues*, *cou court*. Les extrémités imparfaites, ajoutent-ils, le cou gras et court, la figure large et charnue, donnent une expression de sottise et de stupidité, complétée par le geste, la tournure, et les habitudes qui se trahissent sur le visage. Mais le texte, comme nous l'avons déjà remarqué est très corrompu. Ainsi Polémon et Adamantius disent qu'une bouche ouverte donne un aspect grossier ; mais Polémon emploie les mots συμφυής χαες, et Adamantius dit : αχανής, ce qui vaut beaucoup mieux.

Les mêmes indiquent comme signe de grossièreté un teint très blanc (mais Polémon dit : non pas très blanc, mais très foncé ce qui vaut mieux, et je m'étonne que cela ait été négligé par l'autre écrivain, parce qu'une couleur très pâle ou très foncée accuse une imperfection naturelle qui nuit au génie) le ventre proéminent, les jointures petites et attachées, les extrémités liées. Il faut corriger ici le texte de Polémon qui dit τέλεια, par celui d'Adamantius qui dit ατέλη ; car les signes de l'homme ingénieux et de l'homme grossier sont tout opposés ; le

1. Della Porta, *Della fisonomia dell'uomo*. Padova, 1827.

premier a les doigts bien distincts et bien détachés entre eux; le second les a liés et attachés ensemble. Avicenne, en décrivant la figure d'un homme bien constitué donne comme marques de peu d'ingéniosité et d'intelligence encore moindre le ventre gros, les doigts courts, la face et la tête arrondies, la taille trop grande ou trop petite, le front, le cou et le visage charnus, la figure semblable à une demi-sphère, les mâchoires grandes, la tête et le front arrondis, le visage long, le cou gros et les mouvements de l'œil très lents ».

Dans tout ce fatras, que Dalla Porta donne comme le portrait de l'homme stupide, quelques rares vérités qu'il a devinées surnagent sur un océan de paroles inutiles, mêlées à des erreurs positives, par exemple celle qui consiste à indiquer comme signe d'intelligence la longueur des bras. Tout le monde sait aujourd'hui que les races les plus stupides ont les bras plus longs que les autres.

Notre physiognomoniste napolitain n'est pas plus heureux quand il entreprend de nous donner le portrait de l'*homme intelligent*, et qu'il en emprunte les éléments aux ouvrages d'Aristote, de Polémon et d'Adamantius.

Ils ont les chairs molles et humides, ni trop rudes, ni trop lisses, mais entre les deux, le visage ni long, ni court, un teint blanc d'aspect agréable et inclinant vers le vermeil, les cheveux doux, médiocrement abondants, les yeux grands et un peu ronds, la tête de grandeur moyenne, en rapport avec celle du cou, les épaules un peu tombantes, les jambes et les genoux peu charnus, la voix claire, intermédiaire entre le grave et l'aigu; les mains longues, les doigts longs et assez fins. Ils rient peu, pleurent peu et plaisantent peu. Ils ont une expression d'allégresse et de joie.

Plus loin Dalla Porta nous donne son propre portrait : « Voici ma figure, dit-il, et elle est mise là non par vanité, mais pour que chacun voie mes imperfections. » Une chose ôte toute sa valeur à cette modestie affectée, c'est que le portrait nous est donné dans le chapitre qui traite de l'*homme ingénieux*. Et comme si cela ne suffisait pas, il termine le chapitre par ces paroles : « Ma figure est semblable à celle de mon frère Giovan Vincenzo qui a beaucoup étudié la science. »

Honoratus Niquetius, jésuite et théologien, a publié en 1648 une *Physiognomia humana*, dans laquelle à la page 317, il nous donne lui aussi sa description *Viri ingeniosi* et *viri hebeti*.

La voici :

Ingeniosi viri figura. — Caro mollis, cutis subtilis, statura medio-

cris; oculi coerulei, fulvi; color candidus; capilli plane molliores, longæ manus, digiti longi, mitis aspectus; supercilia coniuncta, modicus risus, frons exporrecta, tempora modice concava, caput in figuram mallei conformatum *et hoc ultimum praestantissimum signum.*

Hebeti viri figura. — Carnosum collum, carnosa brachia, sicut et facies, lumbi, costæ, pectus, mamillæ, occipitum cavum aut rotundum, nec extans ullo modo, frons magna, carnosa; oculus pallidus, caprini aut aquili coloris, aspectus hebes, etc.

Peu après Cardan, dans sa *Metoposcopia* (Paris, 1658), a poussé jusqu'à l'absurde ses divinations horoscopiques et astrologiques. (Voyez les lignes de Jupiter dans les pages 52 et 53 de son livre, fig. 39 et 40).

Mgr Giovanni Ingegneri, évêque de Capo d'Istria, dit dans sa *Table des choses remarquables* (Padoue 1626, page 61) : « Une tête petite par rapport au corps est signe d'une intelligence médiocre. »

Cela est très bien, mais il s'en ôte le mérite en ajoutant : « Une petite tête indique un homme colère et un homme ran- » cunier. »

Ces quelques exemples suffisent pour donner une idée des critériums dont se servaient les anciens physiognomonistes pour lire l'intelligence sur le visage humain. Arrivons maintenant à exposer les critériums véritablement scientifiques.

Les expériences que j'ai faites et que j'ai racontées plus haut seraient décourageantes si l'on oubliait qu'il s'agissait de portraits et non de figures vivantes.

Pour la beauté, les critériums sont presque tous anatomiques; pour la valeur morale ils sont presque tous mimiques; mais pour exprimer la valeur intellectuelle, ils sont à la fois anatomiques et mimiques, et il n'est pas possible de déterminer exactement quelle part a dans nos jugements chacun de ces deux groupes de critériums. Il me semble pourtant qu'en général les critériums anatomiques indiquent avec précision les différences capitales, tandis que les éléments mimiques signalent les différences légères et la tournure diverse de l'esprit chez des hommes appartenant à une même race. Niccotini (dont je possède le masque) ne peut, même mort, être confondu avec un nègre ni même avec un homme vulgaire; mais tous ceux qui visitent mon musée et à qui je montre le masque de Mazzini me demandent si c'est un saint.

Les caractères anatomiques qui nous servent à évaluer l'intelligence probable d'un homme d'après l'examen de son visage sont tous tirés du développement relatif de la face et du

crâne, soit qu'on cube, à vue d'œil, le volume du cerveau, soit que l'on cherche, en mesurant grossièrement certains angles, à déterminer la projection de la face sur le crâne.

Bien des siècles avant qu'on eût créé la crâniologie, les artistes grecs, ces grands observateurs, avaient donné à Minerve et à Jupiter une forte tête, un front spacieux, une face si orthogonale que quelquefois l'angle facial surplombe et dépasse 90°. Ils faisaient, au contraire, du satyre un microcéphale avec le front étroit et fuyant, et des mâchoires grosses et saillantes. Aujourd'hui encore, la foule appelle stupide une tête humaine qui présente beaucoup de caractères simiesques. Regardez une tête de chimpanzé, vous verrez combien il y a d'idiots qui y ressemblent, et rappelez-vous combien vous répugnent un nez écrasé, deux oreilles énormes, un front étroit et fuyant, caractères qui tous appartiennent au singe.

Quelques caractères anatomiques, sans avoir de rapport direct avec la capacité du crâne ou avec sa situation relativement à la face, sont pourtant, par suite de l'harmonie morphologique, des signes d'un rang inférieur dans la hiérarchie intellectuelle. Aucune race élevée n'a le crâne très petit ni les oreilles très grandes, ni le nez écrasé, ni le menton fuyant; et quand nous rencontrons ces caractères sur le visage d'un homme de notre race, nous sommes invinciblement portés à le considérer comme peu intelligent, peut-être comme idiot, même avant qu'il ait ouvert la bouche, ou accompli devant nous quelque acte psychique permettant de le juger.

Le tableau suivant résume l'état actuel de la science relativement à la valeur des caractères anatomiques pris pour guides dans la détermination de la place d'un visage humain dans la hiérarchie intellectuelle.

CARACTÈRES ANATOMIQUES
de la

FACE INTELLIGENTE.	FACE STUPIDE.
Tête grande, d'un bel ovale.	Tête petite ou bien irrégulière.
Front large, haut, saillant.	Front étroit, fuyant, lisse.
Yeux grands plutôt que petits.	Yeux plutôt petits.
Oreilles petites ou moyennes et belles.	Oreilles grandes et laides.
Face petite et peu musculeuse.	Face grande et très musculeuse.
Mâchoires peu proéminentes.	Mâchoires proéminentes.
Menton grand et saillant.	Menton fuyant et petit.

J'ai voulu vous présenter ce tableau, grâce auquel vous pourrez, dans le rayon étroit de votre expérience, vérifier l'incertitude de ces caractères anatomiques quand il sont employés seuls pour juger de l'intelligence d'après le visage. Je suis certain que chacun de vous saura trouver quelque exception infirmant la règle, et me présenter un homme stupide avec de grands yeux ou de jolies petites oreilles, et au contraire un homme de génie avec des yeux petits ou de grandes oreilles. Mais je suis également certain d'une autre chose; c'est que de pareilles exceptions, très faciles à trouver pour chacun des caractères anatomiques pris isolément, seront beaucoup plus rares, si l'on groupe ensemble deux ou trois des caractères, et deviendront presque impossibles, si l'on tient compte de tous ces traits à la fois dans une étude comparative.

Les caractères les plus importants sont ceux que l'on tire de la mimique, qui peut faire apparaître une extrême énergie de pensée sur le visage grotesque d'un Socrate, comme sur le visage d'Apollon d'un Gœthe.

Les deux grands centres mimiques du visage sont toujours l'œil et la bouche. Le premier exprime mieux la nature et le degré de l'intelligence; et la seconde, la force ou la faiblesse de la volonté.

L'opinion vulgaire et empirique attribue à l'homme de génie un œil vif, à l'homme stupide un œil éteint. En réalité, chez le premier, il se dégage incessamment des énergies centrifuges qui trouvent une large issue dans les nombreux muscles de l'œil; de là les mouvements et les oscillations de ces muscles; de là encore le voile de larmes qui rend l'œil brillant.

Chez l'homme intelligent, non seulement l'œil, mais tous les muscles de la face ont une mobilité, une vivacité, une tonicité constante, grâce à laquelle ils sont toujours prêts à exprimer rapidement les émotions les plus variées.

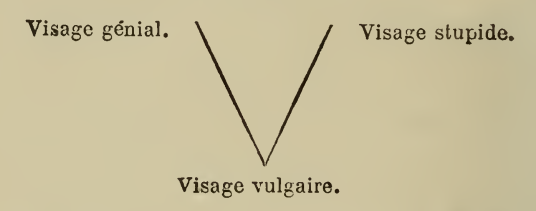
Le visage d'un homme de génie est un soldat avec armes et bagages, toujours disposé à marcher et à combattre; celui de l'homme stupide est un lazzarone d'autrefois, ayant toujours envie de dormir et bâillant une demi-heure avant de décider s'il doit se lever.

Le visage stupide a les muscles relâchés, la bouche demi-ouverte, souvent un sourcil plus haut que l'autre, et un regard vague et incertain qui ne se dirige sur aucun point déterminé.

Dans le visage intelligent tous les muscles sont à demi contractés; ils sont agiles, toujours en action. Dans le visage de l'homme de génie, il y a une phosphorescence continue d'émo-

tions et de pensées qui passent et repassent et une crépitation permanente d'énergies.

Entre le visage stupide de l'idiot et le visage, tout sel et poivre, de Voltaire, il y a le visage vulgaire qui représente une quantité moyenne de pensée et de volonté.



Le centre mimique de la bouche exprime mieux que l'œil les passions qui animent la pensée, et l'énergie de la volonté.

L'idiot, chez qui la volonté est toujours très faible, a une mâchoire pendante, laissant quelquefois échapper la salive. Chez l'homme d'esprit sain, mais de volonté peu énergique, la bouche est toujours à demi ouverte; chez l'homme énergique, la mâchoire reste fermée; souvent même les muscles se contractent fortement et le menton se porte en avant.

Le maximum de la volonté correspond presque toujours à cette formule mimique : *menton grand, porté en avant et bouche fermée.*

Au contraire la volonté flasque est représentée par *un menton petit, fuyant, une bouche ouverte ou demi ouverte.*

La mimique intellectuelle peut prendre des formes exagérées et presque pathologiques; elles se réduisent toujours à des *tics* musculaires qui sont des convulsions involontaires, passagères et intermittentes de quelques muscles faciaux. Ces tics accompagnent souvent l'abus de la pensée et et je les ai rencontrés bien des fois chez des hommes de génie, d'ailleurs très différents entre eux par la nature de leur intelligence.

Je citerai Lombardi, le grand hydraulicien, Peruzzi, homme d'une activité singulière et d'une finesse politique extraordinaire, et Carducci, le plus grand des poètes vivants. Le premier a toujours eu sur le visage des tics singuliers qui se sont accrus avec l'âge; puis aux convulsions du visage se sont associées celles du tronc, du bras et de la main, et enfin, dans les dernières années, elles s'étaient augmentées au point de constituer une véritable chorée qui rendait très difficile à ce grand homme l'usage de la parole. Peruzzi a aussi deux ou trois *tics* de la face qu'il ne peut dominer et qui sont d'autant

plus prononcés que la pensée est plus intense. Sur le visage de Carducci éclate dans certains moments un véritable ouragan ; de ses yeux se dégagent des éclairs et de ses muscles un tremblement de terre.

Tout cela s'applique à l'intelligence, prise comme la somme de toutes les énergies psychiques ; mais chaque forme et chaque moment de la pensée a sa mimique propre, que nous avons essayé de définir dans nos études analytiques. Nous nous contenterons d'ajouter ici quelques lignes pour compléter les tableaux de la mimique intellectuelle.

Les deux tableaux mimiques les plus saillants de l'énergie intellectuelle sont ceux de l'imagination qui crée et de la méditation qui cherche. Je les exprimerai graphiquement dans les figures 4, 5, 6, 7.



Fig. 4. Centre mimique de l'œil.



Fig. 5. Centre mimique de la bouche.



Fig. 6. Centre mimique de l'œil.



Fig. 7. Centre mimique de la bouche.

Dans l'expression de l'imagination, tous les mouvements

qui ont leur centre dans l'œil ou dans la bouche semblent se diriger du milieu de la face vers la périphérie, en sorte que le mouvement mimique général est centrifuge. L'œil s'ouvre largement et regarde en haut ; la bouche s'ouvre et s'élargit ; en même temps le cou se redresse, la tête se relève et nous force à regarder en haut ou vers l'horizon.

Dans le visage méditatif, au contraire, tous les mouvements partent de la périphérie et se concentrent vers le milieu de la face ; les yeux sont demi-clos ou même clos ; la bouche aussi est close ; la tête s'incline sur la poitrine, comme si l'organisme se repliait sur lui-même, pour chercher en soi ce que l'homme inspiré cherche au dehors dans le large horizon de la nature.

L'expression de l'imagination passe souvent à des formes pathologiques et convulsives, et peut, avec quelques modifications, devenir *inspirée*, *poétique*, *délirante*.

L'expression *méditative*, en s'exagérant, peut devenir extatique, fixe, et se rapprocher presque du visage stupide. En mimique, c'est une loi constante que les extrêmes se touchent et se confondent presque en une teinte unique.

FIN.

APPENDICE

LES YEUX, LES CHEVEUX ET LA BARBE

DANS LES RACES ITALIENNES[1].

COULEURS DE L'IRIS.																								
RÉGIONS.	COMMUNES DANS LESQUELLES LA COULEUR PRÉDOMINANTE DE L'IRIS EST												COULEURS VENANT EN SECOND											
	foncée			claire			foncée			claire			foncée			claire			foncée			claire		
	châtaine.	noire.	Totaux.	grise.	bleue.	Totaux.	châtaine.	noire.	Totaux.	grise.	bleue.	Totaux.	châtaine.	noire.	Totaux.	grise.	bleue.	Totaux.	châtaine.	noire.	Totaux.	grise.	bleue.	Totaux.
	Chiffres absolus.						Proportion 0/0.						Chiffres absolus.						Proportion 0/0.					
Piémont................	33	7	40	7	4	11	65	14	79	14	7	21	7	6	13	12	5	17	23	20	43	41	16	57
Lombardie..............	38	12	50	8	10	18	56	18	74	11	15	26	9	8	17	10	7	17	27	23	50	30	20	50
Vénétie................	32	6	38	1	14	15	61	11	72	1	27	28	8	1	9	4	5	9	45	5	50	22	28	50
Émilie et Marches.......	22	11	33	1	5	6	57	28	85	2	13	15	7	1	8	»	5	5	54	7	61	»	39	39
Ligurie et Toscane......	27	17	44	»	5	5	56	34	90	»	10	10	5	4	9	4	2	6	34	26	60	27	13	40
Ombrie et Latium.......	11	10	21	»	»	»	53	47	100	»	»	»	7	2	9	»	3	3	59	16	75	»	25	25
Provinces napol. super...	45	14	59	2	3	5	71	22	93	3	4	7	5	8	13	»	12	12	20	32	52	»	48	48
Pouille, Calabr. et Basilic.	66	10	76	»	12	12	76	11	87	»	13	13	6	15	21	1	14	15	17	42	59	2	39	41
Sicile..................	22	13	35	»	1	1	62	36	98	»	2	2	6	5	11	»	2	2	47	38	85	»	15	15
Sardaigne...............	10	1	11	»	»	»	91	9	100	»	»	»	»	1	1	1	»	1	»	50	50	»	50	50
Pour le royaume...	306	101	407	19	54	73	64	22	86	3	11	14	60	51	111	32	55	87	31	25	56	16	28	40

1. D'après l'enquête de la société anthropologique italienne résumée par le Dr Raseri.

COULEUR DES CHEVEUX.

RÉGIONS.	NOMBRE DES COMMUNES DANS LESQUELLES PRÉDOMINENT LES CHEVEUX — Chiffres absolus.				Proportion 0/0.			COULEURS VENANT EN SECOND — Chiffres absolus.				Proportion 0/0.		
	châtains.	noirs.	blonds.	Totaux.	châtains.	noirs.	blonds.	châtains.	noirs.	blonds.	Totaux.	châtains.	noirs.	blonds.
Piémont	35	15	2	52	67	29	4	3	9	2	14	21	64	15
Lombardie	56	16	1	73	77	22	1	10	7	3	20	50	35	15
Ligurie	10	5	»	15	67	33	»	2	1	»	3	67	33	»
Vénétie	44	6	4	54	81	11	8	4	1	4	9	44	11	45
Émilie et Marches	32	8	»	40	80	20	»	3	4	4	11	28	36	36
Ombrie	15	16	»	31	48	52	»	3	3	1	7	43	43	11
Toscane	24	9	»	33	73	27	»	3	4	2	9	33	45	22
Provinces napol. super.	57	13	2	72	79	18	3	4	10	1	15	27	67	6
Pouille, Calabr. et Basilicate.	59	16	2	77	76	21	3	9	21	1	31	29	68	3
Sicile	12	22	1	35	31	63	3	9	1	1	11	82	9	9
Sardaigne	9	2	»	11	68	18	»	2	»	»	2	100	»	»
Pour le royaume	353	128	12	493	71 ½	26	2 ½	52	61	19	132	39	46	15

RÉGIONS.	COULEUR DE LA BARBE. — COMMUNES DANS LESQUELLES LA COULEUR PRÉDOMINANTE DE LA BARBE EST — Chiffres absolus. châtaine.	noire.	blonde.	Totaux.	Proportion 0/0. châtaine.	noire.	blonde.	COULEURS VENANT EN SECOND — Chiffres absolus. châtaine.	noire.	blonde.	Totaux.	Proportion 0/0. châtaine.	noire.	blonde.
Piémont..................	21	12	2	38	63	31	6	3	5	»	8	38	62	»
Ligurie	10	4	»	14	71	29	»	1	1	»	2	50	50	»
Lombardie	46	20	2	68	67	29	14	6	»	2	8	75	»	25
Vénétie	38	8	8	49	77	17	6	2	1	5	8	25	13	62
Émilie et Marches..........	32	3	»	35	91	9	»	1	2	2	5	20	40	40
Ombrie	16	6	»	22	73	27	»	2	1	»	3	67	33	»
Toscane	24	9	1	34	71	26	3	2	4	2	8	25	50	25
Provinces napol. super......	41	18	4	66	67	27	6	4	4	2	10	40	40	20
Pouille, Calabr. et Basilicate.	65	18	1	84	77	22	1	4	11	1	16	25	69	6
Sicile....................	13	17	1	31	42	55	3	6	»	1	7	86	»	11
Sardaigne.......	6	4	»	10	60	40	»	1	»	»	1	»	»	100
Pour le royaume...	318	119	14	451	70	26	4	32	29	15	76	42	38	20

Dans l'Italie en général, comme dans chacune de ses divisions en particulier, la couleur des cheveux qui prévaut de beaucoup est le châtain ; vient ensuite la couleur noire, et enfin le blond qui ne prédomine que dans deux et demi pour cent des communes examinées.

Néanmoins dans les pays où la couleur des cheveux est très variée, le blond tient une place importante ; mais la plupart du temps c'est le noir qui vient après le châtain ou *vice versa.*

Le blond n'est la couleur venant en second que dans quinze pour cent des communes examinées ; dans les autres c'est la couleur rare.

La région la plus riche en chevelures blondes est la Vénétie. Là, dans huit pour cent des cas, le blond est la couleur prédominante, et dans quarante-huit cas sur cent c'est la couleur venant en second. Après la Vénétie vient le Piémont, puis les provinces napolitaines et la Sicile. Dans l'Italie centrale il n'y a aucune commune où prédominent les cheveux blonds, mais celles où ils sont assez abondants ne sont pas rares.

Les cheveux noirs sont fort communs en Sicile et en Ombrie, mais très rares en Vénétie.

Outre la couleur, il convient d'indiquer la richesse de la chevelure qui se détermine suivant que dans chaque commune prédominent les chevelures touffues ou les chevelures peu fournies. Le tableau suivant montre comment sont partagées sous ce rapport les diverses régions de l'Italie.

RICHESSE DE LA CHEVELURE.

RÉGIONS.	NOMBRE DES COMMUNES OU LES CHEVEUX SONT EN GÉNÉRAL				
	touffus.	rares.	Totaux.	touffus.	rares.
	Chiffres absolus.			Proportion 0/0.	
Piémont	26	17	43	60	40
Ligurie	8	3	11	73	27
Lombardie	48	18	66	73	27
Vénétie	37	13	50	74	26
Émilie et Marches	32	2	34	96	6
Latium et Ombrie	14	4	18	78	22
Toscane	11	15	26	42	58
Provinces napol. super.	57	9	66	86	14
Pouille, Calabre et Basilicate	74	13	87	85	15
Sicile	27	3	30	90	10
Sardaigne	7	3	10	70	30
Royaume	341	100	411	77	23

Ainsi dans plus des trois quarts des 441 communes qui ont fourni des renseignements prédominent les chevelures touffues. C'est seulement en Toscane que les chevelures peu fournies prédominent sur les autres, et dans l'Emilie qui est limitrophe il n'y a pour ainsi dire que des chevelures touffues. Celles-ci sont en général plus abondantes dans le sud que dans le nord de l'Italie.

Il semble que la couleur des cheveux n'ait pas grande influence sur leur abondance.

Quand à la forme, les cheveux, dans nos contrées, se distinguent essentiellement en cheveux lisses et en cheveux crépus. Ces derniers, suivant Pruner-Bey, ont une section transversale elliptique, tandis que cette section est presque circulaire chez les premiers.

La table suivante indique, région par région, le nombre des communes où les cheveux crépus sont prédominants ou au moins très fréquents par rapport aux cheveux lisses.

FORME DES CHEVEUX.

RÉGIONS.	NOMBRE DES COMMUNES OU PRÉVALENT LES CHEVEUX				
	lisses.	crépus.	Totaux.	lisses.	crépus
	Chiffres absolus.			Proportion 0/0.	
Piémont	42	1	43	98	2
Ligurie	13	»	13	100	»
Lombardie	51	7	58	88	12
Vénétie	46	3	49	94	6
Émilie et Marches	35	2	37	94	6
Ombrie	18	1	19	95	5
Toscane	30	»	30	100	»
Provinces napol. super	61	2	63	97	3
Pouille, Calabre et Basilicate	86	5	91	95	5
Sicile	29	1	30	97	3
Sardaigne	8	1	9	89	11
Royaume	419	23	442	95	5

Les cheveux crépus ne prédominent que dans cinq pour cent des communes examinées. La Lombardie, la Vénétie, l'Emilie et la Sardaigne forment un groupe où abondent particulièrement les cheveux crépus ; la Ligurie, le Piémont et la Toscane sont

dans le cas contraire. Il semble qu'il n'y ait aucune relation entre la couleur et l'abondance des cheveux, d'une part, et leur forme, de l'autre.

Enfin, l'on avait encore demandé des renseignements sur la longueur des cheveux. Mais beaucoup de ceux qui étaient consultés ont compris que l'on désirait savoir si la population masculine avait l'habitude de porter les cheveux longs ou courts; d'autres, au contraire, ont cru qu'il s'agissait de la longueur réelle des cheveux des femmes. Par suite de cette confusion il n'a pas été possible de résumer dans un tableau statistique les données relatives à cette dernière partie de l'enquête.

Barbe. — Presque toutes les communes qui ont répondu à la question précédente ont aussi répondu à la question 13 sur la couleur, la longueur et la richesse de la barbe.

La couleur de la barbe ne concorde pas toujours avec celle des cheveux; la couleur intermédiaire, le châtain, est moins fréquente, ce qui augmente la proportion du noir et du blond.

C'est pourtant toujours le châtain qui a la majorité; mais, dans quelques cas, à des cheveux châtains s'associent des barbes blondes et plus souvent encore des barbes brunes.

RÉGIONS.	NOMBRE DES COMMUNES OU PRÉDOMINENT LES BARBES				
	touffues.	peu fournies.	Totaux.	touffues.	peu fournies.
	Chiffres absolus.			Proportion 0/0.	
Piémont	15	12	27	55	45
Ligurie	9	2	11	82	18
Lombardie	33	24	57	58	42
Vénétie	26	17	43	60	40
Émilie et Marches	20	7	27	74	26
Ombrie	15	5	20	75	25
Toscane	15	12	27	55	45
Provinces napol. super	57	7	64	89	11
Pouille, Calabre et Basilicate	66	10	76	87	13
Sicile	22	5	27	81	19
Sardaigne	7	3	10	70	30
Royaume	285	104	389	73	27

En général l'abondance de la barbe correspond à celle des cheveux. Dans les provinces méridionales les barbes touffues sont plus fréquentes que dans les provinces septentrionales; la diffé-

rence entre les deux régions est encore plus accusée que pour les cheveux.

Ce développement plus grand de la barbe dans les provinces méridionales s'accorde avec ce fait que la barbe pousse plus vite en été qu'en hiver. D'après les expériences du professeur Moleschott l'accroissement de sa longueur en été serait à celui qu'elle prend en hiver dans la proportion de 122 à 100.

La Toscane, qui se distinguait par la fréquence des chevelures peu fournies, partage ce caractère avec le Piémont en ce qui concerne la barbe.

Un autre caractère très important relatif à la barbe, c'est l'habitude, prédominante dans une population, de la porter longue ou courte. La table suivante montre combien les diverses régions diffèrent sous ce rapport.

RÉGIONS.	COMMUNES OU PRÉVAUT L'USAGE DE PORTER LA BARBE				
	longue.	courte.	Totaux.	longue.	courte.
	Chiffres absolus.			Proportion 0/0.	
Piémont	7	18	25	28	72
Ligurie	3	4	7	47	53
Lombardie	8	36	44	18	82
Vénétie	13	29	42	31	69
Émilie et Marches	8	18	26	31	69
Ombrie	4	11	15	27	73
Toscane	2	16	18	11	89
Provinces napol. super	13	37	50	26	74
Pouille, Calabre et Basilicate	19	40	59	32	68
Sicile	9	14	23	39	61
Sardaigne	5	5	10	50	50
Royaume...	91	228	319	29	71

Dans plus des deux tiers des communes examinées prévaut l'habitude de se raser ou de porter la barbe courte. C'est surtout dans les provinces méridionales qu'on aime à la porter longue. On a vu que ces régions se distinguent aussi par l'épaisseur de la barbe, tandis que la Toscane, où les barbes peu fournies sont en plus grand nombre, est pourtant la région où l'habitude de porter la barbe courte est la plus répandue.

Les cheveux roux. — Le professeur Topinard considère les

personnes qui ont le poil roux comme le résidu d'une race presque disparue, qui se serait avancée autrefois jusqu'aux bords du Rhin et jusqu'en Angleterre. Le Dr Beddoe, au contraire, regarde le poil roux non comme un caractère ethnique, mais comme un caractère accidentel. L'enquête ethnographique a consacré une question spéciale à la fréquence des cheveux roux en Italie. Pour en résumer les résultats, j'ai jugé utile de diviser les communes en quatre groupes. J'ai rangé dans le premier celles où les chevelures rousses ne sont pas rares (en général dans la proportion de 3 à 8 pour cent) ; dans la seconde celles où elles sont rares ; dans la troisième, celles où elles sont très rares, et enfin dans la quatrième, celles où il ne s'en rencontre pas du tout.

FRÉQUENCE DES CHEVEUX ROUX.

RÉGIONS.	COMMUNES OU LES CHEVEUX ROUX SONT							
	absents.	très rares.	rares.	non rares.	absents.	très rares.	rares.	non rares.
	Chiffres absolus.				Proportion 0/0.			
Piémont	5	20	22	1	10	42	46	2
Lombardie	5	27	27	9	7	40	40	13
Vénétie	1	21	27	2	2	41	53	4
Émilie et Marches	»	17	18	4	»	44	46	10
Ombrie et Ligurie	3	8	9	»	15	40	45	»
Toscane	2	15	18	6	4	37	44	15
Prov. napol. super.	5	26	31	5	7	39	46	7
Pouille et Calabre	19	33	30	8	21	37	33	9
Sicile et Sardaigne	5	25	14	»	11	57	32	»
Royaume	45	192	196	35	9 $\frac{1}{2}$	41	42	7 $\frac{1}{2}$

Dans toutes les parties du royaume il se trouve des cheveux roux, mais toujours en proportion assez faible. De toutes les communes examinées, il n'y en a qu'une, celle de Santa Agata, dans la Pouille, où il ait été dit que les chevelures rousses sont prédominantes dans la population. Des pays très éloignés l'un de l'autre, comme la Lombardie, l'Emilie, la Toscane et la Pouille en présentent le plus grand nombre, tandis que d'autres pays, encore plus distants les uns des autres, comme le Piémont, l'Ombrie et la Sicile, en sont moins fournis. On ne peut dire que l'abondance des cheveux roux soit en rapport avec celle

des cheveux blonds, puisque, comme nous l'avons vu, la Lombardie, l'Emilie et la Toscane sont précisément les régions les plus pauvres en cheveux blonds, tandis que le Piémont et la Vénétie sont les plus riches.

En ce qui concerne cette question, les médecins ont tenu compte de trois conditions spéciales :

1. La calvitie était-elle fréquente à la fleur de l'âge?

2. Etait-elle fréquente seulement à un âge assez avancé, c'est-à-dire après cinquante ans?

3. Les cheveux restaient-ils suffisamment abondants jusque dans l'âge mûr, c'est-à-dire jusqu'à près de soixante ans.

Les diverses régions divisées d'après ces trois catégories, ont donné les résultats suivants :

CALVITIE.

RÉGIONS.	NOMBRE DES COMMUNES OU LA CALVITIE EST						
	fréquente avant 50 ans.	fréquente seulement après 50 ans.	rare même à un âge avancé.	Totaux.	fréquente avant 50 ans.	fréquente seulement après 50 ans.	rare même à un âge avancé.
	Chiffres absolus.				Proportion 0/0.		
Piémont	16	27	1	44	36	62	2
Lombardie	25	38	7	70	36	54	10
Vénétie	17	32	5	54	31	60	9
Émilie et Marches	10	30	2	42	24	71	5
Toscane et Ligurie	18	24	1	43	43	55	2
Ombrie	6	14	»	20	30	70	»
Provinces napol. super.	17	45	4	66	26	68	6
Pouille, Calab. et Basilic.	26	66	3	95	27	70	3
Sicile et Sardaigne	10	32	2	44	24	71	5
Royaume	145	308	25	478	30	65	5

La population de la Toscane, qui était déjà au premier rang pour les chevelures peu fournies, est aussi celle chez qui les cheveux tombent le plus tôt et le plus facilement.

Abstraction faite de la Toscane, la chute des cheveux est moins précoce dans les provinces centrales et méridionales que dans l'Italie septentrionale.

RÉGIONS.	EXEMPTÉS DU SERVICE MILITAIRE pour calvitie. Chiffres absolus 1874-77.	pour calvitie. Moyenne annuelle sur 10,000 visites.	pour maladies du cuir chevelu [1]. Chiffres absolus 1874-77.	pour maladies du cuir chevelu [1]. Moyenne annuelle sur 10,000 visites.
Piémont	109	10	494	23
Ligurie	22	7	93	15
Lombardie	464	35	1940	73
Vénétie	121	13	563	40
Émilie	61	8	408	25
Ombrie	44	19	171	36
Marches	34	10	155	21
Toscane	157	19	473	29
Rome	45	15	259	42
Abruzzes	211	40	962	92
Campanie	336	29	1715	76
Pouille	194	33	1320	112
Calabre et Basilicate	189	31	1036	87
Sicile	205	17	1079	46
Sardaigne	47	19	226	46
Royaume	2239	20	10894	52

[1] *Alopécie, teigne,* lésions organiques permanentes du cuir chevelu.

L'aspect change quand on passe dans le domaine plus spécialement pathologique. La calvitie précoce, en tant que cause d'exemption du service militaire, se rencontre dans toutes les parties de l'Italie, comme on le voit dans le tableau précédent. Je ne saurais expliquer pourquoi les régions où les chevelures sont le plus fournies, et où elles se conservent le plus longtemps, sont aussi celles où les altérations du cuir chevelu sont le plus fréquentes.

En Italie, sur 1000 conscrits réformés, 8 le sont pour calvitie précoce; dans les provinces napolitaines prises à part, les cas d'exemption pour ce motif s'élèvent à 51 sur 1000.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DES PLANCHES HORS TEXTE

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX D'HECTOR XIMÉNÈS

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

TABLES

VERSAILLES, IMPRIMERIES CERF, RUE DUPLESSIS, 59.

JANVIER 1897

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
Successeur de GERMER BAILLIÈRE et Cie
Paris. — 108, boulevard Saint-Germain. — Paris.

BIBLIOTHÈQUE
Scientifique Internationale

Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE

eaux volumes in-8°, la plupart illustrés, cartonnés à l'anglaise, chaque volume. **6 fr.**

QUATRE-VINGT-CINQ VOLUMES PARUS

Derniers Volumes publiés :

.'évolution régressive en biologie et en sociologie, par MM. J. Demoor, J. Massart et Vandervelde, professeurs à l'Université de Bruxelles. 1 vol. in-8° avec 84 gravures dans le texte. 6 fr.

.a photographie et la photochimie, par H. Niewenglowski, licencié ès sciences, directeur du journal *La Photographie.* 1 vol. in-8° avec 120 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

'rincipes de colonisation, par J.-L. de Lanessan, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. 1 vol. in-8° . . . . 6 fr.

'héorie nouvelle de la vie, par F. Le Dantec, docteur ès sciences. 1 vol. in-8° avec gravures. . . . . 6 fr.

Liste des Volumes par ordre de matières

I. — SCIENCES SOCIALES

'rincipes de colonisation, par J.-L. de Lanessan, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. 1 vol. in-8° . . . . 6 fr.

M. de Lanessan a résumé dans ce livre les leçons de son expérience et les observa-ons qu'il a accumulées depuis le jour où il partait pour le Gabon, il y a trente-cinq ns, jusqu'à l'époque récente où il rentrait en France après avoir occupé, quatre nnées durant, les hautes et difficiles fonctions de Gouverneur général de l'Indo-Chine.

Les *Principes de colonisation* étudient, exposent et résolvent, sans en laisser un eul dans l'ombre, tous les problèmes si complexes soulevés par la colonisation ioderne. Les premières migrations des hommes à travers le monde, l'expansion des aces européennes au delà des mers, la substitution des races par le métissage, la olonisation par la propagande religieuse, la conduite à tenir envers les indigènes, nvers les autorités locales, envers les colons, la défense militaire et maritime des olonies, les pouvoirs des gouverneurs, et mille autres questions y sont traitées à un oint de vue tout moderne.

C'est un livre de doctrine appuyé sur des faits observés et vécus, un livre unique ans son genre, que tous ceux qui s'occupent de colonisation, aussi bien en France u'à l'étranger, voudront lire et méditer et qui ne tardera pas à devenir classique.

ntroduction à la science sociale, par Herbert Spencer. 1 vol. in-8°, 11e éd. **6 fr.**

L'auteur démontre d'abord la nécessité de cette science et en étudie la nature. Il prê-iunit ensuite celui qui veut se livrer à cette étude contre les difficultés qu'elle pré-ente : difficultés objectives, difficultés subjectives, intellectuelles et émotionnelles. Ces ernières sont développées dans les chapitres intitulés : Préjugés de l'éducation, pré-ıgés du patriotisme, préjugés de classes, préjugés politiques, préjugés théologiques.

Enfin il indique la discipline à observer dans la science sociale et montre comment es études biologiques et psychologiques en sont la préface nécessaire.

Les bases de la morale évolutionniste, par HERBERT SPENCER. 1 volume in-8° 6e édit. . . . . 6 fr.

Aujourd'hui que les prescriptions morales perdent une partie de l'autorité qu'elles devaient à leur origine surnaturelle, la sécularisation de la morale s'impose.

Le changement que promet ou menace de produire parmi nous cet état de choses, désiré ou craint, fait de rapides progrès : ceux qui croient possible et nécessaire de remplir le vide sont donc appelés à agir en conformité avec leur foi. C'est cette pensée qui a décidé le célèbre philosophe anglais à détacher de ses *Études sociologiques*, ce travail dans lequel il montre la base scientifique des principes du bien et du mal qui dirigent la conduite des hommes.

Les conflits de la science et de la religion, par DRAPER, professeur à l'Université de New-York. 1 vol. in-8°, 9e édit. . . . . 6 fr.

L'histoire de la science n'est pas seulement l'histoire de ses découvertes, c'est encore celle du conflit existant entre ces deux puissances contraires : d'une part, la force expansive de l'intelligence humaine; d'autre part, la compression exercée par la foi traditionnelle et par les intérêts humains. Personne, avant Draper, n'avait traité le sujet à ce point de vue où il apparaît comme un événement actuel on ne peut plus important. Aussi, cet ouvrage a-t-il eu un grand succès et est-il arrivé en peu d'années à sa 9e édition.

Lois scientifiques du développement des nations, dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle, par W. BAGEHOT. 1 vol. in-8°, 5e édit. . . . . 6 fr.

Livre I. L'origine des nations. — II. La lutte et le progrès. — III. La formation des peuples. — IV. L'âge de la discussion. — V. Le progrès vérifiable en politique.

L'évolution des mondes et des sociétés, par F.-C. DREYFUS. 1 vol. in-8°, 3e édit. . . . . 6 fr.

M. Dreyfus s'est spécialement proposé de descendre de la nature à l'histoire et d'essayer une synthèse générale des phénomènes naturels. Il a recueilli dans le champ des phénomènes scientifiques tous ceux qui lui paraissaient utiles pour donner une idée générale de l'origine des mondes, de leur formation et de leur fin, et montrer la terre à ses diverses époques, l'apparition de l'homme et la constitution des sociétés. Pour lui, la doctrine de l'évolution, que les progrès des sciences naturelles ont établie sur une base inébranlable, a renouvelé la conception générale de l'univers physique et social; elle a mis en lumière le trait d'union entre le présent et le passé, et, en joignant le point de vue dogmatique au point de vue historique, elle a démontré l'enchaînement des époques successives que l'on considérait jusqu'ici comme n'ayant entre elles aucun rapport immédiat. (*Revue bleue.*)

La sociologie, par DE ROBERTY. 1 vol. in-8°, 3e édit. . . . . 6 fr.

Ce volume n'est ni une œuvre de polémique ni un exposé dogmatique, c'est un essai de philosophie sociale où l'auteur a surtout cherché à définir la place, le caractère, la méthode et les tendances de la science toute nouvelle qui étudie les sociétés humaines avec les procédés précis des sciences naturelles. M. de Roberty se rattache à l'école positiviste d'Auguste Comte et de Littré, ce qui ne l'empêche pas de s'écarter, à l'occasion, des voies tracées par ses illustres maîtres et d'avouer une haute estime pour les doctrines de M. Herbert Spencer, même quand il les attaque un peu rudement.

La science de l'éducation, par Alex. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8°, 7e édit. 6 fr.

Dans une première partie, M. Bain examine la nature de l'éducation et ses rapports avec la physiologie, l'éducation de l'intelligence, des sens, de la mémoire et de l'imagination, la discipline. La seconde partie est consacré aux méthodes que l'auteur étudie dans toutes les sciences et dans les différentes branches de l'éducation littéraire. Enfin, dans une troisième partie, M. A. Bain trace le plan complet d'une *éducation moderne* en rapport avec les conditions particulières des sociétés contemporaines.

La vie du langage, par WHITNEY, professeur de philosophie comparée à Yale-Collège de Boston (États-Unis). 1 vol. in-8°, 4e édit. . . . . 6 fr.

Les linguistes ont longtemps différé d'opinions sur la question de savoir si l'étude du langage est une branche de la physique ou de l'histoire. Ce différend est à peu près réglé maintenant : toute matière dans laquelle les circonstances, les habitudes et les

tes des hommes constituent un élément prédominant, ne peut être que le sujet d'une ience historique ou morale. C'est à ce point de vue que l'auteur s'est placé pour étuer la vie du langage.

a monnaie et le mécanisme de l'échange, par W. Stanley Jevons, professeur d'économie politique à l'Université de Londres. 1 vol. in-8°, 5e édit. 6 fr.

L'auteur décrit les différents systèmes de monnaies anciennes ou modernes du onde entier, les matières premières employées à faire de la monnaie, la réglementan du monnayage et de la circulation, les lois naturelles qui régissent cette circulan et les divers moyens appliqués ou proposés pour la remplacer par de la monnaie papier. Il termine par un exposé du système des chèques et des compensations, aintenant si étendu et si perfectionné, et qui a tant contribué à diminuer l'usage s espèces métalliques.

II. — PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

'évolution régressive en biologie et en sociologie, par MM. Demoor, Massart et Vandervelde, professeurs à l'Université de Bruxelles. 1 vol. in-8° avec 84 gravures dans le texte . . . . 6 fr.

Le mot *évolution* n'implique par lui-même aucune idée de progrès ou de regrès ; il signe toutes les transformations soit favorables, soit défavorables. Les auteurs se nt appliqués à étudier ces dernières ; grâce à leur compétence spéciale et à leurs cherches personnelles sur le même sujet, dans le domaine social et dans le domaine ologique, ils ont pu coordonner leurs résultats. Les analogies qui existent, au point vue de l'évolution, entre la biologie et la sociologie, résultent de ce que l'évolution s sociétés, aussi bien que des organismes, est le concours des deux facteurs : *la ssemblance* et *l'adaptation*. Sans pousser jusqu'à l'exagération l'assimilation entre les ganismes sociaux et les organismes végétaux ou animaux, MM. Demoor, Massart et ndervelde ont réussi à découvrir des analogies très curieuses dans l'étude de la gression dans ces trois ordres de phénomènes.

esprit et le corps, considérés au point de vue de leurs relations, suivi d'études sur les *Erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*, par Alex. Bain, professeur a l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8°, 6e édit . . . . . 6 fr.

Dans cet ouvrage, M. Alexandre Bain qui continue avec tant d'éclat les traditions de philosophie écossaise, examine le grand problème de l'âme, surtout au point de vue son action sur le corps. Il fait l'histoire de toutes les théories émises sur la nature l'âme et sur la nature du lien qui peut l'unir au corps. Il étudie ensuite les sentients, l'intelligence et la volonté, ce qui lui donne l'occasion d'exposer des vues fort iginales, et il est conduit à indiquer une solution nouvelle du grand problème qu'il a ordé.

es illusions des sens et de l'esprit, par James Sully. 1 vol. in-8°, 2e édit. 6 fr.

Cette étude embrasse le vaste domaine de l'erreur, non seulement de ces illusions s sens dont on traite dans les ouvrages d'optique physiologique et autres, mais core des erreurs familièrement connues sous le nom d'illusions, et qui ressemblent x premières par leur structure et leur origine. L'auteur s'est constamment tenu au int de vue strictement scientifique, c'est-à-dire à la description, à la classification des reurs reconnues telles, qu'il explique en les rapportant à leurs conditions psychiques physiques. C'est ainsi qu'après les illusions de la perception, il étudie celles des ves, de l'introspection, de la pénétration, de la croyance, de l'amour-propre, de l'attte, de la mémoire, les erreurs de l'esthétique et de la poésie, etc.

e magnétisme animal, par MM. A. Binet et Ch. Féré, médecin de Bicêtre. 1 vol. in-8°, 4e édit. . . . . 6 fr.

Bien des phénomènes surnaturels de l'antiquité et du moyen âge étaient dus au agnétisme animal. Mesmer, à la fin du siècle dernier, fut le premier qui donna une parence scientifique à ses expériences, et cependant le défaut de méthode chez lui chez beaucoup de ses continuateurs fit que le *magnétisme* ne put arriver à conérir sa place dans la science.

Les expériences de l'école de la Salpêtrière lui ont donné cette place. La délimitation écise des trois états *léthargie*, *catalepsie*, *somnambulisme*, et l'étude des phénomènes i les accompagnent ont ouvert la voie aux médecins et aux philosophes pour l'examen s faits psychologiques et pathologiques les plus curieux.

Aussi a-t-il semblé à la direction de la *Biblithèque scientifique internationale* que moment était venu de marquer l'état actuel de cette science; elle a confié la rédactic de ce livre à deux des élèves de M. le professeur Charcot, et de ses collaborateurs l plus assidus, qui ont pu expérimenter toutes les méthodes de magnétisme, reprodui toutes les expériences relatées par les magnétiseurs et les soumettre à une analy critique et sévère.

Les Altérations de la Personnalité, par Alfred Binet, directeur du lab ratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne. 1 vol. in-8° avec fig. 6 f

M. Binet montre que le fameux *moi* indivisible de la vieille philosophie peut dédoubler en plusieurs personnalités coexistantes ou successives parfaitement di tinctes, en un mot qu'un même homme peut être à la fois plusieurs personnes. C faits extraordinaires, constatés scientifiquement, conduisent M. Binet à expliquer d'u manière naturelle des faits réputés miracles ou impostures, comme les phénomèn du spiritisme.

Le cerveau et ses fonctions, par J. Luys, membre de l'Académie de méd cine, médecin de la Charité. 1 vol. in-8° avec 184 gravures, 7e édit. . . . 6 f

Ce livre est le résumé à la fois de l'expérience personnelle de l'auteur sur la matièr et de la plupart des idées qu'il a cherché à vulgariser dans son enseignement de Salpêtrière.

Dans une première partie purement anatomique, M. Luys expose d'abord l'ensemb des procédés techniques par lesquels il a obtenu des coupes régulières du tissu cér bral, qu'il a photographiées avec des grossissements successivement gradués, procéd qui lui ont permis de pénétrer plus avant dans les régions encore inexplorées des ce tres nerveux.

La seconde partie est physiologique, elle comprend la mise en valeur des apparei cérébraux préalablement analysés, et donne l'exposé physiologique des diverses pr priétés fondamentales des éléments nerveux considérés comme unités histologiqu vivantes. Enfin l'auteur montre comment, grâce à la combinaison, à la participatic incessante, à la totalisation des énergies de tous ces éléments, le cerveau sent, se sou vient et réagit.

Le cerveau et la pensée chez l'homme et chez les animaux, par Charltc Bastian, professeur à l'Université de Londres. 2 vol. in-8° avec 184 gravures da le texte, 2e édit. . . . . 12 f

M. Charlton Bastian est un des membres les plus éminents et les plus hardis de nouvelle école philosophique qui veut ramener la psychologie aux procédés de la m thode expérimentale, et considère la science de la pensée comme la partie la plus élev de la physiologie. Il examine successivement les différentes classes d'animaux, ava d'arriver au cerveau de l'homme, et montre la gradation de toutes les fonctions inte lectuelles, au fur et à mesure qu'on monte dans l'echelle animale. Les chapitres cons crés aux singes supérieurs et à l'homme sont très curieux; dans l'intelligence humain l'auteur a fait une grande place à l'examen de toutes les déviations intellectuelles, cite un grand nombre d'observations qui ne sont pas des moindres attraits du livre.

Théorie scientifique de la sensibilité : *le Plaisir et la Peine*, par Léon D mont. 1 vol. in-8°, 4e édit. . . . . 6 f

Introduction : Relativité de la philosophie et des sciences. La métaphysique et physique. Physique subjective ou psychologie. Difficultés particulières de la sensibilit

Première partie. *Chapitre Ier :* Définitions du sentiment, de l'affection, de la sens bilité, de l'émotion, de l'esthétique. — *Chapitre II :* Examen critique des théories ép curiennes, de Wolff, cartésienne, platonicienne et positiviste. — *Chapitre III :* Caractè essentiel de la peine et du plaisir. — *Chapitre IV :* Relativité de la douleur et du pla sir. — *Chapitre V :* Caractère métaphysique de la sensibilité. — *Chapitre VI :* Uni des émotions. — *Chapitre VII :* L'inconscience ou anesthésie.

Deuxième partie. — *Chapitre Ier :* Classification des émotions. — *Chapitre II :* Pein positives : effort, fatigue, laid, dégoûtant, hideux, immoral, faux. — *Chapitre III* Peines négatives : malaise de la faiblesse, douleurs des lésions, ennui, embarras, dout impatience, attente, chagrin, tristesse, pitié, crainte. — *Chapitre IV :* Plaisirs négatif repos, gaieté, etc. — *Chapitre V :* Plaisirs positifs : occupations, méditations, jeux, fa niente, passe-temps. Plaisirs du goût : l'esprit, le sublime et l'admiration, le bea (beauté plastique, pittoresque, grâce des mouvements, mélodie et harmonie, rhétoriq et poétique, beauté morale), le visible. Plaisir du cœur : joie, espérance. — *Chapit*

I : L'expression des émotions chez l'homme et les animaux, la théorie de Darwin, les abitudes utiles, la force nerveuse. — *Chapitre VII :* La contagion des émotions. — *'hapitre VIII :* Influence des émotions sur la volonté, l'amour du plaisir. — *Chapitre X :* Production volontaire de cause de plaisir. L'art.

.e crime et la folie, par H. Maudsley, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8°, 6e édit. . . . . 6 fr.

Introduction : *Chapitre Ier*. Les fous dans les asiles, méthode à suivre dans l'étude de ı folie. — *Chapitre II :* La zone mitoyenne; il n'y a pas de ligne de démarcation nette ntre la sanité et l'insanité. — *Chapitre III :* Des différentes formes de l'aliénation ıentale. — *Chapitre IV :* La loi et la folie. — *Chapitre V :* De la folie partielle : 1° Folie ffective. (*a*) Folie impulsive, (*b*) folie morale. — *Chapitre VI :* De la folie partielle : ' folie partielle intellectuelle ou folie des idées. — *Chapitre VII :* De la folie épilepque. — *Chapitre VIII :* De la démence sénile. — *Chapitre IX :* Des moyens de se préerver de la folie.

III. — PHYSIOLOGIE

es virus, par le Dr Arloing, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'École vétérinaire et professeur à la Faculté de médecine de Lyon. 1 vol. in-8° avec 47 grav. dans le texte. . . . . 6 fr.

La théorie des microbes est en train de renouveler la médecine tout entière en même mps que la physiologie, sous l'impulsion donnée par M. Pasteur et M. Chauveau. . Arloing étudie l'organisme dans la lutte avec les microbes, éléments actifs des virus; montre le malade succombant ou résistant et acquérant alors d'ordinaire une imunité spéciale contre le retour du mal qui l'a touché une première fois. Il étudie enıite les différents moyens de produire chez l'homme cette immunité contre les terbles maladies qui sont le fléau de notre espèce, depuis la variole jusqu'à la rage et à phtisie. Il termine par une critique des travaux de Koch sur la fameuse lymphe éservatrice de la tuberculose, qui a tant passionné le monde.

es sensations internes, par H. Beaunis, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à l'École des hautes études (Sorbonne). 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Sous ce nom, l'auteur comprend toutes les sensations qui arrivent à la conscience .r une autre voie que les cinq sens spéciaux. Il est ainsi amené à examiner les manistations suivantes : *la sensibilité organique*, c'est-à-dire la sensibilité des tissus et 'ganes, à l'exclusion des organes des sens; *les besoins* (besoins d'activité musculaire ı psychique, des fonctions digestives, de sommeil, de repos, etc.); *les sensations foncınnelles* (respiratoires, circulatoires, etc.), *le sentiment de l'existence, les sensations ıotionnelles*, les sensations de nature indéterminée, comme le sens de l'orientation, la pensée, de la durée, *la douleur* et *le plaisir*.

hysiologie des exercices du corps, par le docteur Fernand Lagrange. 1 vol. in-8°, 7e édit. . . . . 6 fr.

M. Lagrange a écrit sous ce titre un livre tout à fait original dont on ne saurait ɔp recommander la lecture. Il examine avec de très grands détails le travail muscuıre, la fatigue, la cause de l'essoufflement, de la courbature, le surmenage, l'accoutuınce au travail, l'entraînement, les différents exercices et leurs influences, les exer:es qui déforment et ne déforment pas le corps, le rôle du cerveau dans l'exercice, .utomatisme. Certains chapitres sur les dépôts uratiques, sur le rôle du travail usculaire dans la production des sédiments, sont très fouillés. M. Lagrange a observé r lui-même, et l'on voit qu'il s'est rendu maître d'un sujet peu exploré et difficile. ɔus les faibles, les débilités par l'air et la vie des grandes villes, ont intérêt à médir cet excellent traité de physiologie spéciale. (*Les Débats.*)

es sens, par Bernstein, professeur à l'Université de Hall. 1 vol. in-8° avec 91 fig. dans le texte, 5e édit. . . . . 6 fr.

Cet ouvrage expose une des parties de la physiologie qui ont le privilège d'intéresser plus vivement tout le monde, et, en même temps, une de celles qui ont fait les proès les plus importants dans ces dernières années.

Il est divisé en quatre livres : le premier est consacré au sens du toucher sous se différentes formes; le second, consacré au sens de la vue, contient une étude détaillé de la constitution et du fonctionnement de l'œil et de toutes les maladies qu'il peu subir; le troisième traite du sens de l'ouïe et le quatrième termine l'ouvrage par l'étud de l'odorat et du goût.

Les organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons d langage, par H. DE MEYER, professeur à l'Université de Zurich; traduit de l'al lemand et précédé d'une introduction sur l'*Enseignement de la parole aux sourds muets*, par M. O. CLAVEAU, inspecteur général des établissements de bienfaisance 1 vol. in-8° avec 51 gravures dans le texte. . . . . 6 fr

L'étude de la structure et des dispositions des organes de la parole s'impose au philosophes avec un caractère de nécessité qui devient de jour en jour plus marqué chaque jour, en effet, on voit s'affermir cette conviction qu'une intelligenee exacte de lois relatives à la modification des éléments du langage ne peut s'acquérir sans l secours des lois physiologiques de la production des sons.

La physionomie et l'expression des sentiments, par P. MANTEGAZZA profes seur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 1 vol. in-8° avec gravures e 8 planches hors texte, 3e édit. . . . . 6 fr

Ce livre est une page de psychologie, une étude sur le visage et sur la mimique hu maine. L'auteur s'est donné pour tâche de séparer nettement les observations positive de toutes les divinations hardies qui ont jusqu'ici encombré la voie de ces études.
Scientifique dans le fonds, l'ouvrage de M. Mantegazza est cependant d'une lectur agréable; le psychologue et l'artiste y trouveront beaucoup de faits nouveaux et de interprétations ingénieuses d'observations que chacun pourra vérifier.

Théorie nouvelle de la vie, par Félix LE DANTEC, docteur ès sciences 1 vol. in-8° . . . . 6 fr

Comment définir la vie? « Il n'y pas de définition des choses naturelles », a di Claude Bernard. On ne définit pas la vie, parce que la définition serait trop complex M. Le Dantec l'a tenté, et je n'oserais pas affirmer qu'il n'ait pas réussi. Seulement a posé de nombreux corollaires préliminaires. Il faut d'ailleurs, avec lui, se faire un conception tout autre que celle que l'on possédait autrefois sur la vie. La vie de l'in dividu n'est pas unique ; elle se compose d'une multitude d'éléments qui vivent auss Et ce que nous appelons la vie est la résultante de toutes ces vies particulières. N'in sistons pas. L'ouvrage de M. Le Dantec est extrêmement remarquable. Il mérite d'êtr médité, et celui qui le lira verra s'agrandir considérablement l'horizon de ses con naissances. C'est un des livres les plus saillants de l'année.
(*Journal des Débats.*)

La machine animale, par E.-J. MAREY, membre de l'Institut, professeur au Col lège de France. 1 vol. in-8° avec 117 fig. dans le texte, 5e édit. augmentée. 6 fr

Bien souvent, et à toutes les époques, on a comparé les êtres vivants aux machines mais c'est de nos jours que l'on peut comprendre la portée et la justesse de cette com paraison. Le savant professeur du Collège de France, grâce à ses ingénieux appareils a pu faire enregistrer automatiquement, par l'homme ou par les animaux, tous le actes de leurs mouvements. La *locomotion terrestre* et la *locomotion aérienne* ont ét l'objet de ses principales recherches.
L'adaptation des organes du mouvement chez les animaux à leurs diverses condi tions d'existence, les allures chez l'homme et chez le cheval, l'analyse du mécanism du vol des insectes et des oiseaux, l'appareil reproduisant les mouvements des ailes tels sont les principaux sujets traités dans ce livre.
Il n'est pas besoin d'insister sur les applications utiles de ces recherches scientifi ques, lesquelles ont d'ailleurs valu à leur auteur le grand prix de physiologie d dix mille francs, fondé par M. Lacaze.

La locomotion chez les animaux (marche, natation et vol), suivi d'une étud sur l'*Histoire de la navigation aérienne*, par J.-B. PETTIGREW, professeur au Col lège royal de chirurgie d'Edimbourg (Ecosse). 1 vol. in-8° avec 140 fig. dans l texte, 2e édit. . . . . 6 fr

LIVRE I. Les organes de la locomotion. — LIVRE II. La progression sur la terre. — LIVRE III. La progression sur ou dans l'eau. — LIVRE IV. La progression dans l'air. — LIVRE V. L'aéronautique.
Une partie de cet ouvrage est consacrée aux questions traitées dans la *Machine ani male*, par M. Marey, avec lequel l'auteur est en désaccord sur un certain nombre d

points. Il se place d'ailleurs à un point de vue différent. Il étudie la locomotion dans et par l'eau, dont M. Marey ne s'est pas occupé, et donne de curieux détails sur la natation de l'homme.

Mais ce qu'il faut signaler tout particulièrement, c'est son histoire de toutes les machines et de tous les systèmes essayés pour arriver à naviguer dans l'air, depuis les montgolfières jusqu'aux machines actuelles.

La chaleur animale, par Ch. Richet, professeur de la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8° avec de nombreux graphiques dans le texte. . . . . . 6 fr.

Table des matières. — Lavoisier et la chaleur animale. — La température des mammifères et des oiseaux. — La température des animaux à sang froid. — La température normale de l'homme. — La température du corps dans les maladies. — La température après la mort. — Les muscles et la production de chaleur. — Les poisons et la température. — La calorimétrie et la production de la chaleur. — Le système nerveux et la chaleur animale. — La régularisation de la chaleur par la respiration. — La respiration et la température. — Conclusions.

IV. — ANTHROPOLOGIE

L'espèce humaine, par A. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8°, 12e édit. . . . . 6 fr.

« Ce livre m'a beaucoup intéressé, et il intéressera tous ceux qui le liront. Il expose avec une pleine compétence les faits et les questions. On peut n'être pas toujours de son avis, mais il fournit des éléments de discussion sur lesquels il est légitime de compter. Les diverses races humaines sont bien étudiées : l'homme fossile, cette découverte des temps modernes, n'est pas oublié. Des détails très instructifs sont donnés sur les influences du milieu et de la race, sur les acclimatations, sur les croisements et sur les curieux phénomènes de l'hybridité. Le livre est dogmatique en ce sens qu'il part de la thèse de la monogénie humaine et qu'il est destiné complètement à l'établir. Je ne suis pas monogéniste; mais je ne suis pas non plus polygéniste, du moins de la façon dont M. de Quatrefages est monogéniste... » (E. Littré, *Philosophie positive.*)

Darwin et ses Précurseurs français, par A. de Quatrefages. 1 vol. 2e édit. 6 fr.

Les Émules de Darwin, par A. de Quatrefages, procédé de notices sur la vie et les travaux de l'auteur, par MM. E. Perrier et Hamy de l'Institut. 2 vol. 12 fr.

Les idées évolutionnistes qui, depuis un tiers de siècle, ont renouvelé toutes les sciences et même la philosophie, ont reçu évidemment de Darwin leur impulsion décisive. Mais ce n'est pas à dire que le grand naturaliste anglais ait tout inventé d'emblée. M. de Quatrefages montre dans ces ouvrages que Darwin a eu des précurseurs et des émules de premier rang, en France même. Il analyse et critique les théories de Darwin à côté de celles de ses précurseurs, Lamarck, Et. Geoffroy Saint-Hilaire, Buffon et quelques autres comme Telliamed, Robinet, Bory de Saint-Vincent. Parmi les savants qu'il cite comme émules de Darwin, nous rappellerons Wallace, Naudin, Romanes, Carl Vogt, Haeckel, Huxley, d'Omalius, d'Halloy, etc.

La France préhistorique, par E. Cartailhac. 1 vol. in-8° avec 150 gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

En même temps que « l'esquisse des premières pages d'une histoire de France », qui remonterait jusqu'à l'apparition de l'homme sur la terre, on trouvera dans ce volume l'un des meilleurs et des plus savants résumés qu'il y ait de l'état présent de nos connaissances en matières d'archéologie préhistorique. Mais ce qui distingue surtout le livre de M. Cartailhac de tant d'autres livres sur le même sujet, c'en est le caractère uniquement et rigoureusement scientifique. Ni les conjonctures n'y sont données pour des vérités, ni les hypothèses pour des certitudes; au contraire, M. Cartailhac s'y fait un point d'honneur de distinguer soigneusement le certain d'avec le probable, et le probable d'avec le douteux. Rien de moins ordinaire aux anthropologistes, dont l'intrépidité d'affirmation n'a d'égale au monde que celle des métaphysiciens. Et c'est ce qui suffirait à recommander *la France préhistorique*, si d'ailleurs le nom de M. Cartailhac n'était assez connu pour ses heureuses découvertes, ses nombreux travaux, et sa rare compétence. (*Revue des Deux Mondes.*)

L'homme préhistorique, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays d'Europe, suivi d'une *Étude sur les mœurs et coutumes des sauvages modernes*, par sir John Lubbock, membre de la Société royale de Londres. 4e édit. revue et augmentée avec 228 grav. dans le texte. 12 fr.

Rappeler les grandes divisions de l'ouvrage montrera suffisamment son importance,

tant au point de vue scientifique qu'au point de vue historique. Les principaux chapitres traitent des questions suivantes : *De l'emploi du bronze dans l'antiquité, de l'âge du bronze, de l'emploi de la pierre dans l'antiquité, monuments mégalithiques, tumuli, les anciennes habitations lacustres de la Suisse, les amas de coquilles du Danemark, les graviers des rivières; de l'ancienneté de l'homme.*

L'homme avant les métaux, par N. Joly, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8° avec 150 gravures dans le texte et un frontispice, 4ᵉ édit. 6 fr.

Première partie. — *L'antiquité du genre humain.* — I. Les âges préhistoriques. — II. Les travaux de Boucher de Perthes. — III. Les cavernes à ossements. — IV. Les tourbières et les kjœkkenmœddinger. — V. Les habitations lacustres et les Nuraghie. — VI. Les sépultures et les dolmens. — VII. L'homme préhistorique américain. — VIII. L'homme tertiaire. — IX. Haute antiquité de l'homme.

Deuxième partie. — *La civilisation primitive.* — I. La vie domestique (le feu, les aliments, les vêtements, les bijoux). — II. L'industrie, les armes et les outils. — III. L'agriculture et les animaux domestiques. — IV. La navigation et le commerce. — V. Les beaux-arts. — VI. Le langage et l'écriture. — VII. La religion, l'anthropophagie et les sacrifices humains. — VIII. Portrait de l'homme quaternaire.

La famille primitive, ses origines et son développement, par C. N. Starcke, professeur à l'Université de Copenhague. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.

Cet ouvrage traite une des questions capitales de la sociologie : la *Famille primitive* et ses transformations diverses qui ont abouti au régime actuel de la famille. Dans une première partie, l'auteur examine l'organisation de la famille, de la propriété et de l'héritage chez tous les peuples primitifs ou anciens. Dans la seconde partie, il fait la théorie de la famille primitive, de son origine et de son évolution. Il étudie successivement la filiation, la polyandrie et la polygamie, le matriarcat et le patriarcat, le lévirat et le niyoga, l'hérédité et le droit d'aînesse, les formes différentes de famille dans les principales races, etc. L'origine et le régime du mariage attirent principalement son attention; il développe soigneusement le système de l'exogamie et l'évolution du mariage. Il termine enfin par la théorie du clan, de la tribu et de la famille qui a provoqué, comme celle du mariage, bien des controverses. Ce livre est donc comme un résumé des principales questions sociales.

L'Homme dans la Nature, par P. Topinard. 1 vol. in-8°, avec 101 figures. 6 fr.

L'ouvrage de M. Topinard, élève, collaborateur et continuateur de Broca, se divise en deux parties distinctes. Dans la première, il expose les résultats de ses recherches personnelles sur l'anthropologie, les questions que soulève cette science, les résultats positifs qu'elle a obtenus et aussi les déceptions qu'elle a rencontrées. M. Topinard a fait preuve d'indépendance d'esprit en ne dissimulant pas les points faibles d'une œuvre dont il a été l'un des artisans avec son maître Broca. Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Topinard reprend le cadre tracé par Huxley et par Broca il y a un quart de siècle. Notamment il expose et discute, à la lumière des derniers progrès de la science, toutes les données du grand problème de l'origine de l'homme. Malgré l'abîme profond qui sépare aujourd'hui le genre humain du reste des animaux, M. Topinard montre avec détails que l'homme est le produit d'une longue évolution commencée dans les classes inférieures des vertébrés et dont il suit toutes les phases jusqu'à l'ordre des Primates où l'Espèce humaine forme un rameau distinct.

Les Races et les Langues, par André Lefèvre, professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris. 1 vol. in-8°. 6 fr.

L'auteur ne sépare pas le langage de l'organisme qui l'a produit, des êtres qui l'ont façonné à leur usage. Le langage, contre-coup sonore de la sensation, a débuté par le cri animal, cri d'émotion, cri d'appel. Varié par l'onomatopée, enrichi par la métaphore, il a évolué dans la mesure même du développement cérébral et des aptitudes intellectuelles. Tous les groupes ethniques passés en revue par l'auteur : Chinois, Ouralo-Altaïques, Dravidiens, Malais, Polynésiens, Africains, Basques, Américains, Egypto-Berbères, Sémites, Aryas, qui sont parvenus ou se sont arrêtés aux divers stades du cycle linguistique, tous ont su mettre la parole en exacte correspondance avec leurs facultés et leurs besoins. Une grande partie de l'ouvrage est, comme de juste, consacrée à la puissante famille indo-européenne dont les nombreux idiomes ont refoulé, pour ainsi dire, et rejeté en marge de la civilisation des langues moins souples et moins bien ordonnées. Dans ses études sur le *nom*, le *verbe*, la *préposition*, sur les relations entre les *continues* (voyelles et semi-voyelles) et les *explosives* (consonnes), M. André Lefèvre a proposé des vues nouvelles et originales. Toujours il s'est inspiré de ces lignes qui terminent l'ouvrage : « Tout ensemble facteur et expression de

nos progrès, créateur de la conscience et de la science, le langage relie la zoologie à l'histoire, l'anthropologie physiologique à l'anthropologie morale. »

Les peuples de l'Afrique, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8° avec 93 gravures dans le texte et une carte des peuples de l'Afrique, 2e édit. . . . . 6 fr.

Ce livre est un recueil d'études historiques, ethnographiques, physico-anthropologiques et de linguistique; mais en même temps on y trouve l'attrait du récit de l'homme qui a vécu dans ces pays mystérieux, au milieu de ces populations primitives, et qui en a rapporté des impressions personnelles. De nombreuses et belles gravures accompagnent le texte et représentent des types de tous les peuples décrits dans ce travail, ainsi que leurs habitations, leurs armes et outils, et tous les objets servant aux divers usages de la vie.

Les singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol in-8° avec 63 gravures dans le texte. . . . . 6 fr.

L'auteur déduit de son étude la confirmation de la proposition de Huxley qu'il y a plus de différence entre les singes les plus inférieurs et les singes les plus élevés, qu'il n'y en a entre ceux-ci et les hommes. Toutefois si, au point de vue corporel, il constate une parenté très proche entre l'homme et le singe anthropoïde, il résulte également de ses observations qu'au point de vue psychique l'abîme entre les deux est très considérable.

Le centre de l'Afrique, *autour du Tchad*, par P. BRUNACHE, administrateur colonial. 1 vol. in-8° avec 45 gravures dans le texte et une carte. . . . 6 fr.

M. P. Brunache, administrateur colonial, a été le second de MM. Dybowski et Maistre dans leurs missions célèbres de 1892 et de 1894; en cette qualité, il a été l'un de leurs collaborateurs les plus actifs et souvent il a dû lui-même user d'initiative dans des circonstances difficiles. Il raconte ses impressions de voyage et constate les résultats acquis dans les explorations auxquelles il a pris part; il expose en même temps ses idées sur l'influence que la France peut et doit exercer dans les régions si disputées de l'Afrique centrale. Des dessins, pris sur place par l'auteur, donnent à son travail un cachet particulier, et constituent des documents authentiques qui intéresseront tous ceux, et ils sont nombreux, qui suivent avec ardeur le progrès de notre développement en Afrique.

V. — ZOOLOGIE

L'intelligence des animaux, par G.-J. ROMANES, secrétaire de la Société linnéenne de Londres pour la zoologie, précédée d'une préface sur l'*Evolution mentale*, par Edm. PERRIER, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 2 vol. in-8°, 2e édit. . . . . 12 fr.

Cet ouvrage a été composé, presque sous les yeux de Darwin, par un des hommes qui se sont le plus scrupuleusement imprégnés de sa méthode : Georges-J. ROMANES; il étudie les manifestations de l'instinct ou de la raison chez les différentes espèces, depuis les plus inférieures jusqu'aux grands mammifères, et il rapporte avec un luxe de détails vraiment remarquable, quantité de curieuses observations.

Cet ouvrage est présenté au public français par M. Edmond Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle, qui, dans une importante préface, passe en revue les phases successives par lesquelles ont passé les idées des naturalistes et des philosophes relativement aux facultés psychiques des animaux, fait ressortir ce que les idées actuelles ont de définitif, et précise la part bien large qu'elles laissent encore à l'inconnu.

La philosophie zoologique avant Darwin, par Edmond PERRIER, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8°, 3e édit . . . . 6 fr.

Le savant professeur du Jardin des plantes a traité une des parties les plus intéressantes des sciences naturelles : l'Histoire des doctrines des grands zoologistes depuis Aristote et les savants du moyen âge, Buffon, Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Goethe, Okan et les philosophes de la nature, jusqu'aux hommes les plus marquants

de l'époque contemporaine. L'auteur y a abordé chacun des grands problèmes que cherchent à résoudre en ce moment les sciences naturelles et a fait de ce livre un véritable résumé de la zoologie actuelle.

Descendance et Darwinisme, par O. Schmidt, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8° avec figures, 6e édit. . . . . 6 fr.

Principaux chapitres. — État actuel du monde animal. — Les phénomènes de la reproduction. — Développement historico-paléontologique du monde animal. — Création ou développement naturel. — La philosophie naturelle. — Lyell et la géologie moderne. — Théorie de la sélection de Darwin. — La distribution géographique des animaux éclairée par la théorie de la descendance. — L'arbre-souche des vertébrés. — L'homme.

Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. Schmidt, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8° avec 51 figures dans le texte. . . . . 6 fr.

Quels ont été nos ancêtres et ceux des mammifères actuels? Il n'y a pas de question scientifique qui puisse intéresser davantage le public tout entier ni prêter à des découvertes plus piquantes. C'est le sujet du livre du grand zoologiste allemand, Oscar Schmidt. Le principe même des doctrines darwiniennes n'est plus contesté aujourd'hui. Il faut maintenant développer leurs conséquences et tracer la généalogie des êtres vivants actuels au travers des temps géologiques. C'est ce que fait M. O. Schmidt pour toutes les catégories de mammifères, depuis les moins élevés jusqu'aux grands singes anthropoïdes et jusqu'à l'homme lui-même. Il termine en décrivant à grands traits l'homme de l'avenir.

L'écrevisse, *Introduction à l'étude de la zoologie*, par Th.-H. Huxley, membre de la Société royale de Londres et de l'Institut de France, professeur d'histoire naturelle à l'École royale des mines de Londres. 1 vol. in-8° avec 82 fig. 2e éd. 6 fr.

L'auteur n'a pas voulu simplement écrire une monographie de l'Écrevisse, mais montrer comment l'étude attentive de l'un des animaux les plus communs peut conduire aux généralisations les plus larges, aux problèmes les plus difficiles de la zoologie, et même de la science biologique en général. Avec ce livre, le lecteur se trouve amené à envisager face à face toutes les grandes questions zoologiques qui excitent aujourd'hui un si vif intérêt.

Les commensaux et les parasites dans le règne animal, par P.-J. van Beneden, professeur à l'Université de Louvain (Belgique). 1 vol. in-8° avec 82 fig. dans le texte, 3e édit. . . . . 6 fr.

Cette étude de différents animaux, faite à un point de vue spécial, est remplie de détails intéressants sur leurs mœurs et leurs habitudes, et de rapprochements ingénieux. Dans une première partie, l'auteur étudie les *Commensaux*, qu'il divise en commensaux libres et commensaux fixes; dans une deuxième partie, les *Mutualistes*, c'est-à-dire ceux qui vivent ensemble en se rendant de mutuels services.

Dans la troisième partie, sont traités les *Parasites*, ainsi divisés : parasites libres à tout âge, dans le jeune âge, pendant la vieillesse; parasites à transmigrations et à métamorphoses; parasites à toutes les époques de la vie.

Une table alphabétique contenant le nom de 450 animaux environ, cités dans le cours de l'ouvrage, le termine utilement pour les recherches.

Fourmis, abeilles et guêpes, *Études expérimentales sur l'organisation et les mœurs des sociétés d'insectes hyménoptères*, par sir John Lubbock, membre de la Société royale de Londres. 2 vol in-8° avec gravures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. 12 fr.

Le grand naturaliste anglais, sir J. Lubbock, a publié sous ce titre le récit des curieuses expériences qu'il poursuit depuis quinze ans concurremment avec ses travaux préhistoriques.

On y trouvera notamment les détails les plus surprenants sur l'organisation du travail, les expéditions militaires, l'esclavage, le langage, les affections et les divers sentiments sociaux des fourmis qui ont été le principal objet de ses recherches.

Les sens et l'instinct chez les animaux et principalement chez les insectes, par Sir John Lubbock. 1 vol. in-8° avec 136 grav. dans le texte. . . . . 6 fr.

Ce livre est le complément du précédent; M. Lubbock étudie successivement les cinq

sens chez les animaux et les instincts dont le développement se rattache à ces sens. La principale originalité de ce livre, ce sont les nombreuses expériences imaginées par l'auteur, avec une ingéniosité et une patience sans égales, pour mettre en lumière l'intelligence et les instincts moraux ou sociaux des bêtes de tout ordre. C'est ce qui rend la lecture de ce livre aussi attachante pour les gens du monde que pour les savants.

VI. — BOTANIQUE — GÉOLOGIE

Introduction à l'étude de la botanique (*Le sapin*), par J. de Lanessan, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8° avec gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

L'auteur a écrit ce livre surtout pour faire connaître au grand public les principes et les traits généraux des sciences, mais il rendra aussi service à ceux qui débutent dans l'étude de la botanique, en leur montrant que cette science ne se compose pas seulement de détails arides et fastidieux. En prenant comme sujet l'étude du *Sapin*, M. de Lanessan n'a pas voulu faire une monographie de cet arbre; il s'est proposé seulement de développer par un exemple spécial les théories les plus importantes de la Botanique.

L'origine des plantes cultivées, par A. de Candolle, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8°, 4e édit. . . . . 6 fr.

Le but de l'auteur, digne héritier d'un nom réputé en botanique, a été de chercher l'état et l'habitation de chaque espèce avant sa mise en culture. Il a dû, pour cela, distinguer parmi les innombrables variétés, celle qu'on peut estimer la plus ancienne, et voir de quelle région du globe elle est sortie. Il montre, en outre, comment la culture des diverses espèces s'est répandue dans différentes directions, à des époques successives.

Cet ouvrage peut être considéré comme une application des plus curieuses de la théorie de l'évolution; on y reconnaît l'adaptation des plantes aux milieux de leur développement, et même l'extension de certaines espèces, de telle façon que l'histoire des plantes cultivées se rattache d'une manière évidente aux questions les plus importantes de l'histoire générale des êtres organisés.

Les champignons, par Cooke et Berkeley. 1 vol. in-8° avec 110 grav. 4e édit. 6 fr.

Table des chapitres. — I. Nature zoologique des champignons. — II. Structure. — III. Classification. — IV. Usages. — V. Phénomènes remarquables produits par les champignons. — VI. Les spores et leur dissémination. — VII. Germination et développement. — VIII. Reproduction sexuelle. — IX. Polymorphisme. — X. Influence et effets. — XI. Habitat. — XII. Culture. — XIII. Distribution géographique. — XIV. Récolte et conservation.

L'évolution du règne végétal, par G. de Saporta, correspondant de l'Institut, et Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.

I. *Les Cryptogames*. 1 vol. in-8° avec 85 gravures dans le texte............ 6 fr.
II. *Les Phanérogames*. 2 vol. in-8° avec 136 gravures dans le texte......... 12 fr.

Depuis vingt ans que la théorie de Darwin a bouleversé toutes les théories scientifiques, bien des livres ont été consacrés à sa défense. Mais c'est la première fois qu'on trace dans son cadre un tableau d'ensemble du monde végétal. MM. de Saporta et Marion montrent comment la flore actuelle tout entière s'est constituée peu à peu par la transformation d'un type primitif. C'est la généalogie du règne végétal. Cet ouvrage est orné d'un grand nombre de gravures dessinées d'après nature.

Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. Daubrée, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° avec gravures. 2e édit. . . . . 6 fr.

Livre écrit pour le grand public, dans lequel l'éminent professeur du Muséum fait l'étude des eaux souterraines, de la formation des roches sédimentaires ou cristallisées, des tremblements de terre, des météorites ou pierres tombées du ciel, etc. Les sources, les eaux minérales, les cours d'eau souterrains, le rôle minéralisateur de l'eau aux époques géologiques constituent autant de chapitres d'un vif intérêt. Les tremblements de terre et les météorites conduisent M. Daubrée à l'examen de la constitution du

globe. En un mot, c'est bien, comme l'indique le titre, une excursion dans les régions de l'invisible. (*Les Débats.*)

Les volcans et les tremblements de terre, par Fuchs, professeur à l'Université de Heidelberg. 1 vol. in-8° avec 30 gravures et une carte en couleurs, 6e édit. . . . . 6 fr.

On trouve dans ce livre un historique détaillé des tremblements de terre connus, des études sur les tremblements de mer, les volcans boueux et les geysers, une description pétrographique des laves, enfin il se termine par une description géographique des volcans, comprenant une énumération complète et tenant compte de toutes les découvertes et de tous les événements récents.

La période glaciaire, principalement en France et en Suisse, par A. Falsan. 1 vol. in-8° avec 105 gravures dans le texte et 2 cartes hors texte. . . . 6 fr.

Table des matières. — Transport du terrain erratique. — La théorie glaciaire. — Classification des terrains et des alluvions. — Caractères physiques et puissance du terrain glaciaire ancien. — Érosion glaciaire, moraines profondes, superficielles. — Stries, roches moutonnées, etc. — Creusement des lacs. — Persistance ou conservation par la glace des lacs orographiques et des fjords. — Creusement des lacs par l'érosion glaciaire. — Affouillements et réexcavation des lacs. — Progression des lacs. — Progression des anciens glaciers. — Causes de leur extension. — Climat, flore et faune de la période glaciaire. — L'homme pendant la période glaciaire. — Description des terrains glaciaires.

Le pétrole, le bitume et l'asphalte, par A. Jaccard, professeur de géologie à l'Académie de Neuchâtel. 1 vol. in-8° avec 70 fig. dans le texte. . . 6 fr.

Le pétrole tient une place de plus en plus grande dans la vie moderne. Mais son origine et son mode de formation sont encore très discutés. M. Jaccard fait dans ce livre l'histoire critique de toutes les théories scientifiques relatives au pétrole, décrit son mode de formation, expose la découverte successive de ses gisements dans les deux mondes. Il fait ensuite l'histoire du bitume et de l'asphalte, les congénères du pétrole. Enfin il cherche à déterminer l'avenir industriel du pétrole. De nombreuses figures placées dans le texte permettent notamment de suivre les descriptions des principaux gisements géologiques.

La géologie comparée, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8° avec 35 gravures dans le texte . . . . 6 fr.

On sait que M. Stanislas Meunier a rendu à l'expression de *Géologie comparée* sa signification logique en l'appliquant à un ensemble de notions qui est à la géologie terrestre, ce que l'anatomie comparée est à l'anatomie humaine. L'étude des météorites, qui sont des échantillons de masses extra-terrestres, et les renseignements de plus en plus abondants que nous fournit l'astronomie physique, aidée par l'analyse spectrale, sur la constitution des corps célestes, permettent d'entrevoir une géologie sidérale dont la géologie terrestre forme un cas particulier. C'est ce nouveau chapitre de la science que le savant professeur du Muséum s'attache, depuis des années, à développer et à constituer en corps de doctrine. Il en a donné un excellent résumé dans le volume que nous avons sous les yeux. (*Revue des Deux Mondes.*)

VII. — PHYSIQUE

Les glaciers et les transformations de l'eau, par J. Tyndall, professeur de chimie à l'Institution royale de Londres, suivi d'une étude sur le même sujet, par Helmholtz, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8° avec nombreuses figures dans le texte et 8 planches tirées à part sur papier teinté. 6e édit. 6 fr.

Cet ouvrage contient la description des grands glaciers de la Suisse que M. J. Tyndall a visités et étudiés un grand nombre de fois. On y trouve exposées les théories auxquelles ont donné lieu l'origine et la nature des glaciers, la formation de la glace et du givre, la regélation découverte par Faraday, dont Tyndall défend les doctrines, tandis que Helmoltz soutient celles de MM. James et William Thomson.

La conservation de l'énergie, par Balfour Stewart, professeur de physique au collège Owen's de Manchester (Angleterre), suivi d'une étude sur la *Nature de la force*, par P. de Saint-Robert (de Turin). 1 vol. in-8° avec figures, 5e édit. 6 fr.

On peut considérer l'univers comme une immense machine physique; les connaissances que nous possédons sur cette machine se divisent en deux branches : l'une d'elles embrassant ce que nous savons sur la structure de la machine elle-même; l'autre ce que nous savons sur la méthode qu'elle emploie pour agir. L'auteur étudie à la fois ces deux branches. Dans un premier chapitre, il passe en revue tout ce que

nous connaissons au sujet des atomes, et donne une définition de l'énergie. Puis il énumère les diverses forces et énergies de la nature; il établit les lois de leur conservation, de leur transformation et de leur dissipation. Enfin, l'ouvrage se termine par une esquisse historique du sujet, et par l'étude de la place occupée par les êtres vivants dans cet univers de l'énergie.

La matière et la physique moderne, par STALLO, précédé d'une préface par Ch. FRIEDEL, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol. in-8°, 2e édit. . . . . 6 fr.

L'auteur critique, au point de vue purement expérimental, les principales théories de la science contemporaine : la théorie mécanique de la chaleur, la théorie atomique, etc., enfin les surprenantes doctrines des géomètres allemands et italiens sur l'espace à quatre dimensions. M. Friedel a placé en tête de ce livre une préface où il prend la défense de l'École atomique dont il est le chef incontesté en France depuis la mort de Wurtz.

VIII. — CHIMIE

La synthèse chimique, par M. BERTHELOT, membre de l'Institut, professeur de Chimie organique au Collège de France. 1 vol. in-8°, 8e édit. . . . . . 6 fr.

C'est en 1860 que M. Berthelot a exposé, pour la première fois, les méthodes et les résultats généraux de la synthèse chimique appliquée aux matériaux immédiats des êtres organisés et qu'il a fait connaître au monde savant les procédés qu'il avait découverts pour réaliser les combinaisons de carbone et d'hydrogène.

Il était bon que ces principes de la synthèse organique qui ont pris une place si importante dans le domaine de la chimie et qui, chaque jour, produisent des découvertes nouvelles, fussent mis à la portée du grand public.

La théorie atomique, par Ad. WURTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol in-8°, 6e édit., précédé d'une introduction sur la *Vie et les travaux* de l'auteur, par Ch. FRIEDEL, de l'Institut. . . . . 6 fr.

Dans cet ouvrage, le chef de l'École atomique française, Ad. Wurtz, résume l'ensemble des travaux et des théories qui ont rendu son nom célèbre dans toute l'Europe savante. Il expose le développement successif des théories chimiques depuis Dalton, Gay-Lussac, Berzélius et Proust, jusqu'à Dumas, Laurent et Gerhardt, Avogrado, Mendeleef et Wurtz, et termine par les études les plus curieuses et les plus nouvelles sur la constitution des corps et la nature de la matière.

Les fermentations, par P. SCHUTZENBERGER, membre de l'Institut, professeur de chimie au Collège de France. 1 vol. in-8° avec fig., 6e édition refondue. . 6 fr.

La question des *fermentations* est un des chapitres les plus intéressants de la chimie, et dont les applications industrielles, agricoles, hygiéniques et médicales sont les plus nombreuses. Il y a cependant peu de questions qui soient restées plus longtemps obscures que celles de l'origine des fermentations, et de l'action de ce que l'on appelle les ferments. Mais, dans ces dernières années, les travaux d'un grand nombre de savants, et notamment ceux de M. Pasteur, ont jeté la lumière sur cet important sujet, et ce sont tous les faits acquis aujourd'hui que M. Schutzenberger résume dans ce livre. Cette sixième édition, parue en 1896, a été entièrement refondue.

L'auteur a divisé son travail en deux parties : dans la première, il traite des fermentations attribuées à l'intervention d'un ferment organisé ou figuré, telles sont les fermentations alcoolique, visqueuse, lactique, ammoniacale, butyrique et par oxydation; la seconde partie est consacrée aux fermentations provoquées par des produits solubles, élaborés par les organismes vivants.

Microbes, ferments et moisissures, par le docteur L. TROUESSART. 1 vol in-8° avec nombreuses gravures dans le texte, 2e édit. . . . . 6 fr.

S'il est un sujet à l'ordre du jour, c'est bien celui des microbes, et, cependant, à part les livres savants de Duclaux, Sternberg, Klein, et l'important ouvrage de MM. Cornil et Babes, qui est le seul traité complet des microbes et de la bactériologie, il n'avait pas encore été traité à un point de vue pratique.

Cependant le rôle des microbes intéressant chacun de nous, il fallait un livre où l'avocat, forcé de traiter en face d'experts une question d'hygiène, l'ingénieur, l'architecte, l'industriel, l'agriculteur, l'administrateur, pussent trouver des notions claires

et précises sur les questions d'hygiène pratique se rattachant à l'étude des microbes, notions qu'ils trouveraient difficilement, dispersées qu'elles sont dans les livres destinés aux médecins ou aux botanistes de profession. Bien qu'il ne soit pas écrit spécialement pour ces derniers, ce livre peut cependant leur être d'une grande utilité.

Il a été donné une large place à la partie botanique, trop souvent négligée dans les ouvrages de pathologie microbienne.

La Révolution chimique. Lavoisier, par M. Berthelot. 1 vol. in-8° illustré. 6 fr.

La date de 1789, qui est le point de départ de la société politique nouvelle, coïncide à peu près avec les grandes découvertes de Lavoisier qui sont la base de la science contemporaine de la physiologie comme de la chimie. A côté de la Révolution politique de 1789, il y a donc eu une révolution chimique personnifiée par Lavoisier, et qui sépare deux mondes scientifiques entièrement différents par leurs méthodes, leur esprit et leurs principes. C'est cette révolution que raconte M. Berthelot.

L'ouvrage se termine par des notices et extraits des registres inédits du laboratoire de Lavoisier qui offrent un intérêt particulier en mettant le lecteur en présence de la méthode de travail de l'illustre savant.

La photographie et la photochimie, par G.-H. Niewenglowski, préparateur à la Faculté des sciences de Paris, directeur du journal *La Photographie*. 1 vol. in-8° avec 120 gravures dans le texte et 1 planche en phototypie hors texte. 6 fr.

Les principes de photochimie qui sont la base des procédés photographiques sont d'abord décrits aussi clairement que possible. L'auteur passe ensuite en revue les diverses phases par lesquelles ont passé les nombreuses recherches qui ont abouti à la fixation des images que donne la chambre noire des objets, avec leur triple caractère de forme, de couleurs et de mouvement et donne un aperçu des nombreuses applications de l'invention française, la plus féconde de ce siècle. Les travaux les plus récents sont analysés dans cet ouvrage; c'est ainsi que des chapitres ont été réservés à l'*art photographique*, à la *photographie directe et indirecte des couleurs*, à la *chronophotographie* et au *cinématographe*, à la *photographie de l'invisible*, aux *rayons de Rœntgen* et aux radiations qui s'en rapprochent par leurs propriétés. Les applications de la photographie à l'*astronomie*, à l'*art militaire*, aux *sciences physiques, naturelles et médicales*, à la *décoration*, etc., font aussi l'objet de chapitres spéciaux.

IX. — ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

Les étoiles. *Notions d'astronomie sidérale*, par le P. A. Secchi, directeur de l'Observatoire du Collège romain. 2 vol. in-8° avec 68 gravures dans le texte et 16 planches en noir et en couleurs, 3e édit. . . . . 12 fr.

L'auteur, après avoir décrit l'aspect général du ciel, étudie toutes les questions qui se rattachent à la grandeur des étoiles, à la distance qui les sépare de nous, à leur couleur, à leurs changements d'éclat et de teinte. Un chapitre est consacré au soleil qui appartient à la classe des étoiles variables. Il aborde ensuite l'histoire des nébuleuses, l'étude et la détermination des mouvements propres des étoiles. Il est ainsi conduit à traiter de l'immensité de l'espace stellaire, du nombre des étoiles, des distances qui les séparent de nous et de celles qui les séparent les unes des autres. Enfin, dans un dernier chapitre, le P. Secchi expose ses vues sur la constitution de l'univers.

Le soleil, par C.-A. Young, professeur d'astronomie au Collège de New-Jersey. 1 vol. in-8° avec 87 gravures. 6 fr.

De toutes les parties de l'astronomie, l'étude de la constitution physique du soleil est celle qui a fait le plus de progrès depuis vingt ans. On peut dire qu'elle a renouvelé les idées du monde savant sur la constitution physique de l'univers tout entier. Cette étude est l'objet principal du livre du célèbre astronome américain Young.

Histoire de la machine à vapeur, de la locomotive et des bateaux à vapeur, par R. Thurston, professeur de mécanique à l'Institut technique de Hoboken, près New-York, revue, annotée et augmentée d'une Introduction, par Hirsch, ingénieur en chef des ponts et chaussées, professeur de machines à vapeur l'École des ponts et chaussées de Paris. 2 vol. in-8 avec 160 gravures dans le texte et 16 planches à part. 2e édit. . . . . 12 fr.

On peut dire que l'industrie moderne tout entière dérive de la machine à vapeur, et cependant l'histoire de ce merveilleux engin n'avait pas encore été écrite d'une manière complète. M. Thurston a comblé cette lacune. Cet ouvrage est orné de 16 planches, d'une foule de portraits d'inventeurs, et d'une immense figure représentant tous les types de machines à vapeur, de bateaux à vapeur ou de locomotives, depuis les premières tentatives de l'antiquité jusqu'aux perfectionnements les plus récents.

Les aurores polaires, par A. Angot, météorologiste titulaire au Bureau météorologique de France. 1 vol. in-8° avec gravures dans le texte. . . . . . 6 fr.

Les aurores boréales, que M. Angot appelle avec raison aurores polaires, puisqu'elles se produisent aussi bien au pôle sud qu'au pôle nord, et descendent même de temps à autre dans les latitudes tempérées, forment l'un des sujets les plus curieux des sciences physiques. Ces merveilleuses illuminations des nuits polaires, qui prennent souvent les formes les plus fantastiques, constituent certainement un des spectacles les plus grandioses de la nature. M. Angot les décrit, en fait l'histoire, en discute la théorie avec la clarté de style et l'élégance d'exposition qui lui ont donné une place éminente dans la littérature scientifique comme dans la science technique. Des gravures, exécutées avec le plus grand soin, représentent les plus belles aurores boréales observées.

X. — BEAUX-ARTS

Le son et la musique, par P. Blaserna, professeur à l'Université de Rome, suivi des *Causes physiologiques de l'harmonie musicale*, par H. Helmholtz, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8° avec 41 gravures dans le texte, 5e édit. . . . . 6 fr.

Ce livre n'a pas la prétention de donner une description complète des phénomènes sonores, ni d'exposer toute l'histoire des lois musicales; l'auteur a cherché seulement à réunir deux sujets qui jusqu'alors avaient été traités séparément. En effet, le physicien ne se hasarde guère sur le terrain de la musique, et les artistes ne connaissent pas assez l'importance considérable des lois du son, dans un grand nombre de questions. Exposer brièvement les principes fondamentaux de l'acoustique et en montrer les plus importantes applications, tel est le but de cet ouvrage. Il se trouve présenter ainsi un grand intérêt pour ceux qui aiment à la fois l'art et la science.

Principes scientifiques des beaux-arts, par E. Brucke, professeur à l'Université de Vienne, suivi de *l'Optique et les Arts*, par H. Helmholtz, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8° avec gravures, 4e édit. . . . . 6 fr.

Dans ce volume sont réunies les recherches principales de deux savants, MM. Brucke et Helmholtz, et les matériaux qui y sont contenus montrent, par leur diversité et leur importance, que la peinture et la sculpture ne perdent rien à devenir savantes tout en demeurant artistiques. *La perspective, la distribution de la lumière et des ombres, la couleur avec les harmonies et ses contrastes*, sont autant de sujets scientifiques que les peintres ne sauraient se dispenser d'étudier. Les auteurs donnent également d'intelligents conseils sur le mode d'*éclairement des modèles* qui est déterminé par des lois rigoureuses et dont on ne s'écarte qu'au détriment de la vérité des effets; ils traitent également la question connexe de l'*éclairement des galeries de tableaux*.

Théorie scientifique des couleurs et leurs applications aux arts et à l'industrie, par O.-N. Rood, professeur de physique à Colombia-College de New-York (Etats-Unis). 1 vol. in-8° avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs, 2e édit. . . . . 6 fr.

M. Rood est un éminent professeur de physique des États-Unis, et en même temps un peintre distingué. Son livre convient à la fois, grâce aux aptitudes variées de son auteur, aux artistes et aux gens du monde. On y trouve, sous une forme accessible, l'exposé des diverses théories sur les couleurs et sur leur perception dans l'œil humain, ainsi que les applications si variées et si curieuses que beaucoup de ces théories ont trouvées dans l'industrie. Enfin le rôle des couleurs dans la peinture, les moyens de les employer et l'étude des divers genres, forment une partie importante de l'ouvrage.

Les volumes suivants sont sous presse ou en préparation :

ROCHÉ. **La culture de la mer.** 1 vol. avec gravures.

DUMESNIL. **L'hygiène de la maison.** 1 vol. avec gravures.

GUIGNET **Poteries, verres et émaux.** 1 vol. avec gravures.

KUNCKEL D'HERCULAIS. **Les sauterelles.** 1 vol. avec gravures.

MORTILLET (de). **Les origines de la France.** 1 vol. avec gravures.

PERRIER (E.). **L'embryologie générale.** 1 vol. avec gravures.

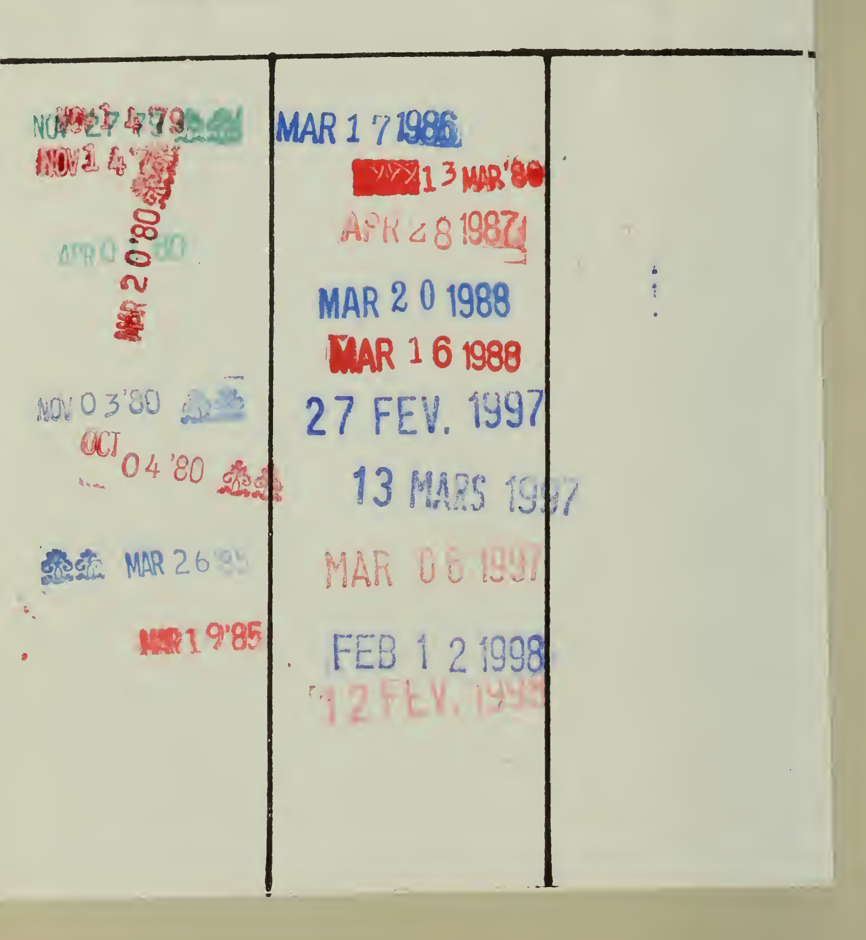
LISTE GÉNÉRALE PAR ORDRE D'APPARITION DES 85 VOLUMES
DE LA BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

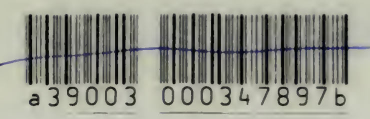
1. Tyndall. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré*. 6e éd.
2. Bagehot. Lois scientifiques du développement des nations. 5e éd.
3. Marey. La Machine animale, *illustré*. 5e éd.
4. Bain. L'Esprit et le Corps. 5e éd.
5. Pettigrew. La Locomotion chez les animaux, *illustré*. 2e éd.
6. Herbert Spencer. Introduction à la science sociale. 11e éd.
7. Schmidt. Descendance et Darwinisme, *illustré*. 6e éd.
8. Maudsley. Le Crime et la Folie. 6e éd.
9. Van Beneden. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré*. 3e éd.
10. Balfour Stewart. La Conservation de l'énergie, *illustré*. 5e éd.
11. Draper. Les Conflits de la science et de la religion. 9e éd.
12. Léon Dumont. Théorie scientifique de la sensibilité. 4e éd.
13. Schutzenberger. Les Fermentations, *illustré*. 6e éd. refondue.
14. Whitney. La Vie du langage. 4e éd.
15. Cooke et Berkeley. Les Champignons, *illustré*. 4e éd.
16. Bernstein. Les Sens, *illustré*. 5e éd.
17. Berthelot. La Synthèse chimique. 8e éd.
18. Niewenglowski. La Photographie et la Photochimie, *illustré*.
19. Luys. Le Cerveau et ses Fonctions, *illustré*. 7e éd.
20. Stanley Jevons. La Monnaie et le Mécanisme de l'échange. 5e éd.
21. Fuchs. Volcans et Tremblements de terre, *illustré*. 6e éd.
22. Brialmont (le général). La Défense des États et les Camps retranchés, *illustré*. 4e éd. (*sous pr.*).
23. De Quatrefages. L'Espèce humaine. 12e éd.
24. P. Blaserna et Helmholtz. Le Son et la Musique, *illustré*. 4e éd.
25. Rosenthal. Les Nerfs et les Muscles, *illustré*. 2e éd. (épuisé).
26. Brucke et Helmholtz. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré*. 4e éd.
27. Wurtz. La Théorie atomique. 6e éd.
28-29. Secchi (le Père). Les Etoiles, 2 vol. *illustrés*. 3e éd.
30. Joly. L'Homme avant les métaux, *illustré*. 4e éd.
31. A. Bain. La Science de l'éducation. 7e éd.
32-33. Thurston. Histoire de la machine à vapeur, 2 vol. *illustrés*. 2e éd.
34. Hartmann. Les Peuples de l'Afrique, *illustré*. 2e éd.
35. Herbert Spencer. Les Bases de la morale évolutionniste. 6e éd.
36. Huxley. L'Ecrevisse (Introduction à la zoologie), *illustré*. 2e éd.
37. De Roberty. La Sociologie. 3e éd.
38. Rood. Théorie scientifique des couleurs, *illustré*. 2e éd.
39. De Saporta et Marion. L'Évolution du règ végétal (les Phanérogames), 2 vol. *illustrés*.
40-41. Charlton Bastian. Le Cerveau et la Pens chez l'homme et les animaux, 2 vol. *illustrés*. 2e
42. James Sully. Les Illusions des sens et l'esprit, *illustré*. 2e éd.
43. Young. Le Soleil, *illustré*.
44. De Candolle. Origine des plantes cultivées, 4e
45-46. Lubbock. Fourmis, Abeilles et Guêpes, 2 v *illustrés*.
47. Perrier. La Philosophie zoologique ava Darwin. 3e éd.
48. Stallo. Matière et Physique moderne, 2e
49. Mantegazza. La Physionomie et l'Expressi des sentiments, *illustré*. 3e éd.
50. De Meyer. Les Organes de la parole et le emploi pour la formation des sons du langag *illustré*.
51. De Lanessan. Le Sapin, *illustré*. 2e éd.
52-53. De Saporta et Marion. L'Évolution règne végétal (les Cryptogames), *illustré*.
54. Trouessart. Les Microbes, les Ferments les Moisissures, *illustré*. 2e éd.
55. Hartmann. Les Singes anthropoïdes, leur o ganisation comparée à celle de l'homme, *ill*
56. Schmidt. Les Mammifères dans leurs rappo avec leurs ancêtres géologiques, *illustré*.
57. Binet et Féré. Le Magnétisme animal, *illust* 4e éd.
58-59. Romanes. L'Intelligence des animaux, 2 v *illustrés*. 2e éd.
60. Dreyfus. L'Evolution des mondes et des s ciétés. 3e éd.
61. Lagrange. Physiologie des exercices du cor 7e éd.
62. Daubrée. Les Régions invisibles du globe des espaces célestes, *illustré*. 2e éd.
63-64. Lubbock. L'Homme préhistorique, 2 v *illustrés*. 4e éd.
65. Richet. La Chaleur animale, *illustré*.
66. Falsan. La Période glaciaire, *illustré*.
67. Beaunis. Les Sensations internes.
68. Cartailhac. La France préhistorique, *ill*. 2e é
69. Berthelot. La Révolution chimique.
70. Lubbock. Sens et instincts des animaux, *illustr*
71. Starcke. La Famille primitive.
72. Arloing. Les Virus, *illustré*.
73. Topinard. L'Homme dans la nature, *illustr*
74. Binet (Alf.). Les Altérations de la personnalit
75. De Quatrefages. Darwin et ses précurseu français, 2e éd.
76. André Lefèvre. Les Races et les Langues.
77-78. De Quatrefages. Les Emules de Darwi
79. Brunache. Le Centre de l'Afrique, *illustré*.
80. Angot. Les Aurores polaires, *illustré*.
81. Jaccard. Le Pétrole, l'Asphalte et le Bitume, *il*
82. Stanislas Meunier. La Géologie comparée, *il*
83. Le Dantec. Théorie nouvelle de la vie, *illustr*
84. De Lanessan. Principes de colonisation.
85. Demoor, Massart et Vandervelde. L'Év lution régressive, *illustré*.

Prix de chaque volume, cartonné à l'anglaise. . . . . 6 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE OU VALEUR SUR PARIS

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1010-96.


MAR 17 1986
APR 28 1987
MAR 20 1988
MAR 16 1988
27 FEV. 1997
13 MARS 1997
FEB 12 1998
NOV 03 '80
OCT 04 '80
MAR 26 '85
MAR 19 '85



171

165